

CAHIERS SALÉSIENS

RECHERCHES ET DOCUMENTS POUR SERVIR
A L'HISTOIRE DES SALÉSIENS DE DON BOSCO
DANS LES PAYS DE LANGUE FRANÇAISE

**Etudes préalables à une biographie
de saint Jean Bosco**

I

**LA JEUNESSE
(1815 - 1844)**

14, RUE ROGER-RADISSON
69322 LYON CEDEX

Numéro 32-33

Avril 1994

CAHIERS SALÉSIENS

RECHERCHES ET DOCUMENTS POUR SERVIR
A L'HISTOIRE DES SALÉSIENS DE DON BOSCO
DANS LES PAYS DE LANGUE FRANÇAISE

Etudes préalables à une biographie de saint Jean Bosco

I

LA JEUNESSE (1815 - 1844)

14, RUE ROGER-RADISSON
69322 LYON CEDEX

C A H I E R S S A L E S I E N S

R e c h e r c h e s e t d o c u m e n t s p o u r
s e r v i r à l ' h i s t o i r e ' d e s s a l é -
s i e n s d e d o n B o s c o d a n s l e s
p a y s d e l a n g u e f r a n ç a i s e

Numéro 32-33

avril 1994

S o m m a i r e

Etudes préalables à une biographie de saint Jean Bosco

F. DESRAMAUT : La jeunesse (1815-1844)

1. L'enfant des Becchi (1815-1830). - 2. Le collégien
de Chieri. - 3. Le séminariste. - 4. Le temps du Convitto
turinois.

Responsable de la publication : Francis Desramaut, Lyon

Administration : Secrétariat provincial Don Bosco, 14,
rue Roger-Radisson, 69322 Lyon Cedex 05. - C.C.P.
Oeuvres et Missions de don Bosco, Lyon 126.85 L.

ETUDES PREALABLES A UNE BIOGRAPHIE DE SAINT JEAN BOSCO

- I. La jeunesse (1815-1844). Paru en 1994.
- II. Le jeune prêtre (1844-1852). Paru en 1993.
- III. L'apôtre du Valdocco (1853-1858). Paru en 1992.
- IV. Le fondateur religieux (1859-1866). Paru en 1992.
- V. La pleine maturité (1867-1874). Paru en 1991.
- VI. Par-delà les frontières (1874-1878). Paru en 1990.
- VII. La grande expansion (1878-1883). Paru en 1989.
- VIII. La vieillesse (1884-1888). Paru en 1988.
- IX. Chronologie détaillée, bibliographie et index divers.
En préparation.

I n t r o d u c t i o n

Les belles histoires du jeune Bosco

Les biographes ont adoré raconter la jeunesse de don Bosco, ici prolongée jusqu'au terme de sa formation sacerdotale. Le futur grand homme naquit dans une obscure famille rurale d'Italie du Nord, avant les chemins de fer, quand le paysan moissonnait à la faucille et battait son blé au fléau, au temps des charrues attelées de boeufs et sous un monarque qui s'apprêtait à réglementer la moralité des maîtres d'école. A vingt mois, il perdait son père. Ce contemporain du Remi de Sans famille d'Hector Malot (rappelez-vous la mère Barberin et le singe Jolicoeur) scrutait les tours des charlatans de passage sur les marchés pour les répéter devant les badauds de son hameau. A peine savait-il lire que, juché sur un tabouret, ses récits fantastiques ravissaient les voisins aux veillées dans l'étable. Un demi-frère obtus et brutal lui interdisait longtemps d'aller à l'école, à douze ans il devait quitter sa mère et s'engager comme vacher dans une ferme éloignée. Ecolier, collégien, séminariste, sa mémoire, son adresse manuelle et ses exploits sportifs stupéfiaient ses camarades. Dieu et la Vierge Marie intervenaient dans ses rêves

avérés prophétiques. De quoi rendre touchante et même captivante l'histoire d'un enfant pauvre promis à une destinée éclatante.

Depuis un siècle, la jeunesse de don Bosco a été racontée avec une complaisance telle que le danseur de corde des Becchi est désormais mieux connu du public que le fondateur de congrégations religieuses de Turin. Avant la réforme du bréviaire consécutive à Vatican II, la première des trois leçons du deuxième nocturne de sa fête liturgique le 31 janvier concernait la seule jeunesse. Teresio Bosco, en 1979, consacra aux années 1815-1844 le tiers des chapitres (dix-sept sur cinquante-et-un) de sa nouvelle biographie¹. De son vivant, don Bosco lui-même avait commencé de rendre célèbre cette première partie de son existence terrestre. Sous le titre de Memorie dell'Oratorio San Francesco di Sales, récit qui, semble-t-il, aurait dû partir de 1841, il narra d'abord avec beaucoup de détails son enfance et sa jeunesse des années précédentes. Son premier livre fut l'histoire d'un ami de collège et de séminaire à laquelle il avait été intimement mêlé. Au cours de ses trente dernières années des disciples zélés recueillirent avec piété ses récits de menues aventures des Becchi, de Castelnuovo et de Chieri. Plusieurs en prirent note sur des cahiers ou des carnets qui ont été conservés. A la fin du siècle, les témoins de son procès de canonisation, tous interrogés sur les années de jeunesse, en eurent parfois beaucoup à dire. La documentation qui a subsisté sur don Bosco enfant et jeune homme est donc importante².

Mais il est peu sage de se contenter pour faire l'histoire de sa vie, comme il est souvent arrivé aux biographes du saint, de réunir ces éléments et d'en agencer au mieux les parcelles sans les avoir au préalable questionnées. Les "enfances Bosco" sont remplies de dialogues. Un lecteur de la première édition de la biographie de Teresio Bosco fit "ai-

mablement" remarquer à celui-ci que "ses fréquents dialogues sont une dramatisation qui donne de la vivacité au texte, mais qui, parce que reconstructions arbitraires, nuit à son historicité". Dans une note de l'édition suivante, l'auteur observa qu'il avait trouvé ces dialogues dans les Memorie dell'Oratorio de don Bosco, dans la Vita di Mamma Margherita de don Lemoyne, dans les Memorie biografiche du même et dans la Storia dell'Oratorio de don Bonetti, et qu'il lui semblait les avoir reproduits "con rispetto" (avec respect), quitte à les condenser et à moderniser leur formulation³. Cela suffirait-il ? L'"historicité" d'une biographie serait-elle garantie par la reproduction respectueuse des témoignages recueillis ?

Don Lemoyne lui-même, qui eût désiré, pour ses Memorie biografiche, ne jamais toucher aux phrases des témoins conscien-
cieux, fut obligé, dès 1898, de rectifier la chronologie des Memorie dell'Oratorio. Don Bosco s'était trompé sur les dates de ses années de collégien et de séminariste. Le biographe dut les reculer d'une unité entre 1830 et 1839. Les rectifications chronologiques ne faisaient que commencer pour l'histoire du jeune Bosco. En 1955, sur les observations des pères Klein et Valentini⁴, la rencontre décisive de don Calosso, que les Memorie dell'Oratorio avaient fixée au mois d'avril 1826 - quand Giovanni n'avait que dix ans - fut déplacée au début de novembre 1829, quand, différence très sensible chez un adolescent, il en avait quatorze. Et notre récit montrera que la chronologie des années 1825-1830 n'est pas encore parfaitement stabilisée. Il est donc risqué de prendre argent comptant et les yeux fermés la masse des témoignages sur Giovanni Bosco enfant et jeune homme, alors même qu'il s'en porta personnellement garant. Entre autres, leurs dialogues furent certainement reconstruits par don Bosco dans ses narrations familiales et aussi, dans nombre de cas, par ceux qui

l'entendirent raconter des épisodes de sa vie. Le style direct ajoute à la force d'une évocation. Notre éducateur, qui était homme de théâtre, en usa perpétuellement. Après lui, don Lemoyne recourut artificieusement à ce procédé quand il groupa entre guillemets dans la bouche ou sous la plume de don Bosco et d'autres témoins disparus des informations variées qu'il lisait en partie ou entièrement au style indirect⁵. Un biographe attentif ne peut paraître dupe d'une figure de style, qui, au reste, n'est pas nécessairement fallacieuse. Tout témoignage, le témoignage dialogué comme les autres, doit être questionné, pesé et interprété.

L'herméneutique des documents n'est qu'une étape. Le biographe usager des Memorie biografiche, qui contiennent tant de renseignements originaux sur la jeunesse de don Bosco, doit se rappeler à chaque pas qu'il manie une compilation. Or la reprise systématique et l'agglutination des témoignages par l'écrivain compilateur peuvent engendrer des erreurs caractérisées. Compiler est dangereux pour l'histoire, on peut s'étonner de devoir le prouver. Deux personnes racontant un même épisode ou répétant les mêmes propos ne tiennent que rarement le même langage. Compiler, c'est-à-dire additionner leurs récits, aboutit souvent à donner tort à l'une et à l'autre. Le cas le plus simple et le plus flagrant de l'histoire du jeune Bosco est celui de son dialogue avec don Calosso sur la route de Buttigliera. Les Memorie dell'Oratorio d'une part et le témoin Ruffino de l'autre ne faisaient répéter par l'enfant qu'un seul sermon du prédicateur du jubilé. Mais, comme les discours différaient, don Lemoyne crut avoir affaire à deux sermons. Sa version compilée enregistra donc successivement un sermon répété pendant une demi-heure d'après les Memorie dell'Oratorio et un sermon répété pendant dix minutes d'après Ruffino (complété par Bonetti)⁶. Or, faire discourir Giovanni pendant quarante minutes, c'était être infidèle à

l'un et à l'autre témoin. La méthode de don Lemoyne multipliait les doublets⁷. Elle rendit par endroits son histoire fantaisiste. Sa distribution arbitraire entre les années 1831 et 1837 de doublets certains ou probables du songe de neuf ans fut à l'origine d'un paragraphe fréquemment cité des Memorie biografiche sur les orientations vocationnelles de Giovanni Bosco. Des moyens matériels lui auraient été promis en rêve quand il avait seize ans, il fut obligé d'accepter une mission auprès des jeunes quand il en eut dix-neuf, il apprit à quelle catégorie sociale il devrait s'adresser quand il en eut vingt-et-un, enfin sa destination pour la ville de Turin lui fut spécifiée quand il en eut vingt-deux⁸. Le rêve de neuf ans a pu se répéter. Mais comme, en l'occurrence, il s'agissait très probablement du même rêve raconté par différents témoins, la construction du biographe sur les appels célestes perçus par le jeune Bosco fut parfaitement gratuite.

En outre, les Memorie biografiche I ont été partiellement écrites à partir d'une vie de Margherita Bosco rédigée en 1884-1885 pour le public populaire des Letture cattoliche et aussitôt versée dans le recueil des Documenti pour écrire l'histoire de don Bosco⁹. Un certain nombre d'anecdotes sur Giovanni aux Becchi, que don Lemoyne avait vraisemblablement entendues de la bouche même du saint dans sa vieillesse, y étaient glosées et amplifiées pour être rendues instructives et édifiantes. L'interprétation correcte des péricopes bien mièvres sur l'"obéissance des enfants Bosco", "le retour du marché", "le compte rendu" à la mère, la "patience de Margherita", etc., impose de commencer par les replacer dans ce contexte particulier. On tentera ensuite de les dépouiller d'une végétation douceuse qui les rend passablement ridicules.

Historien pourtant averti, Secondo Caselle n'a pas flairé les pièges de don Lemoyne quand il rédigea le beau livre :

"Giovanni Bosco à Chieri, 1831-1841. Dix ans qui valent une vie"¹⁰, auquel nous aurons souvent recours dans ce fascicule. Son texte principal, un centon de morceaux des Memorie biografiche I, pâtit de ses déficiences¹¹. Il est ainsi arrivé à M. Caselle d'attribuer à don Bosco des phrases que celui-ci n'écrivit jamais. Le passage entre guillemets qu'il recopia sur MB I, 519 à propos des premières messes de juin 1841 était un conglomérat tiré de deux textes de don Bosco, d'une lettre d'étranger et d'une remarque du procès de canonisation¹².

L'auteur des quatre chapitres de cette étude sur Giovanni Bosco aux Becchi, puis écolier et séminariste à Chieri, enfin étudiant au Convitto ecclesiastico de Turin, a essayé d'éviter les écueils sur lesquels les biographes du jeune Bosco se sont parfois imprudemment jetés. Il a souvent rappelé qu'en bien des cas son histoire ne peut qu'être plus ou moins devinée à travers de vieux récits. Des épisodes curieux mais problématiques ont été simplement passés sous silence. Ainsi rien n'est dit des devoirs vus en rêve par l'écolier¹³. Une seule prédication improvisée du séminariste (à Cinzano, sur saint Roch) a été retenue, ses parallèles de Pecetto et de Castelnovo n'ont pas été signalés¹⁴. De larges zones d'ombre subsistent donc sur la jeunesse de don Bosco. Beaucoup d'études des années si intéressantes 1815-1844 sont encore possibles.

"L'historien digne de ce nom doit être conscient de ce que les personnalités qui font l'histoire ne sont pas des monades agissant dans un superbe isolement, mais qu'elles sont enracinées dans leur temps et dans leur milieu, lesquels les conditionnent et expliquent en partie leurs réactions, et que, d'autre part, elles ne peuvent agir qu'en influant sur les forces profondes auxquelles elles se trouvent affrontées et dans lesquelles elles sont plongées, qu'en s'y insérant pour les infléchir, qu'en les utilisant en vue du but qu'elles se proposent. Ce qui revient à dire qu'un biographe digne de

ce nom aujourd'hui ne peut plus se borner à un récit plus ou moins haut en couleurs des événements plus ou moins spectaculaires dont fut jalonnée la vie de son héros. Il doit dépasser ce que certains philosophes appellent l'"anecdotique" pour nous présenter la personnalité dont il nous raconte la vie dans son cadre économique, social, politique, culturel, ce qui est la seule manière de nous faire comprendre ce qu'il fut vraiment, pourquoi il a agi comme il a agi, pourquoi son action fut une réussite ou un échec"¹⁵. Dès le temps de don Lemoyne, qui truffa ses Memorie biografiche de pages empruntées à des livres d'histoire, les principaux biographes salésiens de don Bosco n'ont pas ignoré cette nécessité. La grande oeuvre de Pietro Stella sur "Don Bosco dans l'histoire de la religiosité catholique"¹⁶ et "Don Bosco dans l'histoire économique et sociale, 1815-1870"¹⁷ fut tout entière destinée à replacer le saint dans son contexte piémontais du dix-neuvième siècle. Quant à lui, l'auteur de ces études sur sa jeunesse a cherché à maintenir un équilibre supportable entre la vie même du jeune Bosco, objet essentiel du travail, et le paysage politique, social et culturel à l'intérieur duquel il évolua. Les descriptions de Castelnuovo, de Chieri et de Turin, du système scolaire piémontais, du séminaire de Chieri, du Convitto turinois, voire des Amicizie de la même ville au début du siècle, qui ralentissent la progression de l'histoire de Giovanni Bosco, veulent au moins désigner quelques-unes des influences exercées sur une "monade", que des admirateurs sincères, mais pressés, isolent trop souvent de son monde, ainsi que certaines des forces avec lesquelles il lui fallut compter dans sa vie d'apôtre italien du dix-neuvième siècle.

Francis Desramaut

Lyon, le 31 janvier 1994

N o t e s

1. Teresio BOSCO, Don Bosco. Una biografia nuova, Leumann, Elle Di Ci, 1979.
2. Voir F. DESRAMAUT, Les Memorie I de Giovanni Battista Lemoyne. Etude d'un ouvrage fondamental sur la jeunesse de saint Jean Bosco, Lyon, 1962, p. 97-210 (les sources de don Lemoyne et leur valeur).
3. T. BOSCO, Don Bosco ..., 2ème éd., 1979, p. 140-141.
4. J. KLEIN et E. VALENTINI, "Una rettificazione cronologica delle Memorie di san Giovanni Bosco", Salesianum, XVII, 1955, p. 581-610.
5. Voir, dans mon ouvrage Les Memorie I ..., p. 382-399, l'article sur "le témoignage cité".
6. MB I, 177/16 à 178/1.
7. Voir, dans Les Memorie I ..., p. 234-258, l'article sur "le problème des doublets".
8. MB I, 426/6-17. Sur les doublets du songe de neuf ans, voir Les Memorie I ..., p. 250-256.
9. Ce que j'ai appelé la Vita Margherita antica dans Les Memorie I ..., p. 86-93.
10. S. CASELLE, Giovanni Bosco a Chieri, 1831-1841. Dieci anni che valgono una vita, Turin, Acclain, 1988. Précisons une fois pour toutes que l'on donne ici à cet ouvrage le titre de sa page de frontispice, non pas celui plus voyant de sa page de couverture, à savoir : Giovanni Bosco studente. Chieri, 1831-1841 : dieci anni che valgono una vita.
11. Distinguer ce texte principal des notices qui le parsèment et qui, presque toujours munies de références, sont propres à M. Caselle.
12. S. CASELLE, Giovanni Bosco a Chieri ..., p. 208.
13. MB I, 253/18 à 254/12.
14. Les trois récits en MB I, 449/11 à 450/23 ; 489/28 à 490/23. Voir, à leur sujet, Les Memorie I ..., p. 246-248.
15. R. Aubert, compte rendu de C. SNIDER, L'episcopato del cardinale Andrea Ferrari, t. I : Gli ultimi anni dell'Ottocento, 1891-1903, Vicenza, 1981, dans la RSCI, XXXVI, 1982, p. 150-151. Le docteur Snider satisfait aux desiderata de R. Aubert.

16. P. STELLA, Don Bosco nella storia della religiosità cattolica, Rome, LAS, 1979-1988, 3 vols.

17. P. STELLA, Don Bosco nella storia economica e sociale, 1815-1870, Rome, LAS, 1980.

ABREVIATIONS COURANTES

ACS	Archives centrales salésiennes, Rome.
<u>Documenti</u>	G.B. LEMOYNE, Documenti per scrivere la storia di D. Giovanni Bosco, dell'Oratorio di S. Francesco di Sales e della Congregazione Salesiana, 45 registres en ACS 110.
DThC	<u>Dictionnaire de Théologie Catholique</u> , commencé sous la direction de A. Vacant et E. Mangenot, Paris, Letouzey, 1909-1972.
FdB	Fondo don Bosco, selon le classement du répertoire : <u>Archivio Salesiano Centrale. Fondo Don Bosco. Microschedatura e descrizione</u> , par les soins d'A. Torras, Rome, 1980.
MB	G.B. LEMOYNE, A. AMADEI, E. CERIA, <u>Memorie biografiche di Don Giovanni Bosco</u> , S. Benigno et Turin, 1898-1948.
MO	<u>Memorie dell'Oratorio</u> , par G. Bosco, éd. E. Ceria, Turin, SEI, 1946.
MO Da Silva Ferreira	Giovanni Bosco, <u>Memorie dell'Oratorio di S. Francesco di Sales dal 1815 al 1855</u> , éd. par Antonio Da Silva Ferreira, Rome, LAS, 1991.
POCT	Manuscrit du procès informatif de béatification et canonisation de don Bosco aux archives de la curie diocésaine de Turin.
POS	<u>Taurinen. Beatificationis et Canonizationis Servi Dei Ioannis Bosco Sacerdotis .. Positio super introductione causae. Summarium ..</u> , Rome, 1907.
RSCI	<u>Rivista di storia della Chiesa in Italia</u> , Rome, depuis 1947.
RSS	<u>Ricerche Storiche Salesiane</u> , Rome, LAS, depuis 1982.

C h a p i t r e I

L'ENFANT DES BECCHI (1815-1830)

L'Italie de 1815

L'histoire de notre saint commence au lendemain de la bataille de Waterloo (18 juin 1815), dans un village piémontais, au nord d'une Italie redécoupée conformément aux souhaits des vainqueurs de Napoléon.

L'Acte final du congrès de Vienne (9 juin 1815) venait de réorganiser l'Europe selon un ordre monarchique purement matériel qui méconnaissait l'état des âmes de ses habitants. Diplomates, rois ou empereurs d'Autriche, d'Espagne, de France, de Grande-Bretagne, de Prusse et de Russie (les Six), auxquels le Portugal et la Suède (complétant les Huit) s'étaient finalement joints, avaient violenté les peuples. En Italie, une nation qui avait été rassemblée, de fait, sous la domination française et qui avait été réunie en armées par les Français, se voyait réduite à l'être plus qu'une "expression de géographie"¹. Rappelons qu'après un bref retour des Autrichiens en 1799, la République cisalpine instaurée par les troupes révolutionnaires avait été, en 1800, lors de la seconde campagne de Bonaparte en Italie, rétablie dans le Milanais, avec Milan pour capitale. Constituée en République italienne en janvier 1802 avec Bonaparte comme président, l'ex-Cisalpine était devenue, en 1805, un royaume

dépendant de l'Empire français. Napoléon avait alors installé à Milan, en qualité de vice-roi, son beau-fils Eugène de Beauharnais. Au Milanais, cet empereur, au fur et à mesure de ses conquêtes et annexions, avait réuni différents territoires : la Vénétie et la Dalmatie en 1806, les Marches en 1808, le Trentin en 1810. A l'époque de sa plus grande extension, le royaume d'Italie représentait un ensemble assez homogène circonscrit par la côte nord-est de l'Adriatique, les Alpes tyroliennes, le Piémont, la Ligurie, et, au sud, l'Italie centrale. Plus bas, le royaume (vassal) de Naples le prolongeait. A la clôture du congrès de Vienne, le trône révolutionnaire de Murat à Naples, un temps garanti par le tout-puissant Metternich, venait d'être renversé. La restauration des Bourbons dans les Deux-Siciles, autrement dit à Naples, était accomplie (article 104 de l'Acte final). La solution de cette affaire facilitait le règlement des autres questions relatives à la péninsule. On décida que Parme serait attribuée à Marie-Louise d'Autriche, femme de Napoléon, à titre viager. A sa mort, Parme reviendrait à Marie-Louise d'Espagne, ci-devant reine d'Etrurie, et à ses enfants ; en attendant, cette princesse aurait Lucques, qui, après elle, ferait retour à la Toscane. La Toscane passerait, héréditairement, à l'archiduc Ferdinand d'Autriche, et Modène, à l'archiduc François d'Este (articles 98, 99, 100, 101 et 102 de l'Acte final). Le pape recouvrait les légations de Ravenne, Bologne et Ferrare (article 103). Le roi de Sardaigne recevait Gênes, et sa succession serait assurée, malgré les prétentions de l'Autriche et selon le vœu de la France, à la branche de Savoie-Carignan régnant sur les Etats sardes (articles 85 et 86). Enfin, l'Autriche qui, par ses alliances, s'imposait déjà dans la péninsule, prenait pour elle-même la Lombardie, tout le territoire de l'ancienne république de Venise, Trieste, la Dalmatie et l'Illyrie (articles 93, 94 et 95 de l'Acte final)². Les peuples d'Italie connaissaient donc la

même mésaventure que ceux des Pays-Bas (auxquels la Belgique était annexée), de Pologne et d'Allemagne, eux aussi rassemblés ou dépecés selon les convenances des souverains.

Les diplomates avaient ainsi préparé pour l'avenir de redoutables explosifs. "La Révolution française avait proclamé, propagé, suscité partout, aussi bien par ses principes, par ses exemples, que par ses conquêtes, l'esprit de nationalité : l'idée que les peuples ont seuls le droit de disposer d'eux-mêmes, que les hommes qui ont la conscience d'appartenir à une même nation ont le droit de se constituer en nation et que, pour toute nation, le principe de toute vie, de toute dignité, c'est l'indépendance. Les diplomates de Vienne avaient considéré ces principes comme subversifs de l'ordre monarchique (qu'ils avaient mission de défendre) ; ils avaient voulu les anéantir à jamais ; ils avaient cru que, pour supprimer les effets de la Révolution française, il suffisait de la déclarer non avenue et de déplacer des barrières sur la superficie de l'Europe"³. Ils avaient entre autres ignoré l'existence d'une conscience italienne, fruit de la culture française au XVIII^e siècle et réplique à l'oppression napoléonienne entre 1807 et 1809⁴. Ces inconscients de l'état réel des mentalités avaient ménagé les conditions de révoltes et de guerres qui, bientôt, anéantiraient leurs beaux traités dans les faits comme dans leurs principes.

Les atlas du temps de la Restauration dénonceraient l'emprise autrichienne sur l'Italie. Au sud, la botte elle-même de la péninsule et la Sicile relevaient d'un royaume de Naples dévolu aux Bourbons. Au centre, les Etats de l'Eglise avec Rome enserraient à l'est le grand-duché de Toscane de Ferdinand d'Autriche, avec sa capitale Florence. En progressant vers le nord on trouvait les duchés de Parme et de Modène dévoués à l'Autriche, eux aussi ; puis, au nord-ouest,

les Etats sardes : Piémont, Ligurie, Savoie, avec au sud, la grande île de Sardaigne ; enfin, vers le nord-est, le vaste ensemble dit "royaume lombard-vénitien", totalement englobé dans un empire d'Autriche, maître, au centre de l'Europe, de peuples, non seulement germaniques, mais aussi hongrois, slaves et latins. Ces gens, soudés entre eux par des communautés de langue et de culture, ne pourraient que donner du fil à retordre aux Habsbourg de Vienne.⁵

Le retour du roi à Turin (20 mai 1814)

A l'ouest de cette Lombardie-Vénétie germanisée, dans les Etats sardes, plus précisément en Piémont, région sans cesse ballottée entre la France et l'Italie, peuples et gouvernants ne se souciaient pas encore du puissant voisin. On renouait avec le passé.

Le 20 mai 1814, le roi des Etats sardes, Victor-Emmanuel I, avait retrouvé sa capitale Turin, que les victoires françaises l'avaient obligé d'abandonner quatorze ans plus tôt. Il y avait ramené un Ancien Régime suranné et un peu ridicule, que leur bienveillance envers le monarque et sa famille empêchait encore les Turinois de considérer comme tel. Massimo d'Azeglio (1798-1866), fraîchement entré dans la Garde urbaine et, à ce titre, témoin immédiat du cortège, décrivit cette entrée du souverain dans sa ville sur un ton un brin moqueur, qui paraît avoir convenu à l'événement.

"Le 20 mai, il arriva enfin ce roi tant annoncé et béni. Je me trouvais rangé piazza Castello, et je garde fort bien en mémoire le groupe du roi entouré de son état-major. Vêtu et poudré à l'ancienne avec la tresse (codino) et certains chapeaux à la Frédéric II (tricornes !), tout ce monde avait un air passablement comique, qui, cependant, à moi comme à tous, paraissait très beau et tout à fait dans les règles. Les habituels cris mille fois répétés (en français dans le texte)

accueillirent ce bon prince et lui ôtèrent tous ses doutes sur l'affection et la sympathie de ses très fidèles Turinois". Ce soir-là, le roi, la reine et leurs filles - si les souvenirs de Massimo furent exacts - sortirent admirer les grandes illuminations de la cité dans un carrosse de gala, que leur avait prêté Cesare d'Azeglio, père de Massimo. "Dans cette voiture, le bon roi, avec son air - allons, disons le mot - un peu benet, mais aussi d'honnête homme - on le vit en 1821 - tourna lentement jusqu'au coup de minuit par les rues de Turin parmi les vivats de la foule, distribuant sourires et saluts à droite et à gauche ; ce qui, par une conséquence toute mécanique, entraînait un incessant balayage de gauche à droite de cette queue, tellement curieuse désormais aux jeunes de ma génération"⁶.

Encore balbutiante, la Restauration débutait ainsi en Piémont, paternelle, benoîte et passablement bornée.

Le Montferrat

La restauration du pouvoir politique ne concernait que lointainement la campagne où vivait la très grande majorité de la population piémontaise. La conscription, le passage des troupes et la pénurie conséquence habituelle des guerres mises à part - ce qui n'était pas rien ! -, la vie des paysans n'avait pas changé durant les troubles précédents.

A l'est de la capitale et sur la rive droite du Pô, le Montferrat était une région plutôt privilégiée de cette campagne, qui devenait ingrate dans ses parties alpestres. Ce marquisat médiéval aux limites variables⁷ était partagé en deux par la route de Turin à Alessandria : le Haut-Montferrat au sud, le Bas-Montferrat au nord. C'était une zone de collines douces et plus ou moins élevées, que les paysans entretenaient avec soin. Ses pentes étaient couvertes de vignes, le fond des vallées donné aux champs et aux prairies.

Dans la province montferrine d'Asti, où se déroulera la première partie de notre histoire, vers 1750, sur un territoire de 272.401 journées (1 journée égale 0,38 hectare), 82.981 étaient dévolues aux champs, 79.761 à la vigne, 40.772 aux prairies, 175 aux châtaigneraies, 46.581 aux bois, 22.131 aux prés communaux et aux terres incultes⁸. Dans les champs, on cultivait essentiellement du blé, du seigle, du maïs et de l'avoine⁹. Les bovins abondaient, en partie destinés à la traction. A la même époque; le "patrimoine zootechnique" de la province d'Asti comprenait 3.576 paires de boeufs, 5.384 paires de vaches de joug, et seulement 3.200 vaches à lait et 14.026 boeufs d'herbage (pour la viande). Il n'y avait que 732 chevaux, 119 mulets, mais aussi 2.241 ânes¹⁰.

A la différence de la vallée du Pô en Lombardie, les collines piémontaises et donc le Montferrat devenaient un pays de petits propriétaires, adonnés à la vigne, à la culture des céréales et à l'élevage¹¹. "L'amélioration du rendement agricole, qui caractérise la deuxième moitié du XVIIIe siècle, avait favorisé dans cette zone, dès avant 1814, la formation de nombreuses petites propriétés de cultivateurs, nous explique-t-on aujourd'hui. Selon des données cadastrales de l'époque française, portant sur vingt-deux communes, les domaines de cinq hectares et moins occupaient alors sur les collines 34,7 % de la superficie considérée, contre 21,1 % dans les communes de plaines. Si l'on poussait la comparaison jusqu'à dix hectares, la proportion passait à 50,2 % en collines, contre 30,5 % en plaines¹². Trente ans après la réinstallation de la maison de Savoie en Piémont, Giovanni Lanza pourra parler de "la classe déjà considérable et en accroissement constant des petits propriétaires" entre la plaine des rizières et la montagne au-dessus de six cents mètres. Elle provient, remarquait-il, "de la fleur des jour-

naliers, bouviers, métayers et artisans de la commune, gens industriels, actifs, pratiquant une rigoureuse économie. Grâce justement à ces bonnes qualités, elle est peu à peu parvenue à se constituer un pécule et à acquérir quelques journées de terre". C'est ainsi que "ces nouveaux et pacifiques envahisseurs des propriétés rurales conquièrent palme par palme (pied à pied !) la terre, que leurs pères ont travaillée durant une longue série d'années en qualité de serviteurs et de prolétaires" ; "ils constituent désormais les concurrents les plus redoutés des grands propriétaires et des capitalistes"¹³.

Qu'ils fussent propriétaires, métayers ou journaliers, les contadini (paysans) menaient une existence fort semblable à celle de leurs ancêtres médiévaux¹⁴. Les habitations n'avaient évidemment ni électricité, ni gaz, ni eau courante. On s'éclairait à la chandelle, peut-être à la lampe à huile ; on cuisinait au bois. L'eau, recueillie dans des puits souvent malsains, devenait rare par temps de sécheresse. Les services hygiéniques, tels qu'on les concevra au siècle suivant, manquaient totalement dans l'immense majorité des cascine, à moins que leur caractère tout à fait primitif les rendît parfaitement "antihygiéniques". Il revenait à la nature de veiller sur la santé des particuliers. La famille rurale typique, celle des petits cultivateurs directs, était à peu près autosuffisante pour l'alimentation. Le pain et le vin étaient à la base de sa nourriture. La minestra de riz et de haricots caractérisait la plupart des repas, la viande, surtout celle de boeuf, étant réservée aux jours de fête. La volaille, le porc, le gibier entraient alors aussi dans le menu. Le confort était donc nul, le superflu réservé aux riches. Ces gens s'estimaient heureux, quand ils avaient ce qu'ils jugeaient nécessaire pour se loger, se nourrir et se vêtir.

Castelnuovo d'Asti

Au début du dix-neuvième siècle, la famille de Filippo Antonio Bosco était installée dans l'un des hameaux d'une bourgade de ce Montferrat, dénommée Castelnuovo d'Asti, dont une encyclopédie contemporaine nous a laissé une description flatteuse¹⁵.

Castelnuovo avait alors quelque trois mille habitants. Ce gros village, situé à une vingtaine de kilomètres au nord-ouest de la ville d'Asti, chef-lieu de canton dans la province de ce nom, s'étendait sur le flanc et au pied d'une agréable et fertile colline qui le protégeait des vents du nord. Les collines de Pino et de Mondonio l'enserraient à l'est ; au sud, le bourg était prolongé par des prairies et des champs fertiles ; et, à l'ouest, une petite colline, féconde elle aussi, le séparait de ses voisins. Les personnalités de l'endroit habitaient pour la plupart le versant de la colline. L'église paroissiale, dédiée à S. André, flanquée d'un presbytère, où résidait un vicaire forain, centralisait leurs demeures. Les contadini du bourg logeaient, quant à eux, dans la partie basse, pour la plupart du côté ouest. Castelnuovo s'enorgueillissait de médecins, chirurgiens et vétérinaires plus ou moins patentés, de quincailliers et d'artisans de toute sorte. La commune comprenait, sans compter les lieux-dits, cinq hameaux dûment répertoriés : Morialdo, Ranello, Bardella, Nevissano et Schierone. A son titre de chef-lieu, les villages d'Albugnano, Berzano, Buttigliera, Moncucco, Mondonio, Pino et Primeglio en dépendaient.

En temps normal et compte tenu des mœurs d'alors, on vivait convenablement à Castelnuovo. Le terroir produisait du blé en quantité suffisante pour assurer du pain à la population. Les vins des vignobles locaux étaient, au jugement des contemporains, "excellents et sains". Pour les conserver, deux longues caves avaient été percées à flanc de coteau. Le cli-

mat ne manquait pas d'agrément. On respirait à Castelnuovo un air extrêmement salubre, et une brise très douce tempérait le plus souvent les chaleurs de l'été. Le bourgeois aisé y trouvait sans peine, non seulement le nécessaire, mais aussi de quoi satisfaire quelques-unes de ses fantaisies. La douceur du site influait apparemment sur les habitants. Selon notre guide, ils avaient joyeuse humeur, bon caractère et grande courtoisie surtout envers les étrangers. A ceux-ci, "outre les faveurs de la nature, ils réservent une hospitalité sincère, celle que l'on admire généralement dans les populations de la région d'Asti" (Casalis). L'affabilité des campagnards d'Asti couvrait, n'en doutons pas, une rare perspicacité, l'une des qualités majeures du Piémontais en ville comme aux champs. Les jours de foire ou de marché, la population de Castelnuovo manifestait à loisir son intelligence astucieuse. Au début du printemps, le mardi de Pâques, et, à l'entrée de l'automne, le dernier lundi de novembre, marchands et propriétaires voisins confluaient vers ce bourg pour la foire bisannuelle. On y faisait surtout commerce de bestiaux, de draps et de toiles. Et, chaque jeudi, il s'animait pour le marché des comestibles et des objets d'usage domestique. A ces occasions, les gens du terroir se montraient aussi pénétrants, aussi rusés et aussi méfiants sous un masque de sourire, que les Dauphinois de l'autre versant des Alpes.

En somme, Castelnuovo d'Asti était une petite cité prospère de la campagne piémontaise. Une nature généreuse, une population saine et des moeurs simples entretenues par une religion exigeante y facilitaient l'existence de la plupart des habitants. Il est vrai que, seul, un travail dur et persévérant, qui ne cessait que le dimanche et les (nombreux) jours de fête, leur garantissait une petite aisance. Au reste, le Piémontais n'imaginait de vie que laborieuse.

La famille Francesco Bosco à Morialdo

Tels avaient été les jours de Filippo Antonio Bosco (1735-1802), qui les terminait au début du siècle dans le hameau de Morialdo, à quelque quatre kilomètres du bourg de Castelnuovo. De la cascina de San Silvestro à Chieri, où il était né¹⁶, à la métairie de Morialdo, où il mourut à soixante-sept ans, ce paysan analphabète avait connu plusieurs fois la faveur et l'infortune du sort. Né cinq mois après la mort de son père, abandonné à quatre ans par sa mère, il avait été recueilli à seize ans à Castelnuovo par des grands-oncles sans enfants, qui, disposant de quelque bien, l'avaient traité comme leur fils et constitué héritier de leur maison et de leur avoir. Ce furent pour lui quelques belles années, actives, mais se-reines. Sa femme étant morte, il se remaria. Ses deux maria-ges lui donnèrent douze enfants, dont six survécurent¹⁷. Sex-agénaire, les années critiques de la Révolution française l'a-vaient contraint aux privations et à la disette. L'entretien de sa famille l'avait obligé à se faire métayer et à vendre par morceaux à peu près tout un petit domaine, qui, aux meil-leurs temps, couvrit environ 25.000 m². En 1802, son patrimoi-ne était réduit à une vigne de 40 tavole (une tavola égale 38,1039 m²), un champ de 38 tavole et un autre de 24 tavole, ne totalisant guère plus de 3.880 m²...¹⁸

A partir de 1793 probablement, peut-être seulement à partir de 1796, et jusqu'à sa mort en 1802, Filippo Antonio Bosco habita, au titre de massaro (métayer), le domaine de la cas-cina des propriétaires Biglione à Morialdo¹⁹. Le fonds des Biglione s'étendait sur plus de douze hectares, mais nous ignorons le nombre des métayers qui y travaillaient. (Remar-quons ici pour qui l'ignorerait que le métayer n'est pas un fermier. Le fermier paye en argent la rente de son proprié-taire, le métayer en nature, sur ses récoltes.) Telle qu'on pouvait encore la voir au milieu du vingtième siècle, la cas-cina Biglione était un immeuble de trois étages en forme de

"L"²⁰. Sa partie principale était réservée aux propriétaires, qui s'y installaient surtout pendant l'été. La partie la plus courte, que l'on croit aujourd'hui avoir été laissée aux métayers, comprenait une cuisine avec sa dépense, une salle et un escalier pour accéder aux chambres à coucher des étages supérieurs²¹. Faut-il voir dans cette bâtisse l'habitation des Bosco ? "Qui abitavano Filippo Antonio e i suoi figli, tra cui Francesco Luigi" (Ici habitaient Filippo Antonio et ses enfants, parmi lesquels Francesco Luigi), disait un bon guide de 1988²². Il est permis d'en douter, car ils logeaient presque certainement au lieu-dit du Monastero, hameau de Meinito, dans une dépendance de la cascina Biglione, qui fut démolie au cours du dix-neuvième siècle²³.

Après le décès de Filippo Antonio, son fils aîné du premier lit, Paolo, lui succéda dans la métairie. Le recensement de l'an XII (1804) qualifia Paolo Bosco de massaro à Morialdo²⁴. Avec lui habitaient la deuxième femme de son père, Margherita Zucca, 51 ans²⁵, sa propre femme Laura, deux de ses soeurs et trois de ses frères.

L'un des (demi) frères de Paolo s'appelait Francesco. Né le 20 janvier 1784, il approchait alors de sa majorité. Francesco épousa, le 4 février 1805, Margherita Cagliero, une voisine de Morialdo, qui, jusque-là, avait habité une cascina Barosca à quelque quatre cents mètres de la cascina Biglione proprement dite²⁶. Margherita Cagliero, née le 9 mai 1783, allait avoir vingt-deux ans. Son arrivée entraîna un changement de métayage. Paolo abandonna bientôt le logis à Francesco, pour s'établir lui-même dans le bourg de Castelnovo : il y résidait déjà lors du recensement de 1806²⁷. De la sorte, au recensement de 1808, Francesco Bosco put être enregistré comme chef de famille habitant Morialdo. Avec lui habitaient sa mère Margherita Zucca, sa soeur Teresa Maria (1789-1848), sa femme Margherita Cagliero et son fils

nouveau-né Antonio (né le 3 février 1808)²⁸.

Francesco Bosco était un paysan industriel et indépendant. A la mort de son père en 1802, il avait hérité de 625 m² de terres. Il en acquit bientôt 1.900 autres²⁹. Et, en 1817, un inventaire notarié le dira propriétaire à Castelnovo de trois petites vignes et de cinq champs (minuscules), plus ou moins éloignés les uns des autres et totalisant 272 tavole, soit 103,64 ares³⁰. Ce n'était pas grand-chose, mais témoignait de la ténacité de ce rural à accroître son patrimoine parcelle par parcelle.

Francesco eut, après Antonio, un deuxième enfant, Teresa Maria, qui ne vécut que deux jours (16-18 février 1810)³¹. Ce fut son premier malheur. Beaucoup plus grave, l'année suivante sa femme Margherita Cagliero, qui n'avait pas encore vingt-huit ans, mourut à son tour (28 février 1811). Francesco reconstruisit son foyer comme son père l'avait fait : il se remaria au bout d'une quinzaine de mois, le 6 juin 1812, avec une fille du village voisin de Capriglio³². Margherita Occhiena avait vingt-quatre ans. Elle était née le 1er avril 1788, troisième des cinq enfants d'une famille paysanne relativement aisée. C'était une femme dévote, énergique, travailleuse, décidée, réservée, au franc parler et fort capable de semer les garçons qui prétendaient lui tenir compagnie sur le chemin de l'église³³.

La naissance de Giovanni Melchiore Bosco

Dix mois après la célébration de son deuxième mariage, un fils, Giuseppe Luigi, naissait au foyer de Francesco Bosco (18 avril 1813). Deux ans et demi passaient, et, le 16 août 1815, un deuxième fils, Giovanni Melchiore, venait au monde³⁴. Baptisé le lendemain de sa naissance dans l'église paroissiale de Castelnovo, Giovanni Melchiore eut pour parrain Melchiore Occhiena (1752-1844), père de sa mère Margherita, et, pour marraine, Maria Maddalena Bosco (1773-1861), sixième enfant de Filippo Antonio, alors veuve de Secondo Occhiena (1772-1800), décédé trois mois après leur maria-

ge³⁵. Le parrain était donc le grand-père maternel de l'enfant, la marraine sa tante paternelle.

La famille de Francesco Bosco était-elle "peu aisée" à la naissance de Gioanni, comme celui-ci l'assurera plus tard avec insistance ?³⁶ Certainement pas riche, Francesco Bosco n'était pas, pour autant, réduit à la misère prolétarienne des journaliers ouvriers de ferme, qui peinaient dans les campagnes piémontaises. Il avait en 1817 deux domestiques³⁷ et possédait une paire de boeufs, deux bouvillons, deux vaches et une jument³⁸. Joint à une centaine d'ares de terres, ce bien, mesquin au regard de périodes et de régions plus prospères, lui permettait d'espérer figurer dans la catégorie montante des petits propriétaires du Montferrat. Mais, pour l'heure, il était encore métayer des Biglione, les deux garçons de Margherita Occhiena étaient nés dans une dépendance de leur cascina. Probablement pour se rendre indépendant, Francesco acquérait en cette année 1815, à proximité de la cascina, une maison il est vrai de pauvre apparence. En 1817, un notaire la définira "composée d'une crotta (pour grotta, antre, caverne ...) et d'une étable accolée, couverte en tuiles, en mauvais état, et précédée d'une aire d'environ dix tavole". L'achat deviendra ferme le 8 février 1817, mais trois mois après ladite crotta n'était pas encore payée³⁹.

En somme, Francesco et Margherita "étaient des paysans, qui gagnaient honnêtement leur pain à force de labeur et d'économie, comme le diront les Memorie dell'Oratorio. Presque uniquement à la sueur de son front, mon père arrivait à faire vivre ma grand-mère septuagénaire (en réalité sexagénaire, puisqu'elle était née en 1752) et accablée de diverses infirmités, trois garçons : l'aîné, Antonio, enfant d'un premier lit, Giuseppe, le second, et moi Gioanni, le cadet, plus deux valets de ferme"⁴⁰.

La mort de Francesco Bosco (11 mai 1817)

Un jour de printemps, quand Gioannino allait avoir vingt-et-un mois, le petit foyer subit la plus terrible des épreuves. Don Bosco la racontera avec délicatesse, quitte à se tromper dans ses calculs chronologiques.

"Je n'avais pas encore deux ans que le bon Dieu nous frappa d'un grand malheur. Notre père très aimé, très robuste et à la fleur de l'âge, fort soucieux de l'éducation chrétienne de ses enfants, revint un jour du travail trempé de sueur et descendit imprudemment au sous-sol dans la cave glacée. La transpiration s'arrêta brutalement et, le soir, une fièvre violente, signe d'une grave congestion, se déclara. Tout soin fut inutile et, en quelques jours, il arriva au terme de sa vie. Muni de tous les secours de la religion et recommandant à ma mère la confiance en Dieu, il rendit le dernier soupir. Il n'avait que trente-quatre ans. C'était le 12 mai 1817."

Rectifions. Selon les actes officiels, Francesco Bosco est mort exactement le 11 mai 1817 et, parce qu'il était né le 4 février 1784, il avait alors, non pas trente-quatre, mais trente-et-un ans⁴¹.

"Pour moi, continuait don Bosco, je ne sais trop ce que je devins en cette triste circonstance. Un fait reste présent à ma mémoire, le premier souvenir de ma vie. Alors que tout le monde sortait de la chambre du défunt, moi, je voulais absolument y rester. "Viens, Giovanni, viens avec moi, me répondait ma mère éplorée. - Si papa ne vient pas, répondis-je, je ne veux pas m'en aller. - Pauvre enfant, reprit ma mère, viens avec moi, tu n'as plus de père." Ceci dit, elle éclata en sanglots, me prit par la main et m'entraîna ailleurs, tandis que je pleurais, parce qu'elle pleurait. Car, à cet âge, je ne pouvais certainement pas comprendre quel grand malheur c'était de perdre son père"⁴².

Giovanni mesurerait bientôt le malheur de n'avoir plus de père pour l'élever et le protéger. Il ne trouverait pas au foyer l'être irremplaçable auquel un garçon cherche à s'identifier. Sa quête d'un père parmi les prêtres, parmi les maîtres, parmi les supérieurs laïcs ou ecclésiastiques et jusqu'auprès du pape de Rome, serait permanente. Le vide causé par la mort de Francesco le rendrait infiniment sensible à la détresse avouée ou refoulée des enfants abandonnés.

Francesco Bosco avait fait dresser son testament quand, alité, il avait senti la mort approcher. Le 8 mai, trois jours avant qu'il ne meure, "dans la maison du signor Biglione habitée par le testataire au lieu dit du Monastero, hameau de Meineto, territoire de Castelnuovo de Turin", le notaire Carlo Giuseppe Montalenti le lui avait "lu et expliqué à haute et intelligible voix en présence de (six) témoins" soigneusement énumérés sur le document. Ses enfants Antonio, Giuseppe Luigi et Giovanni Melchiorre étaient constitués héritiers ; sa femme Margherita Occhiena et son cousin Giovanni Zucca leur serviraient de tuteurs⁴³. Le notaire fit diligence. Le 17 mai, il lisait l'inventaire des biens du défunt aux tuteurs et aux six témoins réunis "dans la maison du signor Giacinto Biglione habitée par les pupilles". Il détaillait : la crotta que nous connaissons, les champs, les vignes, les têtes de bétail, le mobilier de ferme et de ménage, dont il ne négligeait apparemment aucune pièce. C'était une charrette à deux roues, un chariot, une herse ferrée, deux bêches et deux houes, une grande futaille, quatre tonneaux ..., et aussi deux lits avec matelas de laine mêlée de paille, un "vieux coffre", un berceau, une dizaine de draps de grosse toile, cinq chemises d'homme, un costume de toile bleu, trois essuie-main, huit cuillers et huit fourchettes de métal, trois couteaux à manche de métal, deux autres à manche en os, six plats d'étain, etc. Chaque élément était évalué en lires. L'inventaire alignait aussi les dettes importantes du défunt. Ses biens meubles et immeubles étaient estimés à 1.331,3 lires, ses dettes à 445,95 lires⁴⁴.

La casetta des Becchi

En 1817, Francesco laissait en effet à ses héritiers une situation économique difficile. Un procès avait même été en-

gagé contre lui, au titre de métayer des Biglione. Essayons de comprendre.

Le 6 juillet 1816 le juge cantonal de Castelnuovo avait enjoint à Francesco Bosco, métayer des Biglione, de remettre une partie de sa récolte à ses propriétaires, afin de récupérer cent dix francs réclamés par Lucia Pennano, de Chieri, précédemment domestique de la dame Teresa Biglione (décédée en 1806), et légataire d'une pension annuelle qui devait lui être versée par les héritiers Biglione. Francesco ne semble pas avoir obtempéré. L'année suivante, la dame Lucia Pennano, qui déclenchait ce mécanisme judiciaire, renouvela son instance pour récupérer sa pension, qui s'élevait désormais à deux cent vingt lires piémontaises. Cette fois, le 3 juillet 1817, l'intimation fut notifiée aux tuteurs des pupilles Bosco, héritiers de Francesco, autrement dit à Margherita Occhiena et Giovanni Zucca. Cités au tribunal, les héritiers ou plutôt leurs porte-parole émirent des réserves : leurs patrons avaient réduit d'environ onze journées les terres comprises dans le contrat de métayage ; en conséquence, les métayers, faute de foin, n'avaient pu fumer correctement leurs cultures ... Finalement, les Bosco versèrent vingt-deux lires et cinquante centimes aux Biglione ...⁴⁵

Le métayage, qui imposait beaucoup de travail et obligeait à employer des domestiques, était donc aussi source d'ennuis avec la justice. Comme Francesco l'avait vraisemblablement envisagé, les tuteurs se dégagèrent de cette sujétion. Ce fut chose faite le 11 novembre 1817, soit six mois après le décès de Francesco⁴⁶.

On peut en déduire qu'à cette date Margherita, ses trois enfants et sa belle-mère s'étaient transportés du Meinito, où ils occupaient une maison Biglione, sur la colline des Becchi, dans la casetta que Francesco Bosco avait achetée à Francesco Graglia le 8 février 1817⁴⁷. La construction qua-

lifiée de crotta et de stalla (étable) mesurait douze mètres de long, trois de large et quatre mètres cinquante de haut. Un mur mitoyen sur lequel elle s'appuyait la séparait de la maison de la famille Cavallo⁴⁸. A proximité, distante de quelques mètres au levant, on trouvait l'habitation des Graglia. Si nous interprétons bien les pièces, à l'achat, le tout servait de grenier à foin. On le réaménagea. Progressivement, d'après les études récentes, la bâtisse fut redistribuée comme suit. Au rez-de-chaussée, elle comprit un hangar servant de débarras, puis une étable, puis une salle de cuisine et enfin un auvent ; à l'étage, une chambre à coucher, que Margherita partageait avec sa belle-mère Margherita Zucca, une chambrette pour les garçons à laquelle on accédait depuis la cuisine par une échelle et enfin un fenil. Sur la façade, un escalier de bois menait à la chambre de Margherita. Sous sa rampe, une sorte de grande niche de briques servit, un jour ou l'autre, de poulailler⁴⁹. C'est là que la famille de Margherita vivra jusqu'en 1830.

La famine de 1817

Les mois qui suivirent la mort de Francesco furent pénibles pour les siens. La sécheresse anéantissait les récoltes, une véritable famine s'ensuivait⁵⁰. Lisons don Bosco :

"Il y avait cinq personnes à nourrir. Cette année-là, en raison d'une terrible sécheresse, les récoltes furent perdues. C'était pourtant notre unique ressource. Les aliments atteignirent des prix fabuleux. Le blé se payait jusqu'à vingt-cinq francs l'hémine, le maïs jusqu'à seize francs. Plusieurs témoins de cette époque m'assurent que les mendiants suppliaient qu'on leur donnât un peu de son pour être mélangé aux bouillies de pois chiches ou de haricots dont ils se nourrissaient. On trouva dans les champs des personnes mortes de faim la bouche pleine d'herbe, avec quoi elles avaient tenté de calmer une faim affolante."

Margherita dut recourir à son voisin Cavallo, l'habitant de la maison contiguë à la sienne lorsqu'elle fut arrivée aux Becchi. Elle frappa aussi, mais en vain, chez les Graglia.

"Ma mère me raconta à plusieurs reprises qu'elle donna à manger à sa famille tant qu'elle le put. Puis elle remit une somme d'argent à un voisin dénommé Bernardo Cavallo pour qu'il allât nous chercher de quoi manger. Cet ami se rendit sur plusieurs marchés, mais ne trouva rien sinon à des prix exorbitants. Au bout de deux jours il rentra et réapparut, très attendu, sur le soir. A l'annonce qu'il n'apportait rien que l'argent, ce fut la panique. Chacun n'ayant reçu ce jour-là qu'une très maigre ration, on craignait les funestes conséquences de la faim durant la nuit. Ma mère ne se découragea pas, elle alla chez les voisins pour se faire prêter quelques comestibles, mais ne trouva personne en mesure de lui venir en aide. "Mon mari, dit-elle, m'a dit en mourant d'avoir confiance en Dieu. Venez donc, à genoux, et prions." Après une courte prière, elle se releva et dit : "Aux grands maux les grands remèdes." Avec l'aide dudit Cavallo, elle se rendit à l'étable, tua un veau et en fit cuire un morceau ; c'est ainsi qu'elle put calmer la faim de sa famille exténuée. Les jours suivants on put enfin obtenir des céréales, achetées à un prix très élevé dans des villages éloignés."⁵¹ Une quittance conservée témoigne en effet que, le 6 juillet 1817, le tuteur Zucca paya ainsi quatre hémines de blé vendues par un prêtre à un tarif beaucoup plus élevé que sur le marché de Turin à la même date⁵².

La crise persista plusieurs mois. Margherita appliqua les recettes éprouvées du paysan piémontais : travail acharné, économie constante, calculs minutieux. Elle se fit aussi aider, et, de la sorte, parvint à faire la soudure avec des temps meilleurs⁵³.

L'éducation familiale des enfants Bosco

On ne la convainquit pas de se remarier, bien qu'un parti avantageux lui ait alors été proposé. Un "bon tuteur" ne remplacerait pas le père disparu. Au reste, elle s'occuperait elle-même de l'éducation de ses trois garçons⁵⁴.

Selon la formule de don Lemoyne, Margherita habitua ses fils à "une vie dure et mortifiée" : menus sobres, paillasse dure, lever matinal⁵⁵. Ses ressources ne lui auraient d'ailleurs pas permis d'agir autrement. Elle prit surtout grand soin d'enseigner la religion à ses enfants, de les accoutumer à obéir et de leur ménager des occupations adaptées à leur âge⁵⁶.

Elle les habitua à prier matin et soir. "J'étais encore tout petit, expliquait don Bosco, quand elle m'apprit elle-même les prières ; dès que je fus devenu capable de m'associer à mes frères, elle me faisait agenouiller le matin et le soir ; et, tous ensemble, nous récitons nos prières en commun, y compris le chapelet"⁵⁷. Les prières quotidiennes communes du matin et du soir étaient alors de règle dans les familles piémontaises, ainsi que la récitation du chapelet en soirée⁵⁸.

Illettrée, Margherita connaissait cependant par coeur les principales leçons du catéchisme diocésain. Selon son biographe, moralisateur comme toujours, mais, en l'occurrence, tout à fait véridique, "elle savait combien grande est la force d'une éducation chrétienne maternelle ; et que la loi de Dieu, enseignée par le catéchisme tous les soirs et rappelée en cours de journée, est le meilleur moyen de rendre les enfants obéissants à leurs mères. Elle répétait donc les questions et les réponses autant de fois qu'il était nécessaire pour que ses fils se les mettent en mémoire"⁵⁹. Don Bosco lui-même témoigna : "Elle savait tout le petit catéchisme (...) Et moi, parce que l'église était loin, je n'é-

tais pas connu du curé et je devais presque exclusivement me limiter à l'instruction religieuse de ma bonne mère.⁶⁰ On peut être assuré qu'elle commença par apprendre à Giovannino la formule et le geste du signe de la croix, par lequel les chrétiens d'antan entamaient tous leurs actes importants⁶¹. De la sorte, elle incrustait dans l'esprit de ses enfants l'idée d'un Dieu personnel toujours présent. Cette conviction n'abandonnera plus Giovanni Bosco. Il se mit à vivre sous le regard du Dieu du Pater noster, Seigneur de suprême dignité et père infiniment bon, qui donne "le pain quotidien", pardonne les fautes commises et retient le malheureux sur le point de récidiver.

Margherita initia elle-même Giovannino à la confession. La pratique du temps voulait que les enfants commencent à se confesser dès l'âge de six ou sept ans, dit de "discrétion" ou de "discernement", surtout s'ils avaient la chance de fréquenter une école. Giovanni Bosco semble avoir commencé de se confesser vers sept ou huit ans⁶². Margherita, se souvenait-il, l'avait préparé avec soin. Elle l'accompagna à l'église, se confessa elle-même et le recommanda au confesseur. Quand il fut sorti du confessionnal, elle l'aida encore dans son action de grâce. Et, par la suite, elle continua de l'assister tant qu'elle ne le jugea pas capable de se confesser convenablement sans son aide⁶³.

Le Gioanni des Becchi

Nous ne savons pas grand-chose sur Giovanni Bosco enfant jusqu'à dix ans. Il surveillait quand on le lui demandait les volailles ou les quelques bêtes de sa mère, courait les bosquets, s'amusait avec son chien, dénichait les oiseaux, ramassait des champignons ou des fruits sauvages, glanait le blé ou le maïs quand le temps des récoltes était arrivé. On le devine à travers un flot d'anecdotes plus ou moins problématiques accumulées par son premier biographe⁶⁴. Les moins su-

jettes à caution sont, pour nous, celles dont on peut lire la formulation primitive dans les carnets de Viglietti, qui les recueillait des lèvres du vieux don Bosco entre 1884 et 1886⁶⁵.

Tout petit, Giovanni gardait les dindes, seul ou avec son frère. Apparemment, un jour, Giuseppe et Giovanni acceptèrent d'en vendre une pour quelques sous à un individu de passage. Dans une autre occasion, Giovanni se fit fort d'en interpellier un, qui lui avait volé une dinde⁶⁶. On le voyait à l'occasion tirant une vache derrière lui sur un chemin, attentif à l'empêcher de paître le champ d'un voisin⁶⁷. Il lui est arrivé (pendant deux printemps successifs ?) d'échanger son pain blanc contre le pain noir d'un camarade voisin, Secondo Mat-ta⁶⁸.

Il grandissait. Vers 1824-1825, il est allé à l'école. Sa mère eût préféré l'école communale de Castelnuovo. La distance le lui déconseilla. L'enfant fréquenta donc pendant l'hiver celle du village voisin de Capriglio. Il y apprit à lire et à écrire sous la conduite du prêtre-instituteur Giuseppe Lacqua (1764-1847)⁶⁹. Dans la bande des petits garçons du hameau des Becchi, il passait pour le plus finaud et le plus déluré. Au premier coup d'oeil, ce Piémontais perspicace devinait ses camarades, et, par là, leur en imposait. "C'est pourquoi parmi les enfants de mon âge, j'étais à la fois très craint et très aimé, écrira-t-il plus tard. Chacun me voulait pour juge ou pour ami. Quant à moi, je faisais du bien à qui je pouvais et du mal à personne. Et puis mes camarades m'aimaient fort pour que je prenne leur défense en cas de bataille. Car, bien que petit de stature, j'avais la force et le courage suffisants pour faire peur à des camarades beaucoup plus âgés. A preuve que, s'il s'élevait une contestation, une dispute ou une bagarre quelconque, j'étais l'arbitre du litige et chacun acceptait de bonne grâce la sentence que je proférais"⁷⁰.

Le songe de neuf ans

Le Gioanni des Becchi se battait jusque dans ses rêves. "A cet âge - c'est-à-dire entre neuf et dix ans⁷¹ - j'ai fait un rêve, qui m'est resté profondément imprimé dans l'esprit pendant toute ma vie", racontera-t-il dans ses Memorie dell'O-ratorio⁷². Ce "songe", qui fait penser à celui de Joseph au chapitre 37 de la Genèse, fut important pour lui. Un Tolle, lege, tombé de la bouche d'un enfant a été le déclic initial de la conversion d'Augustin d'Hippone ; la lecture du chapitre XIII de la première aux Corinthiens a donné forme à la vocation particulière de Thérèse de Lisieux ; un songe à la fois didactique et prémonitoire a intrigué et orienté Giovanni Bosco à l'orée de sa vie d'apôtre. Nous ignorerons toujours son contenu exact, dont certains détails s'évanouirent probablement dès le réveil de l'enfant. Mais le souvenir qu'il a laissé, bientôt formalisé dans un récit oral, puis écrit, a subsisté et tenu une place privilégiée dans l'histoire de son âme. On ne prétendra pas aller ici au-delà de ce souvenir, tel que le songeur l'a reconstitué.

"Pendant mon sommeil, j'eus l'impression de me trouver près de chez moi, dans une cour très spacieuse où s'étaient rassemblés une multitude d'enfants qui s'amusaient. Certains riaient, d'autres jouaient, beaucoup blasphémaient. Sitôt que j'entendis ces blasphèmes, je m'élançai parmi eux et, usant de la voix et des poings, je cherchai à les faire taire. A ce moment apparut un homme d'allure majestueuse, dans la force de l'âge et magnifiquement vêtu. Un manteau blanc l'enveloppait tout entier. Quant à son visage, il étincelait au point que je ne pouvais le regarder. Il m'appela par mon nom et m'ordonna de me mettre à la tête des enfants. Il ajouta : "Ce n'est pas avec des coups, mais par la mansuétude et la charité que tu devras gagner tes amis que voici. Commence donc immédiatement à les instruire de la laideur du péché et de l'excellence de la vertu."

"Confus et effrayé, je répondis que j'étais un pauvre gosse ignorant, incapable de parler religion à ces enfants. Alors les gamins, cessant de batailler, de crier et de blasphémer, vinrent se grouper autour de celui qui parlait. Presque sans réaliser ce qu'il m'avait dit, j'ajoutai : "Qui êtes-vous, vous qui m'ordonnez une chose impossible ? - C'est justement parce que ces choses te paraissent impossibles que tu dois les rendre possibles par l'obéissance et l'acquisition de la science. - Où, par quels moyens pourrai-je acquérir la science ? - Je te donnerai la maîtresse sous la direction de qui tu peux devenir un sage et sans qui toute sagesse devient sottise. - Mais qui êtes-vous, pour me parler de la sorte ? - Je suis le fils de celle que ta mère t'a appris à saluer trois fois le jour. - Ma mère m'a dit de ne pas fréquenter les inconnus sans sa permission : dites-moi donc votre nom. - Mon nom, demande-le à ma mère."

"A cet instant, je vis près de lui une dame d'aspect majestueux, vêtue d'un manteau qui resplendissait de toutes parts, comme si chaque point eût été une étoile éclatante. Remarquant que je m'embarrassais toujours plus dans mes questions et mes réponses, elle me fit signe d'approcher et me prit doucement par la main : "Regarde", me dit-elle. Je regardai et m'aperçus que tous les enfants s'étaient enfuis. A leur place, je vis une multitude de chevreux, de chiens, de chats, d'ours et d'autres animaux. "Voilà ton champ d'action, voilà où tu dois travailler. Rends-toi humble, fort et robuste. Et ce que tu vas voir se produire maintenant pour ces animaux, tu devras le faire pour mes fils." Je détournai alors les yeux. Et voici que, remplaçant les terribles bêtes, apparurent autant d'agneaux pleins de douceur qui bêlaient et gambadaient en tous sens comme s'ils fêtaient cet homme et cette femme.

"Toujours dans mon sommeil, je me mis alors à pleurer et

demandai qu'on voulût bien parler de manière compréhensible, car je n'entendais pas ce que l'on voulait me signifier. Elle me mit alors la main sur la tête et me dit : "Tu comprendras tout en son temps." A ces mots, un bruit me réveilla et tout disparut.

"Je demeurai éberlué. Il me semblait que les mains me faisaient mal à cause des coups de poings donnés et que ma figure était endolorie par les gifles reçues. Et puis, ce personnage, cette dame et ce que j'avais entendu, cela m'obsédait au point que je ne pus me rendormir cette nuit-là."

Selon notre rêveur, son récit du lendemain aurait suscité en famille des remarques contrastées. Giuseppe : "Tu devien-
dras gardien de chèvres, de moutons ...". Antonio, qui n'ai-
mait pas Giovanni : "Tu seras peut-être bien chef de bri-
gands !" Margherita : "Qui sait si tu ne dois pas devenir
prêtre !" Grand-mère Zucca : "Il ne faut pas faire attention
aux rêves !" ⁷³

Il était, paraît-il, de l'avis de sa grand-mère. Cependant, cinquante ans après, quand don Bosco racontait ce rêve à ses disciples, il se montrait convaincu d'avoir communiqué cette nuit-là avec Jésus et sa mère Marie, deux noms qu'il évitait de prononcer. Ses descriptions étaient sans ambiguïtés. Comme les peuples anciens, ceux de la Bible y compris, et comme la plupart des gens simples autour de lui, il jugeait le rêve propice aux contacts avec l'au-delà. Lui-même, pensait-il, avait eu cette grâce dans son enfance. Elle s'était souvent répétée. Les personnes surnaturelles qu'il priait régulièrement lui étaient apparues et lui avaient désigné pour champ d'éducation la jeunesse turbulente. Il la traiterait, non pas avec la brutalité, qui semble lui avoir été naturelle, mais avec douceur et bonté. L'obéissance et l'étude le formeraient. La Dame lui avait recommandé l'énergie et la robustesse ⁷⁴. Il obtiendrait ainsi de merveilleux résultats.

Le déclamateur et l'acrobate

Désormais, Gioanni Bosco sait lire. Il grandit et prend de plus en plus d'assurance. Dans son hameau, c'est un petit phénomène, dont on écoute les histoires et admire les exploits acrobatiques.

Il parle bien. Les esempi entendus dans les prédications et les leçons de catéchisme, surtout les romans populaires médiévaux qui traînent dans l'une ou l'autre maison de l'endroit, les Reali di Francia (Rois de France) et Guerin Meschino (Guérin le Petit), oeuvres d'Andrea da Barberino (v. 1370 - après 1431), Bertoldo et Bertoldino, deux histoires de Giulio Cesare Croce (1550-1609), et aussi probablement La Bella Maghelona, c'est-à-dire le roman Pierre de Provence et la belle Maguelonne, qui semble avoir été composé en 1457, lui fournissent les aventures fantastiques et les traits comiques dont son auditoire est friand⁷⁵. Dès que ses camarades l'aperçoivent, prétendra-t-il, ils accourent pour entendre une histoire. Des adultes se joignent parfois à eux. En certaines occasions, une petite foule l'entoure sur la route du bourg dans un champ ou sur un pré⁷⁶.

Durant l'hiver, le hameau le réclamait à l'étable en veillée. Les gens écoutaient immobiles "pendant des cinq et même six heures", paraît-il, le lecteur des Reali di Francia déclamant droit sur son banc. "Il y a sermon", se disaient-ils (d'après don Bosco). C'est pourquoi, avant et après son récit, "tous faisaient le signe de la croix et récitaient l'Ave Maria" ... comme à l'église⁷⁷.

A la belle saison, les jours fériés la séance se corsait. Le saltimbanque doublait le prédicateur.

Notre jeune garçon avait soigneusement préparé son exhibition. Sur les foires et les marchés voisins, il avait observé les tours des charlatans et des saltimbanques, qui manquaient rarement à ces sortes de rassemblements campagnards.

Rentré chez lui, il avait essayé de les imiter. Non sans accrocs. Secousses, coups, chutes, pirouettes plus ou moins réussies, tel était le prix à payer par l'apprenti acrobate. Mais il parvenait à ses fins. "A onze ans, assurera-t-il, je faisais des tours de prestidigitation, le saut périlleux, l'hirondelle, je marchais sur les mains ; je marchais, je sautais et je dansais sur la corde, comme un saltimbanque professionnel"⁷⁸.

Exercices et spectacles supposaient quelques ressources. Giovanni avait suffisamment d'astuce pour se les procurer sans importuner sa mère. Toutes les pièces que celle-ci ou d'autres personnes lui donnaient pour ses menus plaisirs, les petits pourboires, les cadeaux, étaient mis de côté par lui. Et la nature lui fournissait l'appoint. Il dénichait des oiseaux ou les prenait à la trappe, à la glu, aux lacets ; et, quand il en avait récolté une quantité suffisante, il se débrouillait fort bien pour les vendre. Il recueillait des champignons, des plantes tinctoriales, de la bruyère, qui lui rapportaient également. Avec le produit des réserves et des ventes, il achetait le matériel nécessaire à ses jeux et à ses acrobaties⁷⁹.

Venait le jour du spectacle, normalement un dimanche ou un jour de fête religieuse. Les voisins et quelques étrangers arrivaient sur un pré des Becchi, où Giovanni avait préparé sa séance : une corde tendue entre deux arbres ; sur une tablette, un sac, et, sur le sol, un tapis. Quand tout était prêt, on commençait par une longue partie religieuse analogue à celle de l'église paroissiale : chapelet, cantique et sermon par notre jeune garçon juché sur un escabeau. Il répétait l'explication d'évangile de la messe de Castelnuovo, le matin même, ou bien racontait une histoire qu'il avait lue ou entendue. Le sermon terminé et clos par une brève prière, il passait à la séance récréative. "A ce moment, vous auriez vu l'orateur se transformer en charlatan de

profession." Il faisait "l'hirondelle" et le saut périlleux, marchait sur les mains, ceignait son sac à malices, mangeait des écus qu'il retrouvait sur le nez d'un assistant, multipliait les boules et les oeufs, changeait l'eau en vin, tuait un poulet, qui ressuscitait et chantait mieux qu'avant ; puis il grimpait sur sa corde et y marchait "comme sur un sentier" ; il sautait et dansait sur elle ; il se laissait pendre par deux pieds, par un pied, par deux mains, par une seule. Le divertissement durait longtemps, "quelques heures", assurera-t-il plus tard non sans aplomb. Enfin, quand l'acrobate était suffisamment fatigué, il faisait une courte prière et chacun repartait à ses affaires, probablement après avoir déposé quelques liards dans le chapeau du jeune saltimbanque⁸⁰. A son avis, c'était là un véritable après-midi d'oratoire aux Becchi vers 1826⁸¹.

L'acrobate dénicheur eut des aventures. L'une d'elles, qui tourna mal, a été racontée plus tard par lui à ses garçons sur un mode direct, que son principal biographe respecta à peu près. La voici dans sa forme originale, telle qu'elle aurait probablement dû figurer dans les Memorie dell'Oratorio.

"Je suis allé un jour aux oiseaux avec quelques camarades. Il y avait, sur un chêne, un nid que j'avais déjà aperçu une ou deux fois, quand il n'était pas encore bon à prendre. Mais une chose était de regarder ce qu'il y avait dedans depuis le tronc de l'arbre, une autre d'aller le chercher là-haut à travers les branches. Il était justement sur une branche assez longue penchée dans la direction du sol. Habitué que j'étais à marcher sur les cordes, la prise ne me faisait pas peur, pas du tout. Tout doucement, un pied après l'autre, tout droit, j'arrivai au nid, je le pris et je me le logeai sous la chemise (litt. : in seno). Il s'agissait maintenant de retourner en arrière pour retrouver le centre de l'arbre, ce qui me devenait impossible, parce que

la branche était recourbée vers le sol. J'essayai, mais en vain. Jusqu'à ce que, dans une nouvelle tentative, je me retrouvai pendu par les pieds et par les mains au-dessous de la branche. Dans cette position, je tentai un rétablissement, mais, dans mon élan, au lieu de rester ferme sur la branche, je passai de l'autre côté. Au-dessous, mes camarades avaient peur pour moi ; ils criaient : Tiens-toi, tiens-toi. Bien sûr, moi aussi je voulais me retenir ! Jusqu'au moment où, après avoir lutté pendant environ un quart d'heure, n'en pouvant plus je me laissai choir. Ma position était telle que je devais tomber la tête première. Mais, étant encore en l'air, je m'attrapai les cheveux dans les mains, donnai un bon coup à ma tête pour me redresser et tombai droit, les pieds, puis le derrière par terre, si bien que je rebondis sur environ un trabucco (quelque 3,10 m.). Mes camarades coururent aussitôt à moi : "Tu t'es fait mal ? Tu as souffert ? Et les oiseaux sont morts ? Alors, on partage ?" "Ils sont ici, répondis-je. Mais ils me coûtent trop cher." Et je me dirigeai vers ma maison. Je fis quelques pas, mais je ne pouvais plus marcher. Je pris alors les oiseaux et les leur donnai pour que ma mère ne vienne pas à le savoir. A chaque instant, j'avais chaud et me sentais évanouir. Finalement, j'arrivai chez moi et me couchai. Ma mère accourut aussitôt, me fit brûler de la camomille, me réchauffa et appela le médecin. A sa première visite, je ne lui révélai pas la cause de mon mal ; puis, à la deuxième, comme j'étais seul avec lui, je lui racontai tout. Il m'appliqua alors les remèdes qui convenaient, car mon mal était interne. Je fus malade pendant deux ou trois mois. Mais, à peine guéri, je recommençai mes exploits."⁸²

Décidément, Giovannino était un bon petit galopin.

La première communion (Pâques 1827)

C'est à l'âge de onze ans, très probablement au cours de la semaine sainte de 1827, que Giovanni Bosco fut admis à recevoir pour la première fois la sainte communion⁸³. Sa mère l'avait elle-même préparé avec plus de soin encore qu'à sa première confession. Pendant le carême précédent, elle l'avait envoyé chaque jour au catéchisme paroissial de Castelnuovo (près de cinq kilomètres aller, autant au retour)⁸⁴. Trois fois, elle l'avait accompagné jusqu'au confessionnal. A la maison, elle le faisait prier ou lire un livre d'édification et lui prodiguait ses conseils. Quand arriva le grand jour, elle veilla à son parfait recueillement, ne le laissa parler à qui que ce fût, fit avec lui, à l'église, la "préparation" d'abord, puis l'"action de grâce" des communiantes, c'est-à-dire qu'elle participa à la récitation des "actes" appropriés, dont le vicaire forain Sismondo prononçait à haute voix et faisait répéter les formules par l'assistance.

Don Bosco adulte jugeait que cette première communion avait amélioré son caractère. Il était devenu après elle plus obéissant, moins rétif, plus soumis à autrui, ce à quoi, on commence à le deviner, il éprouvait "une grande répugnance", enclin qu'il était à répliquer par des observations à qui le commandait ou lui donnait des conseils⁸⁵. La suite nous apprendra s'il renonçait tout à fait à l'esprit d'indépendance qui caractérisait le petit chef des garçons des Becchi.

Le vacher des Moglia (février 1828-novembre 1829)

Bonne pâte, Giuseppe, bien que plus âgé, se soumettait aux fantaisies de Giovanni. Antonio, lui, commandait. En 1827, l'aîné des Bosco, à dix-neuf ans, se considérait comme le chef de l'exploitation. Elle était d'abord son bien et il réclamait l'aide de ses frères, désormais adolescents.

Passablement rustre et brutal, le jeune homme, qui semble n'avoir jamais tout à fait supporté l'entrée de Margherita dans le foyer de Francesco, renâclait de plus en plus à son gouvernement. La disparition de la grand-mère Zucca en février de l'année précédente avait certainement accru ses prétentions. Le goût de Giovanni pour la lecture l'énervait. Les réflexions plus ou moins caustiques du petit frère déclenchaient des scènes pénibles dans la petite maison des Becchi. "Parfois Antonio s'élançait pour frapper Giuseppe et Giovanni, Margherita s'interposait. Mais Antonio, menaçant de battre sa mère, criait : - Marastra del diavolo ..." ⁸⁶

En 1828, l'approche des vingt ans d'Antonio tendit encore l'atmosphère du foyer. L'opposition entre les deux garçons n'était plus tolérable. Pour en sortir, Margherita décida, le coeur navré n'en doutons pas, de placer son fils préféré dans une ferme des environs ⁸⁷. Un jour de février, elle invita Giovanni, alors âgé de douze ans, à partir chercher de l'embauche dans le pays ⁸⁸. L'enfant semble s'être d'abord vainement adressé à la cascina Campora de Buttigliera ⁸⁹. Il aboutit certainement dans la cascina Moglia de Moncucco, à quelque huit kilomètres de son hameau des Becchi et de l'autre côté de la route d'Asti ⁹⁰. Le chef de famille, Luigi Moglia, avait épousé Dorotea Filipello de Castelnuovo, peut-être parente de Giovanni Filipello, lui-même en relation avec Giovanni. Il avait déjà deux enfants : Caterina, cinq ans, et Giorgio, trois ans. Deux oncles, Giovanni et Giuseppe, ainsi que ses deux jeunes soeurs, Anna, dix-huit ans, et Teresa, quinze ans, habitaient avec lui ⁹¹. Dorotea et Giovanni Moglia ont raconté l'apparition de Giovanni dans la cascina. Leur témoignage supplée pour nous au silence de don Bosco dans les Memorie dell'Oratorio. On l'interprétera comme les divers dialogues de ce recueil.

"Ma mère m'a dit de venir chez vous pour faire vacher", annonça-t-il en arrivant. "Qui est ta mère, lui aurait rétorqué Luigi. - Ma mère s'appelle Margherita Bosco. Comme elle voit que mon frère Antonio me maltraite et me bat tout le temps, hier elle m'a dit : Prends ces deux chemises et ces deux mouchoirs, va à Bausone, cherche une place de domestique ; et, si tu n'en trouves pas, va à la cascina Moglia entre Mombello et Moncucco ; là, tu demanderas le patron, dis-lui que c'est ta mère qui t'envoie, et j'espère qu'il te prendra. - Mon pauvre garçon, aurait dit Luigi, je ne puis pas te prendre. Nous sommes maintenant en hiver, et ceux qui ont des vachers les licencient. Nous n'avons pas l'habitude d'en prendre avant l'Annonciation. Prends patience et rentre chez toi. - Prenez-moi un peu quand même ! Même si vous ne me payez pas ! - Je ne veux pas de toi, tu ne sais rien faire." L'enfant se serait mis à pleurer. Il s'assit sur le sol, prétendit ne pas s'en aller, puis entreprit de ramasser avec les autres des branches d'osier épars ... Dorotea intervint et persuada son mari de l'accepter provisoirement.

Avec raison. Quelques jours après, Luigi Moglia faisait savoir à Margherita Bosco que, le jeudi suivant, au marché (hebdomadaire) de Castelnuovo, il traiterait avec elle du salaire de son fils. On convint de quinze lires par an, ce qui, paraît-il, était une jolie somme pour un vacher de douze ans.

A la Moglia, Giovanni surveilla donc les bêtes en pâture et guida les boeufs attelés à la charrue. En conformité avec son penchant, il se mit aussi au service de la jeunesse du hameau. Le dimanche soir", "il réunissait tous les garçons et toutes les filles des familles voisines. On grimpait dans le fenil, Giovanni montait sur un petit tas de foin et faisait le catéchisme".

Sa piété et son goût de la lecture surprenaient ses patrons. Le dimanche, il demandait la permission de se rendre seul à la première messe de Moncucco, ce qui supposait une petite heure de marche par d'obscurs sentiers ; à l'église, il se confessait et communiait, gestes tout à fait inhabituels pour son entourage, cependant bon chrétien. "On ne le vit pas une fois aller au pré (pour surveiller les bêtes) sans un livre, affirmaient aussi les Moglia en 1888. Il s'installait à l'ombre sous un arbre, lisait ou étudiait sans arrêt. Quand il menait les boeufs au labour, il avait toujours un livre en main, sa droite tirait les boeufs, sa gauche tenait le livre."⁹²

Finalement, au bout d'une vingtaine de mois l'intervention de l'oncle Michele Occhiena, frère de Margherita, ramena l'enfant chez lui à la Toussaint 1829. C'était désormais un adolescent de quatorze ans, grandelet, aux cheveux irti ed inanellati (bouclés en broussaille), aux mains épaissies et déjà très robuste⁹³. Il voulait étudier pour devenir prêtre, sa mère caressait cet espoir. Mais il y avait Antonio ...

L'épisode Calosso (novembre 1829 - novembre 1830)

Quelques mois auparavant, la chapellenie apparemment abandonnée du hameau de Morialdo, avec sa petite église, avait été pourvue d'un chapelain. Le titulaire était un prêtre de soixante-neuf ans, appelé don Giovanni Melchiorre Calosso. Don Bosco ne semble pas s'être jamais intéressé à la vie antérieure de don Calosso, qu'il admira et aima sans réserve. Il le disait seulement originaire de Chieri. Des recherches menées par les historiens dans les archives du diocèse de Turin, il résulte que cette vie avait été relativement mouvementée. Giovanni Melchiorre Felice Calosso était né à Chieri le 23 janvier 1760⁹⁴. Curé de Bruino à trente-et-un ans (1791), il connut en 1807 des difficultés d'ordre poli-

tique à la suite d'une dénonciation au ministère de la Police générale comme ennemi du gouvernement. Mais l'archevêque de Turin, Hyacinthe Della Torre, bon diplomate, ne releva après enquête que quelques imprécisions dans l'un de ses sermons⁹⁵. L'affaire de 1812, où sa moralité fut très sérieusement mise en cause, eut beaucoup plus de conséquences. Selon une lettre à l'archevêque émanant de don Giuseppe Andrea Conte, prévôt du village voisin de Sangano : "Diverses personnes de Bruino, bien informées de sa conduite et toutes dignes de foi m'ont décrit il y a quelques jours le comportement de leur curé avec des détails tellement abominables que horrebant pili carnis meae⁹⁶. Un gnostique ou un sectateur du Pasteur Adam, dans leur hideuse folie, ne seraient pas bien différents si ce qu'ils m'ont raconté est véridique : Deus scit quia non mentior. Le pire est qu'au milieu de tant de bavardages de son troupeau, parmi tant de scandales, il demeure stoïque et insensible, qu'il affronte même avec courage chacune des accusations et s'abrite derrière des protections mondaines. La rigueur de votre verge pastorale pourrait donc rendre à cette population la moralité, la tranquillité et le bon ordre ...". On trouve trace des "protections mondaines" invoquées par le curé Calosso dans une lettre (en français) d'Henriette de Malines datée du 13 janvier 1813, qui témoignait au contraire de l'honnêteté de don Giovanni Calosso, louait son engagement pastoral pour l'instruction religieuse, en particulier de la jeunesse, et pour le développement de la fréquentation sacramentelle. Elle le disait "de bon exemple et d'édification" et victime d'une machination ourdie par quelques-uns. "L'on a juré depuis nombre d'années de perdre notre respectable curé, assurait-elle, mais on ne le pouvait que par la cabale et la calomnie, déjouées jusqu'à présent par la vérité." La noble dame ne convainquit pas l'archevêque. En ce mois de janvier 1813 don Calosso disparut offi-

ciellement du clergé diocésain. Il collabora pendant une dizaine d'années avec son frère Carlo Vincenzo, curé de Berzano, puis, en 1823, devint vicaire-substitut à Carignano. Enfin, en 1829, nous le trouvons chapelain à Morialdo⁹⁷.

Une manifestation religieuse particulière organisée dans la paroisse voisine de Buttigliera lui fit connaître Giovanni Bosco. Une lettre pastorale de l'archevêque de Turin Chiaveroti (30 août 1829) avait invité les curés à ouvrir dans leurs paroisses un jubilé de quinze jours pour le deuxième dimanche de novembre de cette année 1829, soit le 8 de ce mois, et à préparer cette ouverture par un "triduum de prédications suivies". Le triduum préparatoire avait sa place naturelle les jeudi, vendredi et samedi de la première semaine du mois, c'est-à-dire les 5, 6 et 7 novembre⁹⁸. Les gens des Becchi et le chapelain de Morialdo participèrent aux exercices à Buttigliera, dont l'église était, pour eux, plus proche que celle de Castelnuovo.

L'un des trois soirs du triduum, le vendredi 6 assez vraisemblablement, don Calosso qui, bien que "courbé par les ans", mais "très pieux", s'imposait cette "longue route pour aller entendre les missionnaires" (formules de don Bosco), remarqua Giovanni parmi les gens cheminant au retour de Buttigliera⁹⁹. Les prêtres de la région ne s'intéressaient pas à lui, il le regrettait¹⁰⁰. Don Calosso, qui ne le connaissait pas, l'interrogea. Avait-il compris quelque chose à la prédication ? Pouvait-il lui en répéter quelques mots ? Giovanni se dit prêt à lui redire tout un sermon. "Le premier ou le deuxième ? - Comme tu veux." Ce qu'il fit, nous apprend-il ; et, connaissant sa mémoire, nous l'en croyons sans peine.¹⁰¹ Surpris, le prêtre le questionna sur son instruction. L'adolescent ne savait que lire et écrire, il aurait voulu entreprendre des études pour devenir prêtre. Mais son frère aîné Antonio s'y opposait. A l'entendre, il n'avait pas à

perdre son temps dans les livres ... Tandis qu'il pérorait, le prêtre ne le quittait pas des yeux, racontera plus tard don Bosco.

Le dimanche qui suivit, le chapelain s'entendit avec Margherita Bosco sur les études de son fils. Don Calosso imiterait tant de curés et autres prêtres du diocèse, qui donnaient des cours à des garçons (un, deux, jusqu'à cinq simultanément et peut-être davantage), en peine de se livrer à des études de latin¹⁰². Giovanni se rendrait le matin à Morialdo chez don Calosso et, le reste de la journée, aiderait son aîné dans la campagne. On commença par la grammaire italienne. A Noël, le jeune garçon faisait déjà connaissance avec la grammaire latine. De retour chez lui, il écrivait ses devoirs et apprenait ses leçons. Durant ces semaines d'hiver, son aide manuelle n'était pas indispensable à la petite ferme.

Giovanni était heureux. Don Calosso lui offrait le soutien paternel que, depuis toujours, il avait inconsciemment recherché autour de lui. Il trouvait en ce prêtre un directeur pour son âme. Le chapelain l'encourageait à se confesser et à communier, à faire, chaque jour, un peu de "méditation", c'est-à-dire une courte lecture spirituelle. Sa vie religieuse, jusque-là très formaliste, prenait tournure. "C'est à cette époque que j'ai commencé à goûter ce qu'est la vie spirituelle, écrira-t-il. Jusqu'alors j'agissais plutôt matériellement et comme une machine, qui fait quelque chose sans savoir pourquoi."¹⁰³

Trois mois s'écoulèrent sans véritable accroc au foyer des Becchi. Mais, quand le printemps de 1830 s'annonça, que les arbres se mirent à bourgeonner et que vint le temps des semailles, les choses se gâtèrent. Antonio se plaignit de devoir se tuer de fatigue, tandis que Giovanni "perdait son

temps à faire le signorino (petit monsieur)"¹⁰⁴. On disputa, on discuta, et il fut convenu que notre étudiant travaillerait désormais l'après-midi dans la campagne. N'était-ce pas ce qui avait été prévu en novembre ? Il reprit donc ses habitudes de la Moglia. "L'aller et le retour de l'école me donnaient un peu de temps pour étudier. Quand je rentrais à la maison, je prenais la houe d'une main et, de l'autre, ma grammaire. Arrivé sur le champ, je jetais un regard compatissant à ma grammaire, je la déposais dans un coin et, selon le cas, je me mettais à piocher, à sarcler ou à ramasser du foin avec les autres"¹⁰⁵. Quand arrivait l'heure du goûter, il se retirait à part, sa "pagnotte" d'une main, son livre dans l'autre. Même opération quand il retrouvait son logis le soir. Les minutes du déjeuner et du dîner, quelques bribes volées au sommeil, il ne lui en restait pas plus pour ses devoirs écrits.

Le spectacle répété de son frère un livre en main, sur le champ et au cours des repas, eût bientôt exaspéré Antonio. Le reproche était trop évident. Don Bosco a décrit sa colère en famille. "Un jour, d'un ton sans réplique, il dit d'abord à ma mère, ensuite à mon frère Giuseppe : "Ça suffit comme ça. Je veux en finir avec cette grammaire. Je suis devenu grand et fort et je n'ai jamais vu ces livres." La rage et la peine m'emportèrent, avouera don Bosco. Je lui répondis comme je n'aurais pas dû : "Tu parles mal, lui dis-je. Tu ne sais pas que notre âne est plus fort que toi et qu'il n'est jamais allé à l'école ? Tu veux devenir comme lui ?" Ces mots le rendirent furieux. Je dus à mes jambes, qui me servaient fort bien, d'échapper à une pluie de coups et de gifles"¹⁰⁶.

Margherita était affligée, Giovanni pleurait, le chapelain était triste. Don Calosso n'imaginait qu'une issue : il offrit à son élève de passer régulièrement toute la journée chez lui. Margherita accepta la proposition et, "en avril",

donc vers Pâques, Giovanni ne réintégra plus les Becchi que pour y dormir.

Ce furent des mois de rêve pour le jeune Bosco. "Nul ne peut imaginer mon immense satisfaction, écrivit-il. Don Calosso était devenu mon idole. Je l'aimais plus qu'un père, je priais pour lui, je lui rendais de bon coeur toutes sortes de services. J'éprouvais le plus grand plaisir à me fatiguer pour lui, je dirais même que j'aurais donné ma vie pour lui être agréable. Je faisais en un jour autant de progrès chez le chapelain qu'en une semaine chez moi." De son côté, "l'homme de Dieu" chérissait Giovanni : il ne l'abandonnerait jamais !

La sensibilité de l'adolescent s'exacerbait. L'épisode du merle date du temps de la classe de Morialdo. Giovanni avait apprivoisé un merle et s'en était fait un compagnon. Il lui sifflait des airs à reproduire et pensait sans cesse à son oiseau. Hélas, un jour, au retour de Morialdo, il trouva la cage ouverte et le merle sanglant sur le sol : un chat l'avait à moitié dévoré. Il se mit à sangloter ; sa tristesse et ses pleurs durèrent des jours entiers, nul ne parvenait à le consoler. Il ne se ressaisit enfin qu'à grande-peine¹⁰⁷.

Les cours réguliers chez don Calosso duraient depuis quelque sept mois, quand une catastrophe interrompit brutalement ce temps de bonheur intellectuel et affectif, le premier que Giovanni ait jamais connu. Une congestion cérébrale abattit soudain le chapelain. Le 21 novembre 1830, après deux jours d'agonie, don Calosso expira. Cette mort fut, pour l'adolescent, un "désastre irréparable". Inconsolable, il pleurerait son bienfaiteur défunt. Eveillé, il pensait à lui ; s'il dormait, il rêvait de lui. Sa souffrance atteignit un degré tel que sa mère, craignant pour sa santé, l'envoya quelque temps à Capriglio, chez son grand-père et parrain Occhiena.

Une page de sa vie avait été tournée à l'improviste. Avec don Calosso, "toutes mes espérances s'étaient évanouies", écrira don Bosco, qui ajoutait dans ses Memorie dell'Oratorio : "J'ai toujours prié et, tant que je vivrai, je prierai chaque matin pour lui, mon insigne bienfaiteur"¹⁰⁸.

Le partage des biens familiaux

Don Bosco ne nous a pas confié les réactions d'Antonio à la mort de don Calosso. Elle lui fut probablement assez indifférente. Au cours de l'année 1830 qui allait vers sa fin, le partage des biens entre lui et ses deux frères voulu par Margherita assainissait enfin l'atmosphère de la casetta. Antonio resterait sur place, tandis que Giuseppe s'installerait dans une métairie à Susambrino, au nord des Becchi. Sa mère habiterait le plus souvent avec lui, Giovanni aussi, naturellement¹⁰⁹. Antonio vivra sa vie de son côté. Il se mariera le 22 mars 1831 avec une fille de Castelnuovo, Anna Rosso (1807-1875) et ne tardera pas à se faire construire une maisonnette à quelque trente mètres de la casetta, sa propriété¹¹⁰. Antonio est mort aux Becchi le 18 janvier 1849, après avoir eu sept enfants¹¹¹.

Quant à lui, Giovanni aidé, nous apprend-il, par un rêve qui lui avait fait la leçon pour avoir "mis ses espoirs dans les hommes et non dans la bonté du Père céleste"¹¹², s'apercevait que le partage, auquel il ne s'était peut-être pas beaucoup intéressé, lui "retirait un bloc de dessus l'estomac" et qu'il avait désormais toute liberté de poursuivre des études¹¹³. Il allait enfin se rassasier de livres.

N o t e s

1. Voir A. SOREL, "Le congrès de Vienne, 1814-1815", dans l'ouvrage collectif Les monarchies constitutionnelles, 1815-1847 (coll. Histoire générale du IV^e siècle à nos jours, dir. E. Lavissee et A. Rambaud, t. X), Paris, 1898, p. 1-62. De nombreuses phrases de ce paragraphe ont été extraites de cette étude d'un bon connaisseur de l'histoire diplomatique.
2. D'après A. SOREL, "Le congrès de Vienne", art. cité, p. 52-53.
3. A. SOREL, "Le congrès de Vienne", art. cité, p. 58-59.
4. Sur l'éveil de cette conscience, une page intéressante de M. SCIACCA, Il pensiero italiano nell'età del Risorgimento, 2ème éd., Milan, 1963, p. 118.
5. Je lis ici un Atlas classique, publié à Lyon chez Périsse frères en 1831, carte n° 13.
6. Massimo d'AZEGLIO, I miei ricordi, première partie, chap. IX ; éd. Classici italiani, Turin, UTET, 1958, p. 187-188. "On le vit en 1821", c'est-à-dire lors des mouvements révolutionnaires au cours desquels il abdiqua.
7. Voir Annibale BOZZOLA, "Monferrato", Enciclopedia italiana, vol. XXIII, 1934, p. 655-659, article dont le texte situe clairement Chieri et Castelnuovo d'Asti dans le Montferret, alors que les cartes sur l'époque médiévale qui l'illustrent (p. 657 et 658) les en excluent.
8. D'après la tabella n° 2 de Pier Luigi GHISLENI, La coltivazione e la tecnica agricola in Piemonte dal 1831 al 1861, Turin, Museo nazionale del Risorgimento, 1961, p. 10.
9. D'après la tabella n° 4 du même ouvrage, p. 14.
10. D'après la tabella n° 3 du même ouvrage, p. 11. Ce tableau nous apprend aussi que 7413 moutons et chèvres figuraient dans ledit "patrimoine zootechnique".
11. Observation de R. ROMEO, Cavour e il suo tempo, II, Bari, Laterza, 1984, p. 34-44.
12. D'après A. MESSA, La proprietà fondiaria in Piemonte nei catasti del periodo francese e cavouriano (Istituto di storia moderna dell'università di Roma), p. 72, 76 ; résumé dans R. ROMEO, Cavour e il suo tempo, II, p. 34.

13. Giovanni LANZA, "Di alcuni particolari impedimenti che tengono lontani i capitali dall'agricoltura e mezzi di rimuo-verli", in Gazzetta dell'Associazione Agraria, II, n° 8, 5 février 1847 ; cité dans R. ROMEO, Cavour e il suo tempo, II, p. 37-38.

14. Je suis ici une description de Sergio RICOSSA, "L'ulti-ma agricoltura primitiva : un invito a ricordare", dans le collectif Civiltà in Piemonte. Studi in onore di Renzo Gan-dolfo, Turin, Centro Studi Piemontesi, 1975, p. 811-812.

15. Les informations de ce paragraphe sur Castelnuovo ont été empruntées à G. CASALIS, s.v., in Dizionario Geografico, Storico, Statistico, Commerciale degli Stati di S. M. il Re di Sardegna, t. IV (Turin, 1837), p. 192-200.

16. On peut voir une photographie de la cascina di San Silvestro dans S. CASELLE, Cascinali e contadini in Monferra-to. I Bosco di Chieri nel secolo XVIII, Roma, LAS, 1975, fig. 6, h.-t.

17. D'après S. CASELLE, Cascinali e contadini ..., p. 42.

18. Voir P. STELLA, Don Bosco nella storia economica e sociale, p. 12.

19. Voir, dans S. CASELLE, Cascinali e contadini ..., fig. 17, h.-t., le détail d'une carte d'état-major, édition de 1882, de ce secteur de Castelnuovo d'Asti. On verra plus bas que les métayers Bosco n'habitaient pas nécessairement la cascina Biglione elle-même.

20. Photographie de la cascina Biglione au vingtième siècle, dans S. CASELLE, Cascinali e contadini ..., fig. 18, h.-t.

21. Selon l'ouvrage intéressant d'Aldo GIRAUDO et Giu-seppe BIANCARDI, Qui è vissuto don Bosco. Itinerari storico-geografici e spirituali, Leumann, Elle Di Ci, 1988, p. 22-

23. La cascina Biglione fut abattue en 1957-1958. Les rela-tions des Bosco avec elle ne furent vraiment révélées qu'en 1972, à la suite des recherches d'archives menées par Se-condo Caselle.

22. A. GIRAUDO et G. BIANCARDI, Qui è vissuto don Bosco, p. 23.

23. On s'avance trop, en effet, en assurant que la famille Bosco habitait une branche de la cascina, telle qu'on la voyait encore il y a peu. L'année qui suivit la mort de don Bosco, exactement le 11 août 1889, une plaque fut apposée aux Becchi disant : "Nato qui presso in una casa ora demolita addi XV agosto MDCCCXV - Qui passo' in modesta ed esemplare

povertà i primi suoi anni - Don Giovanni Bosco ..." Etc. D'après le fascicule Alla venerata memoria di D. Giovanni Bosco e all'amato D. Michele Rua, li antichi allievi del Salesiano Oratorio, Turin, tip. Salesiana, 1889, p. 24. Les ex-allievi de 1889 étaient certainement beaucoup mieux informés que les salésiens de la première partie du vingtième siècle, qui, bien à tort, faisaient naître Giovanni Bosco dans la casetta subsistante. Ils ne pouvaient donner solennellement comme démolie une maison qui s'élevait à quelques pas de leur inscription. Giovanni Bosco n'était donc pas né en 1815 dans la cascina Biglione. Ensuite et surtout, en 1817, le notaire Montalenti enregistra le testament de Francesco Bosco "dans la maison du signor Biglione habitée par le testataire au lieu dit du Monastero, hameau de Meinito, territoire de Castelnuovo de Turin ..." (Voir, plus bas, n. 43). On trouve un lieu dit "Mainito" sur une "Cartina con le tappe dei Bosco nel comune di Castelnuovo", entre les Becchi et le Mulino, dans Il Tempio di Don Bosco, XIX, nov. 1965, p. 135. Il faut donc renoncer à faire vivre les Bosco de 1815-1817 dans la cascina Biglione proprement dite. L'hypothèse d'un déménagement éventuel n'a pour l'heure aucun fondement. pour les années 1802-1815. Les recensements situaient simplement les Bosco à Morialdo.

24. D'après la Tabella della composizione delle famiglie Bosco dal 1790 al 1817, dressée en fonction des recensements successifs de Castelnuovo, dans S. CASELLE, Cascinali e contadini ..., p. 92.

25. Née le 20 mars 1752, Margherita Zucca avait quatre années de plus que ne lui attribuaient les recensements successifs analysés dans S. CASELLE, Cascinali e contadini ..., p. 92-93.

26. Photographie du vingtième siècle de la cascina Barosca dans S. CASELLE, Cascinali e contadini ..., fig. 21, h.-t.

27. D'après le recensement de 1806, selon S. CASELLE, Cascinali e contadini ..., p. 93.

28. D'après la Tabella della composizione delle famiglie Bosco ..., référée n. 24, ci-dessus, p. 93, où les âges doivent être rectifiés à l'aide des listes sur "La famiglia Bosco", dans P. STELLA, Don Bosco nella storia economica e sociale, p. 406. - Autre rectification importante, Antonio Bosco naquit bien ce 3 février 1808, non pas le 3 février 1803, comme l'ont prétendu les MB I, 25/19, certainement à la suite d'une erreur de lecture. Cette erreur de cinq années a longtemps faussé la compréhension des rapports difficiles entre Giovanni et son demi-frère Antonio Bosco. Voir les ré-

flexions de P. STELLA, Don Bosco nella storia della religiosità cattolica, I, p. 31, n. 16.

29. D'après les calculs de S. CASELLE, Cascinali e contadini ..., p. 32, repris par P. STELLA, Don Bosco nella storia economica e sociale, p. 12, simplement reproduits ici.

30. D'après l'inventaire de l'héritage de Francesco Bosco rédigé par le notaire Carlo Giuseppe Montalenti le 17 mai 1817 et reproduit dans S. CASELLE, Cascinali e contadini ..., p. 96-100, qui fournit toutes les précisions souhaitables sur la situation et la superficie des terrains. Noter que, entre 1802 et 1817, il avait pu, non seulement acheter, mais vendre des terres.

31. Cette naissance a permis d'insinuer dans les années 1960 que don Bosco avait eu une soeur.

32. Photographie de la maison Occhiena à Capriglio, au vingtième siècle, dans S. CASELLE, Cascinali e contadini ..., fig. 23, h.-t. - Notification du mariage de Francesco Bosco avec Margherita Occhiena, ibid., fig. 24, h.-t.

33. Sur elle, voir G.B. LEMOYNE, Scene morali di famiglia esposte nella vita di Margherita Bosco, Turin, tip. e libreria salesiana, 1886, VIII-190 p., petit livre publié du vivant de don Bosco, qui le lut et écrivit sur lui quelques remarques. Le premier chapitre (p. 1-8) relatait diverses anecdotes sur Margherita jeune fille, probablement rapportées par don Bosco. La suite de sa vie a témoigné de leur vraisemblance globale.

34. Ce 16 août pose problème. Les pièces officielles du temps déduisaient cette date, non pas d'un acte de naissance, qui n'a jamais existé, mais d'un acte de baptême rédigé en latin, selon lequel avait été baptisé "die decima septima Augusti 1815 Bosco Joannes Melchior, filius Francisci Aloysii ac Margaritae Occhiena, jugalium Bosco, heri vespere natus ..." Voir la photographie de l'acte dans MO Ceria, p. 8, h.-t., et son édition dans S. CASELLE, Cascinali e contadini ..., p. 37. La formule heri vespere (hier soir) du 17 août renvoyait au 16 août en soirée. Les rédacteurs de documents officiels s'en sont tenus là. Mais don Bosco, au moins à partir des années 1870, préférait, quant à lui, se faire naître le jour précédent. "Il giorno consacrato a Maria Assunta in Cielo fu quello della mia nascita, l'anno 1815, in Murialdo, Borgata di Castelnuovo d'Asti", écrivait-il solennellement dans ses Memorie dell'Oratorio (MO 17/39-41). Inutile, pour l'expliquer, d'étendre la fête de l'Assunta à son octave, comme on le fait parfois. La formule était sans ambiguïté. Au reste,

durant les dernières années de la vie du saint, on célébra son anniversaire exactement le 15 août ; et, au lendemain de sa mort, le 11 août 1889, quand les registres paroissiaux de Castelnovo n'avaient pas encore été vérifiés, la plaque apposée par les anciens élèves aux Becchi (voir plus haut, n. 23) commençait : "Nato qui presso in una casa ora demolita addi' XV agosto MDCCCXV (...) Don Giovanni Bosco ..." Plusieurs solutions peuvent être proposées à ce menu problème chronologique. La plus plausible est que, par piété mariale, don Bosco antidata volontairement sa naissance de vingt-quatre heures pour qu'elle coïncidât avec la fête de l'Assomption. Un tel déplacement était plus fréquent qu'on ne croirait au sein de la population dévote piémontaise, m'a-t-on dit. Mais il est aussi permis d'imaginer que, lors du baptême, la réponse du père (ou du parrain) interrogé en piémontais sur le jour de la naissance de l'enfant, comprise : iér seira (hier soir), fut en réalité : ierdlà seira (avant-hier soir). Le baptême devait être conféré quam primum. En dehors de cela la différence de date n'avait aucune importance pour le vicaire forain Sismondo, rédacteur de l'acte, qui n'était même pas le vicaire baptiseur Festa. La question demeurera probablement toujours ouverte.

35. "... Patrini fuere Melchior Occhiena loci Caprillii et Magdalena Bosco vidua quondam Secundi Occhiena hujus loci ..." disait l'acte de baptême.

36. En 1884, don Bosco annota dans ce sens une phrase des épreuves de la traduction italienne (p. 2) de sa biographie par Albert du Boys. Elle disait que ses parents "erano contadini che godevano di una certa agiatezza". Il corrigea : "di poca agiatezza". Cet exemplaire d'épreuves de Don Bosco e la Pia Società Salesiana, par Alberto Du Boys, tip. e libreria salesiana, S. Benigno Canavese, 1884, est déposé à la bibliothèque de la faculté Auxilium, via Cremolino, à Rome. Voir ces Etudes préalables, VIII, p. 83, n. 86 et 87.

37. Voir MO 18/48-49.

38. D'après l'acte notarié cité n. 30.

39. Voir l'Atto di vendita di Francesco Graglia a Francesco Bosco di una casa e di terreni, 8 février 1817, édité dans S. CASELLE, Cascinali e contadini in Monferrato, p. 88-89. Et : "Casa ... composta d'una crotta, e stalla a canto .., stata comprata due anni fa, non pero' ancora pagata ..." Inventario dell'eredità di Francesco Bosco, 17 mai 1817, ibid., p. 96-97. Mais Giovanni n'y est pas né. N'assimilons donc pas trop vite la "grotte" des Becchi à celle de Bethléem.

40. MO 18/42-49.

41. Voir P. STELLA, Don Bosco nella storia economica e sociale, p. 406.

42. MO 18/50 à 19/71.

43. Voici le début de cet acte important à plusieurs titres : "L'anno del Signore milleottocentodiciasette, agli otto di maggio, ore cinque pomeridiane in casa del signor Biglione abitata dall'infrascritto testatore nella regione del Monastero borgata di Meinito finì di Castelnuovo di Torino e alla presenza degli infrascritti testimoni ivi astanti ..." (Testamento di Francesco Bosco fu Antonio, signé Carlo Giuseppe Montalenti ; Archivio di Stato di Asti, vol. 3856, p. 161 et sv. Edité dans S. CASELLE Cascinali e contadini ..., p. 94-95.)

44. Inventario dell'eredità di Francesco Bosco, signé Carlo Giuseppe Montalenti notaio ; Archivio di Stato di Asti, vol. 3856, p. 167 et sv. Edité dans S. CASELLE, Cascinali e contadini ..., p. 96-100.

45. Pièces documentaires éditées dans S. CASELLE, Cascinali e contadini ..., p. 101-102, 106-111.

46. Les divers actes du procès Biglione - qui intéresse d'autres habitants de Morialdo - nous apprennent en effet qu'entre l'hiver 1817 et le printemps 1818 les Biglione vendirent leurs terrains à un certain Giuseppe Chiardi, commerçant à Castelnuovo ; ils laissent aussi entendre que les Bosco résilièrent leur bail de métayage le 11 novembre 1817. Voir les pièces des 13 et 15 novembre 1818, éditées dans S. CASELLE, Cascinali e contadini ..., p. 108-110, 113.

47. Atto di vendita ..., signé Vincenzo Quagliotti notaio, référé n. 39, ci-dessus.

48. Photographie ancienne, probablement de la fin du XIXe siècle, de la casetta Bosco aux Becchi, dans S. CASELLE, Cascinali e contadini ..., fig. 25, h.-t.

49. Je répète ici A. GIRAUDO et G. BIANCARDI, Qui è vissuto don Bosco ..., p. 24-25.

50. Description dans le livre d'A. FOSSATI, Origini e sviluppi della carestia del 1816-1817 negli Stati Sardi di Terraferma, Turin, 1929 ; signalé dans R. ROMEO, Cavour e il suo tempo, II, p. 3, n. 2.

51. MO 19/72 à 20/101. Notons ici pour le lecteur français que, dans la phrase : "Il frumento si pago' fino a f. 25 l'eminna ; il gran turco o la meliga fr. 16", contrairement à la traduction avec note explicative du P. Barucq dans les Souvenirs autobiographiques de don Bosco (p. 29), la meliga ne dé-

signe nullement la mélisque, "plante fourragère utilisée habituellement pour la seule nourriture du bétail". Ce terme piémontais équivalait à grano turco, l'expression qui précédait, et signifiait : maïs comme elle.

52. La pièce du 6 juillet 1817, signée "Prete Vittorio Amadei cappellano", a été éditée dans S. CASELLE, Cascinali e contadini .., p. 103. Voir l'observation de P. STELLA, Don Bosco nella storia economica e sociale, p. 17, texte et n. 24.

53. MO 20/102 à 21/108.

54. D'après MO 21/109-119.

55. Don Lemoyne a consacré tout un chapitre à : "Margherita avvezza i figli alla nettezza, alla riflessione e ad una vita dura e mortificata" (MB I, 71-77). Une nuance importante a toutefois disparu de la description de la colazione matinale des enfants Bosco. Les Documenti préparatoires disaient : "Preparava un pezzo di pane e così' asciutto voleva che lo mangiasse. Fatta però' colazione permettevagli di andare a mangiare quanta frutta volesse. A questo modo lo assuefece ..." (Documenti I, 35). Don Lemoyne ajuste le trait sur la thèse de son chapitre. On lit : "Preparava loro un pezzo di pane e così' asciutto voleva che lo mangiassero. In tal modo li avvezza' ..." (MB I, 75/32 à 76/1).

56. Observation de don Bosco en MO 21/120-122.

57. MO 21/122 à 22/126.

58. Références dans P. STELLA, Don Bosco nella storia della religiosità cattolica, I, p. 28, n. 9.

59. G.B. LEMOYNE, Scene morali di famiglia .., p. 18-19.

60. MO 31/6 à 32/10.

61. Le catéchisme diocésain demandait de commencer la journée par le signe de la croix.

62. Précision chronologique d'ailleurs fragile et fondée uniquement sur le fait qu'après avoir parlé de sa première confession, don Bosco ait enchaîné : "Intanto io era giunto al nono anno di età ..." (MO 22/132).

63. MO 22/126-131.

64. Les MB I, chap. VI-XIX, p. 51-119, abondent en anecdotes sur Giovanni enfant et petit berger, ses qualités, certaines de ses fantaisies et ses menues aventures. En l'état, elles ne sont malheureusement pas tout à fait sûres. Dès les Documenti, pour le public des Letture cattoliche auquel il

destinait ces pages centrées sur Margherita, don Lemoyne les a truffées de tant de détails gratuits et de tant de réflexions supposées édifiantes, qu'elles en sont devenues peu supportables au lecteur normalement constitué. On ne peut que tenter, par comparaison avec des documents originaux subsistants : témoignages d'anciens camarades du saint, récits enregistrés de don Bosco, d'y discerner des observations vraisemblables.

65. Margherita en admiration (MB I, 16/15-32), Margherita et la prière (*ibid.* 47/6-22), grand-mère Bosco (*ibid.*, 65/4-10, 66/14-17), Antonio et sa grand-mère (*ibid.*, 69/1 à 70/6), le chemin de l'église (*ibid.*, 71/1 à 72/19), le vase d'huile (*ibid.*, 73/16 à 74/23), le sommeil de Giovannino (*ibid.*, 76/32 à 77/2), le chien de Giovanni (*ibid.*, 239/17 à 241/30).

66. Ces deux anecdotes en Documenti I, 38-41, passées en MB I, 78/5 à 82/24. Don Lemoyne, qui les avait probablement entendues de don Bosco, leur a donné une forme moralisatrice particulièrement désagréable.

67. D'après M. RUA, Procès informatif de canonisation de don Bosco, ad 11 ; POCT 4035-4036. Voir MB I, 89/1-2.

68. Témoignage du salésien Secondo Marchisio, d'après Matta lui-même, en Documenti I, 36-37, et XLI, 6. Voir l'adaptation en MB I, 89/13 à 90/3.

69. MO 22/132-143.

70. MO 27/8 à 28/20.

71. D'après la finale : "Je racontai alors pour la première fois (au pape) le songe fait à l'âge de neuf à dix ans" (MO 26/225-226). En outre, la grand-mère Zucca, décédée le 11 février 1826, était encore de ce monde.

72. MO 22/145-146.

73. MO 22/146 à 25/217.

74. Il faut dire que, dans la rédaction primitive des MO, les trois qualités recommandées ne concernaient que la santé physique. "Renditi sano, forte, robusto", avait d'abord écrit don Bosco. L'humilité n'apparut qu'ensuite quand il corrigea sano en umile. Voir MO Da Silva Ferreira, p. 36, ligne 160, note. Cette correction nous rappelle qu'il est bien préférable de s'en tenir à l'expression du songe, sans prétendre reconstituer les images rêvées.

75. Les Reali di Francia, histoire fabuleuse de la lignée des rois francs depuis Fiovus, fils de Constantin, furent imprimés pour la première fois à Modène en 1491. Le Guerin Meschino, première édition à Padoue en 1473, racontait les

aventures du fils de Milon, c'est-à-dire de Roland, enfant de Berta, soeur de Charlemagne, et de son amant, Milon d'Anglante ; Bertoldo, l'histoire d'un paysan madré ; et Bertoldino, celle de son fils, la stupidité en personne. Les Reali di Francia, Guerin Meschino, Bertoldo et Bertoldino furent cités par don Bosco dans les Memorie dell'Oratorio (MO 28/23-24). L'Enciclopedia italiana Treccani donne des informations sur ces écrits aux mots "Andrea da Barberino" et "Croce, Giulio Cesare". La "belle Maguelonne" n'a figuré qu'en Documenti I, 70 : "Talora si appligliava a storie strane come a quella della Bella Maghelona e di colui che udiva l'erba a nascere a dieci migliaia di distanza". Quand il prépara le premier tome des Memorie biografiche, don Lemoyne se méfia de l'étrange histoire de la Bella Maghelona, et s'en sépara. On lit : "Talora si appigliava a leggende ancora più strane, come a quella di colui che udiva l'erba a nascere a dieci migliaia di distanza" (MB I, 137/20 à 138/1, pour la péricope). L'Histoire de Pierre de Provence et de la belle Maguelonne, d'où provenait "l'étrange histoire" du jeune Bosco selon toute probabilité, écrit d'auteur inconnu, avait déjà été imprimée à Lyon avant l'année 1490 sous l'incipit : "Cy commence histoyre du vaillant chevalier pierre filz du conte de Provence et de la belle Maguelonne fille du roy de Naples" (Lyon, in fol., 35 p.). Voir G. BOLLEME, La Bible bleue. Anthologie d'une littérature "populaire", Paris, 1975, p. 451, n° 706.

76. "... da centinaia di persone" (MO 28/29-30), calcul un peu suspect.

77. Description de Giovanni conteur et déclamateur en MO 28/21 à 29/42.

78. MO 29/43-56.

79. MO 30/88 à 31/99.

80. MO 29/59 à 30/84. Don Bosco groupait probablement en un seul tableau les hauts faits principaux de sa jeunesse d'acrobate prestidigitateur. La quête est suggérée par ces lignes d'un autre paragraphe : "Gli stessi miei compagni e in generale tutti gli spettatori mi davano con piacere quanto mi fosse necessario per procacciare loro quegli ambiti passatempo" (MO 31/106-109).

81. "Voi mi avete più volte dimandato a quale età abbia cominciato ad occuparmi dei fanciulli. All'età di 10 anni io facevo quello che era compatible alla mia età e che era una specie di Oratorio festivo" (MO 27/5-8).

82. D. RUFFINO, Cronache, 1861-62-63, p. 129-131. Don Lemoyne reprit cette anecdote en MB I, 116/3 à 118/6, en amalgamant Ruffino et un récit parallèle de Bonetti, Annali I,

116/3 à 118/6. - Don Bosco eut probablement l'intention d'introduire cette anecdote à la fin du premier chapitre de la première "décade" de ses Memorie dell'Oratorio. Le sommaire du chapitre annonçait en effet après II saltimbanco, Le nidiate (MO 27/4), titre à quoi rien ne correspond dans le texte. Or, dans la série des histoires de jeunesse recueillies par Ruffino, l'anecdote que nous venons de lire sur "le nidiate" suivait la description du prédicateur saltimbanque.

83. Giovanni Bosco aurait donc fait sa première communion vers le 15 avril 1827, date du jour de Pâques cette année-là. Cette date est une nouveauté dans l'histoire de don Bosco. Jusque-là, les biographes ont opté pour Pâques 1826 (cfr MB I, 173/27-28 ; P. STELLA, Don Bosco nella storia della religiosità cattolica, I, p. 31). L'âge de l'enfant (onze ans) est fourni par MO 31/5. Pour avoir : 1826, on ajoutait 11 à 1815 ; et surtout, on se fondait sur l'indication des MO, un peu plus bas : "In quell'anno (1826) una solenne missione ..." Mais, tout d'abord, à Pâques 1826, l'enfant, né en août 1815, n'avait encore que dix ans et demi, non pas onze ans. Et puis, dans un premier temps, don Bosco avait écrit : 1827 à l'endroit cité des MO. On lisait : "In quell'anno (1827) ... Cfr MO Da Silva Ferreira, note à la ligne 328. Le chiffre de 1826 ne s'est imposé qu'ensuite pour situer - par erreur - l'épisode Calosso, qui suivait dans le texte.

84. A Castelnuovo, le catéchisme était enseigné chaque dimanche après-midi entre la Toussaint et la Saint-Jean. En outre, "durante la quaresima, l'azione catechistica diventa quotidiana, in preparazione alla comunione pasquale". Voir A. GIRAUDO, Clero, seminario e società. Aspetti della Restaurazione religiosa a Torino, Rome, LAS, 1993, p. 133-134.

85. MO 31/5 à 33/46.

86. Documenti I, 26, add. manuscrite. Formule édulcorée et insérée dans une scène des MB I, 63/14-19. Le rapport, avec l'insulte particulièrement odieuse, provenait probablement de don Bosco lui-même, qui n'excusait jamais la conduite d'Antonio, bien au contraire.

87. La chronologie des années 1826-1830, assez fantaisiste chez don Bosco, a posé beaucoup de problèmes à ses biographes. Les solutions de don Lemoyne en MB I furent en partie erronées. Je me fonde ici sur les conclusions de mon livre : Les Memorie I de Giovanni Battista Lemoyne. Etude d'un ouvrage fondamental sur la jeunesse de saint Jean Bosco, Lyon, 1962, p. 124-131, 225-230.

88. Don Bosco, pour une raison mal définie (honte d'avoir été valet de ferme ? respect pour sa mère Margherita qui l'avait ainsi fourvoyé ? ...) fut toujours muet sur ses vingt mois à la Moglia de Moncucco. Il n'en dit rien dans ses Memorie dell'Oratorio, et les carnets de notes à son audition, tant de Viglietti que de Lemoyne, témoignent qu'il évitait de s'expliquer sur cette époque de sa vie (références dans F. DESRAMAUT, Les Memorie I ..., p. 159, n. 10). Nous sommes toutefois relativement bien informés sur elle, grâce à une enquête menée en 1888 à Castelnuovo par le salésien Secondo Marchisio (rapport édité en annexe à F. DESRAMAUT, Les Memorie I ..., p. 421-425) et aux souvenirs - d'ailleurs lointains - de Giorgio Moglia, témoin au procès informatif de canonisation de don Bosco, qui mourut presque centenaire à Turin en 1923. Don Lemoyne a rassemblé et compilé à sa manière ces informations dans deux chapitres des Memorie biografiche (MB I, 189-205).

89. Voir M. MOLINERIS, Don Bosco inedito, Leumann, Elle Di Ci, 1974, p. 146-148.

90. Schéma des lieux dans A. GIRAUDO et G. BIANCARDI, Qui è vissuto don Bosco, p. 19.

91. Informations rassemblées dans A. GIRAUDO et G. BIANCARDI, Qui è vissuto don Bosco, p. 67.

92. Toutes ces informations sur l'arrivée et le séjour à la Moglia proviennent du rapport Marchisio de 1888, référé ci-dessus, éd. cit., p. 422-423. On peut remarquer que don Lemoyne, contredisant ce rapport, fit disparaître les filles de l'auditoire du catéchiste Giovanni. Voir MB I, 199/20-29.

93. Voir MO 34/65.

94. Sur Giovanni Calosso et sa famille, la notice "Un insigne benefattore di Don Bosco", Il Tempio di Don Bosco, novembre 1969, p. 131-135, et décembre 1969, p. 147-151, partiellement d'après les registres de Bruino ; et un tableau de la brochure anonyme (il ne s'agit pas du livre) : Giovanni Bosco a Chieri, 1831-1841. Dieci anni che valgono una vita, Castelnuovo Don Bosco, 1986, p. 47.

95. D'après sa lettre au ministre des Cultes, 1er avril 1807. Référence dans A. GIRAUDO, Clero ..., p. 43, n. 34.

96. Traduction approximative : "mes cheveux s'en dressaient sur la tête". Plus bas : "Dieu sait que je ne mens pas."

97. Toutes les informations sur les mésaventures de don Calosso sont tirées d'A. GIRAUDO, Clero ..., p. 43-44, texte et n. 34 et 37.

98. L'identification de ce jubilé, que don Bosco, dans les Memorie dell'Oratorio, disait être une "mission", est due à J. KLEIN et E. VALENTINI, "Una rettificazione cronologica delle Memorie di san Giovanni Bosco", Salesianum, XVII, 1955, p. 583-588. Extrait de la lettre Chiaveroti, p. 584-585.

99. La rencontre a été narrée par don Bosco en MO 33/60 à 35/119. L'erreur - importante - qu'il a commise en datant d'avril 1826 un événement du début novembre 1829 ne suffit pas à faire rejeter son récit. Sauf rares exceptions, on se souvient beaucoup mieux des faits que de leurs dates.

100. MO 44/58-70.

101. Le premier ou le deuxième ? demandait l'enfant. - Comme tu voudras, disait le prêtre. - Je répéterai le premier, concluait-il. Comme on l'a dit dans l'introduction ci-dessus, don Lemoyne, qui disposait de deux versions différentes (MO et Ruffino-Bonetti) supposa qu'il répéta successivement l'un et l'autre sermons (MB I, 177/15 à 178/2). Est-il permis d'insinuer que le premier sermon était celui du premier jour du triduum (le jeudi) et le deuxième celui de son deuxième jour (le vendredi) ?

102. Bien expliqué par A. GIRAUDO, Clero ..., p. 191-192. Ainsi, en 1830, don Giovanni Giacomo Barutelli, prévôt de Coassolo, expédiait à la curie les documents pour la vesture ecclésiastique de cinq jeunes paroissiens formés par lui (ibid., p. 192).

103. MO 36/141-144.

104. MO 37/8-10.

105. MO 37/15 à 38/21.

106. MO 38/29-38.

107. Cette histoire du merle assassiné fut longuement racontée d'après don Bosco par D. RUFFINO, Cronache 1861-62-63, p. 110-111, 140-141. Don Lemoyne l'a reprise en MB I, 118/7-30. Le biographe semble ignorer à cet endroit que Giovanni ne fréquenta "l'école" de Morialdo qu'au temps de don Calosso.

108. La dernière période avec don Calosso en MO 38/39 à 41/77 et 43/50-54.

109. Dans l'état actuel des recherches nous ignorons sur quels critères l'héritage paternel fut réparti entre les enfants. Voir P. STELLA, Don Bosco nella storia della religiosità cattolica, I, p. 40-41 ; et Don Bosco nella storia economica e sociale, p. 19. Mais, le partage ayant été fait dans les règles - selon don Bosco - les archives d'Asti nous ren-

seigneraient probablement.

110. Description dans un article de Michele Molineris, "Storia di una eredità", Il Tempio di Don Bosco, octobre 1963, p. 120-121.

111. Voir P. STELLA, Don Bosco nella storia economica e sociale, p. 406-407.

112. MO 44/56-57.

113. MO 45/80-81.

C h a p i t r e I I

LE COLLEGIEN DE CHIERI

L'école de la Restauration

En janvier 1831, Giovanni Bosco commença de goûter à l'esprit de la Restauration dans l'institution scolaire piémontaise réformée huit ans auparavant par les soins du roi Charles Félix.

Ce frère de Victor-Emmanuel I était monté sur le trône des Etats sardes au cours des journées dramatiques de mars 1821¹. Sous la pression de quelques jeunes nobles, qui avaient rallié une partie de l'armée, la monarchie absolue de Turin avait failli devenir constitutionnelle. Victor-Emmanuel avait abdiqué en faveur de Charles-Félix, alors à Modène, et désigné comme régent l'héritier présomptif Charles-Albert, qui, un temps, avait fait cause commune avec les novateurs constitutionnalistes. Mais Charles-Félix, conservateur décidé, avait immédiatement cassé toutes les dispositions du régent, y compris la constitution acceptée par lui, exilé Charles-Albert en Toscane et fait traduire les insurgés devant des tribunaux spéciaux, qui prononcèrent d'innombrables condamnations, dont plusieurs à la mort. Le programme de gouvernement de Charles-Félix ne différait guère de celui des autres princes de la Restauration. De l'héritage de Na-

poléon, lui aussi conservait "sous bénéfice d'inventaire" la bureaucratie, la police et l'armée ; mais l'ordre dans la justice et l'administration, l'impulsion donnée aux sciences, la recherche des compétences, l'égalisation des classes, l'amélioration des communications, la liberté de conscience surtout, et tant d'autres idées "excellentes du grand guerrier" étaient jetées aux oubliettes par ses ministres et ses conseillers. Le nouveau despotisme piémontais était, selon une image de Massimo d'Azeglio qui m'inspire ces lignes, celui d'un "Napoléon costumé en jésuite"².

Dans ce climat réactionnaire, Charles-Félix avait approuvé par lettres patentes datées du 23 juillet 1822 un Règlement des écoles "à l'exception de l'université" signé par son ministre V. Roget de Cholex³. Il fallait, annonçaient les lettres, remettre de l'ordre dans l'instruction publique du royaume, dont les ordonnances anciennes avaient été bouleversées successivement par la révolution et par l'introduction d'ordonnances nouvelles rendues caduques "nella felice epoca" (à l'heureuse époque) de mai 1814. On pourvoirait ainsi à "l'éducation morale et scientifique des jeunes" dans les écoles communales, publiques et royales des Etats sardes⁴. La réorganisation des disciplines anciennes, "grâce auxquelles les sujets des rois nos prédécesseurs acquirent un renom de gens cultivés, non moins que de sages", permettrait de former des jeunes gens égaux à leurs ancêtres, pour qui "le Vrai, les Sciences, le Trône et Dieu" constituaient un "tout indivisible". La religion, la monarchie et la science façonneraient ensemble les esprits et les coeurs des enfants des Etats sardes de ces années restauratrices.

Selon le titre I du Règlement, des fonctionnaires, dits Réformateurs et Délégués à la Réforme, veilleraient au respect de la nouvelle réglementation. Le titre II définissait les règles des écoles communales (primaires), le titre III, celles des "écoles publiques et des écoles royales" (secon-

daires), le titre IV, celles des "congrégations", c'est-à-dire des assemblées religieuses des écoliers, ainsi que celles de "l'enseignement" et des "examens" dans les écoles. On le devine, ces écoles seraient à la fois dans l'esprit du gouvernement des centres d'instruction profane, des centres d'éducation morale et des centres d'inculturation religieuse.

Les divers articles du Règlement nous apprennent comment l'institution fonctionnait. Dans les deux classes des écoles communales, le maître de la première enseignait le catéchisme, la lecture et l'écriture ; celui de la deuxième, les rudiments de la "doctrine chrétienne", de la langue italienne et de l'arithmétique (art. 9). La classe du matin commençait par la récitation des "prières du matin" et se terminait par l'Agimus tibi gratias ; sa première demi-heure était consacrée à l'étude des leçons du catéchisme diocésain. La classe d'après-dîner commençait par l'Actiones nostras et s'achevait par les prières du soir⁵. Le samedi, la classe d'après-dîner devait être entièrement réservée à l'enseignement du catéchisme et de la doctrine chrétienne et se clore par la récitation des litanies de la sainte Vierge (art. 12). Il était demandé aux maîtres des écoles communales de s'entendre avec le curé du lieu pour que les enfants puissent, avant la classe, assister quotidiennement à la messe, soit sur place, soit à l'église, et se confesser une fois par mois. Tous les deux mois au minimum, les enfants remettaient aux maîtres les "billets de confession" certifiant qu'ils avaient rempli ce devoir religieux (art. 15). Les dimanches et jours de fêtes ecclésiastiques, les écoliers devaient assister au catéchisme et aux offices dans leurs paroisses (art. 15). N'étaient autorisés que le catéchisme diocésain et les livres de classe déterminés par le Magistrat de la Réforme, sorte de secrétaire d'Etat à l'instruction publique (art. 16). Un certificat de l'évêque garantissait l'intégrité religieuse

et morale de chacun des maîtres (art. 17, 48 et 52).

L'Etat se fiait donc à l'Eglise pour la moralité des éducateurs. Au reste, dans les écoles royales les aspirants au professorat devaient être ecclésiastiques (art. 125).

Le Règlement imposait une surveillance religieuse et morale particulièrement étroite des adolescents des classes secondaires (titres III et IV). L'autorité contrôlait leur participation aux sacrements. "Tous (les élèves) devront s'approcher une fois par mois du sacrement de pénitence et faire constater qu'ils ont rempli ce devoir et celui du précepte pascal par la présentation au préfet des études (ou, à défaut, aux maîtres ou professeurs) du billet de confession au terme de chaque mois et, au temps de Pâques, du billet pascal". "La fréquence de la communion sera un signe de la morigeratezza (qualité des mœurs) du jeune" (art. 37), lisons-nous textuellement. Les élèves assisteraient à la messe chaque jour de classe et à la congrégation ou, à son défaut, aux offices paroissiaux, les dimanches et jours de fête (art. 39). Ils participeraient avec piété (divoti) à la congrégation et s'y montreraient, sous peine de renvoi, obéissants et respectueux envers leurs directeurs spirituels et leurs professeurs (art. 40). L'élève renvoyé de la congrégation ne pourrait être réintégré dans l'établissement qu'au bout de trois jours et après des excuses publiques en classe même (art. 41). Un article sévère n'était tempéré que par sa finale : "Sont rigoureusement interdits aux élèves le nuoto (la natation), l'entrée dans les théâtres, la participation aux jeux de trucco (billard), le port de masques, les bals sous invitation, les jeux de quartiers, cafés et autres cercles publics, l'entrée dans les auberges ou les restaurants pour manger, boire, prendre des repas, l'entrée dans les cafés pour y converser, et aussi de jouer dans les théâtres privés sans la permission du préfet des

études" (art. 42). On veut croire que cette clause concernait tous les interdits de cet article extraordinaire, que la suite rendait encore plus intimidant. "Ceux qui contreviendront à ces prohibitions seront, la première fois, privés pendant deux mois de tout onore (distinction) en classe ; la deuxième, exclus en fin d'année de la promotion à la classe supérieure ; enfin, en cas de récidive, exclus de l'école elle-même" (art. 43). Le contrôle des infractions incombait aux "commissaires de police et autres agents du gouvernement" (art. 44). De manière générale le préfet des études édicterait les règles de conduite auxquelles les élèves devraient se conformer. En particulier, ils ne pourraient conserver que les livres visés et permis par lui (art. 45). Les éléments "irréguliers, de mauvaises mœurs, incorrigibles, obstinément et scandaleusement insoumis aux ordres de leurs supérieurs, ou encore coupables de délits" caractérisés, seraient "exemplairement chassés des écoles" (art. 46).

La moralité des maîtres était régulièrement contrôlée. Les professeurs, maîtres et remplaçants des classes secondaires devraient présenter dans la province de Turin au secrétariat de l'université, ailleurs aux Réformateurs ou à leurs délégués, un certificat de leur évêque attestant de leur "bonne et louable conduite" et de l'exercice de leur charge "de la manière qui convient au bien de la Religion et de l'Etat" (art. 48, 51, 52). On procéderait au remplacement de ceux qui se dispenseraient de cette démarche (art. 50). Maîtres et professeurs mèneraient les élèves aux offices et les y surveilleraient (art. 54, 55, 56, 57).

L'admission des élèves dans les classes de latin dépendait d'un examen préalable sur le catéchisme, la doctrine chrétienne et les principes de la grammaire italienne (art. 63, 64, 65, 66, 67, 68). L'examen de passage d'un élève d'une classe à la classe supérieure était obligatoirement précédé par un examen devant le directeur spirituel sur ses connais-

sances en doctrine chrétienne et le bon accomplissement en cours d'année de ses devoirs de confession mensuelle et de précepte pascal (art. 72, 73, 74). Nombreuses étaient les règles d'admission aux cours au début et pendant l'année scolaire (art. 114-124). Relevons qu'à la fin d'octobre l'admittatur n'était décerné à l'élève que sur présentation d'un billet du propre curé, certifiant qu'au cours des vacances précédentes il avait "fréquenté assiduellement les offices paroissiaux et s'était approché chaque mois du sacrement de pénitence" (art. 115).

Les paragraphes du Règlement sur la "congrégation" (art. 134-143) et les "directeurs spirituels" (art. 144-167) des écoles "tant publiques que royales" accentuaient encore le caractère quasi-monastique de ces institutions. Deux articles codifiaient soigneusement le programme des "congrégations" à tenir obligatoirement les dimanches et jours de fêtes. Le matin : 1° lecture spirituelle pendant le quart d'heure initial ; 2° chant du Veni Creator ; 3° récitation du "nocturne" (série de psaumes), avec les "leçons" (lectures) correspondantes, de l'office de la sainte Vierge, nocturne suivi ou non, selon le temps liturgique, par l'hymne ambrosien (Te Deum) ; 4° messe ; 5° chant des litanies de la sainte Vierge, pour permettre au directeur célébrant et aux communiantes de l'assemblée de faire commodément leur action de grâce ; 6° instruction, c'est-à-dire sermon ; 7° chant du psaume Laudate Dominum omnes gentes, "avec verset et oraison pour sa Sainte et Royale Majesté" (art. 158). L'après-midi : 1° lecture spirituelle pendant le quart d'heure initial ; 2° chant des prières habituelles, avec récitation des actes de foi, d'espérance, de charité et de contrition ; 3° catéchisme pendant trois quarts d'heure (art. 159). Le règlement spécifiait que, pour assister à la messe quotidienne obligatoire, l'élève devrait avoir un

livre de dévotion, qu'il devrait le lire pendant la célébration et qu'il participerait à l'office "à genoux et avec le recueillement qui lui est dû" (art. 135) ; que, "le samedi, tous les élèves, y compris les philosophes, seraient obligés de réciter à leur professeur la leçon de catéchisme ou de doctrine chrétienne déterminée le dimanche précédent par leurs directeurs spirituels" (art. 136) ; que, "en carême, tous les jours de classe, les élèves participeraient au catéchisme avant l'heure habituelle des cours" (art. 138) ; que, les dimanches et fêtes liturgiques, matin et après-midi tous les élèves seraient tenus de participer à la congrégation (art. 139) ; que, le matin, ils y apporteraient un livre de dévotion contenant les prières italiennes d'assistance au saint sacrifice ainsi que l'office de la sainte Vierge ; mais que, l'après-midi, le livre de catéchisme ou de doctrine chrétienne leur serait interdit (art. 140). En effet, selon l'article qui venait ensuite, "tous les élèves, y compris les philosophes, seraient alors interrogés sur la leçon de catéchisme ou de doctrine chrétienne" supposée avoir été au préalable mémorisée ... (art. 141).

Le paragraphe sur les "directeurs spirituels" des écoles signifiait que ces supérieurs avaient, en congrégation, droit de punir et de licencier les irréguliers, les ignorants en matière de religion, ainsi que les désobéissants. On sait que l'élève chassé de la congrégation était automatiquement chassé de l'école. Le directeur pouvait aussi empêcher la promotion à la classe supérieure des ignorants en matière religieuse (art. 146). Ces supérieurs, normalement au nombre de deux par école, devaient confesser les jeunes qui se présentaient à eux, inviter les autres ecclésiastiques de l'institution à faciliter aux élèves la confession mensuelle, veiller aux communions des élèves y ayant droit (art. 151), et assurer à tour de rôle les prédications et les catéchèses (art. 152).

Le Règlement définissait la forme de ces catéchèses. Directeurs spirituels et catéchistes s'abstiendraient de "longues dissertations" ; ils interrogeraient les élèves, feraient répéter chaque réponse (du livre) par trois ou quatre d'entre eux, expliqueraient alors succinctement les formules du catéchisme, enfin annonceraient la leçon à étudier pour le dimanche suivant, celle que les professeurs devraient faire réciter en classe le samedi intermédiaire (art. 161, 162). Deux temps de dévotion étaient prévus pendant l'année. Un triduum (deux prédications quotidiennes) devait être prêché les trois jours précédant Noël ; et des exercices spirituels de quatre jours pleins (deux méditations et deux instructions quotidiennes) être organisés entre le vendredi de la Passion en soirée et le mercredi de la semaine sainte en matinée (art. 163, 164).

Les "réformateurs" qui avaient édicté ce règlement de police scolaire ne brillaient évidemment pas par leur tolérance et leur largeur d'esprit. Le mot de liberté en avait été banni. L'éducation morale et religieuse des écoles piémontaises était soumise à des normes plus minutieuses et plus contraignantes que leur éducation intellectuelle dans les classes de grammaire, d'humanités, de rhétorique et même de philosophie. La crainte régnait et bridait les esprits indépendants. Garçons et maîtres ne se risquaient pas à des écarts de comportement ou de langage qui pouvaient nuire à leur avenir. "Un professeur qui, même pour plaisanter, aurait prononcé une parole lubrique ou irréligieuse était immédiatement démis de sa charge. S'il en allait ainsi pour les professeurs, imaginez avec quelle sévérité on traitait les élèves indisciplinés ou scandaleux", écrira don Bosco⁶. "Plusieurs années passaient sans qu'on entendît un blasphème ou une mauvaise conversation. Les élèves étaient dociles et respectueux en classe comme dans leurs propres familles." Et aussi : "Durant les

quatre ans passés dans l'école (de Chieri), je ne me rappelle pas avoir entendu un discours et même un seul mot contraires aux bonnes moeurs ou à la religion"⁷.

Le gouvernement de la Restauration prétendait façonner pour le royaume des sujets dociles et instruits, des chrétiens informés et convaincus, qui serviraient avec zèle "le Trône et Dieu". Mais combien d'hypocrites et d'anticléricaux des années 1850 sortirent alors des écoles piémontaises de Charles Félix ?

Giovanni écolier à Castelnuovo

Au début de l'année 1831, nel crudo inverno (en plein hiver) selon la formule des Memorie dell'Oratorio⁸, l'école communale de Castelnuovo voyait arriver chaque matin et chaque après-midi l'élève Giovanni Bosco, au terme d'une route de près de cinq kilomètres. Il rentrait en effet à midi au logis pour le retrouver le soir. Cette marche journalière de vingt kilomètres était excessive. Un abri lui fut bientôt trouvé chez un tailleur de Castelnuovo, dénommé Gioanni Roberto⁹. De prime abord l'institution scolaire déconcerta notre petit paysan, contraint, après l'intermède Calosso, de reprendre la grammaire italienne et d'affronter des malins qui prétendaient le dégrossir : il lui fallait jouer, disaient-ils, et, pour cela, trouver l'argent nécessaire dans la poche de qui en possédait. Il résista et gagna de la sorte une petite réputation parmi les élèves et auprès de son professeur, le vicaire instituteur don Virano¹⁰. Cela dura trois mois. Giovanni progressait. Malheureusement, dès avril, Emanuele Virano fut remplacé par un prêtre, don Nicolao Moglia, parent de la famille au service de laquelle il avait travaillé en 1828-1829, qui ne le valait pas. Don Moglia méprisait le jeune contadino des Becchi.¹¹ Né le 6 mars 1755, il était âgé. Ses élèves le chahutaient, il tempêtait et les amusait

ainsi beaucoup. Mais, à ce régime, on ne fait pas grand-chose. ...¹² Le maître Moglia ne croyait guère aux capacités intellectuelles du jeune Bosco. "Des Becchi ! Tu ne peux être qu'un asino (âne) !" "Toi, va donc aux champignons, va aux nids ! Mais ne prétends pas faire du latin !" ¹³ Don Bosco ne sera jamais tendre pour un prêtre qui, à son avis, lui avait fait perdre en quelques semaines tout ce qu'il avait appris jusque-là¹⁴.

La proximité du tailleur Roberto lui permit de développer certains de ses talents. Roberto était chantre à l'église. Comme Giovanni avait une bonne voix, instruit par lui, il put avec son logeur monter à la tribune et participer aux chants liturgiques de manière très honorable. Il entreprit aussi de coudre à l'école de Roberto. "Très vite, nous a-t-il expliqué dans les Memorie dell'Oratorio, je réussis à coudre des boutons, à ourler une étoffe, à faire des coutures simples et doubles. J'appris aussi à confectionner des caleçons, des gilets, des culottes, des vestes. Je croyais être devenu un grand maître-tailleur." Giovanni avait des doigts agiles, un esprit observateur et un sens pratique développé. Son patron lui proposa même de travailler chez lui : la rémunération serait forte ...¹⁵

Chieri en 1831

Le 3 novembre 1831, Giovanni Bosco put enfin entrer dans une école secondaire, à Chieri, pour y apprendre sérieusement le latin, fondement indispensable de la culture de l'honnête homme et, plus encore, du prêtre à cette époque.

Il avait seize ans et pénétrait pour la première fois de sa vie dans une vraie ville¹⁶. Tout l'ébahissait. "La moindre nouveauté fait grande impression sur celui qui a été élevé dans les bois et qui a tout juste vu quelques petits villages de province"¹⁷. Chieri était, à seize kilomètres de Turin,

une cité ancienne et en d'autres temps illustre de quelque quinze mille habitants¹⁸. La route qui unissait Turin et Asti la partageait en deux. Des fortifications médiévales l'enserraient encore. Elle s'étendait sur une plaine doucement inclinée vers le sud et au pied d'agréables collines qui la protégeaient des vents du nord. Une petite rivière, la Tépice, traversait la plaine et contournait les murs de la ville : l'un de ses canaux la parcourait dans toute sa longueur entraînant deux moulins¹⁹. Cette rivière, régulièrement à sec pendant l'été, pouvait, comme tous les torrents alpestres, être sujette à de terribles crues. On gardait le souvenir de l'une d'elles, qui, en 1521, avait fait crouler nombre de constructions et inondé l'église Sant'Antonio jusque par-dessus le maître-autel²⁰. Chieri avait six portes, deux grandes places, un hôtel de ville, une vingtaine d'églises, un théâtre, deux hôpitaux et deux cimetières, l'un pour les chrétiens, l'autre pour les juifs²¹. Elle était fière de sa place aux Herbes et de sa place d'Armes. La place aux Herbes, en plein centre, le long de la via maestra (grand-rue), recevait le marché du vin, du charbon, des poissons et des poteries ; la place d'Armes, au bord de l'agglomération, du côté de Turin, le marché du foin, de la paille, des échalas (pour la vigne) et du bétail²².

L'économie du terroir était diverse. Le sol fertile de la plaine produisait des céréales. Plus de cent familles cultivaient autour de la ville des jardins qui leur donnaient cardons, melons et fruits de toute sorte. Les vignes du versant des collines permettaient de fabriquer des vins de bonne qualité²³. Au moyen âge, Chieri avait été réputée pour ses textiles. Si, en ce dix-neuvième siècle, cette industrie ne retrouvait pas sa splendeur d'autrefois, au moins la machine commençait de remplacer la force des bras du tisserand traditionnel. En 1815, Chieri avait à l'intérieur

de ses murs 27 fabriques, 500 métiers à tisser Jacquard et 2000 métiers à tisser ordinaires, auxquels s'ajoutaient 3000 métiers dans la région, le tout fabriquant annuellement 35.000 couvre-lits et 175.000 pièces de toile, pour une valeur estimée à cinq millions cinq cent mille liras. En 1837, les entreprises urbaines étaient au nombre de 27 et donnaient du travail à 3.200 métiers autour d'elles²⁴.

Le clergé divisait la ville en deux paroisses : Santa Maria della Scala et San Giorgio. Bien que Chieri n'ait jamais été siège épiscopal, Santa Maria della Scala était couramment dite il Duomo (la cathédrale). Au vrai, c'était une collégiale²⁵. Flanquée d'un baptistère imposant, riche de vingt-deux autels, elle l'emportait par sa surface sur toutes les églises cathédrales du Piémont²⁶. L'autre église paroissiale, San Giorgio, dominait fièrement la ville perchée sur un monticule²⁷. Les autres églises et chapelles : San Domenico, Sant'Antonio, San Filippo, San Bernardino, San Guglielmo, Santa Croce, la Pace, San Leonardo, etc., relevaient pour la plupart de couvents ou de confréries. Leurs façades parfois imposantes (Sant'Antonio), leurs clochers ou leurs coupoles conféraient à Chieri une allure religieuse. On y comptait d'ailleurs soixante-dix prêtres. Les gens avaient bonne réputation : "esprit éveillé, robustes et industriels ; la facilité et la franchise de leur langage sont notoires"²⁸.

Chieri, ville moyenne, n'avait pas d'"école royale". En cette première partie du dix-neuvième siècle, elle logeait non sans difficulté une "école publique". Vers 1810, elle l'avait installée dans le couvent désaffecté des philippins, que, nous le verrons, l'archevêque Chiaveroti récupéra en 1829 pour y créer un séminaire. La municipalité avait alors transféré ses scuole le long de la via maestra dans une immeuble double acquis par elle cette année-là. Les travaux

d'adaptation s'étaient prolongés jusqu'à l'automne 1831. A l'arrivée de Giovanni Bosco, on inaugurerait donc les locaux qui accueilleraient les scuole pubbliche de Chieri jusqu'en 1838-1839, quand elles seraient installées dans le palazzo Tana²⁹. Les bâtiments, à vrai dire bien mesquins de l'école, étaient précédés de deux cortili (cours), l'un dit : civile, l'autre : rustico³⁰. Le rez-de-chaussée du bâtiment du cortile civile était attribué aux classes de sixième et de cinquième, son étage aux classes de quatrième et de grammaire. Le rez-de-chaussée du bâtiment du cortile rustico servait de chapelle ; à l'étage, on réunissait les classes d'humanités et de rhétorique.

La première année scolaire à Chieri

Les écoliers de Chieri devaient justifier d'un logement en ville. Les Bosco s'arrangèrent avec Lucia Matta, leur voisine de Morialdo. Cette veuve passerait l'année à Chieri³¹. Elle avait quarante-sept ans et tiendrait compagnie à son fils, Giovanni Battista, étudiant (en classes secondaires) à vingt-deux ans³². Lucia avait sous-loué quelques pièces de la maison Giacomo Marchisio, piazza San Guglielmo³³. Elle accepta Giovanni contre rétribution, que le jeune garçon acquittera surtout par des services domestiques³⁴.

Le 3 novembre 1831, peut-être déjà l'un des jours précédant la rentrée officielle, de la piazza San Guglielmo (aujourd'hui piazza Mazzini), l'écolier novice eut bientôt parcouru pour la première fois les quelques dizaines de mètres qui le sépareraient de son école sur la via maestra. Très désorienté, Giovanni fut aussitôt repéré par le professeur Placido Valimberti³⁵, qui le présenta d'abord au préfet, puis aux divers professeurs. Ce prêtre le prit en amitié, l'invita à lui servir la messe et le couvrit de bons conseils³⁶. On mit le nouveau en sixième. Le jeune professeur de cette classe, Vale-

riano Pugnetti, eut pitié de ce grand dadais aux manières gauches, égaré parmi les enfants³⁷. Il n'épargna rien pour lui faciliter l'adaptation³⁸. L'élève Bosco retenait tout avec une merveilleuse facilité. Si bien qu'au bout de deux mois, premier de sa classe, il pouvait gravir un échelon et entrer en cinquième. Il y trouvait avec joie son protecteur des premiers jours, don Valimberti, qui était le professeur de cette classe. Deux autres mois très studieux s'écoulaient. A nouveau premier, Giovanni était autorisé à monter chez le clerc Vincenzo Cima, qui venait d'être nommé professeur de quatrième³⁹. C'était apparemment en mars 1832⁴⁰. Vincenzo Cima était sévère et du type brutal. Il commença par doucher le nouveau venu. Selon don Bosco, quand il aperçut parmi ses élèves cet adolescent aussi grand que lui, il l'apostropha en pleine classe : "Celui-là, c'est ou une grosse taupe ou un grand talent. Qu'en pensez-vous ?" Abasourdi, Bosco aurait répondu : "Quelque chose entre les deux : un pauvre garçon, qui veut vraiment faire son devoir et avancer dans ses études." La réponse plut au professeur : "Si vous avez de la bonne volonté, vous êtes entre bonnes mains, je ne vous laisserai pas sans rien faire. Courage, si vous avez des difficultés, dites-les moi tout de suite, et je vous les arrangerai ...". "Je le remerciai de tout coeur", racontera don Bosco⁴¹. Et il logea au milieu de 1832 un épisode significatif de sa mémoire extraordinaire.

"J'étais depuis deux mois dans cette classe, quand un petit incident fit un peu parler de moi. Le professeur expliquait un jour la vie d'Agésilas, écrite par Cornelius Nepos⁴². Ce jour-là, je n'avais pas mon livre, et, pour cacher mon oubli au maître, je tenais devant moi le Donat - entendez la grammaire latine - ouvert⁴³. Mes camarades s'en aperçurent. L'un d'eux se mit à rire, un autre l'imita, la classe était en désordre. "Qu'est-ce qu'il y a ? dit le maître. Qu'est-ce qu'il y a ? Je veux le savoir." Comme tous les regards étaient tournés vers moi, il m'ordonna de faire la construction et de répéter son explication. Je me levai et, toujours

le Donat en main, je répétais de mémoire le texte, la construction et l'explication. Mes camarades applaudirent avec des cris d'admiration. Inutile de dire dans quelle fureur entra le professeur, selon qui c'était la première fois que la discipline fléchissait dans sa classe. Il me donna une calotte, que j'esquivai en ployant la tête. Puis, la main sur mon Donat, il se fit expliquer par mes voisins la raison du désordre. Ceux-ci lui dirent : "Bosco a toujours gardé le Donat devant lui et il a lu et expliqué comme s'il avait en main le livre de Cornelius." Le professeur ramassa le Donat, me fit encore continuer deux phrases et me dit : "Pour votre heureuse mémoire, je vous pardonne votre oubli. Vous avez de la chance. Tâchez seulement de vous en bien servir."⁴⁴

A la fin de l'année scolaire, cet élève particulièrement doué fut promu avec de bonnes notes en classe de grammaire (troisième)⁴⁵. Il passerait sous la conduite du dominicain Giacinto Giussiana l'année scolaire 1832-1833⁴⁶.

La Société de l'Allégresse

Giovanni Bosco regardait et écoutait avec attention ses camarades d'école. Il les jugeait et les catégorisait en esprit selon leurs propos et leurs comportements. Tous n'étaient pas des anges. Des normes rigoureuses les obligeaient à maintenir un extérieur de parfaite honnêteté. Mais, en cachette, plusieurs se permettaient des entorses plus ou moins graves au règlement scolaire. Ils faisaient de la natation, allaient au théâtre, jouaient pour de l'argent et chapardaient des fruits dans les jardins de Chieri. Un temps, ils prétendirent associer le paysan Bosco à leurs diverses fredaines. L'un d'eux eut l'effronterie de lui proposer de voler un "objet de valeur" à sa logeuse pour se procurer des bonbons⁴⁷.

Ils tombaient mal. Méfiance est mère de sûreté ! A son arrivée à Chieri, ville inconnue, Bosco s'était fait "une loi de ne familiariser avec personne"⁴⁸. Il ne s'isolait pourtant

pas. Certes, selon une règle qu'il n'abandonnera plus, il rangeait ses camarades en trois groupes : les mauvais à éviter absolument, les indifférents à traiter avec courtoisie en cas de nécessité et les bons, les seuls avec qui se lier d'amitié⁴⁹. Mais, à l'occasion, nous apprend-il lui-même, il rédigeait les devoirs de camarades douteux qui, évidemment, le lui avaient au préalable demandé. Son professeur s'en aperçut et lui interdit sévèrement ce genre de service : il n'avait pas à entretenir les défauts des paresseux⁵⁰. Comme il cherchait malgré tout à tisser des liens autour de lui, il modifia sa méthode : au lieu de leur remettre des devoirs tout faits, il aida des camarades à résoudre leurs problèmes de traduction. "De cette manière, je faisais plaisir à tous et me ménageais la bienveillance et l'affection de mes compagnons, reconnaissait-il. Ils commencèrent par venir me trouver per ricreazione (pour s'amuser), puis pour entendre des histoires et pour faire leurs devoirs, enfin sans même savoir pourquoi, comme ceux de Morialdo et de Castelnuovo.⁵¹" Deux noms des favoris des premiers mois nous sont connus : Paolo Braja, qui avait douze ans, et Guglielmo Garigliano, qui en avait treize. A seize ans, l'adolescent Bosco était déjà un séducteur.

Au milieu de sa première année scolaire (1831-1832), il avait gagné la partie. Notre écolier était devenu le centre d'un cercle de garçons qui lui demandaient conseil et se plaisaient à l'écouter⁵². L'ancien chef de bande des Becchi suivait son instinct organisateur. Le groupe reçut un nom et un statut en miniature. Ce sera la Société de l'Allégresse, dénomination tout à fait convenable pour ses assemblées qui n'étaient pas tristes. "Chacun était strictement tenu d'apporter les livres, d'introduire les conversations et les divertissements qui pouvaient contribuer à stare allegri (rester joyeux). En revanche, était interdit tout ce qui aurait

engendré une quelconque mélancolie, surtout ce qui était contraire à la loi du Seigneur. Partant, qui blasphémait ou prononçait en vain le nom de Dieu, ou encore tenait de mauvaises conversations, était immédiatement exclu de la société."⁵³ Il est vrai que le cas ne devait pas être fréquent si, comme don Bosco l'assura plus tard, plusieurs années passaient sans qu'on entendît dans l'école un blasphème ou une mauvaise conversation⁵⁴. La joyeuse association fut aussi coiffée d'un statut en deux articles, que nous lisons sous la plume de don Bosco sans nous faire trop illusion sur le nombre des associés ("une multitude") et la forme exacte de règles reproduites par lui quarante années après leur fabrication plus ou moins concertée.

"M'étant ainsi trouvé à la tête d'une multitude de camarades, de commun accord on prit pour base : 1° Chaque membre de la Société de l'Allégresse doit éviter tout discours et toute action qui ne conviennent pas à un bon chrétien. 2° Exactitude dans l'accomplissement des devoirs scolaires et des devoirs religieux."⁵⁵

Les "devoirs religieux" des élèves de Chieri étaient ceux imposés par les règles que nous connaissons⁵⁶. Non seulement édictées, mais aussi appliquées, ces règles convenaient tout à fait au jeune Bosco, qui les évoquera avec nostalgie en un temps où elles n'étaient plus qu'un souvenir en Piémont :

"En ce temps-là, la religion était une partie fondamentale de l'éducation (...) Le matin des jours de semaine on assistait à la sainte messe ; au début de la classe on récitait divotamente (pieusement) l'Actiones avec l'Ave Maria et, en finale, l'Agimus avec l'Ave Maria. Les dimanches et jours fériés, tous les élèves étaient rassemblés dans l'église de la congrégation. Pendant l'entrée des garçons, on faisait une lecture spirituelle. Le chant de l'office de la Vierge Marie suivait, puis venait la messe et, enfin, l'explication de l'Evangile. Le soir, catéchisme, vêpres, instruction. Chacun devait s'approcher des saints sacrements et, pour prévenir toute négligence de ce devoir important, était obligé de présenter son billet de confession une fois par mois. Qui ne remplissait pas ce devoir n'était pas admis à passer les

examens de fin d'année, quand bien même il eût été parmi les meilleurs dans ses études. Cette sévère discipline produisait de merveilleux effets ..."⁵⁷

Il l'approuvait donc pleinement. Giovanni se confessait de préférence au chanoine théologien Giuseppe Maloria⁵⁸, qui habitait avec son père et la famille de son frère un immeuble de la piazza San Guglielmo. Il voisinait donc avec la casa Giacomo Marchisio, où logèrent Lucia Matta et Giovanni Bosco entre 1831 et 1833.⁵⁹ Don Bosco louera ce confesseur pour la bonté de son accueil et ses encouragements à la communion fréquente. Car, disait-il, c'était alors "chose très rare de trouver un prêtre qui encourageât à fréquenter les sacrements". Il ne se souvenait pas d'avoir entendu ce conseil de la bouche de l'un de ses maîtres prêtres. D'ailleurs, qui se confessait et communiait plus d'une fois par mois était supposé exemplaire. La plupart des confesseurs interdisaient ce geste à leurs pénitents probablement parce qu'ils ne les jugeaient pas assez vertueux pour se le permettre. Giovanni croyait devoir à ce confesseur de ne s'être pas laissé entraîner par des camarades "à certains désordres, auxquels les enfants sans expérience succombent malheureusement dans les grands collèges"⁶⁰. Il y avait des vicieux à Chieri. Les mises en garde de don Maloria lui avaient été salutaires.

Le dimanche, après la "congrégation", qui n'avait donc pas rassasié leur appétit religieux, les membres de la Société de l'Allégresse se rendaient volontiers dans l'église Sant'Antonio, où les pères jésuites tenaient un stupendo catechismo (étonnant catéchisme), émaillé d'esempi, que, quarante ans plus tard, Giovanni Bosco gardait encore gravés dans l'esprit⁶¹. Le P. Isaia Carminati, un bergamasque, professeur de lettres des scolastiques jésuites, captivait l'auditoire⁶². En semaine, la Société se réunissait chez l'un ou l'autre des

membres "pour parler religion", c'est-à-dire, si nous interprétons correctement les Memorie dell'Oratorio, non pas tellement pour disserter sur les vérités dogmatiques ou les articles du Credo, que pour échanger chrétiennement sur la vie quotidienne des écoliers. On pratiquait entre soi la correction fraternelle⁶³.

La Société de l'Allégresse était, pour l'école, un foyer d'excellent esprit. On se mit à l'apprécier. Le président attira sur lui l'attention des élèves et de leurs parents. "Cela contribua, remarquait don Bosco, à me valoir de l'estime, et, en 1832, j'étais vénéré par mes collègues comme le capitaine d'une petite armée. De toutes parts, j'étais recherché pour donner des divertissements, pour aider les élèves chez eux et aussi pour des cours ou des répétitions à domicile." Au bénéfice moral que le jeune Bosco retirait de l'initiative s'ajoutait un bénéfice pécuniaire. Il put ainsi s'acheter des vêtements, des articles scolaires et autres, sans jamais importuner sa famille⁶⁴.

De l'amitié entre jeunes gens

"Cette année-là, je perdis l'un de mes plus chers camarades. Le jeune Braja Paolo⁶⁵, mon cher et intime ami, après une longue maladie, vrai modèle de piété, de résignation et de foi vive, mourait⁶⁶. Il allait ainsi rejoindre saint Louis, dont il s'était montré toute sa vie le disciple fidèle"⁶⁷. Paolo Vittorio Braja, élève à l'école de Chieri, fut l'un des amis intimes, c'est-à-dire de coeur, du jeune Bosco.

L'amitié, communication d'âme et de coeur entre gens de bien unis par une affection mutuelle, telle que la définissait Aristote dans l'Ethique à Nicomaque⁶⁸, a tenu une place de choix dans la formation de Giovanni Bosco adolescent. Ce "soleil de la vie", ce "don le meilleur qui nous ait été fait par les dieux immortels, la sagesse exceptée", selon

les formules charmeuses de Cicéron (De amicitia, II, 6), lui était du reste conseillé, quoique assorti de prudents avertissements, par divers maîtres spirituels de la jeunesse de l'époque, tandis que d'autres, en garde contre les faiblesses de l'humaine nature, croyaient bon de le lui interdire. La Guida angelica, à laquelle don Bosco recourra plus tard⁶⁹, disait formellement : "Après vous être recommandés avec ferveur à Dieu, à la très sainte Vierge et à votre saint Ange gardien, choisissez-vous, mes chers fils, un ou deux jeunes garçons semblables à vous par la naissance, l'âge et l'occupation. Ce seront vos compagnons ..." Etc.⁷⁰ Les amitiés tendres et chastes entre jeunes chrétiens d'Italie semblent avoir été fréquentes à l'âge romantique. Dans Le mie prigionieri, Silvio Pellico ne fit pas mystère de ses relations affectueuses - toujours honnêtes - avec Piero Maroncelli et Antonio Fortunato Orobondi. Ces paires d'amis se recherchaient, partageaient les mêmes idées et des goûts communs, se jetaient dans les bras l'un de l'autre, ne parvenaient plus à se séparer, conversaient pendant des heures, se conseillaient mutuellement, compatissaient réciproquement à leurs peines, se plaisaient à rappeler des souvenirs partagés, pleuraient ensemble ... En tout bien tout honneur, faut-il insister. Car, disait Pellico : "Ubi charitas et amor, Deus ibi est"⁷¹. Et le saint homme ne plaisantait pas. Il consacra au "choix d'un ami" tout un chapitre de son petit traité de morale : Des devoirs des hommes : "Quelques-uns conseillent de ne se lier d'amitié avec personne, parce que cela occupe trop le coeur, distrahit l'esprit et produit des jalousies ; mais, moi, je suis de l'avis d'un excellent philosophe, saint François de Sales, qui, dans sa Philothée, appela cela un mauvais conseil ..." ⁷²

François de Sales avait en effet longuement traité de l'amitié dans l'Introduction à la vie dévote.⁷³ Il commençait

par y exécuter durement la "mauvaise et frivole amitié", comprenez le simple appétit sexuel, "fondée sur la communication des faux et vicieux biens". "La communication des voluptés charnelles est une mutuelle propension et amorce brutale, laquelle ne peut non plus porter le nom d'amitié entre les hommes que celle des asnes et chevaux pour semblables effectz". Il prévenait l'objection du mariage. "S'il n'y avoit nulle autre communication au mariage, il n'y auroit non plus nulle amitié ; mais, parce qu'outre celle-là il y a en iceluy la communication de la vie, de l'industrie, des biens, des affections et d'une indissoluble fidélité, c'est pourquoy l'amitié du mariage est une vraie amitié et sainte"⁷⁴. La "vraie amitié", continuait-il, est d'autant plus noble qu'elle se fonde sur une communication de biens de nature plus élevée. "Si vous communiquez es sciences, vostre amitié est certes fort louable ; plus encor si vous communiquez aux vertus, en la prudence, discrétion, force et justice. Mais si vostre mutuelle et reciproque communication se fait de la charité, de la devotion, de la perfection chrestienne, o Dieu, que vostre amitié sera pretieuse ! (...) O qu'il fait bon aymer en terre comme l'on ayme au Ciel, et apprendre à s'entrecherir en ce monde comme nous ferons eternellement en l'autre !" ⁷⁵

François de Sales n'ignorait pas les possibles glissements sensuels des amitiés et s'efforçait de mettre sa Philothée en garde contre la "fause amitié", dans notre langage l'amitié à dominante sexuelle génitale. Lisons : "La fause amitié provoque un tournoyement d'esprit qui fait chanceler la personne en la chasteté et devotion, la portant a des regards affectés, mignards et immodérés, a des caresses sensuelles, a des soupirs desordonnés, a des petites plaintes de n'estre pas aymée, a des petites, mais recherchees, mais attrayantes contenance, galanterie, poursuite des baysers, et autres privautés et faveurs inciviles, presages certains et

indubitables d'une prochaine ruine de l'honnesteté ; mais l'amitié sainte n'a des yeux que simples et pudiques, ni des caresses que pures et franches, ni des soupirs que pour le Ciel, ni des privautés que pour l'esprit, ni des plaintes sinon quand Dieu n'est pas aymé, marques infallibles de l'honnesteté. (...) L'amitié sainte a les yeux clairvoyans et ne se cache point, ains paroist volontier devant les gens de bien (...) La chaste amitié est tous-jours également honneste, civile et amiable, et jamais ne se convertit qu'en une plus parfaite et pure union d'esprits, image vive de l'amitié bienheureuse que l'on exerce au ciel"⁷⁶.

Selon saint François de Sales, la bonne amitié, communication de biens principalement spirituels, culminait donc, comme l'amour, dont son Traité de l'amour de Dieu parlait si abondamment, dans la relation unificatrice des âmes entre elles.

Dans le Piémont du temps, ces leçons sur l'amitié affective concurrençaient un courant différent, pour lequel tout attachement sensible, parce que d'origine charnelle et "mondaine", était nécessairement plus païen que chrétien, concupiscent et plus ou mieux peccamineux. "Il y a deux amours : celui du monde et celui de Dieu, avait écrit saint Augustin dans ses Confessions. Quand tu auras vidé ton coeur de tout amour terrestre, tu atteindras l'amour de Dieu." S'adressant à Dieu il avait regretté la folie insensée qui, lors de sa jeunesse, lui avait fait goûter une amitié terrestre : "Elles me retenaient loin de toi, ces choses qui n'existeraient pas si elles ne subsistaient en toi."⁷⁷ Les maîtres de Giovanni Bosco à Chieri, qui, soit au collège, soit au séminaire, ne lui firent jamais, que nous sachions, la moindre remarque sur ses ferventes amitiés, partageaient les sages idées de saint François de Sales. "Bienheureux qui trouve un ami véritable"

(Siracide, XXV, 12), c'est-à-dire, pour la tradition chrétienne, un ami de coeur qui l'aide de toutes manières à croître humainement et spirituellement⁷⁸.

Humanités et rhétorique

Au cours de l'été de 1833, Giovanni Bosco connut deux événements. Tout d'abord, il reçut le sacrement de confirmation. Il allait avoir dix-huit ans. Le sacrement lui fut administré à Buttigliera d'Asti, près de chez lui, le 4 août 1833, par l'archevêque de Sassari, Mgr Giovanni Antonio Gianotti. Les confirmands avaient pour parrain Giuseppe Marsano et pour marraine Giuseppina Melina⁷⁹.

Ensuite, au terme de son année de grammaire, il fut promu en classe d'humanités. Il faillit échouer à l'examen de passage, nous a-t-il confié. Cédant une fois encore à une générosité dévoyée, il avait transmis son texte à un camarade, qui l'avait recopié. Or, en matière d'examen, le Règlement des écoles que nous connaissons était formel : "Si deux feuilles sont identiques, elles seront tenues l'une et l'autre pour nulles."⁸⁰ Autrement dit, les deux compères écopaient d'un zéro éliminatoire. Heureusement, leur professeur obtint pour eux un écrit particulier⁸¹. Giovanni Bosco eut la note maximale. Elle le dispensa de payer le minerval de douze francs cette année-là⁸².

Le même professeur était à la tête des classes d'humanités et de rhétorique (seconde et première). Selon le registre des ordonnances de la commune de Chieri, le 14 octobre 1833, "le théologien Bosco", c'est-à-dire Giovanni Francesco Policarpo Bosco, né le 26 janvier 1812, avait été nommé "professeur d'humanités et de rhétorique avec les honoraires annuels de 800 livres"⁸³. Mais, peu après, le même registre disait : "Quelques circonstances particulières empêchant le théologien Giovanni Bosco d'assumer l'enseignement dans les

classes d'humanités et de rhétorique, il a été remplacé par le prêtre Pietro Banaudi, de La Brigue"⁸⁴. Don Pietro Banaudi, prêtre du diocèse de Nice, était, depuis une dizaine d'années, agrégé à celui de Turin⁸⁵. Ce professeur, maître-éducateur tel qu'il le rêvait, allait faire l'admiration de Giovanni Bosco. "Vrai modèle des enseignants", "sans jamais infliger une punition, il réussissait à se faire craindre et aimer par tous ses élèves. Il les aimait tous comme ses enfants et eux l'aimaient comme un tendre père"⁸⁶. Don Banaudi pratiquait le "système préventif dans l'éducation de la jeunesse", tel qu'il sera décrit quarante ans après. L'année scolaire 1833-1834 se passa si bien pour Bosco que son maître lui conseilla d'essayer l'examen terminal, qui lui aurait permis d'entrer aussitôt en philosophie. De fait, il réussit cet examen. Mais, nous apprend-il un peu laconiquement, "comme j'aimais les lettres, je jugeai préférable de poursuivre régulièrement mes classes et de faire ma rhétorique, autrement dit la cinquième gymnasiale" (classe de première)⁸⁷.

Ces années d'humanités et de rhétorique (1833-1834, 1834-1835) du jeune Bosco, désormais âgé de dix-huit et dix-neuf ans, furent fertiles en événements mémorables pour lui.

L'amitié de Jonas

Au début de sa classe d'humanités, Giovanni élit pension dans un café bien situé sur l'une des principales rues de Chieri, à proximité de la place d'Armes⁸⁸. Ce café avait été pris en gérance par un frère de sa logeuse initiale, dénommé Giovanni Pianta⁸⁹. L'abri particulier du collégien était précaire : un renforcement au-dessus d'un four, auquel on accédait par une petite échelle⁹⁰. Selon son hôte, le jeune homme y passait souvent la nuit entière à lire et à étu-

dier. Pianta le découvrit parfois la lumière allumée au petit matin⁹¹. Ce logeur lui assurait minestra et couvert, Bosco servait à l'office dans ses heures de liberté.

Les loisirs ne lui manquaient pas. Les cours se gravaient dans sa mémoire. Il employait le temps qui restait à la lecture des classiques italiens ou latins, ou à fabriquer des liqueurs et des confitures, nous explique-t-il. "Au milieu de l'année, j'étais en mesure de préparer cafés et chocolats ; je connaissais les règles et les proportions pour toute sorte de confiseries, de liqueurs, de glaces et de rafraîchissements"⁹². Le goût de la lecture d'une part et les contacts avec la clientèle du café de l'autre, lui valurent cette année-là un succès apostolique, dont il sera toujours très fier.

Chieri avait un quartier juif. Giovanni y rencontra, via della Pace, chez le libraire Elia Foa⁹³, un jeune homme "de très belle apparence" et à la voix merveilleuse. Or ce garçon, passionné de billard, fréquentait le café Pianta. C'était un Juif de la famille Lévi, né en 1816, dont le nom était Jacob, mais que l'on appelait couramment Jonas⁹⁴. Un même âge, des goûts voisins, une évidente séduction physique de part et d'autre les rapprochaient. Les deux jeunes gens devinrent grands amis. "Je lui portais une grande affection, écrivit don Bosco, et il était fou d'amitié pour moi. Il venait passer dans ma chambre tous ses moments libres ; nous nous occupions à chanter, à jouer du piano, à lire, à dire ou à entendre les mille petites histoires qu'il me racontait."⁹⁵ Ils s'aimaient donc beaucoup et, en conséquence, se retrouvaient sans cesse. Giovanni regrettait au fond de son coeur que Jonas fût Juif, c'est-à-dire, selon son idéologie simpliste, plus ou moins mécréant et certainement pas promis à la félicité éternelle. Une rixe, qui au-

rait pu avoir des suites graves pour Jonas, les amena un jour à parler religion, confession et même baptême. Et Giovanni se vit sur le point de rendre à son ami le plus grand des services. "Nous, les Juifs, nous ne pouvons pas nous sauver ?", lui aurait demandé Jonas. Le théologien en espérance aurait répondu : "Non, mon cher Jonas ; après la venue de Jésus Christ les Juifs ne peuvent plus se sauver sans croire en lui." Jonas décida que la religion de son ami serait la sienne. Il réclama un petit catéchisme, et, à partir de ce jour, les conversations des deux amis portèrent sur des questions religieuses. L'un catéchisait l'autre. "En l'espace de quelques mois, il eut appris le signe de la croix, le Pater, l'Ave Maria, le Credo et les principales vérités de la foi", dira plus tard don Bosco⁹⁶. Sa mère, que don Bosco appelait Rachel⁹⁷, soupçonna avec dépit l'évolution religieuse de son unique garçon entre trois filles. Elle se confia au rabbin. Et, un jour, Giovanni la vit arriver (au café Pianta probablement) folle de colère. Il prit peur, puis se calma quand il eut compris de quoi il s'agissait. L'échange - animé - avec la Juive semble l'avoir aussi amusé. Grand conteur et homme de théâtre, il peindra plus tard la mère de Jonas sous les traits d'une affreuse sorcière, la maga Lilith : borgne, sourde, gros nez, presque édentée, lèvres pendantes, bouche tordue, menton en galoche, hennissement de poulain. Et le dialogue prendra la forme d'un discours apologétique à l'usage des enfants d'Abraham, qu'il épargna probablement à la dame Lévi⁹⁸.

La part la plus difficile de la progression vers le baptême incombait au néophyte, que Giovanni soutint comme il put. Il lui fallut résister à sa mère, à ses autres parents, au rabbin et même renoncer à vivre en famille, car on le mit à la porte. Mais les menaces et les violences ne changèrent rien à sa résolution. La confraternité de l'Esprit Saint,

spécialisée dans l'assistance des néophytes juifs de Chieri, le prit en charge. Un "prêtre savant", que don Bosco ne nommera pas, mais qui, à lire le compte rendu de la confraternité, devait être un jésuite⁹⁹, le prépara directement au baptême. Une quête pour le baptisé parmi les chrétiens de la ville organisée par la confraternité rapporta au total quatre cents lires à Jonas¹⁰⁰. Le jour décisif arriva, solennisé au maximum. Le 10 août 1834, Jacob Lévi fut d'abord accueilli dans l'église San Guglielmo par les confrères de l'Esprit Saint, les invités et la population. Puis le cortège, portant bassine, flambeau, salière et serviette, marcha processionnellement jusqu'au duomo au chant du *Veni Creator*. Et là, le curé Sebastiano Schioppo conféra le baptême au jeune juif, avec tout le soin requis par une conversion tellement exceptionnelle. Songez que, depuis son institution en 1576, la confraternité de l'Esprit Saint n'avait connu que cinq fois pareille cérémonie à Chieri !¹⁰¹ Jacob Lévi, alias Jonas, reçut le prénom de Luigi et le nom de Bolmida, qui était celui de son parrain, le turinois Giacinto Bolmida. Ottavia Bertinetti, de Chieri, était marraine¹⁰².

Par la suite, les époux Carlo et Ottavia Bertinetti le prirent sous leur protection¹⁰³. Luigi Bolmida put exercer normalement son métier de tisserand¹⁰⁴. Son amitié pour Giovanni Bosco, certes émoussée après l'adolescence, persista profonde et reconnaissante. L'ex-Jonas, qui rejoignit la ville de son parrain vers 1865, rendait encore visite à don Bosco à Turin au début des années 1880¹⁰⁵.

La lecture des classiques

Cependant, Giovanni Bosco nourrissait sa prodigieuse mémoire. "Je ne vous cache pas que j'aurais pu étudier davantage, nous confiera-t-il dans ses Memorie dell'Oratorio, mais sachez que l'attention en classe me suffisait pour apprendre ce qu'il fallait. D'autant plus qu'en ce temps-là

je ne faisais pas de distinction entre lire et étudier : je pouvais aisément répéter la matière d'un livre que j'avais lu ou entendu exposer. De plus, ayant été accoutumé par ma mère à dormir très peu, je pouvais employer les deux tiers de la nuit à lire des livres à mon aise et passer à peu près toute la journée en activités de mon choix, telles que répétitions, cours particuliers ..."¹⁰⁶

Il fréquentait, comme nous savons, la librairie du juif Elia Foa, via della Pace. Elia lui prêtait de petits ouvrages à raison d'un sou par tome. Giovanni lui emprunta une série de volumes de la Biblioteca popolare de l'éditeur turinois Pomba, recueil bon marché d'oeuvres classiques soit italiennes, soit grecques ou latines traduites dans cette langue. C'était des fascicules à la couverture rose clair de 160 pages en moyenne imprimées en petits caractères (corps 7), au reste très lisibles¹⁰⁷. Giovanni en lisait, assurera-t-il, un par jour. Il réserva aux auteurs italiens son année d'humanités. Et, l'année suivante, en rhétorique, il se lança dans les classiques latins : "Cornelius Nepos, Cicéron, Salluste, Quinte Curce, Tite Live, Tacite, Ovide, Virgile, Horace et d'autres", selon la liste qu'il a dressée. Il lisait par plaisir et goûtait ces auteurs comme s'il les avait "vraiment compris", quitte à en être détrompé plus tard. "Les devoirs de classe, les répétitions en ville, les multiples lectures remplissaient la journée et une partie notable de la nuit." Il lui arriva plusieurs fois de se retrouver à l'heure du lever avec, entre les doigts, les Histoires de Tite Live, dont il avait commencé la lecture le soir précédent. Il avouait d'ailleurs s'être ainsi abîmé la santé¹⁰⁸. Il mémorisait les grands auteurs. Plus tard, témoignera un prêtre parmi ses disciples les plus cultivés, "quand il conversait avec nous il récitait exactement les vers d'Horace,

d'Ovide, de Virgile, etc., même quand sa tête devait être remplie d'un monde de choses tout autres que poétiques"¹⁰⁹. Que ces classiques aient été pafens ne l'inquiétait pas alors. L'abbé Gaume n'avait pas encore déclenché la grande et inutile polémique¹¹⁰. Il vivait dans un monde de nobles sentiments, d'idées généreuses et d'images éclatantes et raffinées, dont la méditation enrichissait son âme pour toujours.

Luigi Comollo

N'imaginons cependant pas un Giovanni Bosco confiné dans ses livres et ses cours particuliers durant tous ses instants de liberté. Il traversait entre 1833 et 1835 des années de grandes ardeurs affectives.

Trois mois après le baptême de Jonas, pendant ses premières semaines de rhétorique, il s'éprit violemment d'un garçon remarquable par sa piété et sa patience évangélique. Les Memorie dell'Oratorio ont raconté leur premier contact dans une vaste salle de classe qui mélangeait les quelque quatre-vingts garçons d'humanités et de rhétorique. "On se disait entre rhétoriciens que, cette année-là, devait nous arriver un saint élève, le neveu du prévôt de Cinzano, prêtre âgé, mais très renommé pour la sainteté de sa vie. Je désirais le connaître, mais j'ignorais son nom." Un matin de novembre, dans l'attente du maître, quelques élèves jouaient entre les bancs à la cavallina (petit cheval). Juché sur les épaules d'un camarade, le cavalier aidé de sa monture tentait de désarçonner les couples adverses. "Les plus dissipés et les moins amateurs d'étude sont particulièrement friands (de ce jeu) et ordinairement les plus célèbres (dans ses parties)", écrivait un don Bosco devenu sage, qui, d'après ses confidences de vieillesse, en avait pourtant été occasionnellement et peut-être à son corps défendant l'un des cham-

pions¹¹¹. "Depuis quelques jours, continuait-il, on remarquait un modeste jeune garçon d'une quinzaine d'années, qui, dès son arrivée, allait prendre sa place et, sans se soucier des clameurs des autres, se mettait à lire et à étudier. Un camarade insolent s'approcha de lui, le saisit par un bras et prétendit le faire jouer lui aussi à la cavallina. "Je ne sais pas, répondait l'autre tout humilié et mortifié, je ne sais pas, je n'ai jamais joué à cela. - Tu dois venir, autrement je vais t'y forcer à coups de poing et à coups de pied. - Tu peux me battre, si tu veux ; mais je ne sais pas, je ne peux pas, je ne veux pas." Le camarade, méchant et mal élevé, le prit alors par un bras, le secoua et lui appliqua deux gifles, qui retentirent dans toute la classe. A cette vue, mon sang se mit à bouillir dans mes veines, et je m'attendais à une équitable vengeance de la part de l'offensé, d'autant plus que celui-ci était de loin plus fort et plus âgé que l'autre. Mais quel ne fut pas mon étonnement quand ce bon garçon, la figure rouge et quasi livide, jeta un regard de pitié sur son méchant condisciple et lui dit simplement : "Si cela suffit pour te faire plaisir, tu peux aller, je t'ai déjà pardonné." Médusé, Giovanni s'enquit : la victime était ce neveu du prévôt de Cinzano, dénommé Luigi Comollo, objet de tant d'éloges les jours précédents. L'intime amitié des deux jeunes gens naquit ce matin-là¹¹². Luigi Comollo, né le 7 avril 1817, venait de terminer son année de grammaire (troisième) à Caselle, près de Cirié. "Je mis toute ma confiance en lui et lui en moi, dira don Bosco. L'un avait besoin de l'autre, moi d'aide spirituelle, lui d'aide corporelle"¹¹³.

Ce genre de communication amicale présageait de belles batailles dans le monde scolaire de Chieri. Extrêmement timide, Comollo n'osait même pas tenter de se défendre contre les in-

sultes, tandis que la force et le courage de Bosco faisaient réfléchir les garçons musclés, même plus grands et plus âgés que lui. Don Bosco a raconté son intervention la plus bruyante en faveur de Comollo. Une fois de plus, dans l'attente du professeur on ridiculisait et bousculait cet ami, ainsi qu'un autre gros placide (modello di bonomia) dénommé Antonio Candelò : "Gare à vous, dis-je à haute voix, gare à qui insulte encore ces deux-là !" Quelques grands particulièrement effrontés se rapprochèrent pour riposter et me menacer moi-même, tandis que deux claques sonores retentissaient sur la figure de Comollo. J'oubliai tout, et, sans me raisonner, m'abandonnant à ma seule force brutale, comme je n'avais sous la main ni siège ni bâton, je saisis un condisciple par les épaules et m'en servis comme d'une massue pour frapper mes adversaires. Quatre tombèrent sur le sol, les autres s'enfuirent en demandant grâce. Mais voilà ! Sur ces entrefaites, le professeur entra en classe. A voir ainsi voler bras et jambes dans un vacarme de l'autre monde, il se mit à crier à son tour et à taper à droite et à gauche. L'orage allait m'atteindre. Mais, quand il eut appris la cause du désordre, il voulut une reconstitution de la scène ou mieux de l'épreuve de force. Il se mit alors à rire, tous les élèves rirent aussi, chacun était dans l'admiration et on ne pensa plus au châtement que j'avais mérité"¹¹⁴.

Comollo faisait la morale à un Bosco, encore loin de pratiquer les leçons du Discours sur la Montagne. "Mon cher, ta force m'épouvante ; mais, crois-moi, Dieu ne te l'a pas donnée pour massacrer tes camarades. Il veut que nous nous aimions, que nous nous pardonnions et que nous fassions du bien à ceux qui nous font du mal !" ¹¹⁵ Eh oui !

L'amitié des deux jeunes gens grandit et se fortifia. La religion la transfigura. Sans perdre de son caractère affectif,

elle devint authentiquement spirituelle. La piété de Comollo impressionnait Bosco, et Bosco était heureux dans la proximité de Comollo. Le garçon timide faisait ce qu'il voulait du fierabras son camarade. Très dévot dès sa petite enfance¹¹⁶, il se plaisait dans les églises. En conséquence, Bosco allait se confesser avec Comollo, communier avec Comollo, méditer, pratiquer la lecture spirituelle et la visite au saint sacrement, servir la messe .., toujours en la compagnie de Comollo. Il n'était pas possible de lui rien refuser, avouait plus tard don Bosco : "Il savait nous inviter avec une telle bonté, une telle douceur et une telle gentillesse !" ¹¹⁷ L'amour embellit tout ! "Mon Gioanni - noter l'intimité révélée par le possessif et le diminutif affectueux - , lui dit-il un jour que, bavardant avec un camarade, il était passé devant une église sans se découvrir, tu es tellement pris par ton discours avec les hommes que tu oublies même la maison du Seigneur" ¹¹⁸. Giovanni enregistrerait les pieuses observations de Luigi. L'affection et l'admiration le jetaient à ses genoux. Les deux amis ne faisaient plus qu'"un coeur et une âme", selon la formule des Actes des Apôtres que don Bosco répéterait à satiété. Giovanni aimait Luigi avec passion.

"Il était enclin à l'attendrissement sexuel. Sa capacité d'affection était très développée ; il la consacra tout entière à l'amour des jeunes gens dont il s'occupait", a écrit un graphologue ¹¹⁹. Certes ! Quand, vers 1860, don Bosco parlait à ses clercs de son amitié avec Comollo, il ajoutait n'avoir plus jamais répété cette expérience, encore que, "sovente volte deve farsi molta violenza per non mettere troppo amore in certi giovani che accoglie in casa" (il doit se faire souvent grande violence pour ne pas mettre trop d'amour envers certains garçons qu'il accueille dans la maison) du Valdocco ¹²⁰.

Le magicien

Les études pourtant consciencieuses et les occupations variées de Giovanni Bosco : "Chant, musique, déclamation, théâtre, auxquelles je m'adonnais de bon coeur", lui laissaient encore le temps de pratiquer des jeux d'intérieur et de plein air : les cartes, le tarot, les boules, les échasses, ainsi que le saut et la course, tous divertissements qui lui plaisaient extrêmement. Dans la tradition commencée aux Becchi, il offrait aux amateurs des spectacles "publics et privés". Il aurait alors participé à deux "académies", l'une en hommage au maire de Chieri, l'autre en l'honneur de la ville¹²¹. De longs morceaux de "Dante, Pétrarque, le Tasse, Parini, Monti", d'autres encore qu'il connaissait par coeur, lui fournissaient de la matière : il les répétait ou les adaptait selon les besoins. A l'occasion il chantait, jouait (du violon ou du piano, probablement) ou débitait des vers composés par lui (des vers que, plus tard, il avouera ne pas valoir grand-chose).

Ses dons de prestidigitateur émerveillaient les spectateurs. Certains bons chrétiens s'interrogeaient même sur leur nature : "Quand ils me voyaient cueillir des balles au bout du nez des assistants, deviner l'argent dans la poche des gens ; quand, d'une simple chiquenaude, des monnaies de n'importe quel métal tombaient en poudre ou que toute l'assistance se découvrait décapitée ou horrible à voir, certains se mettaient à se demander si j'étais un mage et si je pouvais faire tout cela sans l'aide du démon"¹²². Ses miracles commencèrent d'inquiéter sérieusement son logeur du temps de la rhétorique. Tomaso Cumino, quelque soixante-cinq ans, tailleur de son état, chrétien fervent et grand amateur de plaisanteries, était aussi une bonne pâte d'homme, à qui Giovanni Bosco avouera en avoir fait voir "de toutes les cou-

leurs"¹²³. A l'occasion de sa propre fête, racontait-il, Tomaso avec préparé avec grand soin un poulet à la gelée pour régaler ses pensionnaires. Il déposa la marmite sur la table, mais, le couvercle soulevé, il en sortit un coq qui battait des ailes et chantait de tout son coeur. Une autre fois qu'il avait préparé un pot de macaronis et l'avait fait cuire très longtemps, il n'y trouva, au moment de les verser sur un plat, que du son parfaitement sec. Il remplissait une bouteille de vin et n'en tirait que de l'eau claire ; ses confitures devenaient des tranches de pain, l'argent de sa bourse de petits morceaux de tôle ; son chapeau se transformait en bonnet, ses noix et noisettes en sachets de gravier¹²⁴.

Tomaso Cumino se confia à un prêtre voisin, don Luigi Bertinetti, qui en référa - toujours selon don Bosco, très abondant sur ce chapitre - au chanoine Massimo Burzio, archiprêtre au duomo¹²⁵. Le chanoine Burzio convoqua Giovanni ad audiendum verbum, afin de tirer les choses au clair. "Mon cher, lui dit-il - encore selon don Bosco, qui a construit la scène avec soin - , je suis très satisfait de tes études et de ta conduite jusqu'à présent. Mais maintenant, on en raconte tellement sur toi ... On me dit que tu connais les pensées d'autrui, que tu devines l'argent au fond des sacoches, que tu fais voir blanc ce qui est noir, que tu connais ce qui est loin ... Cela fait beaucoup parler de toi, on en est venu à te soupçonner de magie, que l'esprit de Satan intervient dans ces gestes. Dis-moi donc qui t'a enseigné cette science, où tu l'as apprise. Tout en confidence, je ne m'en servirai que pour ton bien." Giovanni commença par lui demander l'heure, le chanoine ne retrouva pas sa montre ; une pièce de cinq sous, son porte-monnaie avait aussi disparu. Il se mit en colère et ne fut calmé qu'après explications :

la montre et le porte-monnaie déposés quelques instants sur une table après l'arrivée de l'accusé, avaient été subrepticement enlevés par lui. Le chanoine les découvrit l'une et l'autre sous un abat-jour. Ignorantia est magistra admirationis, conclut-il philosophiquement. Le prétendu magicien n'était qu'un adroit prestidigitateur¹²⁶.

Le défi au saltimbanque

Un jour, ce fut la gloire. Suivons à nos risques et périls le récit de don Bosco, qui n'affaiblit certainement pas ses exploits en la circonstance.

Nous sommes en 1834-1835. En ce temps-là, Chieri portait aux nues un agile saltimbanque qui avait traversé la ville de part en part en deux minutes et demie. Le rhétoricien Giovanni Bosco annonça dans un cercle qu'il se mesurerait volontiers avec ce "charlatan". Un camarade répéta le propos à celui-ci, qui accepta le défi pour le jeudi suivant. Et la nouvelle se répandit : "Un studente défie un coureur professionnel." On choisit pour les épreuves la belle avenue de la Porte de Turin, à l'entrée ouest de la cité¹²⁷. La mise de départ fut de vingt francs. Des amis de la Société de l'Al-légresse avancèrent la somme à Giovanni Bosco, qui ne la possédait pas. Une "multitude de gens"¹²⁸ assistait à la compétition. La course commença. Le rival prit d'abord quelques pas d'avance, mais, tôt rattrapé, fut ensuite tellement distancé qu'il abandonna à mi-chemin. "Je te défie au saut, dit-il à Bosco ; mais, cette fois, je parie quarante francs, et plus encore si tu veux." Accepté. Le choix de l'emplacement lui revenait : il opta pour un pont sur le fossé du Tepice, bondit le premier et posa le pied exactement au bas du parapet¹²⁹. En principe on ne pouvait qu'égaliser la performance. Bosco sauta jusqu'au même point, prit appui sur le parapet et, aux applaudissements du public, prolongea le saut par-dessus

le muret le fossé lui-même. "Je te défie encore, insista le saltimbanque. Choisis n'importe quel jeu d'adresse." Giovanni se décida pour la "baguette magique" et misa quatre-vingts francs. Il prit une baguette, piqua son chapeau sur un bout, posa l'autre bout sur la paume de sa main, fit sauter la baguette de l'auriculaire à l'annulaire, au majeur, à l'index, au pouce ; ensuite sur le poignet, le genou, l'épaule, le menton, les lèvres, le nez, le front ; puis, par le même chemin, la ramena sur la paume de sa main. "Je ne crains pas de perdre, disait l'autre : c'est mon tour préféré." Il prit la même baguette et, avec une merveilleuse adresse, la promena sur ses lèvres. Mais, comme il avait le nez un peu long, elle perdit l'équilibre et il dut la rattraper de la main pour l'empêcher de choir par terre. Le pauvre, qui voyait fondre son capital, s'écria furieux : "Plutôt n'importe quelle humiliation, mais pas d'être battu par un studente. J'ai encore cent francs, je les parie. Les gagnera celui qui mettra les pieds au plus près de la cime de cet arbre." Il désignait un grand orme, près de l'avenue. Il grimpa le premier et toucha du pied l'endroit exact où l'arbre commençait de plier, sur le point de se briser et de précipiter au sol qui aurait tenté de progresser encore. Les spectateurs jugeaient impossible de faire mieux. Giovanni escalada l'orme à son tour. Il atteignit le point où l'arbre menaçait de se courber et, saisissant le fût à deux mains, se dressa tête en bas, pointant les pieds environ un mètre plus haut que son adversaire.

La "multitude" n'en finissait plus d'applaudir, les camarades d'exulter, le saltimbanque d'enrager et le gagnant de se gonfler pour l'avoir emporté, non pas contre des disciples, mais contre un maître charlatan¹³⁰. Cependant les écoliers avaient pitié du malheureux et lui promettaient de lui rendre tout son argent à la seule condition de payer à

la bande du vainqueur un déjeuner (pranzo) à l'auberge toute proche du Mulet. Cette auberge était bien située le long de la via maestra à une extrémité de la place d'Armes et le café Pianta était à quelques mètres¹³¹. Le vaincu accepta de bon coeur. Les partisans de Bosco s'installèrent à vingt-deux, le repas coûta vingt-cinq francs et il lui en resta deux cent quinze.

"Ce fut vraiment un jeudi de grande liesse", concluait don Bosco. Lui-même s'était "couvert de gloire" pour l'avoir emporté en adresse sur un charlatan. Ses camarades supporters étaient aux anges, ils s'amuserent comme des fous pendant le repas. Le saltimbanque lui aussi était content. A l'instant de la séparation, il disait aux convives (selon don Bosco) : "En me rendant mon argent, vous m'épargnez la ruine. Je vous remercie de tout coeur. Je conserverai un bon souvenir de vous, mais je ne me hasarderai plus à lancer des défis aux studenti"¹³².

Le choix laborieux d'un état de vie

En avril 1834, alors qu'il doutait de lui-même, Giovanni s'était fait inscrire parmi les postulants franciscains. L'année suivante, le brillant rhétoricien s'interrogea longtemps sur le genre de vie auquel il se résoudrait. Derrière les rires, les farces et les cabrioles, l'angoisse.

Il voulait certes devenir prêtre, mais redoutait la vie du clerc séculier vers laquelle l'école de Chieri le menait. A Giovanni Filipello, qui l'avait accompagné dans son premier voyage de Castelnuovo à Chieri fin octobre 1831 et qui, naïvement émerveillé par son avenir, lui disait : "Toi, avec tant d'études tu deviendras vite curé", il avait répondu : "Oh curé, non, parce que les curés ont trop de responsabilité"¹³³. Dépouillée de ses gloses des Memorie biografiche, qui en ont altéré le sens, cette réponse, probablement au-

thentique, manifestait les appréhensions de l'adolescent à l'égard du ministère sacerdotal ordinaire¹³⁴. Ses succès en classe, les cercles bruyants de la Société de l'Allégresse, ses déclamations et ses séances de prestidigitation en société voilaient à Chieri une crainte persistante de ne pas pouvoir être un jour un bon prêtre habituel, c'est-à-dire un prêtre séculier. Ses poussées de vanité le surprenaient. Un bateleur et comédien ferait-il jamais un prêtre tel que don Maloria, le chanoine Burzio ou don Banaudi, des hommes qu'il admirait sincèrement ? Et puis, "certaines habitudes de (son) coeur", selon la formule qu'il emploiera, autrement dit sa grande sensibilité, non pas probablement à l'égard des femmes, mais vraisemblablement à l'égard de jeunes amis, ne lui déconseillaient-elles pas une vie sacerdotale dans le monde ? Les Memorie dell'Oratorio sont sans ambiguïtés :

"Le songe de Morialdo restait toujours imprimé en moi¹³⁵, il s'était même répété à diverses reprises et de manière beaucoup plus claire. Si je voulais y prêter foi, je devais choisir l'état ecclésiastique, vers lequel je penchais en effet. Mais je ne voulais pas croire aux rêves, et puis ma manière de vivre, certaines habitudes de mon coeur et le manque absolu des vertus nécessaires à cet état, rendaient ma décision douteuse et très difficile. - Oh, si j'avais eu un guide, qui prît soin de ma vocation ! C'eût été pour moi un grand trésor, mais ce trésor me faisait défaut. J'avais un bon confesseur, qui pensait à faire de moi un bon chrétien, mais qui ne voulait jamais se mêler de vocation"¹³⁶.

Laissé à lui-même, il réfléchit et lut un ou deux livres spirituels sur le choix d'un état. On ignore sur quels ouvrages il jeta son dévolu, mais les auteurs alors en vogue répétaient tous à peu près les mêmes leçons. C'était : le chemin que nous devons suivre est tracé par Dieu ; il faut y marcher si l'on tient à son salut éternel ; pour le connaître, il convient de méditer sur ses inclinations

et ses capacités¹³⁷.

Il y avait à Chieri, au bord de la ville et à quelques pas de la via della Pace, là où il faisait provision de brochures de la Biblioteca popolare, un grand couvent de franciscains¹³⁸. Selon un état de février 1835, ce couvent comptera alors dix prêtres, six religieux laïcs, treize novices clercs et cinq novices laïcs, soit trente-quatre membres¹³⁹. Giovanni, peut-être encouragé par le franciscain Isidoro Braja, oncle de son ami Paolo Vittorio Braja¹⁴⁰, résolut de frapper à cette porte.

"Si je me fais clerc dans le siècle, pensait-il, ma vocation court grand risque de faire naufrage. J'embrasserai l'état ecclésiastique, je renoncerai au monde, j'irai dans un cloître, je m'adonnerai à l'étude et à la méditation, et ainsi, dans la solitude, je pourrai combattre mes passions, l'orgueil spécialement, qui avait jeté de profondes racines dans mon cœur."

Apparemment au cours du carême de 1834, quand il était encore en humanités, il posa sa demande auprès des franciscains conventuels réformés. Son camarade futur franciscain Bernardo Nicco lui apprit, dit-on, qu'elle avait été enregistrée¹⁴². Il passa l'examen nécessaire au couvent Sainte Marie des Anges de Turin et fut accepté le 18 avril 1834 avec la mention élogieuse : "Habet requisita et vota omnia" ...¹⁴³ Le postulat au couvent était vraisemblablement prévu au cours de l'été de cette année 1834. Son professeur, rappelons-le, lui faisait alors passer l'examen d'entrée en philosophie. Giovanni différa ce postulat pour des raisons qui nous sont devenues mystérieuses. "En ce temps-là, écrivit-il, un événement se produisit qui me mit dans l'impossibilité d'effectuer mon projet. Et comme les obstacles étaient nombreux et durables ..." ¹⁴⁴ En outre, comme souvent, un songe l'intriguait :

"Quelques jours avant la date prévue pour mon entrée, je

fis un rêve des plus étranges. Il me sembla voir une multitude de ces religieux (du couvent de la Pace à Chieri) les vêtements en lambeaux courir en sens opposé les uns des autres. L'un d'eux vint me dire : - Tu cherches la paix, et ici la paix tu ne la trouveras pas. Regarde le comportement de tes frères. Autre lieu, autre moisson Dieu te prépare. - Je voulais poser quelques questions à ce religieux, mais un bruit me réveilla et je ne vis plus rien."¹⁴⁵

N'était-ce pas un avertissement céleste ? Cependant les mois se succédaient. Giovanni était entré en rhétorique. Ses représentations à succès cachaient au public des tourments secrets. Que faire ? Son confesseur le renvoyait obstinément à lui-même. "En cette affaire, répondait-il, il faut que chacun suive ses propensions, non pas les conseils d'autrui"¹⁴⁶. C'était sage. Mais don Maloria désolait un garçon perpétuellement à la recherche d'un père et d'un guide. Lui-gi Comollo, son grand ami, lui trouva enfin un interlocuteur compréhensif. Le pieux Luigi conseilla à Giovanni de faire une neuvaine de prières, au cours de laquelle il exposerait le problème à son oncle, le curé Comollo de Cinzano. "Le dernier jour de la neuvaine, je me confessai et communiai en compagnie de mon incomparable ami, écrira don Bosco ; puis j'entendis une messe et en servis une autre au duomo à l'autel de la Madonna delle Grazie (Notre-Dame des Grâces)"¹⁴⁷. "Rentrés chez nous, nous avons de fait trouvé une lettre de D. Comollo conçue en ces termes : - Tout attentivement considéré, je conseillerais à ton camarade de surseoir à son entrée au couvent. Qu'il revête l'habit clérical et, tandis qu'il fera ses études, il connaîtra mieux ce que Dieu veut de lui. Qu'il ne craigne nullement de perdre sa vocation, car, par la retraite et les pratiques de piété, il surmontera tous les obstacles"¹⁴⁸. La teneur exacte de la réponse du curé de Cinzano, à qui don Bosco adulte attribuait ici des idées qui lui étaient devenues familières, demeurera toujours problématique. Quoi qu'il en soit, ce pasteur pru-

dent prévenait toute décision prise dans le brouillard de l'incertitude.

Giovanni Bosco se prépara de son mieux à une vêtue cléricale désormais imminente. "Je me suis sérieusement appliqué à ce qui pouvait contribuer à me préparer à la vêtue cléricale. L'examen de rhétorique une fois passé, je soutins celui de l'habit cléricale à Chieri, précisément dans les locaux actuels de la maison de Carlo Bertinetti ..."¹⁴⁹, un immeuble situé via della Madonnetta, n. 22, à quelques dizaines de mètres du duomo¹⁵⁰. Le chanoine archiprêtre Burzio assumait la responsabilité d'un examen, qui devait normalement se dérouler à Turin. Mais, en raison du choléra qui sévissait alors dans la capitale, une circulaire de l'archevêque Fransonî aux curés du diocèse avait jugé l'acte impossible là-bas et demandé de prendre des dispositions en conséquence¹⁵¹.

Au cours du mois de septembre 1835, Giovanni Bosco, en vacances à Castelnuovo, se composait un visage authentiquement cléricale. Il se livrait à de pieuses lectures, que, avouait-il, "à ma honte, j'avais jusqu'alors négligées", et s'efforçait de prendre des allures ecclésiastiques. Il évitait les fantaisies jugées trop séculières !

"J'ai cependant continué de m'occuper des enfants. Je leur racontais des histoires, les entretenais en de plaisantes récréations, je leur faisais chanter des cantiques ; j'observais que beaucoup d'entre eux, bien que déjà grands, étaient très ignorants des vérités de la foi. Je me mis à leur enseigner les prières quotidiennes et les vérités essentielles de la foi. C'était une espèce d'oratoire où venaient une cinquantaine d'enfants, qui m'aimaient et m'obéissaient comme si j'avais été leur père."¹⁵²

Le 28 août, le conseil municipal de Castelnuovo lui avait délivré un Etat familial particulièrement élogieux sur lui-même : "La conduite dudit Gioanni a toujours été celle d'un

bon garçon, honnête, édifiant, aux moeurs excellentes, et donnant les meilleures espérances de sa personne ..."¹⁵³.

Giuseppe Cafasso

Au cours de ces vacances, deux prêtres l'aidèrent efficacement à préparer son entrée au séminaire : le curé de Castelnuovo Antonio Cinzano¹⁵⁴ et un compatriote récemment ordonné, appelé Giuseppe Cafasso¹⁵⁵.

Giuseppe Cafasso était apparu pour la première fois à Giovanni Bosco au temps de don Calosso, quelque cinq années auparavant, quand lui-même avait quinze ans et que Cafasso, déjà clerc, en avait dix-neuf¹⁵⁶. La rencontre avait eu lieu en 1830 lors d'une fête locale du hameau de Morialdo, le jour de la Maternité de Marie, c'est-à-dire le deuxième dimanche d'octobre¹⁵⁷. La scène dialoguée à la porte de la petite église de Morialdo - qui était dans les Memorie dell'Oratorio une copie de la description de la Rimembranza storico-funebre de Cafasso en 1860 - restitue l'opposition des tempéraments des deux jeunes gens : un Giovanni Bosco sportif, amateur de jeux et de bruit, et un Giuseppe Cafasso frêle, réservé et d'une piété déjà monacale. La voici tout entière.

"On s'empressait chez soi ou à l'église. Certains baguenaudaient, jouaient ou s'amusaient à leur guise. Seule une personne se tenait éloignée du spectacle. C'était un clerc de petite taille, aux yeux scintillants, aux manières affables, au visage angélique. Il était appuyé contre la porte de l'église. Je fus comme séduit par tout son extérieur. Aussi, bien que je n'eus alors que douze ans (Erreur, il en avait quinze), désireux que j'étais de lui adresser la parole, je m'approchai et lui dis : "Monsieur l'abbé, vous désirez sans doute voir quelque chose de notre fête ? Je vous conduirai volontiers là où vous voudrez." D'un geste gracieux, il me fit signe d'approcher et se mit alors à m'interroger sur mon âge, mes études, si j'avais fait ma première communion, si

j'allais souvent à confesse, où j'allais au catéchisme, et à me poser d'autres questions du même genre. Je répondis volontiers, puis, pour le remercier de son affabilité, je répétai ma proposition de l'accompagner pour voir quelque spectacle ou quelque nouveauté. "Mon cher ami, reprit-il, les spectacles des prêtres sont les cérémonies de l'église ; plus elles sont célébrées avec piété, plus nos spectacles sont intéressants. Nos nouveautés sont les pratiques de la religion, lesquelles sont toujours neuves. Aussi faut-il les fréquenter assiduellement. J'attends seulement que l'on ouvre la porte de l'église pour pouvoir y entrer." Je m'enhardis à poursuivre la conversation et j'ajoutai : "C'est vrai ce que vous dites. Mais il y a un temps pour tout, un temps pour aller à l'église et un temps pour se divertir." Il se mit à rire et conclut par ces mémorables paroles, qui ont été comme le programme de toute sa vie : "Celui qui embrasse l'état ecclésiastique se vend au Seigneur. Rien de ce qui se passe dans le monde ne doit lui tenir à coeur, sauf ce qui peut contribuer à la plus grande gloire de Dieu et au bien des âmes." Tout émerveillé, je voulus connaître le nom de ce clerc, tant ses paroles et son attitude reflétaient l'esprit du Seigneur. Je sus que c'était le clerc Giuseppe Cafasso, étudiant en première année de théologie (Au vrai, sur le point d'entamer sa troisième année de théologie), dont j'avais plusieurs fois entendu parler comme d'un miroir de vertu"¹⁵⁸.

En août 1835, Giuseppe Cafasso, ordonné prêtre le 21 septembre 1833, allait commencer sa dernière année au Convitto ecclesiastico de Turin¹⁵⁹, une institution que nous allons bientôt retrouver. Son directeur, frappé par les qualités intellectuelles et spirituelles du jeune prêtre, envisageait peut-être déjà de faire de lui un auxiliaire.

La vêtture ecclésiastique

Giovanni Bosco, de plus en plus convaincu qu'il devait changer de vie, en garde contre ses inclinations et les séductions mondaines, entendait faire ses études ecclésiastiques dans un séminaire. (Ce qui n'était pas requis dans le diocèse de Turin.) Mais la pension d'un séminariste, même au régime minimum de vingt lires mensuelles¹⁶⁰, coûtait cher, et il était pauvre. Ses amis se démenèrent. Si les souvenirs de don Stefano Febbraro étaient exacts, don Caffasso prit langue avec le curé Cinzano pour lui obtenir d'entrer au séminaire de Chieri sans dépenses trop lourdes. Et, en la compagnie du jeune Bosco, non averti, paraît-il, don Cinzano entreprit une démarche auprès du directeur du Convitto, le théologien Guala, à Rivalba, où ce prêtre très riche disposait d'une villégiature. La rencontre donna de bons résultats.

Il fallait réunir les éléments du nouveau costume. Des bienfaiteurs locaux les lui offrirent pièce par pièce. Il eut ainsi une soutane, un chapeau et un manteau.¹⁶¹

Finies les pirouettes, adieu aux spectacles publics et aux tours de prestidigitatation, en octobre 1835 Giovanni Bosco se préparait à la vêtture ecclésiastique dans la prière et le recueillement. Son salut éternel ou son éternelle perdition dépendaient de ce moment décisif, pensait-il¹⁶² conformément à une idéologie alors courante. Il fit une neuvaine de prières, se confessa, communia et, enfin, se présenta à l'église de Castelnovo le jour de la Saint Raphaël Archange (25 octobre 1835)¹⁶³.

Le curé Cinzano procéda lui-même à la cérémonie de vêtture avant la messe solennelle du jour. Giovanni suivit le rite avec émotion.¹⁶⁴

L'office avait été pieux, la suite le fut moins. Elle déçut le nouveau clerc engoncé dans sa soutane. "J'avais l'air d'une marionnette en costume neuf, qui se présentait au public pour être vue"¹⁶⁵. Ce jour était celui de la fête locale de Bardella, l'un des hameaux de Castelnuovo. Le curé emmena au banquet son clerc probablement aussitôt réticent. Et le repas le désola. Il y avait une si grande distance entre le mode de vie sérieux et réglé qu'il s'était efforcé d'adopter dans ses semaines de préparation, et les rires, les cris, la mangeaille, la boisson et les plaisanteries des convives : hommes et femmes, civils et ecclésiastiques, tous plus ou moins débridés, qu'au retour il ne put s'empêcher de confier au curé son désappointement : "D'avoir vu des prêtres bouffonner presque éméchés au milieu des convives, m'a presque dégoûté de ma vocation. Si je savais devoir être un prêtre comme ceux-là, je préférerais déposer cet habit et vivre en pauvre séculier, mais en bon chrétien." Don Cinzano essaya de le rassurer. Sans grand succès apparemment : Giovanni Bosco avait changé.¹⁶⁶

Il prenait de grandes résolutions de vie austère. L'image du clerc sobre, digne et grave conçue par le concile de Trente et que ses formateurs ecclésiastiques lui représenteront avec persévérance s'imposait désormais à lui. "Durant les années précédentes je n'avais pas été un scélérat, mais un dissipé, un vaniteux occupé à toutes sortes de parties de jeux, d'acrobaties, de tours d'adresse et autres de même genre, qui récréaient momentanément, mais n'apaisaient pas mon coeur"¹⁶⁷. Désormais il ne se rendrait plus aux spectacles publics sur les foires et les marchés, on ne le verrait plus dans les bals et les théâtres, et, si possible, il ne participerait plus aux banquets de fêtes. Plus jamais de tours d'adresse, de prestidigitation, de démonstration sur la corde ; plus de violon, plus de chasse. "Tout cela

était jugé contraire à la gravité et à l'esprit ecclésiastique"¹⁶⁸.

Le clerc Bosco vivra donc dans la retraite, il sera tempérant quant à la nourriture et la boisson et ne prendra que le temps de repos indispensable à sa santé. Il servira son Dieu par des lectures religieuses, qui remplaceront les lectures profanes auxquelles il s'était, jugeait-il, trop adonné. Il combattra de toutes ses forces les écueils de sa chasteté : pensées, propos, actes, s'imposera quotidiennement un peu de méditation et de lecture spirituelle et racontera chaque jour au moins une histoire édifiante, quand ce ne serait qu'à sa mère. Il écrivit ces décisions, nous explique-t-il, puis, pour se les graver dans l'esprit, se rendit devant une image de la sainte Vierge, les lut, formula une prière et promit à Marie de les observer "au prix de n'importe quel sacrifice"¹⁶⁹.

En cette fin du mois d'octobre 1835, le clerc Giovanni Bosco, de Castelnuovo, vêtu selon les règles, pécuniairement sans grands problèmes et spirituellement très dispos, allait pouvoir franchir la porte du séminaire.

N o t e s

1. Sur la Restauration en Piémont, Charles Félix et les journées de 1821, voir par exemple Luigi BULFERETTI, "La Restaurazione", dans le collectif Nuove questioni di storia del Risorgimento e dell'unità d'Italia, Milan, Marzorati, 1961, t. I, p. 387-456 ; Narciso NADA, Dallo Stato assoluto allo Stato costituzionale. Storia del Regno di Carlo Alberto dal 1831 al 1848, Turin, Comitato di Torino dell'Istituto per la storia del Risorgimento italiano, 1980 ; et, tout

simplement, Gabriele DE ROSA, Storia contemporanea, Minerva Italica, réimpression 1986, p. 7-57.

2. "I Principi, come i ministri reduci dagli esili, trovarono con beneficio d'inventario tenersi la polizia, la burocrazia, più, le imposte, gli eserciti fuor di proporzione, e via via ; ma il buon ordine giudiziario ed amministrativo, l'impulso alle scienze ed al merito, l'uguaglianza delle classi, il miglioramento e l'aumento delle comunicazioni, la libertà di coscienza e tant'altre ottime parti del governo del gran guerriero se le getteranno dietro le spalle. In Italia, in ispecie, lo stato politico, il despotismo nuovo, potè definirsi : Napoleone vestito da gesuita. La lancia d'Achille in mano di Tersite. Due paesi si distinsero in quest'avveduta e previdente politica : Roma e Torino ..." (Massimo d'AZEGLIO, I miei ricordi, première partie, chap. IX, éd. cit., p. 190).

3. Raccolta degli Atti del Governo di S. M. il Re di Sardegna dall'anno 1814 a tutto il 1832, vol. XII (dal 1^o gennaio a tutto dicembre 1822, n° 1270 al 1427), Turin, Ferrero, Vertamy e comp., 1845, p. 514-557. Ces pages ont été reproduites par S. CASELLE, Giovanni Bosco a Chieri, 1831-1841. Dieci anni che valgono una vita, Turin, Acclain, 1988, p. 54-63.

4. Dans les villes principales, les écoles secondaires dites "royales" étaient entretenues par l'Etat ; ailleurs, les écoles dites "publiques" l'étaient par les municipalités.

5. Développons les initia de ces prières latines. C'était : "Actiones nostras, quaesumus, Domine, aspirando praeveni, et adjuvando proseguere, ut cuncta nostra oratio et operatio a te semper incipiat, et per te coepta finiat. Per Christum Dominum nostrum. Amen". Et : "Agimus tibi gratias, omnipotens Deus, pro universis beneficiis tuis. Qui vivis et regnas in saecula saeculorum. Amen."

6. MO 54/27-30.

7. MO 55/45-49, 82/69-71.

8. La date de l'entrée de Giovanni Bosco à l'école communale de Castelnuovo ne peut être déterminée qu'approximativement durant l'hiver 1830-1831, entre le 21 novembre 1830, jour de la mort de don Calosso, et avril 1831, quand don Virano fut nommé curé de Mondonio d'Asti.

9. MO 45/89-94. Disons ici que don Bosco préférait pour le prénom Giovanni la sonorité piémontaise Gioanni, proche

du français Jean.

10. D'après MO 46/109 à 47/136.

11. L'un comme l'autre avaient pourtant bonne réputation auprès de leur curé. Dans un rapport du curé Sismondo pour 1820-1821, le vicaire de Castelnuovo Emanuele Virano, natif de Poirino, était donné comme ayant 33 ans, "di ottimi costumi" ; "attende indefessamente all'esercizio del suo impiego ed è capace per una parrocchia". Le même rapport disait que l'autre vicaire, Nicolao Moglia, natif de Moncuoco, "ottimo sacerdote e confessore, da anni trenta e più esercisce con spirituale utile in questa parrocchia il suo ministero ed è capacissimo, per quanto gli permette la sua età avanzata, a dirigere qualunque parrocchia." (Relazione sui sacerdoti .., 1820-1821, Castelnuovo, parrocchia S. Andrea, Archives de l'archevêché de Turin, cité par A. GI-RAUDO, Clero, seminario e società .., p. 101.)

12. En 1885-1886, Carlo Viglietti enregistre quelques traits sur don Moglia tels que les lui racontait don Bosco. Celui-ci caricaturait le prêtre en chaire et insistait sur son mépris à son égard. Voir le carnet Memorie per cura del ch. Viglietti Carlo, 1885, p. 79-88 (D. Molia a Castelnuovo), et la reprise partielle de ces pages dans MB I, 230/3 à 231/26.

13. "... de' Becchi non potea essere che un asino" ... "Tu lascia stare di studiare il latino, è cosa troppo elevata per te, non ne capirai niente .., tu va per funghi, va per nidiate, ecco il tuo buono, in quello ci riuscirai ... Ma tu studiare il latino ..!" (C. VIGLIETTI, loc. cit., p. 82-83).

14. MO 47/138-143. Le prêtre n'est d'ailleurs pas désigné par son nom dans cette péricope.

15. MO 45/93-102.

16. Sur la période 1831-1841, ouvrage important de Secondo Caselle, Giovanni Bosco a Chieri, déjà signalé n. 3, supra. Le texte courant, qui est le plus souvent emprunté aux MB I, est fautif comme son modèle. Mais les notes très abondantes, qui furent rédigées d'après des imprimés ou des archives du lieu, sont précieuses.

17. MO 47/7-9.

18. Voir, sur le conseil de S. Caselle, Carlo DOLZA, Storia dell'antica Chieri, Chieri, tip. Gaspare Astesano, 1948, ill. En 1361, avec 6665 habitants, Chieri était plus peuplée que Turin (4220 habitants). En 1861, elle aura 15474 habitants. Mais, à cette époque, Santena était encore

rattachée à Chieri.

19. Une carte de Chieri, avec le tracé de "il torrente Tepice nelle due diramazioni in Chieri prima che fosse coperto", dans Il Tempio di Don Bosco, avril 1974, p. 53.

20. Je tire ces informations sur le Tepice de Goffredo CASALIS, Dizionario geografico-storico-statistico-commerciale degli Stati di S. M. il Re di Sardegna .., IV, Turin, 1837, p. 705.

21. D'après un plan de Chieri en 1857, reproduit dans la brochure anonyme citée chap. I, n. 94, supra : Giovanni Bosco a Chieri, 1831-1841. Dieci anni .., p. 4-5.

22. Informations sur les marchés de Chieri dans G. CASALIS, loc. cit., p. 708.

23. L'économie agricole de Chieri d'après G. CASALIS, loc. cit., p. 706.

24. D'après Bartolomeo VALIMBERTI, L'industria tessile in Chieri, Chieri, tip. Gaspere Astesano, 1938, à qui nous laissons la responsabilité de calculs certainement approximatifs. Cet auteur est cité d'après S. CASELLE, Giovanni Bosco a Chieri .., p. 37.

25. Sur le duomo, voir A. CAVALLARI MURAT, "La collégiale de Chieri", dans Congrès archéologique du Piémont, 1971, Société française d'archéologie, 129ème session, Paris, Musée des Monuments français, 1978, p. 378-386.

26. D'après G. CASALIS, loc. cit., p. 709.

27. Voir la photographie "Chieri, chiesa di San Giorgio", dans S. CASELLE, Giovanni Bosco a Chieri .., p. 26.

28. Opinion de G. CASALIS, loc. cit., p. 709.

29. Description commode des locaux scolaires dans A. GI-RAUDO et G. BIANCARDI, Qui è vissuto Don Bosco .., p. 96-97. Le plan des locaux en 1830 dans S. CASELLE, Giovanni Bosco a Chieri .., p. 72.

30. Voir les photographies des deux cortili dans S. CASELLE, Giovanni Bosco a Chieri .., p. 74, 78.

31. Lucia Maria Pianta, à qui le recensement de 1799 donnait alors 15 ans, avait épousé le 21 janvier 1802 Giuseppe Matta, dont elle avait eu deux enfants : Giovanna Maria, le 16 mai 1807, qui était vite décédée, et Giovanni Battista le 23 février 1809. D'après les archives locales consultées par S. CASELLE, Giovanni Bosco a Chieri .., p. 24.

32. Don Bosco écrira à son sujet : "Matta Giovanni Battista, de Castelnuovo d'Asti, qui fut pendant de nombreuses an-

nées maire de son pays, actuellement droguiste à Castelnovo" (MO 51, n. 1).

33. Déduction de la lecture d'un Stato nominativo degli studenti nelle pubbliche scuole della città di Chieri pendente l'anno scolastico 1831-32 (voir ce Stato dans S. CASELLE, Giovanni Bosco a Chieri ..., p. 40-43), où "Giambat.ta Matta" de Castelnovo est dit habiter avec sa mère "in casa Marchisio", et Giovanni Bosco, de Castelnovo est dit habiter chez "Matta Lucia". Voir les réflexions de S. Caselle, p. 30-31.

34. MO 47/9-11.

35. Dénommé Eustachio en MO 48/12, Placido Valimberti, né en 1803, avait été nommé professeur de cinquième le 14 octobre 1830. Il mourra à Chieri, âgé de 45 ans, le 27 février 1848. Voir les notices du Registro degli ordinati de la commune, reproduites dans S. CASELLE, Giovanni Bosco a Chieri ..., p. 38.

36. MO 48/12-18.

37. Valeriano Pugnetti (1807?-1868) fut nommé le 5 mars 1833 - donc au cours de l'année scolaire suivante - professeur de sixième, d'après le Registro degli ordinati de la commune, à la place de don Gioachino Vogliasso démissionnaire. Avec S. Caselle (Giovanni Bosco a Chieri ..., p. 40) qui nous apporte cette information, on peut supposer que don Pugnetti avait déjà remplacé don Vogliasso durant l'année scolaire 1831-1832.

38. MO 48/12-27.

39. Vincenzo Cima, qui habitait Cambiano, fut nommé professeur de quatrième le 29 octobre 1831, d'après le Registro degli ordinati, année 1831, p. 253, cité par S. CASELLE, Giovanni Bosco a Chieri ..., p. 43. La Bibliografia di Chieri d'Antonio Manno (Turin, Paravia, 1891) lui attribue deux petites publications de circonstance.

40. En MO 49/36, don Bosco donnait à ce professeur le prénom de Giuseppe.

41. L'épisode en MO 49/36-47.

42. Presque certainement un passage de : Cornelii Nepotis excellentium imperatorum vitae, quibus accedunt ejusdem Auctoris, necnon Corneliae Gracchorum matris fragmenta, et Andreae Schotti imperatorum Graeciae chronologia. Vita insuper Cornelii additur ex Gerardo Johanne Vossio ad usum Regiarum Scholarum, Taurini, ex typ. Regia, 1754, selon P. STELLA, Don Bosco nella storia della religiosità cattolica,

I, p. 42, n. 49.

43. Presque certainement Donato accresciuto di nuove aggiunte e diviso in due parti, approvato dall'eccellentissimo Magistrato della Riforma, Turin, Stamperia Reale, 1824, selon P. STELLA, ibid.

44. MO 49/48 à 50/72.

45. MO 50/73-74.

46. Sur le dominicain Giacinto dei Conti Giussiana di Cuneo (1774-1844), qui rétablit (avec quelques autres) l'ordre des dominicains en Piémont après 1814, notice de Stefano Maria VALLARO, Del ristabilimento della Provincia Domenicana di S. Pietro Martire nel Piemonte e Liguria, p. 29 ; reproduite dans S. CASELLE, Giovanni Bosco a Chieri .., p. 70.

47. MO 51/11-24.

48. MO 51/10-11.

49. MO 50/5 à 51/10.

50. MO 52/37-42.

51. MO 52/42-49.

52. Indication chronologique confirmée par la présence dans la Società dell'Allegria de Paolo Braja, qui mourut en juillet 1832.

53. MO 52/50-58.

54. Voir MO 55/45-49.

55. MO 52/59-63.

56. Voir, ci-dessus, p. 70-71, les dispositions du Regolamento delle Scuole.

57. MO 54/27 à 55/26.

58. Giuseppe Maria Marco Maloria, baptisé à Chieri le 25 mars 1802, docteur en théologie à l'université de Turin le 14 mars 1825, décédé le 2 février 1857. Sur ses qualités, voir P. STELLA, Don Bosco nella storia della religiosità cattolica, I, p. 44-45, texte et n. 56.

59. Sur ce logement, notice de S. CASELLE, Giovanni Bosco a Chieri .., p. 65.

60. MO 55/53-65.

61. MO 53/10-13.

62. Ce stupendo catechismo avait lieu l'après-midi des jours fériés dans l'église Sant'Antonio. Il était alors tenu

par le jésuite Isaja Carminati (1798-1851), entré au noviciat de Rome le 25 novembre 1814 et arrivé dans la maison de noviciat de Chieri au début de l'année scolaire 1831-1832. Voir, dans S. CASELLE, Giovanni Bosco a Chieri .., p. 50-52, les informations réunies sur ce père d'après V. Casagrandi et Sommervogel.

63. MO 54/14-26.

64. MO 52/63 à 53/70.

65. Note sur la famille Braja de Chieri d'après les recensements locaux de 1806 et 1823, dans S. CASELLE, Giovanni Bosco a Chieri .., p. 66.

66. C'était le 10 juillet 1832, date que don Bosco laissa en blanc dans MO 57/31 et qui peut être précisée à l'aide d'une information fournie par la famille demeurée en relation étroite avec don Bosco et son oeuvre. La lire en MB I, 271/2-5. Voir S. CASELLE, Giovanni Bosco a Chieri .., p. 66.

67. MO 57/28 à 58/32.

68. Le livre VIII de l'Ethique est tout entier consacré à l'amitié.

69. Dans le Giovane provveduto notamment. Voir ces Etudes préalables, fasc. II.

70. Guida angelica, ossia pratiche istruzioni per la gioventù .., Turin, Stamperia reale, 1767, p. 48 ; cité par P. STELLA, Valori spirituali .., 1960, p. 57.

71. S. PELLICO, Le mie prigioni, chap. LXIII et LXXIV.

72. S. PELLICO, I doveri degli uomini, § XIII.

73. Troisième partie, chap. XVII-XXII.

74. Troisième partie, chap. XVII.

75. Troisième partie, chap. XIX.

76. Troisième partie, chap. XX.

77. Confessions, livre X, chap. 27.

78. La tradition chrétienne sur la bonté de l'amitié fut particulièrement bien exprimée dans le De spiritali amicitia d'Aelred de Rievaulx (1110-1167). Ce texte dans le Corpus christianorum. Continuatio medievalis, I, Turnhout, 1971, p. 279-350. Pour l'époque contemporaine, outre l'article déjà ancien du Dictionnaire de spiritualité, I, Paris, 1933, col. 500-529, voir Tullo GOFFI, "Amitié", dans le Dictionnaire de la vie spirituelle, dir. Stefano De Fiores et Tullo Goffi, adaptation française de François Vial, Paris, Cerf,

1983, p. 11-24.

79. D'après l'attestation de Giuseppe Vaccarino, curé de Buttigliera, original en FdB 73 D8. Voir MB I, 277/18-24.

80. Regolamento delle scuole .., art. 178.

81. Non seulement pour Bosco, comme le disent les MO 57/20, mais aussi pour le copieur, s'il est vrai que les "45 élèves" du cours furent promus en classe supérieure, comme en assurent MO 57/15-16.

82. L'épisode en MO 56/4 à 57/27. Giovanni aurait aussi été dispensé du minerval l'année précédente et les deux suivantes (MO 57/22-27). Au vrai, il ne fut dispensé que pour 1832-1833 ; en 1831-1832, son minerval fut de 9 lires, en 1833-1834 et 1834-1835, de 12 lires, d'après les registres des Ordinati de la commune consultés par S. CASELLE, Giovanni Bosco a Chieri .., p. 74. Un bienfaiteur versait-il pour lui ?

83. Registro degli ordinati de la commune, 1833, p. 198 ; cité par S. CASELLE, Giovanni Bosco a Chieri .., p. 68.

84. Registro degli ordinati de la commune, 1833, p. 204 ; cité par S. CASELLE, Giovanni Bosco a Chieri .., p. 117.

85. Pietro Banaudi (1802-1885), né à La Brigue, docteur en théologie, avait, en 1824, quitté son diocèse de Nice pour celui de Turin, ville où il mourra en 1885.

86. MO 63/26-29.

87. MO 58/41-47.

88. Dans une maison Vergnano, actuellement au 3, via Palazzo di Città. Voir une photographie de l'immeuble dans S. CASELLE, Giovanni Bosco a Chieri .., p. 87.

89. Giovanni Pianta, 62 ans, était le frère de Lucia Matta, née Pianta. Il avait avec lui sa femme Maria Chiesa, 57 ans, un fils Giacomo, 25 ans, et la femme de celui-ci Domenica Beruto, 24 ans. D'après le recensement de 1835, reproduit dans S. CASELLE, Giovanni Bosco a Chieri .., p. 84. Remarquons une fois encore que les âges indiqués par les recensements sont souvent faux. Les Pianta ne demeurèrent pas à Chieri au-delà de 1835, selon S. CASELLE, ibid.

90. Une photographie du local, dans S. CASELLE, Giovanni Bosco a Chieri .., p. 86.

91. Témoignage de Gioanni Pianta le 10 mai 1889, recueilli en Documenti XLI, 12 (transposition en MB I, 290/32 à 291/2).

92. MO 62/7 à 63/25.

93. Elia Foa avait 79 ans en 1834, d'après le recensement de cette année-là, recopié dans S. CASELLE, Giovanni Bosco a Chieri .., p. 108. Sur les juifs à Chieri, Sergio TREVES, Gli Ebrei a Chieri, 1416-1848, coll. di Storia Chierese, éd. Cronache Chieresi, 1974 ; signalé par S. CASELLE, ibid., p. 34. Plan de la Juiverie de Chieri dans S. CASELLE, ibid., p. 112.

94. Arbre généalogique de la famille Lévi dans S. CASELLE, Giovanni Bosco a Chieri .., p. 115.

95. MO 65/3-12.

96. MO 65/12 à 67/58.

97. Son nom était Bella Pavia. Elle avait eu quatre enfants : Abigaille, née en 1813 ; Jacob, né en 1816 ; Ricca Stella, née en 1818 ; et Rachel-Debora, née en 1822, selon l'arbre généalogique référé ci-dessus, n. 94.

98. MO 67/60 à 68/103.

99. Probablement le P. Isaja Carminati, le praefectus catechismi. Voir ci-dessus, n. 62.

100. Informations complémentaires aux MO d'après les actes de la confraternité de l'Esprit Saint, recopiés dans S. CASELLE, Giovanni Bosco a Chieri .., p. 113-114.

101. Le baptême de Jonas en MO 68/104 à 69/121.

102. Don Bosco se trompait quand il faisait des deux Bertinetti le parrain et la marraine de Luigi (MO 69/118-119). L'acte de baptême de Santa Maria della Scala eut la forme suivante dans le registre de 1834 : "Il 10 agosto io Sebastiano Schioppo, teologo e canonico curato, coll'autorizzazione dell'illustrissimo e reverendissimo arcivescovo di Torino, ho battezzato solennemente un giovane ebreo chierese di nome Giacomo (!) Levi, di diciotto anni e gli ho imposto i nomi di Luigi, Giacinto, Lorenzo, Ottavio, Maria Bolmida. Fungevano da padrini il signor Giacinto Bolmida e la signora Ottavia Maria Bertinetti." (Voir la copie de l'acte dans S. CASELLE, Giovanni Bosco a Chieri .., p. 113-114).

103. En 1838, Luigi Bolmida résidait dans la "casa Bertinetti", selon le recensement de cette année-là, recopié dans S. CASELLE, Giovanni Bosco a Chieri .., p. 110. Cette maison était adjacente à celle de Tomaso Cumino, un logeur

dont nous allons parler.

104. Le 14 octobre 1840, Luigi Bolmida épousera au duomo Maria Teresa Balbiano. Secondo Caselle a suivi sa descendance jusqu'en 1957. Voir Giovanni Bosco a Chieri ..., p. 114-115.

105. Don Lemoyne attestait au procès de canonisation de don Bosco (ad 13, POS 112) qu'il l'avait vu rendre visite à don Bosco. Ce devait être dans les années où il faisait fonction de secrétaire du saint.

106. MO 77/4-13.

107. Voir dans MO Ceria, p. 76, h.-t., la photographie de la couverture d'un fascicule de cette Biblioteca popolare ossia Raccolta di opere classiche italiane e di greche e latine tradotte, a modico prezzo, Turin, Giuseppe Pomba, 1830.

108. MO 77/15 à 79/41.

109. Témoignage de don Giacinto Ballesio, ad 13, POS 85.

110. J. GAUME, Le Ver rongeur des sociétés modernes ou le paganisme dans l'éducation, Paris, Gaume frères, 1851, 416 p. Plus tard don Bosco s'en inquiètera. Son disciple Francesco Cerruti écrira en 1883 : "Tutti sappiamo infatti che la religione greca e latina poggiava sul politeismo e sull'insediamento d'una natura corrotta, la morale sulla lotta cogli stoici o sull'accordo cogli epicurei fra l'orgoglio ed il senso, le lettere e le arti sulla rappresentazione del mondo finito della natura, la politica sulla giustificazione del latrocinio col nome di conquista, l'economia sociale sul principio brutale della schiavitù, mentre la pedagogia sollevando eccessivamente l'autorità a scapito della libertà introduceva il più sozzo dispotismo nella famiglia e nella nazione con l'innalzare a irrefragabile quell'impero ferocemente assoluto del padre sulla moglie ed i figli, dello Stato sui sudditi." (F. CERRUTI, Storia della pedagogia in Italia, Turin, 1883, p. 117-118).

111. Il racontait à Viglietti qu'un jour, dans la classe de don Moglia, à Castelnuovo par conséquent, cinq camarades lui avaient sauté sur les épaules l'un par-dessus l'autre, qu'il les avait ainsi transportés bien serrés jusque sur la place de l'église, puis était rentré en classe avec son fardeau. "Jette-les par terre", grondait don Moglia ... (C. VIGLIETTI, Memorie per cura del ch. Viglietti Carlo, 1885, p. 88-94 ; voir MB VI, 215/28 à 216/29). Un trait semblable, le même peut-être, avait auparavant été raconté à D. Ruffino (Cronache 1861-62-63, p. 68-69, passé en MB I, 131/2-14), mais logé cette fois à Chieri pendant l'année de rhétorique.

112. Le récit du premier contact a d'abord paru dans les Cenni storici sulla vita del chierico Luigi Comollo .., Turin, 1844, p. 13-15. Il fut répété en MO 59/52 à 60/83.

113. Sur cette amitié, voir l'article de Juan CANALS PUJOL, "La amistad en las diversas redacciones de la vida de Comollo escrita por san Juan Bosco", RSS V, 1986, p. 221-262.

114. MO 60/87 à 61/114.

115. MO 61/115-119.

116. D'après les Cenni storici ... Luigi Comollo .., cit., chap. 1.

117. MO 61/120-125.

118. MO 61/127-131.

119. G. MORETTI, Copie non conforme, trad. fr., Casterman, 1960, p. 92-93.

120. D. RUFFINO, Cronache 1861-62-63, p. 111, 140. Répété et légèrement gommé en MB I, 119/10-11.

121. D'après un témoignage d'origine encore indéterminée en MB I, 311/15-18.

122. Paragraphe sur les jeux en MO 69/4 à 71/37.

123. MO 71/38-41. - En 1834, Tomaso Cumino, d'Andezeno, 65 ans, sa femme Genoveffa Defilippi, 63 ans, et la soeur de Cumino, Margherita, 41 ans, habitaient sur la via Maestra, actuellement au numéro 24, via Vittorio Emanuele, d'après la notice du recensement de 1835. Voir S. CASELLE, Giovanni Bosco a Chieri .., p. 121. Emplacement de cette maison dans A. GIRAUDO et G. BIANCARDI, Qui è vissuto don Bosco .., p. 104.

124. MO 71/38-54.

125. Don Burzio avait pris possession de sa charge le 9 septembre 1833. Il la conservera jusqu'à sa mort, le 20 janvier 1847, à l'âge de 69 ans. D'après Bartolomeo VALIMBERTI, Spunti storico-religiosi sopra la città di Chieri. Il Duomo, Chieri, 1928, p. 326, cité par S. CASELLE, Giovanni Bosco a Chieri .., p. 133.

126. L'épisode en MO 71/55 à 73/112. Il faut peut-être répéter qu'en pareille occurrence, où nous dépendons entièrement d'un récit et d'une scène dialoguée de don Bosco, il est vain de prétendre reconstituer l'événement avec exactitude. Il paraît assuré que Giovanni Bosco fut accusé de magie et dut se défendre devant le chanoine Burzio. Où et

surtout comment, il est difficile d'en être assuré.

127. Photographie du viale della Porta Torinese dans S. CASELLE, Giovanni Bosco a Chieri .., p. 105. - Ici comme ailleurs, l'auteur répugne à traduire studente par étudiant, terme qui désigne, dans le français contemporain, les élèves de l'enseignement supérieur. Collégien serait plus exact, mais il n'y avait pas de collège à Chieri.

128. Notre conteur affectionnait cette formule impressionnante, qui ne l'engageait sur aucun chiffre.

129. Ce petit pont était situé à l'angle de l'actuel viale di Porta Torinese et de l'aduel viale Fasano. La rivière est aujourd'hui recouverte. Voir S. CASELLE, Giovanni Bosco a Chieri .., p. 102.

130. Il convient de lire ici les Memorie dell'Oratorio : "Chi mai puo' esprimere gli applausi della moltitudine, la gioia de' miei compagni, la rabbia del saltimbanco, e l'orgoglio mio, che era riuscito vincitore, non contro i miei condiscipoli, ma contro un capo di ciarlatani" (MO 76/64-67). Dans son récit consciencieux de l'épisode en MB I, 311/19 à 315/18, don Lemoyne eut soin de remplacer orgoglio par soddisfazione.

131. Voir, dans S. Caselle, Giovanni Bosco a Chieri, p. 22-23, le plan de Chieri, et p. 106, une gravure où l'on distingue cette auberge.

132. MO 74/4 à 77/83.

133. G. FILIPELLO, ad 12um, POCT 1398.

134. En MB I, 249/28 à 250/6, la formule a été glosée et gauchie notamment par un : "Vado a studiare perchè voglio consecrare la mia vita pei giovanetti".

135. Le texte situe ces hésitations au temps de la rhétorique (MO 79/3-4), mais la suite fait entendre qu'elles avaient pris de l'intensité dès le temps des humanités, année au cours de laquelle Giovanni Bosco se fit inscrire au couvent de la Pace.

136. MO 79/6 à 80/18. - Les certe abitudini del mio cuore ont donné du souci aux biographes de don Bosco. Don Lemoyne les élimina purement et simplement de sa copie entre guillemets en Documenti I, 153 d'abord, en MB I, 286/15 ensuite, copie pourtant introduite en ce dernier cas par la formule : "il nostro Giovanni lascio' scritto una pagina di umiltà ammirabile". Don Ceria estima qu'il s'agissait de l'orgueil, parce que, un peu plus bas, don Bosco avait écrit : "... la superbia, che nel mio cuore aveva messe profonde radici ..." Voir MO Ceria, 79, n. à la ligne 10.

137. Voir, dans P. STELLA, Don Bosco nella storia della religiosità cattolica, I, p. 46-47, n. 59-61, les citations tirées de La saggia elezione (Rome, 1828) du jésuite piémontais Carlo Gregorio Rosignoli ; des Opuscoli relativi allo stato religioso d'Alphonse de Liguori ; de l'anonyme Guida angelica, ossia pratiche istruzioni per la gioventù ... (Turin, 1767) ; ou encore de Gesù al cuor del giovane (Rome, 1833) de Giuseppe Zama-Mellini.

138. Voir, dans S. CASELLE, Giovanni Bosco a Chieri .., p. 81, la reproduction d'un dessin de Clemente Rovere, 1852 : "Chieri. Chiesa e convento della Pace dei Francescani". Sur la même page, notice historique de ce couvent, recopiée sur Bartolomeo Valimberti, Spunti storico religiosi sopra la città di Chieri.

139. D'après un état du gardien du couvent daté du 23 février 1835 pour le recensement de cette même année, document reproduit dans S. CASELLE, Giovanni Bosco a Chieri .., p. 81-82.

140. Comme le suppose S. CASELLE, Giovanni Bosco a Chieri .., p. 82-83.

141. MO 80/19-27.

142. L'épisode Bernardo Nicco, un camarade de Giovanni Bosco, qui deviendra effectivement religieux franciscain pour le reste de sa vie, apprenant à Bosco qu'il est attendu pour un examen préalable chez les franciscains de Turin, cet épisode a probablement un fond véridique, mais n'est certainement pas fondé sur les "memorie di D. Bosco", comme l'assurait Secondo Caselle, Giovanni Bosco a Chieri .., p. 97 : "Nelle memorie di D. Bosco troviamo ...", à la suite des MB I, 301/1 : "Nelle memorie di D. Bosco troviamo ...". Dès les Documenti I, 153, don Lemoyne avait en effet interpolé cet épisode, mis ainsi sous la plume de don Bosco, à l'intérieur du chapitre des Memorie dell'Oratorio racontant l'inscription chez les franciscains. On lisait en MO 80/27-28 : "Feci pertanto dimanda ai conventuali riformati, ne subii l'esame, fui accettato ..." Etc. On eut entre guillemets en Documenti I, 153 : "... Feci pertanto domanda ai Conventuali Riformati. Mentre attendeva la risposta e a nessuno aveva palesato ..." Suivait l'épisode Nicco, qui se terminait par : "Andai adunque al convento di S. Maria degli Angioli in Torino, subii l'esame, fui accettato ..." Il retrouvait là MO 80/28.

143. Précisions découlant d'une note d'après registre, que don Lemoyne recopia en marge des Documenti I, 153, et qui passa de là en MB I, 301, n. 1. La lettre originale

figure (ou a figuré) aux Archives Centrales Salésiennes, ancienne cote : 83-I-6 (a.p.). On ne comprend pas bien pourquoi don Ceria (MO Ceria, 80, n. à la ligne 20), selon une chronologie qui sera reprise par P. Stella (Don Bosco nella storia della religiosità cattolica, I, p. 45, n. 57), affirmait que Giovanni Bosco se présenta le 18 et fut accepté le 28 avril, alors que la notice du franciscain Costantino, unique source à cet endroit, ne connaissait que la seule date du 18 avril.

144. MO 81/42-43.

145. MO 80/29 à 81/37.

146. MO 81/37-41.

147. Voir, dans S. CASELLE, Giovanni Bosco a Chieri ..., p. 141, une photographie de la chapelle de la Madonna delle Grazie au duomo de Chieri.

148. MO 81/43-57.

149. MO 81/58-62.

150. Photographie récente de l'immeuble dans S. CASELLE, Giovanni Bosco a Chieri ..., p. 143.

151. Reproduction d'un exemplaire de la circulaire, datée du 1er septembre 1835, à l'adresse du curé de San Giorgio, Chieri, dans S. CASELLE, Giovanni Bosco a Chieri ..., p. 142.

152. MO 82/75 à 83/85.

153. "Stato di famiglia del sig. Bosco Gio.", dans un Registro degli ordinati, vol. VI, de la commune de Castelnovo, à la date du 28 août 1835. Recopié dans S. CASELLE, Giovanni Bosco a Chieri ..., p. 140. Ce texte n'apparaît pas en MB I.

154. Ce prêtre (1804-1870) avait succédé à don Giuseppe Sismondo (1771-1826?) dans la cure de Castelnovo.

155. Sur Giuseppe Cafasso (que don Bosco orthographiait : Caffasso), personnage important dans ce récit, Taurinen. Beatificationis et canonizationis Servi Dei Josephi Cafasso sacerdotis saecularis collegii ecclesiastici taurinensis moderatoris ..., Rome, typ. Guerra et Mirri, 1906-1922, 5 vol. ; G. BOSCO, Biografia del Sacerdote Giuseppe Caffasso esposta in due ragionamenti funebri, coll. Letture cattoliche, Turin, 1860 ; G. COLOMBERO, Vita del Servo di Dio D. Giuseppe Cafasso ..., Turin, 1895 ; L. NICOLIS DI ROBILANT, Vita del venerabile Giuseppe Cafasso ..., Turin, 1912, 2 vol.

156. Giuseppe Cafasso, né à Castelnuovo le 15 janvier 1811, avait fait des études de philosophie cléricale entre 1826 et 1828, puis, entre 1828 et 1833, des études de théologie commencées à Turin et terminées à Chieri. Il sera ordonné prêtre le 21 septembre 1833.

157. La date du deuxième dimanche d'octobre, consacré à la Maternité de Marie, est fournie par don Bosco dans la Rimembranza storico funebre dei giovani dell'Oratorio di San Francesco di Sales verso il Sacerdote Caffasso Giuseppe, loro insigne benefattore, Turin, 1860, p. 18-20. Le choix de l'année 1830 - alors qu'en MO don Bosco optait pour 1827 - résulte du rapprochement que lui-même y faisait entre cet événement et la mort de don Calosso en 1830. Voir MO 41/6 à 42/11.

158. MO 42/11 à 43/49.

159. Où il était entré comme élève le 28 janvier 1834.

160. Sur les deux régimes, l'un à 30 lires, l'autre à 20 lires mensuelles, voir A. GIRAUDO, Clero, seminario e società ..., p. 230-231.

161. Ces informations pécuniaires et matérielles proviennent de trois témoignages du procès de canonisation de don Bosco : M. Rua, ad 12, POCT 4047-4048 ; G. Cagliero, ad 12, POS 88 ; F. Cerruti, ad 12, POS 90 ; et surtout d'une longue lettre d'un ancien condisciple de Giovanni, le prier d'Orbassano Stefano Febbraro, datée du 2 février 1891 et éditée en Documenti XLIII, 8-9. Don Lemoyne fit en MB I, 366/20 à 367/16, un centon de ces divers témoignages.

162. MO 85/4-8.

163. Don Bosco écrivait : "le jour de la Saint Michel (oct. 1834)". La date a été rectifiée d'après la lettre de vêtue et de cléricature de l'archevêque Frasoni, elle-même datée du 23 novembre 1835. Voir FdB 73 D9.

164. MO 85/8 à 86/25.

165. MO 86/30-31.

166. MO 86/26 à 87/57.

167. MO 87/59-63.

168. MO 88/72-73.

169. Ces résolutions en MO 87/64 à 88/97. Don Bosco, qui ne les avait très probablement pas conservées, les a reconstituées pour les Memorie dell'Oratorio.

C h a p i t r e I I I

LE SEMINARISTE

Le séminaire de Chieri en 1835

Les années précédentes, Giovanni Bosco avait souvent longé sur la via Maestra de Chieri la façade de l'église San Filippo, derrière laquelle s'élevait un ancien couvent transformé depuis peu en grand séminaire pour le diocèse de Turin.

La construction avait environ cent soixante-dix ans. En 1664, une famille bienfaitrice, les Broglia, avait donné aux religieux philippins cet emplacement et les bâtisses qui l'occupaient alors. Les philippins y avaient construit un beau couvent et une église dédiée à leur saint fondateur Philippe Néri. L'église avait été consacrée le 29 juin 1681. En 1801, la tourmente révolutionnaire avait supprimé la congrégation de l'Oratoire et transféré la propriété du couvent à la municipalité de Chieri. Le décret d'appropriation demandait toutefois à la commune de prendre soin de l'église afin que les offices continuent à y être régulièrement célébrés. Cette situation dura peu. Sous la Restauration, le couvent philippin avait d'abord brièvement ressuscité. La municipalité avait ensuite utilisé les lieux pour y établir un petit collège, les archives communales, le logement du desservant de San

Filippo. Enfin un décret royal, qui remettait le couvent à l'archevêque de Turin "pour l'éducation des jeunes clercs", avait été signé le 14 octobre 1828. Et, en décembre suivant, le chanoine Icheri di Malabaila, recteur du séminaire de Turin - qui, en l'occurrence, faisait fonction de maison-mère - en avait pris possession, pour y commencer bientôt les travaux indispensables. En novembre 1829, soixante-seize clercs avaient pu inaugurer la première année scolaire du nouveau séminaire de Chieri¹.

La lourde bâtisse de deux étages, en forme de U, encyclait une cour spacieuse. A son rez-de-chaussée, on trouvait la porterie, le parloir, la cuisine, le réfectoire, la chapelle intérieure et quelques salles ; au premier étage, des salles d'étude, deux chambrées (ou dortoirs), l'appartement du recteur et la bibliothèque ; au deuxième étage, les logements des autres supérieurs, l'infirmerie et des chambrées². Un corridor unissait le séminaire à l'église San Filippo, qui y était accolée. C'était un vaste édifice de style baroque du dix-septième siècle. Au-dessus des autels, des toiles de maîtres exprimaient quelques-unes des grandes dévotions de l'endroit : saint François de Sales face à la Vierge et l'Enfant, saint Philippe Néri et Marie-Immaculée.

Le premier article du Regolamento du nouveau séminaire signifiait aux séminaristes la raison de leur présence en un tel lieu. Elle n'était pas d'ordre scolaire ou scientifique, mais de formation à l'esprit ecclésiastique par la piété et l'enseignement. "Le séminaire, y lisait-on, est une pépinière d'arbres élus, plantés par les mains mêmes du céleste agriculteur, autrement dit de jeunes gens choisis qui s'y réunissent dans l'unique but de se former à l'esprit ecclésiastique sous la direction de maîtres éminents,

afin de devenir un jour de parfaits hommes de Dieu, tant par leur solide piété que par leur doctrine suffisante, capables de remplir tous les devoirs d'un véritable ecclésiastique pour la plus grande gloire de Dieu et la commune édification des fidèles qui composent l'Eglise de Jésus Christ." L'archevêque qui promulguait ce règlement voulait en conséquence que "la piété et ^{la} crainte de Dieu fussent les qualités premières de qui veut vivre dans notre séminaire, pour que, jetant dans leurs tendres coeurs de profondes racines, elles puissent par la suite produire de bons fruits de vertu pour la commune édification de notre diocèse"³.

L'ecclésiastique du temps relevait d'un état social très particulier, avec un esprit, des moeurs et des devoirs qui lui étaient propres. Le séminaire y préparait le futur prêtre.

L'entrée de Giovanni au séminaire

Le 30 octobre 1835, le nouveau clerc Giovanni Bosco franchit le seuil de l'auguste maison tout à fait dans les dispositions souhaitées par son archevêque. Il s'était ingénié depuis plusieurs mois à développer en lui un esprit de réserve et de componction, qui lui était assez étranger. La veille du départ, à Castelnuovo, son trousseau préparé, sa mère, à sa façon un peu rude, l'avait chapitré. Regardant son fils avec une certaine perplexité, elle lui aurait dit (selon les Memorie dell'Oratorio) :

"Mon Gioanni, tu as revêtu l'habit sacerdotal ; j'en ressens toute la consolation qu'une mère peut ressentir devant le bonheur de son fils. Mais souviens-toi que ce n'est pas l'habit qui honore ton état, c'est la pratique de la vertu. Si jamais tu venais à douter de ta vocation, ah ! de grâce, ne déshonore pas cet habit. Quitte-le tout de suite. Je préfère avoir un pauvre paysan plutôt qu'un fils infidèle à son devoir. Quand tu es venu au monde, je t'ai consacré à la sainte Vierge ; quand tu as commencé tes études, je t'ai re-

commandé la dévotion à notre Mère ; je te recommande maintenant d'être entièrement à Elle. Aime tes compagnons dévots de Marie ; et, si tu deviens prêtre, recommande et propage toujours la dévotion à Marie."⁴

Giovanni pénétra non sans angoisse dans l'enceinte de l'ex-couvent philippin. Il salua les supérieurs du séminaire et prépara son lit dans la chambrée qui lui était assignée. Puis, en la compagnie de Guglielmo Garigliano, l'un de ses meilleurs amis d'école, qui rentrait avec lui au séminaire⁵, il entreprit la visite des lieux : les dortoirs, les corridors et enfin la cour. Là le clerc Bosco leva les yeux jusqu'au sommet du bâtiment et distingua près du cadran solaire la formule latine : Afflictis lentae, celeres gaudentibus horae (Lentes aux affligés, les heures courent rapides aux coeurs joyeux). Il aurait alors confié à Garigliano : "Voilà notre programme. Soyons toujours joyeux et le temps passera vite."⁶ Une réflexion bien digne de deux anciens membres de la Société de l'Allégresse.

Aussitôt rentrés, la bonne centaine de séminaristes⁷ était prise en main entre le 30 octobre et le 3 novembre par une sorte de retraite spirituelle, baptisée "triduum" de début d'année. Giovanni s'appliqua à le bien suivre⁸. Cependant son inquiétude persistait. Pour tenter de la dissiper, il cherchait un guide autour de lui. Le théologien Ternavasio, professeur de philosophie, le vit arriver. "Comment, au séminaire, faire son devoir et satisfaire ses supérieurs ?", lui demanda-t-il. Le "digne prêtre" ne se perdit pas en considérations compliquées : "Une seule chose : par l'accomplissement exact de tous vos devoirs." Point final ! Giovanni comprit qu'il le renvoyait au règlement :

"Je suivis ce conseil et m'employai de tout mon coeur à l'observance des règles du séminaire. Je ne faisais pas de différence entre les appels de la cloche en classe, à l'étude, à l'église ou au réfectoire, à la récréation ou au

repas. Et cela m'attira l'estime de mes supérieurs."⁹

Ces supérieurs à satisfaire étaient en très petit nombre : le recteur Sebastiano Mottura, quarante ans¹⁰ ; le directeur spirituel, appelé habituellement "préfet pour la piété", Giuseppe Mottura, trente-sept ans¹¹ ; le professeur de philosophie Francesco Ternavasio, vingt-neuf ans ; le professeur de théologie Lorenzo Prialis, trente-deux ans ; enfin, le répétiteur de théologie, le théologien Innocenzo Arduino, vingt-neuf ans¹². Il y avait aussi Matteo Testa, cinquante-trois ans, qui était recteur de San Filippo, confesseur et responsable des conférences de spiritualité et de morale au séminaire¹³. Le "préfet pour la piété" n'y exerçait qu'une direction externe : pratiques religieuses, liturgie, bonne tenue des séminaristes ; il ne les confessait pas¹⁴. Le "répétiteur" dirigeait les "répétitions" de théologie et les cercles d'études des séminaristes en fonction des traités enseignés par le professeur¹⁵. Les supérieurs confiaient à des séminaristes dits "préfets" des charges disciplinaires secondaires dans les dortoirs et à la chapelle. Telles étaient les personnes dont le clerc Giovanni Bosco voulait conquérir les bonnes grâces, quand il prenait contact avec le séminaire de Chieri.

Le "bon séminariste" de Chieri

Les règles du séminaire que, fidèle au conseil de don Ternavasio, Giovanni décida d'appliquer consciencieusement, étaient rassemblées dans un corpus, qui lui était "intimé et lu à haute voix au réfectoire au début de chaque année scolaire"¹⁶. Elles définissaient avec une minutie surprenante l'emploi du temps du séminariste, les obligations de ses maîtres et ses modèles de comportement de futur ministre de l'autel, soit à l'intérieur de la maison : en étude, à l'é-

glise, à table ..., soit à l'extérieur quand il avait l'occasion de sortir.

Ce règlement, dérivé des Costituzioni pel Seminario Metropolitano di Torino (constitutions du séminaire archidiocésain de Turin), que l'archevêque Chiaveroti avait promulguées en 1819¹⁷, a subsisté dans un manuscrit de la main du chanoine Sebastiano Mottura, édicté sans date par l'archevêque Luigi Franson, à la tête du diocèse de Turin depuis 1831¹⁸. Le texte, qui a toutes chances d'avoir été celui auquel Giovanni Bosco fut soumis en 1835, comptait huit chapitres distribués en articles : 1) Della pietà e del servizio della Chiesa (De la piété et du service de l'Eglise) (14 articles), 2) Del canto gregoriano (Du chant grégorien) (4 articles), 3) Dello studio, ripetizioni e circolo (De l'étude, des répétitions et du cercle) (3 articles), 4) Di quelli che aspirano agli ordini (Des aspirants aux ordres) (2 articles), 5) Dell'infermeria (De l'infirmierie) (1 article), 6) Della polizia, del pranzo, della ricreazione e del passeggio (De la propreté, du repas, de la récréation et de la promenade) (8 articles), 7) Del modo di contenersi in seminario (De la manière de se comporter au séminaire) (13 articles), 8) De' doveri de' prefetti (Des devoirs des préfets) (12 articles).¹⁹

Il était visiblement destiné de préférence à des gens d'origine modeste et rustique, peu habitués au savon, ignorants des règles communes de la politesse en société, à table ou dans la conversation. Leur contemporain français Julien Sorel avait trouvé leurs pareils au séminaire de Besançon. "Le reste des trois cent vingt-et-un séminaristes ne se composait que d'êtres grossiers qui n'étaient pas bien sûrs de comprendre les mots latins qu'ils répétaient tout le long de la journée. Presque tous étaient des fils de paysans, et ils aimaient mieux gagner leur pain en récitant quelques mots latins qu'en

piochant la terre ..."²⁰ Mais Stendhal avait peut-être trop méchante langue. Lisons donc le vénérable évêque de Belley du temps, Mgr Devie, alors âgé de soixante-quinze ans. En 1842 ce prélat d'expérience écrivait : "Les jeunes prêtres, même ceux qui sont pieux, n'ont pas toujours le ton de bonne compagnie, ce langage honnête, ces manières mesurées, ces mouvements réguliers et cependant aisés, qui sont l'ouvrage de l'éducation de famille et qu'on acquiert naturellement quand on n'a pas toujours demeuré à la campagne. Ce défaut, on le leur passe : la Révolution ayant éloigné du sanctuaire les enfants de familles qui avaient de la fortune, il a fallu prendre ce qui se présentait, et il s'est présenté de très bons sujets sous le rapport des talents et de la piété, mais on remarque chez plusieurs ... un second défaut qui consiste à laisser apercevoir une grande estime d'eux-mêmes : disposition qui les rend suffisants, tranchants, si j'osais, j'ajouterais pédants et insolents. Ils entrent dans une société sans se douter qu'ils manquent à toutes les règles de la politesse ; ils prennent le coin de la cheminée, adressent la parole avec confiance et familiarité à des personnes qu'ils n'ont jamais vues, arrangent le feu sans que le maître de maison les en prie, s'emparent de la conversation, débitent des nouvelles, argumentent, crient à tue-tête, etc."²¹ Le diocèse de Mgr Devie était contigu avec la Savoie et donc avec les Etats sardes.

Le Regolamento du séminaire de Chieri dessinait un portrait du "bon séminariste", propre, policé, dévot et observant, celui que Giovanni Bosco, natif du hameau perdu des Becchi, s'efforçait de reproduire dès les dernières semaines de l'année 1835.

Au signal (5 h 30 en hiver, reculé progressivement de quart d'heure en quart d'heure jusqu'à 4 h 30 durant le

printemps), le "bonséminariste" de Chieri se levait promptement et, après avoir élevé son coeur vers Dieu, s'habillait "en silence" et "avec modestie". Au bout d'un quart d'heure, sur les indications du préfet séminariste, il récitait l'Angélus (chap. I, art. 2). "Le decorum requiert de faire disparaître de la personne du clerc toute trace de vile et désagréable malpropreté", enseignait le Regolamento. Le séminariste refaisait son lit, se peignait, se lavait les mains avec soin, veillait à supprimer les taches de ses vêtements et changeait de linge au moins une fois par semaine (chap. VI, art. 1). Deux fois par semaine, il balayait l'allée de son lit (chap. VI, art. 2). Quand la demi-heure du lever était écoulée, il se rendait à la chapelle intérieure pour y réciter les prières communes (chap. I, art. 2). Ces prières terminées, il écoutait le texte de la méditation que le préfet ou le vice-préfet de la chapelle lisait "lentement" et "avec les pauses convenables", puis assistait à la messe "avec dévotion". Nul n'avait le droit de sortir de la chapelle sans grave nécessité et sans la permission du "préfet pour la piété" (chap. I, art. 3). Le bon séminariste passait alors une heure en salle d'étude. Là il demeurait silencieux "pour ne pas déranger ses voisins", revoyait ses cours et ne lisait, même sur les matières enseignées, que les livres à lui autorisés par le recteur. En effet, au début de l'année scolaire, il avait remis à celui-ci une liste de tous les livres en sa possession et, selon les circonstances, le recteur lui en permettait ou en défendait la lecture. Il ne flânait pas. Car, "après la piété, l'application à l'étude est souverainement nécessaire pour former efficacement un digne ecclésiastique" (chap. III, art. 1). Vers 8 h 15, le bon séminariste absorbait son petit déjeuner (réduit à un petit pain) ; et, entre 8 h 45 et 11 h 45, suivait

de son mieux les trois heures réglementaires de classe de la matinée. A 12 h, au réfectoire, avant de s'asseoir, il attendait debout et en silence la bénédiction de la table (chap. VI, art. 4). Pendant la majeure partie du déjeuner, il écoutait "en silence" une lecture faite par l'un de ses compagnons. Il veillait en mangeant à "ne pas maculer la nappe, le banc et le mur", à "ne rien jeter sous lui ou au milieu de la salle", à ne pas "rompre du pain inconsidérément" (chap. VI, art. 3) ; et ne sortait pas avant la fin du repas et les grâces qui les concluaient (chap. VI, art. 4). Une visite communautaire au saint-sacrement, à la chapelle évidemment, suivait (chap. I, art. 4). L'après-midi ressemblait beaucoup à la matinée : entre 12 h 45 et 14 h 45 une heure de récréation, une demi-heure d'étude et une demi-heure de travail de groupe, appelé circolo (cercle) ; de 14 h 45 à 17 h, deux heures de cours et chapelet récité en commun "avec dévotion et prononcé distinctement" (chap. I, art. 5) ; entre 17 h et 20 h, deux heures d'étude et une heure de "répétition" de cours ; et, à 20 h, dîner (cena) avec lecture publique comme au déjeuner, repas suivi de trois quarts d'heure environ de récréation. A la fin de cette récréation vespérale, le bon séminariste récitait avec ses condisciples les prières du soir, faisait son examen de conscience, répondait aux litanies de la sainte Vierge et, en silence, se retirait dans son dortoir (chap. I, art. 6). Il était environ 21 h 30. A 22 h, toutes les lumières devaient être éteintes²². Le séminariste apprenait ainsi à construire en soi le digne prêtre de l'avenir dans la prière, l'étude et le silence, ce silence qui imprégnait la majeure partie de sa journée.

Le jeudi, les trois heures de philosophie ou de théologie de la matinée étaient remplacées par une heure de chant grégorien, exercice que sanctionnait un examen au début du

carême (chap. II, art. 4), une heure sur les "cérémonies liturgiques" et une heure d'instruction morale. Une promenade en groupe remplaçait les leçons d'après-midi (chap. VI, art. 6). (Les visites aux séminaristes étaient alors autorisées.)

Les dimanches et jours de fête, notre séminariste suivait un programme différent, mais également dense et contraignant. Lever retardé d'une demi-heure, office des matines et laudes de la très sainte Vierge et messe de communion dans la chapelle intérieure. Après quoi, tout le séminaire se rendait en cortège au duomo pour la messe chantée. Le "préfet pour la piété" veillait au défilé de ses jeunes clercs deux à deux, diurnal en main, sur la via maestra d'abord, puis, à travers la place aux Herbes, la via San Domenico et la via del Teatro, jusqu'à la place du duomo. Supposé fidèle à la règle, le bon séminariste marchait "avec modestie et gravité" sous les yeux d'une population qui, souvent, le connaissait bien. Enfin, dans l'église, il allait prendre au chœur la place qui lui était assignée (chap. I, art. 13). Pendant l'office, il chantait de son mieux les parties grégoriennes, s'efforçait d'éviter les "dissonances" et d'"observer les pauses marquées par l'astérisque au milieu du verset" ; il se levait, s'asseyait, s'agenouillait, s'inclinait ou se découvrait quand il y avait lieu. S'il servait à l'autel, il accomplissait les gestes prescrits "posément, avec gravité et un véritable esprit de religion". A la sacristie, il observait un silence parfait et évitait toute familiarité (fort tentante, on le conçoit) avec les étrangers (chap. I, art. 14). Au séminaire, le dimanche après-midi était rempli par les offices et les heures d'étude.

"Si un comportement poli et civil est nécessaire à qui vit en société, il le doit être d'autant plus à des jeunes gens réunis en communauté pour être spécialement consacrés

au Seigneur", observait le Regolamento (chap. VII, art. 1). A l'intérieur de l'institution, le bon séminariste se conformait donc aux règles sociales habituelles dans ses relations avec les trois "classes" de personnes qu'il côtoyait : "respect, obéissance et révérence envers ses supérieurs", "civilité et courtoisie affectueuse (amorevolezza) envers ses compagnons", "humanité et cordialité envers les domestiques" (chap. VII, art. 1, suite).

Selon le recensement de 1835, cinq hommes constituaient la domesticité du séminaire : "Pogliano Michele, 40 ans ; Prato Giuseppe, 45 ans ; Tassarotti Giuseppe, 50 ans ; Garabello Vittorio, 45 ans ; Sereno Francesco, sacristain, 25 ans"²³. Le Regolamento ne les oubliait pas. "Ordre est donné à tous de traiter avec charité les personnes attachées au service du séminaire et de s'abstenir de paroles ou de gestes inconvenants à leur égard. Si l'un des domestiques venait à manquer à son devoir, il ne serait jamais permis au clerc séminariste de le réprimander ; il pourrait évidemment l'avertir charitablement de son erreur et aviser aussitôt le supérieur pour qu'il le corrige ou le punisse selon le cas" (chap. VII, art. 12).

Le séminariste devait d'abord penser à sa propre tenue. Il savait qu'il lui était interdit de fumer et de détenir des armes (chap. VII, art. 2) ; de jouer aux cartes et aux dés (chap. VII, art. 4) ; de jouer au ballon, parce que, à ce jeu, on risque "très facilement de casser les vitres" (chap. VII, art. 5) ; et d'introduire dans le séminaire "des aliments, des liqueurs, des vins, du café", ou encore des instruments de musique sans la permission expresse du recteur (chap. VII, art. 3). De façon générale, il pratiquait avec ses compagnons les règles du savoir-vivre et veillait à ce que ses façons de parler et de se comporter soient

"dignes, douces et polies" (chap. VII, art. 9). Il ne se montrait pas vaniteux, ne prétendait pas passer pour "bel esprit", ne s'arrogeait pas "le droit de décider en toutes choses", ne se permettait pas de traiter autrui d'"ignorant", de le tourner en dérision ou de l'affubler de surnoms (chap. VII, art. 8). Les ex-valets de ferme devaient renoncer à des habitudes prises au contact du bétail. Le "bon séminariste" de Chieri évitait de "faire du tapage", "de crier, siffler, chanter, courir précipitamment et sans souci des convenances dans les escaliers, les galeries, les dortoirs ou les corridors, aussi bien pendant les heures d'étude et de silence que pendant celles des récréations et des détentes" (chap. VII, art. 10). Le bon prêtre du dix-neuvième siècle avait appris au séminaire une règle de vie, un mode spécifiquement cléricale de comportement et de pensée fondé sur la discipline intérieure et extérieure, la maîtrise des gestes et des paroles, l'ordre et la mesure²⁴.

Le séminariste Bosco se pliait à ce régime. Il appréciait la vie de piété de son séminaire. "On accomplissait fort bien les pratiques de piété. Chaque matin, messe, méditation, chapelet²⁵ ; à table lecture édifiante. En ce temps-là, on lisait la Storia ecclesiastica de Bercastel"²⁶. Chaque quinzaine, confession obligatoire. Il déplorait seulement que l'on n'eût pas prévu la communion sacramentelle quotidienne dans le programme des journées. Pour communier en semaine, il devait se faufiler dans l'église San Filippo à l'heure du petit déjeuner, pour rejoindre ensuite ses condisciples en étude ou en classe²⁷. Certains jeux de mouvement (les barres) ou de société (les tarots, permis certains jours) lui plaisaient tellement, il refaisait si volontiers les parties en esprit que, nous dit-il, il éprouva bientôt du scrupule à y participer et qu'il finit même par y renon-

cer tout à fait²⁸. L'"esprit ecclésiastique" l'imprégnait de plus en plus. Promenades et cercles des temps libres lui convenaient pour les raisons les plus sérieuses : il pouvait alors discourir "de choses agréables, édifiantes et scientifiques". Le circolo, institution réglementaire (chap. III, art. 3), bien qu'unie à la récréation, lui était "fort utile pour l'étude, la piété et la santé". Des questions étaient présentées et des réponses avancées. Certains séminaristes de nature réservée, Garigliano par exemple, se contentaient à peu près d'écouter ; d'autres, comme Domenico Peretti (1816-1893), qui sera curé de Buttigliera de 1850 à sa mort, avaient toujours des problèmes à soumettre. Bosco était, nous apprend-il, "président et juge sans appel" du groupe. Était-ce lui qui, en certains cas, prenait l'initiative de partager entre les membres du cercle les difficultés des questions complexes ? "Dans un laps de temps déterminé, chacun devait préparer la solution du point dont il avait été chargé"²⁹.

Bosco évoluait à plusieurs titres. Le séminaire introduisait le clerc dans une classe sociale instruite, polie en même temps que dévote. Plusieurs échelons le séparaient du contadino. Au séminaire, la nourriture ordinaire était infiniment plus variée que dans les cascine. Beaucoup de pain, mais aussi beaucoup de viandes, de veau et d'agneau en particulier. Les repas de fête étaient de véritables banquets. "... le dimanche 8 décembre 1839, la liste des achats du cuisinier Giuseppe Jacquemin aligne six dindons, 1 lièvre, 15 grives, 2 kilos de brochets, 400 grammes de truffes, du stracchino (fromage tendre de Lombardie), du gruyère, de la charcuterie, du saucisson, de la salade, des endives, du céleri, des cardons, du "pain d'Espagne garni", sorte de gâteau fourré"³⁰ L'Immaculée Conception fut bien marquée à table à Chieri en 1839.

L'état sacerdotal et ses exigences selon Mgr Chiaveroti

Le séminaire de Chieri, qui moulait ainsi Giovanni Bosco, avait été l'une des principales réalisations de l'archevêque Chiaveroti, à la tête du diocèse de Turin de 1818 à 1831³¹. Dès son élection antérieure au siège d'Ivrea, il avait eu pour programme de trouver et de former des prêtres³². A Turin, il persévéra. Ce moine courageux et intelligent avait tenu à infuser à son clergé une haute idée de l'état sacerdotal.

Au temps de la Révolution française, les prêtres piémontais - nombreux - consacraient fréquemment leur temps à des tâches lucratives non sacerdotales. Mgr Chiaveroti leur mit sous les yeux un type de prêtre évangélique, authentique pasteur d'âmes, sur lequel ils auraient à se modeler. "Le Christ a choisi les ministres principaux de son Eglise pour être pasteurs des âmes qu'il a rachetées de son sang", rappelait-il³³. Le sacrement de l'ordre les élève à un état particulier, au triple sens social, moral et spirituel. Laissons tout son sens à ce terme scolastique. Selon saint Thomas, "l'état, au sens propre, est une position particulière (quandam positionis differentiam), non pas quelconque, mais conforme à la nature de l'homme et avec une certaine stabilité (secundum modum suae naturae quasi in quadam immobilitate)". Et saint Thomas d'ajouter que "l'état requiert l'immobilité dans la condition de la personne (ad statum requiritur immobilitas in eo quod pertinet ad conditionem personae)"³⁴.

"C'est de cette définition, nous dit-on justement, qu'il convient de tirer les deux caractères majeurs qui définissent le concept d'état dans la pensée sociale des clercs, du Moyen Age au XIXe siècle : un caractère de permanence et de stabilité, qui détermine un mode de penser la société civile dans

lequel la condition sociale de l'individu serait donnée pour toute la durée de son existence (...), et un caractère de connaturalité de l'état à la personne, déterminant tout un ensemble de comportements, de règles, d'habitus, de vertus d'état et de devoirs d'état, pour parler comme les moralistes de l'époque moderne, qui inscrivent la dimension sociale de l'existence au coeur de morales, voire de spiritualités spécifiques et différenciées"³⁵.

Le sacrement de l'ordre situait l'homme qui en était l'objet dans un status sacré de ministre des dons de Dieu aux hommes avec pouvoirs correspondants. Cet homme devenait, entre Dieu et l'humanité, intermédiaire second du Christ, prêtre et médiateur unique. "Réalisez, écrivait après tant d'autres Mgr Chiaveroti à ses prêtres, qui vous représentez, et, avec le pouvoir dont vous avez été revêtus par Dieu, annoncez sa loi aux populations, de telle sorte que vos auditeurs ne révèrent pas un homme, mais Jésus même qui parle en vous"³⁶.

L'archevêque de Turin, en conformité avec ce principe et la tradition tridentine qui en avait tiré les conséquences, voulait des séminaires créateurs d'habitus conformes à ce status sacré de prêtre pasteur, obligeant à des devoirs et à des vertus propres. Le sacerdoce étant conçu comme un état, il fallait, au temps de la formation du prêtre, unir étroitement en un seul individu un enseignement et une éducation, la transmission d'un savoir et la formation d'une personnalité, pour rendre stables, permanents et même connaturels pour toute une vie, des attitudes et des comportements, des façons de penser, de dire et de faire, qui caractérisaient le clerc et le différenciaient du reste de l'humanité ³⁷.

Les devoirs de cura animarum - devoirs d'état au sens propre - étaient inhérents à ce status, selon l'archevêque Chiaveroti. Les ministres de l'Eglise ancienne, non seulement

faisaient passer au second plan les commodités et les intérêts matériels, mais n'hésitaient pas à donner leur vie et à verser leur sang pour gagner au Christ des âmes "délivrées des liens du démon". Malheureusement, continuait-il, "combien se dispensent de la cura animarum, combien peu consentent, non seulement à prendre la charge ordinaire des âmes, mais la seule charge vicairie, ou encore à rendre un service temporaire de cette sorte, à moins peut-être d'y être fermement priés"³⁸. Dans les villages et sur les alpages, déplorait-il, rares sont les ouvriers de la sainte cause, parce que trop de prêtres sont plus soucieux de gains et d'honneurs que de sauver des âmes³⁹. Il se tournait vers eux, les exhortait et les suppliait même de ne pas oublier leur devoir propre et de raviver dans leur coeur le feu de la charité, pour n'être pas réduits à présenter au jour de leur mort des excuses inconsistentes au tribunal de Dieu⁴⁰. Vous opposez des ennuis de santé ? "Ils ne brûlent pas d'une grande charité ceux qui, par souci de leur propre santé, craignent, selon la formule, de bouger un doigt quand il s'agit de pourvoir au salut éternel de leur prochain"⁴¹. Toute une théologie du salut sous-tendait son raisonnement. Les objections pécuniaires étaient particulièrement insoutenables au sentiment de l'archevêque. On rétribue insuffisamment les travaux pastoraux ! Mais saint Paul, qui, pourtant, affirmait le droit de l'apôtre à un juste salaire, se contentait du nécessaire pour se nourrir et se couvrir, "fervebat enim in eo caritas et studium lucrandi Deo animas fratrum suorum" (car brûlaient en lui la charité et le zèle pour gagner à Dieu les âmes de ses frères). Que dire de ceux qui, avant d'accepter un bénéfice, en calculent soigneusement le revenu et, s'il est important, sont prêts à tout pour l'obtenir, alors que si "vaste est le champ pour paître le troupeau et maigre le bénéfice à tirer par le pasteur", ils l'évitent parce qu'indigne de leur

personne et se dérobent, même si on les en prie ! Un bon pasteur pense à paître ses brebis, non pas soi-même !⁴² Fréquente est l'excuse d'incapacité. Elle doit être repoussée, car, si nul ne naît maître, on se forme pour le devenir. Et puis, le champ spécifique du prêtre est l'administration des sacrements, et nul autre engagement ne devrait le distraire de ce devoir. Le problème du salut obsédait l'archevêque comme tous ses fervents contemporains. Il s'agit d'âmes rachetées par le Christ, s'exclamait-il, qui, sans le service sacerdotal, "aeternum sont periturae" (sont sur le point de périr éternellement) ! Et il trouvait, pour mieux bousculer ses prêtres, des accents que saint Bernard n'eût pas désavoués : "La vigne du Seigneur ce sont les âmes à diriger vers le ciel. Mais pour quelle raison un prêtre imaginerait-il cultiver la vigne du Seigneur, alors qu'il ne pourvoit qu'à ses aises, qu'il ne se délecte qu'en des études profanes, qu'il se contente de célébrer la messe et de réciter son bréviaire, ou encore s'il est impliqué dans des affaires séculières ?"⁴³ Il y beaucoup de manières de se rendre utile dans la vigne du Seigneur, remarquait-il : la catéchèse aux enfants, l'enseignement, la prédication de la parole de Dieu, les salutaires avertissements et le simple bon exemple⁴⁴.

Des devoirs il passait aux vertus d'état. L'état sacerdotal réclame une vertu de générosité non pas commune, mais héroïque. "Le prêtre se vend à Dieu", dit Cafasso à Giovanni Bosco lors de leur première rencontre. Le jeune clerc faisait probablement écho à son archevêque, pour qui le prêtre était une victime de la charité. "Qu'est-ce en effet qu'un curator animarum (curé au sens premier), sinon une victime de la charité envers Dieu et son prochain ?"⁴⁵ Il est donc prêt à tout endurer : veilles, peines physiques, angoisses morales devant les misères, les scandales et les insensibilités des

chrétiens, même quand sa réputation en pâtit, que ses paroles et ses actes sont mal interprétés et que, calomnié, il ne peut se défendre. L'archevêque secouait les faibles. "De bonnes paroles, vénérables frères ! Car vous n'avez pas encore résisté jusqu'au sang, vous n'avez pas encore donné votre vie pour vos brebis, comme il convient à un bon pasteur. Vous avez donc bien vite oublié ce que Jésus Christ a prédit à ses disciples : voici que moi je vous envoie parmi les loups ? Faut-il alors s'étonner si les divins oracles se réalisent ? Pourquoi ne pensez-vous pas davantage à l'extraordinaire bénéfice qui vous est réservé dans la bienheureuse et éternelle jouissance de Dieu ?"⁴⁶

Dans ses épîtres au clergé d'Ivrea, Chiaveroti avait, si-tôt élu, dénoncé les vices et exalté les vertus de l'état sacerdotal⁴⁷. Il diagnostiquait les maux : superficialité spirituelle, mondanité, incurie du ministère ; et indiquait les remèdes : fuite du monde et des conversations mondaines, vie retirée pour méditer les choses divines et remplir son devoir (lettre du 16 décembre 1817) ; attention scrupuleuse à la chasteté par la vigilance et la tempérance (lettre du 17 décembre 1818) ; se garder de l'avarice, génératrice de mesquinerie en soi et d'hostilité et de mépris dans les populations, et donc supporter éventuellement la pauvreté et l'indigence de son état (lettre du 3 décembre 1819) ; imprégner sa vie de prière par la lecture du bréviaire, les oraisons jaculatoires, la méditation, les exercices spirituels annuels ou bisannuels (lettre du 6 décembre 1820) ; et, par-dessus tout, ressentir l'impérieux devoir de travailler aux diverses tâches du ministère pastoral (lettre du 15 décembre 1821)⁴⁸.

Les vertus propres à l'état ecclésiastique, vertus d'un état qui situe un homme dans l'ordre sacré du Christ, étaient

pour Mgr Chiaveroti, celles réclamées par la charité pastorale : le zèle dans le don de soi, la patience, la droiture d'intention, le détachement des biens matériels et la prudence "première des vertus morales". Le zèle primait. Ce n'est ni la simple habitude, ni la vaine gloire, ni la jouissance d'un bénéfice, ni l'intérêt moral ou financier, qui meuvent le prédicateur de l'Evangile enflammé par une fervente charité : il ne pense qu'à prêcher Jésus Christ⁴⁹. Mgr Chiaveroti avait enseigné aux prêtres des diocèses de Turin et d'Ivrea le Da mihi animas, caetera tolle, qui se serait bientôt le leit-motiv de Giovanni Bosco.

Il avait été entendu. Après la mort de l'archevêque en 1830, dans ces deux diocèses, les prêtres occupés à des activités profanes - tellement nombreux sous l'Ancien Régime - non engagés dans la pastorale directe et, à divers titres, solidaires de la vie, de la culture et des aspirations de leurs catégories sociales d'origine, disparaissent rapidement ou sont absorbés dans l'unique monde clérical, qui se définit comme état social à part, visiblement distinct des autres, non seulement par les habitudes de vie, mais par la mentalité, les usages et les relations⁵⁰. Au séminaire, Giovanni Bosco pénétrait dans un monde clérical rénové et aux frontières morales mieux afferries.

L'année du séminariste

Parce que le séminaire cultivait avant tout la piété du séminariste, de pieux exercices et de pieuses journées scandaient son année scolaire à Chieri⁵¹.

Il se confessait réglementairement au moins deux fois par mois, soit le samedi, soit la veille des fêtes principales. A ces occasions, il remettait au confesseur un billet portant son nom, celui du confesseur et la date de la confession,

billet que le confesseur signerait et transmettrait au recteur. Un "livre des confessions", tenu scrupuleusement avec les dates des confessions et les noms des confesseurs, enregistrait les signes de la fidélité du séminariste au sacrement de pénitence. Un système de notations à la suite de chiffres conventionnels désignant le confesseur (deux points, un seul point, aucun point) y disait s'il avait certainement (deux points) ou probablement (un seul point) communiqué le lendemain de sa confession⁵². Le séminariste Bosco retrouva progressivement son confesseur des années précédentes, le chanoine Giuseppe Maria Maloria. Il ne se confessa que deux fois à lui (le 30 janvier et le 11 juin 1836) au cours de sa première année scolaire. Mais, à trois ou quatre exceptions annuelles près, il le préféra définitivement durant les cinq années scolaires qui suivirent. Le chanoine Maloria revit donc presque chaque semaine le clerc Bosco au long de ses années de théologie. Le confesseur joignait vraisemblablement ses conseils à ceux du maître spirituel dans le discorsetto morale tenu chaque jeudi pour former le séminariste à l'esprit ecclésiastique, nourrir sa piété et exciter son zèle apostolique⁵³.

Avec les offices quotidiens et hebdomadaires, les pratiques et les rites religieux communs de l'Eglise du temps : processions, rogations, prédications de carême, jeûnes et neuvaines diverses, alimentaient régulièrement la piété des séminaristes. On jeûnait au séminaire "toutes les vigiles de précepte, tous les samedis non festifs, sauf en cas d'un jour de jeûne en cours de semaine" ; et, durant le carême, après vingt-et-un ans, le lundi, le mardi et le jeudi, c'est-à-dire, au bout du compte, tous les jours à l'exception du dimanche, puisque la règle commune obligeait alors à jeûner le mercredi, le vendredi et le samedi de carême.

Moments importants de formation à l'"esprit ecclésiasti-

que", un triduum ouvrait l'année scolaire du 30 octobre en soirée au 3 novembre en matinée et huit jours d'exercices spirituels la coupaient entre le mercredi de la Passion après-midi et le mercredi saint en matinée⁵⁴. Chaque jour du triduum et des exercices, deux sermons dits "méditations" (matin et soir) portaient sur les thèmes traditionnels du péché, de la mort et des fins dernières ; et deux sermons dits "instructions" (en cours de journée) sur des points concrets de la vie et de la spiritualité cléricales, tels que la méditation, la prière, le bréviaire, la confession, la triple concupiscence, l'état sacerdotal, le zèle, l'eucharistie, etc. La liste conservée des prédicateurs du sacro triduo et des exercices spirituels au séminaire de Chieri entre 1834 et 1856 nous apprend que le recteur invitait pour cette tâche des membres choisis du clergé diocésain ou du monde des religieux, notamment des lazaristes, des oblats de Marie, des jésuites et des franciscains⁵⁵. Les clercs rendaient visite aux prédicateurs pour se confesser et entendre leurs conseils. Quand, en octobre-novembre 1837, le théologien Giovanni Borel prêcha le triduum d'ouverture en la compagnie du chanoine Carlo Borsarelli, "tous (les séminaristes), écrira don Bosco, cherchaient à se confesser à lui et à s'entretenir avec lui sur leur vocation pour recevoir une consigne particulière". "Je voulus moi aussi conférer avec lui sur les affaires de mon âme, ajoutait-il. Quand, enfin, je lui demandai un moyen assuré de conserver l'esprit de ma vocation au long de l'année et surtout durant les vacances, il me laissa sur ces mémorables paroles : Par la retraite et la communion fréquente on perfectionne et conserve sa vocation et l'on forme en soi un véritable ecclésiastique"⁵⁶.

Les exercices spirituels préparaient à la fête de Pâques, une neuvaine solennisée à celle de Noël. Mais ces grandes

fêtes liturgiques n'étaient pas les plus brillantes. Trois solennités principales, qu'une neuvaine préparait et que des menus plus recherchés soulignaient à table, marquaient l'année scolaire du séminariste de Chieri : le 8 décembre, l'Immaculée Conception de Marie, "la plus grande de toutes les solennités du séminaire de Turin"⁵⁷ et probablement aussi du séminaire de Chieri, dont la chapelle intérieure était dédiée à l'Immaculée ; le 29 janvier, saint François de Sales ; et, le 21 juin, saint Louis de Gonzague. Chaque fois, la célébration de ces fêtes particulières, vraies fêtes patronales des séminaristes, culminait dans le panégyrique. Les panégyriques annuels de saint François de Sales et de saint Louis de Gonzague développaient dans l'âme du clerc Bosco des sentiments d'admiration pour ces saints, au demeurant des plus sympathiques, que, pendant sa vie sacerdotale il proposerait inlassablement à l'imitation de ses disciples. Il s'instruisait de plusieurs manières.

L'enseignement de la philosophie et de la théologie

L'enseignement qu'il recevait en classe ne lui donnait pas grande satisfaction.

Il suivit d'abord des cours dits de philosophie pendant les années scolaires 1835-1836 et 1836-1837. Dans des instructions au reste traditionnelles en Piémont⁵⁸, Mgr Fransoni les répartissait avec précision quand, le 29 décembre 1835⁵⁹, il définissait la tâche du nouveau professeur Francesco Stefano Ternavasio. Ce prêtre, antérieurement répétiteur de philosophie et de théologie au séminaire de Bra, aurait "la charge de l'enseignement de toutes les parties de la philosophie, alternativement une année la logique et l'éthique, une autre année la physique et la géométrie" et recevrait pour cela quatre cents lires annuelles d'honoraires⁶⁰. Le professeur dictait ses cours et l'élève devait s'en contenter. Il reste peu de chose de ceux suivis par Giovanni Bosco en philosophie. On ne con-

naît guère que l'un de ses cahiers, intitulé : "Bosco Gioanni. - Cahier contenant des sonnets et d'autres poésies variées, 17 mai 1835", où l'on découvre à partir de la p. 61 des notes de philosophie probablement postérieures à cette date : "Introduction. L'homme cherche la vérité et aime l'honnêteté ..." Etc⁶¹. Il s'agit peut-être du texte du professeur Ternavasio. Mais trop peu en subsiste pour que l'on puisse caractériser la physionomie et l'origine des leçons relevées. Elles s'inspiraient peut-être, comme le pense Pietro Stella, des Elementa philosophiae ad Subalpinos (Eléments de philosophie pour les Piémontais) de Giuseppe Pavesio, qui les répartissait en trois tomes : Elementa logices ad Subalpinos (Turin, 1793), Elementa metaphisices ad Subalpinos (Turin, 1794) et Elementa philosophiae moralis ad Subalpinos (Turin, 1795). On relève dans ces Elementa quelques traces de sensualisme (à la manière de Condillac) et d'augustinisme⁶².

Il serait probablement injuste d'enfermer dans ces Elementa l'enseignement du professeur de philosophie du séminaire de Chieri. A la fin de la première année scolaire de Giovanni Bosco, comme premier prix de deuxième année de philosophie on décerna au séminaire de Turin, maison-mère de Chieri, les six volumes des Elementi di filosofia du baron Pasquale Galluppi da Tropea⁶³. Or ces Elementi di filosofia de Pasquale Galluppi (1770-1846), qui avaient été publiés en première édition à Naples entre 1820 et 1827 et dont les volumes figuraient très probablement sur la table de don Ternavasio quand il préparait ses cours dictés à Chieri, constituaient "le meilleur texte de philosophie pour les écoles qui ait paru jusqu'alors en Italie et qui connut une notable diffusion"⁶⁴. Galluppi, qui n'était pas un esprit banal, a publié des ouvrages profonds. "Encore aujourd'hui, assurait Michele Sciacca un siècle et demi plus tard, nous admirons ce penseur honnête qui vécut pour les études et

pour la science, et fut le premier et silencieux rénovateur de la philosophie italienne du XIXe siècle, adversaire implacable des idéologues et des sensualistes, de cette "fausse philosophie", source d'incrédulité."⁶⁵ S'il ne bénéficia pas à Chieri d'un enseignement repensé selon Antonio Rosmini, Giovanni Bosco y suivit des cours de philosophie disons ordinaires, c'est-à-dire médiocres. Son esprit très positif ne demandait certainement pas davantage.

Le clerc Bosco fut étudiant en théologie de 1837 à 1841. Les cours de ce cycle étaient, eux aussi, dictés (en latin) par le professeur. Les programmes universitaires de Turin les répartissaient en "spéculative", "dogmatique", "morale" et "Ecriture sainte"⁶⁶. A Chieri, le professeur ne procédait que par traités. Les listes Mottura de 1831 énuméraient quatorze traités de théologie dogmatique et morale. C'était : De locis theologicis, De Deo eiusque attributis, De Trinitate, De Incarnatione, De Gratia Christi, De Sacramentis in genere, De Baptismo et Confirmatione, De Eucharistiae sacramento et sacrificio, De Poenitentia, De Ordine, De Actibus humanis et de Conscientia, De Religione, De Peccatis in genere et de Peccato originali, De Iustitia et de Iure . Une suite classique au XIXe et au XXe siècle. On remarquera toutefois l'absence d'apologétique (le De Religione était vraisemblablement un traité sur la vertu de religion) et de De Ecclesia. L'histoire de l'Eglise était abandonnée à la lecture au réfectoire, l'Ecriture sainte à l'initiative des séminaristes. On déplorera bientôt la pauvreté des cours de théologie du séminaire de Chieri. L'étroitesse de ses leçons fut critiquée en 1848 par le prêtre Giacomo Perlo (1816-1898), qui en avait été élève de 1833 à 1837 : "Au séminaire les livres mêmes des auteurs les plus accrédités de théologie étaient interdits et il fallait se pelotonner dans les mesquineries des quelques notes dictées par le professeur.

Du reste, pas une goutte ni de littérature, ni d'histoire, ni de quelque autre noble discipline ; leurs livres étaient à jamais bannis hors de l'enceinte de ces saintes murailles ..."⁶⁷

Même s'il ne se montra pas aussi virulent, Giovanni Bosco reconnut avoir tiré peu de profit de cet enseignement théologique. Certes il étudia les traités avec conscience et les conclut par des notes convenables. Une excellente mémoire lui facilitait la tâche. Son curé, don Cinzano, déclarait qu'après avoir lu vingt pages d'Alasia et de Gazzaniga, deux auteurs de théologie, il était en mesure de les réciter par coeur.⁶⁸ Mais il se permit parfois de discuter le contenu de l'enseignement après l'avoir comparé avec des auteurs différents. (On lui laissait peut-être plus de latitude qu'à don Perlo.) Et cela lui attira, au moins une fois, l'algara-de d'un professeur mécontent⁶⁹. Don Giacomelli, ancien disciple de don Bosco au séminaire, racontait le 27 mars 1878 : "Voici ce qui advint entre autres au séminaire de Chieri. Don Bosco avait beaucoup de mémoire et il était très appliqué à l'étude. Mais, parfois, et même pas si rarement, il étudiait certes les leçons, mais les confrontait avec d'autres divers auteurs de théologie. Et puis il n'étudiait pas ad litteram comme c'était l'habitude. Quand il était interrogé, il savait, mais il variait parfois un peu d'opinions ; il avançait des opinions un peu différentes (de celles) du traité. Je me rappelle qu'un jour le professeur le réprimanda : Etudie le traité à la lettre comme les autres !" ⁷⁰ Par la suite, il ne parla plus guère de ses cours de théologie au séminaire, si ce n'est pour laisser entendre que sa vie sacerdotale n'y avait pas gagné grand-chose⁷¹. Les résumés qu'on lui dictait sur la Religion, Dieu Trinité, l'Incarnation, la Grâce ou les Sacrements présentaient les défauts dénoncés, peut-être non sans injustice, par Rosmini

au deuxième chapitre du Delle cinque piaghe. Il y décrivait les ouvrages qui, dans la Chrétienté, succédèrent aux scolastiques et aux théologiens. "Par ces degrés, de l'Ecriture, des Pères, des scolastiques et des théologiens, nous en sommes finalement arrivés à ces merveilleux textes, que nous utilisons dans nos séminaires, des textes qui nous infusent tant de présomption de savoir, tant de mépris pour nos ancêtres, ces livres qui, dans les siècles à venir (...) seront, à mon avis, jugés tout ce qu'il y a de plus mesquin et de plus léger dans ce qui a été écrit durant les dix-huit siècles que compte l'Eglise ; des livres, pour tout résumer en un mot, sans esprit, sans principes, sans éloquence et sans méthode ..."⁷² Depuis Erasme, les accusations contre les théologiens des écoles n'avaient pas beaucoup varié. Les discussions scolastiques stérilisent les esprits, elles compliquent la prédication de la parole de Dieu, que la fréquentation de la Bible et des Pères nourrit naturellement⁷³.

La théologie enseignée entretenait une idéologie. Des idées-mères la traversaient. La théologie dogmatique en vogue montrait l'existence sous l'angle de la prédestination ou de la libre correspondance à la grâce, sous celui du compte à rendre au divin juge dans l'attente de la vie ou de la mort éternelle. Elle encourageait à tout considérer dans la vie selon les valeurs d'éternité et comme récompense ou comme châtiment. La théologie morale, avec ses polémiques sur le probabilisme et le probabiliorisme, pensait tout le comportement humain dans le rapport entre la loi divine et la liberté de l'homme. Les actes de l'homme n'étaient que des adéquations plus ou moins réussies à cette même loi⁷⁴. Ces catégories renforçaient dans l'esprit du clerc Bosco des convictions acquises avec l'air du temps. Elles s'incrustaient en lui quand il apprenait les thèses par coeur, quitte à se contenter ensuite des condensés de doctrine chrétienne de son diocèse sur la messe, la confession ou la communion

sacramentelle.

Les lectures du séminariste Bosco

Des lectures parallèles le cultivaient efficacement. Le clerc Bosco continuait-il de fréquenter l'échoppe du libraire Elia, via della Pace ? En tout cas, il prenait goût aux lectures religieuses qui l'avaient longtemps rebuté.

"Habitué à lire les classiques durant tout le cours secondaire, accoutumé aux images emphatiques de la mythologie et des fables des païens, je n'avais pas de goût pour les choses ascétiques. J'en étais arrivé à me persuader que bonne langue et éloquence sont inconciliables avec la religion. Même les oeuvres des saints Pères (de l'Eglise) me semblaient avoir été produits par des esprits très limités, à l'exception des principes religieux qu'ils exposent avec force et clarté"⁷⁵.

Qui tant soit peu averti n'excuserait ce séminariste lettré ? A l'ère moderne, les livres ordinaires de spiritualité se distinguent en effet par la fadeur de l'expression et la superficialité de la pensée. En 1835, Giovanni Bosco n'avait certainement lu ni Tertullien, ni Jérôme, ni Augustin.

Il commença d'évoluer l'année suivante. L'Imitation de Jésus Christ, qu'il avait ouverte incidemment, le surprit par la densité des formules et la profondeur des idées.

"Au début de ma deuxième année de philosophie - en 1836 par conséquent - un jour que j'allais faire la visite au saint sacrement et que je n'avais pas de livre de prière, je me mis à lire le De Imitatione Christi sur le très saint sacrement"⁷⁶. Considérant avec attention la sublimité de ses idées et sa manière ordonnée et éloquente d'exposer ces grandes vérités, je commençai à me dire en moi-même : - L'auteur de ce livre était savant. Je repris plusieurs fois la lecture de cette aurea operetta (ce petit ouvrage en or, c'est-à-dire : ce précieux petit ouvrage) et ne tardai pas à m'apercevoir qu'un seul de ses versets renfermait une masse de doctrine et de moralité, que je n'avais pas trouvée dans les gros volumes des classiques anciens. C'est à ce livre que je dois d'avoir cessé les lectures profanes"⁷⁷.

Notre séminariste se serait alors mis à lire une série

d'ouvrages, dont il nous a laissé dans ses Memorie dell'Oratorio une liste plus ou moins précise et exacte⁷⁸. Si nous nous y fions, il commença par l'Histoire de l'Ancien et du Nouveau Testament du bénédictin français dom Augustin Calmet (1672-1737), dont la première édition avait été publiée au début du dix-huitième siècle sous le titre : Histoire de l'Ancien et du Nouveau Testament et des Juifs, pour servir d'introduction à l'Histoire ecclésiastique de M. Fleury (Paris, 1718, 2 vol. in-4°). La Biblioteca popolare morale e religiosa en dix-sept petits volumes tascabili (format de poche) de l'éditeur turinois Pomba venait en effet de répandre en 1830-1831 sa traduction italienne, qui était la Storia dell'antico e nuovo testamento e degli Ebrei. Cet ouvrage, au reste "trop étendu et de lecture trop peu attachante"⁷⁹, a constitué, avec la Guerre des Juifs et les Antiquités judaïques de Flavius Josèphe, signalés à la suite dans les Memorie dell'Oratorio, la première et véritable initiation biblique du clerc Bosco, qui ne recevait pas de cours d'Ecriture sainte dans son séminaire. Il s'est alors imprégné, non pas de théologie biblique, mais d'histoire et d'anecdotes bibliques. Les épisodes des deux Testaments reparaîtront infiniment plus souvent dans ses allocutions et ses sermons que les syllogismes scolastiques des traités sur Dieu, le Christ et les sacrements. Les Lezioni sacre sopra la divina Scrittura (Saintes leçons sur la divine Ecriture) (1ère éd., Rome, 1729) de Ferdinando Zucconi (1647-1732), autre auteur dont le nom paraît peu après sous la plume de don Bosco, leçons qui étaient de pieuses instructions morales et apologétiques à partir des textes de la Bible, l'habituèrent à en tirer des leçons catéchétiques, exercice dans lequel il deviendra bientôt expert.

Les auteurs cités ensuite lui avaient vraisemblablement

fourni de l'apologétique. Giovanni Marchetti (1759-1829), théologien de la Daterie apostolique et archevêque titulaire d'Ancyre, avait publié des Entretiens familiers sur l'histoire de la religion⁸⁰. Les conférences à la jeunesse du français Denys Frayssinous (1765-1841), réunies sous le titre de : Défense du christianisme ou Conférences sur la Religion (Paris, 1825, in-12) et aussitôt traduites en italien à Turin même⁸¹, préparaient Giovanni Bosco à ses futures batailles contre les incrédules plus ou moins marqués par les philosophes des Lumières. Ces gens, disait Frayssinous dans son discours d'ouverture, avaient formé une ligue puissante contre ce qu'ils appelaient les préjugés, "c'est-à-dire contre la religion et l'autorité". Frayssinous avait tenté de réduire leurs critiques par une argumentation dont nous n'avons pas à souligner ici les faiblesses. Il s'était étendu sur les miracles, lesquels sont, enseignait-il, possibles, discernables et vérifiables par le témoignage, et constituent un excellent moyen d'établir la vérité d'une religion. Il avait longuement disserté sur Moïse, donné comme auteur véridique du Pentateuque et historien des temps primitifs, de la création d'abord, du déluge ensuite ; sur l'autorité des évangiles, qu'il croyait démontrer avoir été composés par leurs auteurs traditionnels ; et sur l'excellence de la religion chrétienne dans ses mystères, sa morale et son culte. Sa Défense du christianisme comportait aussi des pages sur l'éducation, qui, pour être bonne, doit être religieuse et qui, pour être religieuse, doit être confiée à des hommes religieux. Successivement la Storia sacra, le Cattolico istruito et divers discours ou opuscules de don Bosco reviendront sur ces questions qu'il avait pu croire victorieusement résolues par le conférencier.

Pour s'initier à l'histoire de l'Eglise, le clerc Bosco ajoutait à l'écoute de "Bercastel" au réfectoire du séminaire la lecture personnelle de l'Histoire ecclésiastique de

Claude Fleury (1640-1723), oeuvre énorme bien qu'inachevée, dont la première édition avait été publiée à Paris en vingt volumes entre 1691 et 1723⁸². Le choix était, en un certain sens, judicieux, car "l'Histoire de Fleury fut, jusqu'à Rohrbacher, consultée par tous. Pendant la Révolution, constitutionnels et réfractaires ne cessèrent de lui demander des arguments (...) Sainte-Beuve, qui le compare à Tillemont, son contemporain (dans Port-Royal, t. IV, p. 34), proclame Fleury 'supérieur par la composition,' par l'étendue du point de vue qu'il embrasse dans ses discours généraux, par l'honorable indépendance du jugement qui combine une certaine philosophie avec la religion, par le mélange de solidité et de douceur qui résulte de tout cela' ..." ⁸³ Le clerc Bosco "goûtait" ingénument cette Histoire ecclésiastique, ignorant, écrivit-il plus tard, qu'elle était "à éviter" (pour ses propensions gallicanes ...) S'il en entreprit vraiment la lecture au séminaire comme il l'a affirmé, l'Histoire de l'Eglise du baron Henrion, écrite à partir de Bérault-Bercastel, et parue en édition italienne à Mendrisio (Tessin) entre 1839 et 1843, lui plaisait peut-être pour ses historiettes ⁸⁴.

Les Memorie dell'Oratorio citaient encore quelques auteurs de spiritualité lus par le séminariste Bosco. Mais, comme il omettait de préciser leurs ouvrages, on ne peut qu'avancer des hypothèses. Don Bosco énumérait Domenico Cavalca (1270 ? - 1342), peut-être pour son Specchio di croce (Miroir de la croix) et ses Vite (Vies) de saint Paul et de saint Antoine, ermites, qui paraîtraient un jour dans sa Biblioteca della gioventù italiana ; le dominicain Jacopo Passavanti (+ 1357), probablement pour son Specchio di vera penitenza (Miroir de la véritable pénitence), recueil de sermons de carême prononcés en 1354 à Santa Maria Novella de Florence, ensemble qui a rangé le prédicateur

parmi les "pères de la prose italienne". Dans les esempi qui constituaient les plus belles pages de ce Specchio, Passavanti se montrait "conteur de grande classe, sobre, précis, atteignant parfaitement son but"⁸⁵, qualités que l'on peut admirer dans les portraits et les historiettes à venir de notre saint. Enfin, les Memorie dell'Oratorio citaient le jésuite Paolo Segneri, senior (1624-1694), probablement pour son Il cattolico istruito (Florence, 1686), l'oeuvre la plus mûre de cet écrivain fécond, que leur deuxième chapitre général conseillera aux salésiens en peine de préparer des conférences spirituelles⁸⁶, et peut-être pour Il divoto di Maria (Bologne, 1677) ou la Manna dell'anima (Bologne, 1673-1680, 4 vol.), méditations pour tous les jours de l'année sur des versets bibliques⁸⁷.

Giovanni consacrait à ces lectures les trois ou quatre heures quotidiennes d'étude prévues dans l'horaire du séminaire. L'explication des traités durant les cours lui suffisait pour les enregistrer. Il ne manquait donc pas à son "devoir" de séminariste. Mais il est patent que ses goûts l'orientaient vers les récits religieux, les descriptions concrètes et les anecdotes édifiantes beaucoup plus que vers les débats d'idées philosophiques ou théologiques. Giovanni Bosco ne sera jamais un spéculatif. Il avouera un jour à don Francesia après une conversation chez Mgr Pietro Maria Ferrè, évêque de Casale, fervent rosminien, que les discussions métaphysiques autour du système de Rosmini le⁸⁸ faisaient dormir. A chacun son génie.

Les relations de Giovanni Bosco séminariste

Le Regolamento invitait les séminaristes de Chieri à montrer "respect, obéissance et révérence" à leurs supérieurs et "civilité et amorevolezza" à leurs compagnons⁸⁹.

L'amorevolezza, tellement chère au Giovanni Bosco de l'avenir, ne figurait donc pas parmi les qualités des relations entre les maîtres et les disciples. Les supérieurs du séminaire maintenaient entre eux et les séminaristes une distance qu'ils estimaient nécessaire et sage. N'avaient-ils pas pour mission d'instruire ces jeunes gens, de les discipliner et de contrôler leurs aptitudes au sacerdoce ? L'amitié des séminaristes les eût fait déroger et donc manquer à leur devoir d'état.

Le supérieur principal était le recteur, centre du pouvoir à l'intérieur du séminaire, comme le faisaient abondamment comprendre les Costituzioni du séminaire de Turin⁹⁰. Il avait pour tâche primordiale de garantir la discipline et l'exact accomplissement des devoirs, aussi bien des élèves que des autres supérieurs (chap. VII, art. 1). Lesdites Costituzioni l'invitaient à intervenir au cours des "répétitions" "de temps en temps et à l'improviste" et à "surprendre (fare delle sorprese) les élèves dans leurs cellules, leurs chambres ou leurs chambrées, afin, disaient-elles, de maintenir en sujétion (tenere in soggezione) les uns et les autres" (chap. VII, art. 8). L'archevêque Chiaveroti qui les édictait lui confiait des charges éminemment directives et bureaucratiques : relever la liste des aspirants au séminaire et constituer les dossiers qui convenaient ; au terme de l'année, rendre compte à l'archevêque sur la piété, les talents et les études de chaque séminariste (chap. VII, art. 2, 3) ; choisir les préfets séminaristes (chap. IX, art. 1) ; tenir le grand livre des entrées et des sorties financières du séminaire, contrôler mensuellement les comptes de l'économe et présenter les bilans annuels à l'administration supérieure (chap. VII, art. 2, 5) ; signer les contrats et les traités au titre de procureur légal du séminaire (chap. VII, art. 9) ; conserver les procès verbaux de l'administration supérieure, le livre

des chroniques, les archives, les clefs du coffre, de la bibliothèque et du portail extérieur durant la nuit (chap. VII, art. 6, 7 ; chap. X, art. 2) ; accorder dispenses et permissions "avec prudence toutefois et grande réserve" (chap. VII, art. 11). Ce personnage sévère était difficilement accessible aux séminaristes. Nul ne les encourageait à conférer avec lui si ce n'était pour des raisons graves et - quand il s'agissait de revendications ou de plaintes - jamais en groupe et toujours par l'intermédiaire des préfets respectifs. Ceux-ci transmettaient leurs représentations au recteur et recevaient sa réponse "avec la docilité d'esprit qui convient à des clercs" (deuxième partie, chap. IX, art. 11).

De même, les Costituzioni de Turin, certainement valables aussi pour Chieri, n'attribuaient aux autres supérieurs que des tâches scolaires et disciplinaires : veiller à l'application des élèves à leurs études, surveiller le déroulement des "répétitions" et des "cercles", contrôler le comportement des clercs, s'informer de leur conduite auprès des préfets séminaristes, prévenir les désordres, extirper les abus, enfin promouvoir le bien des élèves et "la gloire du séminaire"⁹¹.

Giovanni, coeur sensible et perpétuellement en quête d'un père aimant, eût voulu témoigner de l'affection à ces supérieurs volontairement distants. Il regretta leur éloignement pendant ses années de séminaire ; et, quarante ans après, au fil de la rédaction des Memorie dell'Oratorio, redit sa déception non sans acrimonie. Il concevait autrement les relations du séminariste avec ses supérieurs. L'amitié cordiale et manifeste des éducateurs épanouit les éduqués, qu'ils soient jeunes ou adultes, estimait-il. Il écrira :

"J'aimais beaucoup mes supérieurs et ils m'ont toujours témoigné une grande bonté ; mais mon coeur n'était pas sa-

tisfait. On allait d'ordinaire saluer le recteur et les autres supérieurs quand on partait en vacances et quand on en revenait. Nul n'allait leur parler, si ce n'est pour recevoir quelque réprimande. L'un des supérieurs, tour à tour, venait nous assister chaque semaine au réfectoire et en promenade, et tout en restait là. Que de fois j'aurais voulu leur parler, leur demander conseil ou la solution de mes doutes ; et ce n'était pas possible. Au contraire, si un supérieur passait au milieu des séminaristes, sans savoir pourquoi, chacun fuyait précipitamment à droite et à gauche comme devant une bête noire. Cela m'encourageait toujours davantage à être vite prêtre pour me trouver au milieu des enfants, pour les assister et leur faire plaisir de toutes les manières possibles"⁶².

Les jugements portés par Giovanni Bosco sur ses relations avec le recteur et les maîtres du séminaire de Chieri n'ont pas à être gommés sous prétexte qu'il disait ici et ailleurs les aimer et en être aimé. Il déplorait l'absence, non pas d'affection, mais de relations affectives. Les deux don Motura, don Prialis, don Arduino et don Ternavasio (don Appendini aussi probablement) pratiquaient un système commun aux écoles de tous les temps, selon lequel la confiance affaiblit la révérence. Le supérieur vivait donc à part des séminaristes, il évitait toute familiarité avec des subordonnés, qu'il était invité, ne l'oublions pas, à tenir sous sa sujétion. Afin d'accroître son autorité, il ne les rencontrait personnellement que pour les menacer ou les punir. Malheureusement, la crainte pouvait engendrer l'aversion surtout dans les tempéraments forts. L'aversion nuisait à la relation éducative, pensait don Bosco.

Grâce à Dieu, les relations entre séminaristes étaient fondées sur des principes moins austères, parmi lesquels on avait eu l'intelligence de placer l'amorevolezza. Toutefois, par prudence, le clerc Bosco réservait à quelques élus sa "confiance affectueuse". Pénétrant et sagace comme nous savons, il jugeait ses compagnons séminaristes comme ses camarades des Becchi. Les propos de certains les eurent vite classés dans son esprit. A son entrée, il fut certainement

surpris de ne pas découvrir que des gens vertueux derrière les murs de l'ancien couvent philippin. A l'expérience il déchantait. Les Memorie dell'Oratorio firent la leçon aux lecteurs, au premier rang desquels don Bosco plaçait certainement ses disciples des années 1870.

"Je dois dire pour la gouverne de l'élève du séminaire qu'il y a dans ce lieu beaucoup de clercs de grande vertu, mais aussi des individus dangereux. Bon nombre de jeunes (pas un peu, dit le texte) ne s'inquiètent pas de vocation et entrent au séminaire sans l'esprit ni la volonté du bon séminariste. Je me rappelle même y avoir entendu tenir par des compagnons des conversations très mauvaises. Et une perquisition entreprise chez quelques élèves fit découvrir des livres impies et obscènes de tout genre. Il est vrai que ces compagnons, ou bien déposaient volontairement leur habit cléricale, ou bien étaient renvoyés du séminaire dès qu'ils étaient reconnus pour ce qu'ils étaient. Mais, regrettait don Bosco, tant qu'ils y demeuraient, c'était une peste pour les bons et pour les mauvais ..."⁹³

Une peste ! La cléricature était alors une situation enviable pour les petits paysans et les fils d'ouvriers. Les vertus chancelantes ne s'en croyaient pas exclues. Des gauleux tentaient au moins leurs chances. La moyenne du public séminariste n'éprouvait pas, dans ses lectures, les scrupules d'un Comollo. Des garçons de vingt ans se racontaient des histoires de casernes ou d'ateliers, probablement ce que don Bosco appelait de cattivissimi discorsi. Mais le pire n'était peut-être pas là. Selon les Costituzioni du séminaire de Turin, l'impiété et l'immoralité pouvaient secrètement empoisonner l'institution. Ces Costituzioni interdisaient aux élèves les dimestichezze di mano (familiarités manuelles), elles leur défendaient de s'étendre sur le lit d'autrui, de contracter des "amitiés particulières et sensibles, indices si ce n'est certains, au moins probables, du vice honteux que l'Apôtre évite de nommer". Chacun devait se souvenir que, étant donné le grave danger de la complète infection du troupeau par la

faute d'une unique brebis, "au seul soupçon fondé d'un tel désordre, renonçant à toute clémence, nous (l'archevêque) voulons que le coupable soit immédiatement expulsé du séminaire sans espoir de pouvoir jamais y remettre les pieds. Et nous n'oublierons pas facilement la raison infâme de son départ de notre séminaire"⁹⁴. "Plus encore, insistaient les Costituzioni, tout individu appartenant au corps de notre séminaire doit se souvenir que, quand il s'agit d'irrégulation ou de mœurs scandaleuses, vices qui serpentent en cachette et peuvent aisément corrompre l'esprit et le cœur de chacun, en particulier de l'imprudente jeunesse, ceux qui en ont connaissance sont dans la stricte obligation d'informer secrètement leurs supérieurs pour qu'ils puissent y porter promptement remède. Dans le cas contraire ils se rendront coupables de faute mortelle et, à leur mort, auront à rendre à Jésus Christ un compte rigoureux pour tant d'âmes qui pourraient s'être perdues par leur faute."⁹⁵ Enfin, un article de deux lignes avertissait sans ambages : "Qui oserait sans permission passer la nuit hors du séminaire, trouverait, le matin venu, son paquet à la porterie"⁹⁶.

L'archevêque de Turin éprouvait encore moins d'illusions que Giovanni Bosco sur les vices possibles des séminaristes.

Cependant, le clerc Bosco avait, comme le collégien, besoin d'amis. Le tout venant ne lui suffisait pas et le contact de plusieurs le salissait. Il choisit trois jeunes gens, nous apprend-il : Guglielmo Garigliano, qui était entré avec lui dans la maison ; Giovanni Giacomelli⁹⁷ et Luigi Comollo, quand, en 1836, l'un et l'autre seront devenus séminaristes à leur tour. "Ces trois compagnons furent pour moi un trésor"⁹⁸.

Les lignes sur Comollo nous disent les richesses dudit "trésor". Ces pieux et vertueux camarades prodiguaient à

Giovanni Bosco conseils, encouragements et bons exemples. L'affection qu'il leur portait l'entraînait à les écouter, à les admirer et à les imiter. Les amitiés du clerc Bosco étaient authentiquement spirituelles.

Il arrivait fréquemment que Comollo, interrompant sa récréation, prêt Giovanni par un pan de son vêtement : "Viens avec moi !" Ils allaient de conserve dans la chapelle du séminaire pour une visite au saint sacrement à l'intention des agonisants, pour la récitation d'un chapelet ou de l'office de la sainte Vierge en suffrage pour les âmes du purgatoire. "Ce merveilleux ami fut ma chance" (fortuna), avouait-il. Comollo savait, quand il le fallait, l'"avertir", le "corriger" ou le "consoler" avec une telle gentillesse et une telle charité que son ami reconnaissait avoir pris à ses remarques un plaisir particulier et s'être félicité de lui avoir donné l'occasion de se faire ainsi corriger⁹⁹. Bosco se sentait naturellement porté à imiter Comollo. Les séminaristes "dissipés" l'auraient moralement abîmé, jugeait-il, tandis que Comollo le faisait "progresser dans sa vocation". Il l'aidait à développer en lui les vertus de piété, de mortification et d'exactitude dans le devoir d'état, qui distinguaient, au moins alors, le bon séminariste, celui dit "fidèle à sa vocation". La mortification de Comollo - au reste excessive et certainement l'une des causes de sa mort précoce - le stupéfiait. Un article du Regolamento dispensait expressément du jeûne les lundis, mardis et jeudis de carême le séminariste qui n'avait pas vingt-et-un ans¹⁰⁰. Comollo, "garçon de dix-neuf ans", jeûnait rigoureusement pendant tout le carême et chaque fois que l'Eglise le demandait. Il jeûnait en outre tous les samedis de l'année "en l'honneur de la sainte Vierge", se privait fréquemment de petit déjeuner, déjeunait parfois au pain et à l'eau, supportait sans colère

les gestes de mépris ou d'insulte. Bosco s'éprit tellement de l'aimable et admirable Comollo que ce garçon devint pour lui, écrivit-il, une "idole", terme peu orthodoxe qui, plus tard, effarouchera son biographe principal¹⁰¹. L'amour a toujours transfiguré l'objet aimé, et l'amoureux toujours préféré les mots les plus excessifs pour le désigner. Giovanni Bosco séminariste était heureux d'aimer¹⁰².

Les études complémentaires

On a déjà compris que l'enseignement du séminaire ne calmait pas l'appétit de savoir de Giovanni Bosco.

Il rêvait entre autres de se perfectionner en grec, langue dont il avait appris les rudiments pendant ses années de cours secondaires. Il avait alors étudié la grammaire et traduit quelques textes faciles à l'aide de son dictionnaire. L'occasion de satisfaire ce désir se présenta inopinément à la fin de sa première année de philosophie. Les jésuites du collège des Nobles, dit du Carmel, à Turin, disposaient à Montaldo Torinese d'une propriété acquise par eux en 1819¹⁰³. Vers la fin juin 1836, comme le choléra menaçait Turin, ils interrompirent leurs cours en ville et transférèrent leurs élèves dans cette villégiature. Les externes du collège turinois devenant pensionnaires, un personnel supplémentaire d'encadrement était requis. Don Cafasso, attentif à celui qu'il tenait de plus en plus pour son protégé, proposa les services de Giovanni Bosco. L'année scolaire du séminaire avait pris fin réglementairement après la fête de saint Jean Baptiste (24 juin). L'emploi du clerc Bosco commença le 11 juillet à Montaldo avec le titre de "préfet", c'est-à-dire de surveillant. On lui proposa un cours de grec, certainement à des débutants. Pour améliorer sa propre compréhension de

la langue, il se lia avec un père jésuite, qu'il dénom-
 mait Bini, "profond connaisseur" du grec¹⁰⁴. En trois mois,
 de la mi-juillet à la mi-octobre¹⁰⁵, ce père lui fit tra-
 duire - si ses souvenirs étaient exacts - "à peu près tout
 le Nouveau Testament, les deux premiers livres d'Homère
 (les premiers chants de l'Illiade, vraisemblablement) et
 plusieurs odes de Pindare et d'Anacréon", c'est-à-dire des
 petits poèmes d'interprétation parfois malaisée. Le jeune
 préfet donna toute satisfaction aux jésuites du collège du
Carminé. Quand la rentrée du séminaire approcha, le recteur
 lui délivra un certificat élogieux, dont l'original a été
 conservé¹⁰⁶. Et le professeur de grec demeura en relations
 avec son élève des vacances.

"Ce digne prêtre, qui admirait ma bonne volonté, écrivit
 don Bosco, continua à m'aider pendant quatre ans. Il lisait
 chaque semaine une composition ou une version grecque que
 je lui expédiais, la corrigeait ponctuellement et me la ren-
 voyait avec les remarques opportunes. De cette manière, je
 pus arriver à traduire le grec à peu près comme le latin
 ..."¹⁰⁷

A cet endroit, les Memorie dell'Oratorio disent qu'en ces
 mêmes années notre séminariste étudia la langue française et
 s'initia à l'hébreu. Qu'il nous soit permis d'enregistrer
 non sans satisfaction la remarque : "Ces trois langues,
 l'hébreu, le grec et le français, m'ont toujours été parti-
 culièrement chères après le latin et l'italien"¹⁰⁸.

Les vacances du séminariste

Entre la fête de saint Jean Baptiste et la fin du mois
 d'octobre, les séminaristes de Chieri disposaient de quatre
 longs mois de vacances. En 1836, le clerc Bosco les coula u-
 tilement parmi les collégiens de Montaldo. Mais, après le
 biennium de philosophie, à partir de 1837, il dut passer ce
 temps dans son village de Castelnovo, à proximité de sa fa-
 mille et du clergé de l'endroit, fiers des capacités diverses

de leur compatriote et très désireux de les exploiter.

Il avait vingt-deux, vingt-trois, vingt-quatre ou vingt-cinq ans, et s'occupait comme il pouvait. Etudiant consciencieux, il lisait et écrivait. Cependant, jambes et mains lui démangeaient rapidement. Il "cherchait à tuer les journées"¹⁰⁹ par des travaux de couture ou de cordonnerie, et aussi de menuiserie. Ses logeurs de Castelnuovo et de Chieri lui avaient enseigné les rudiments des deux premiers métiers. En outre, il s'était initié au travail du bois pendant ses années de collège à Chieri. Selon un témoignage d'origine (encore) imprécise, il aurait alors appris ce métier dans un atelier proche de son logis¹¹⁰. Son maître avait été, semble-t-il, Bernardo Barzochino, qui habitait via San Giorgio, près de la piazza San Guglielmo, où Bosco demeura plusieurs années¹¹¹.

Le clerc en vacances fabriquait au tour des fuseaux, des taquets, des toupies, des boules et des balles. Il cousait des vêtements, taillait et cousait des chaussures, travaillait le fer et le bois. Quelques-uns de ses "chefs d'oeuvre" : une écritoire, une table et quelques sièges ont subsisté. L'été, le travail des champs est multiple. Giovanni fauchait l'herbe des prés, moissonnait le blé, nettoyait la vigne, vendangeait, cueillait et pressait le raisin. Les jours fériés, il retrouvait ses petits amis, les enfants du village. A seize et dix-sept ans, certains d'entre eux ignoraient encore à peu près tout de leur religion. Giovanni Bosco enseignait le catéchisme aux jeunes, souvent grandelets, et parfois la lecture et l'écriture. Ses leçons étaient gratuites. Mais il appliquait aux élèves les règles de l'école de la Restauration : assiduité, attention et ... confession mensuelle. Plusieurs ne s'y résignèrent pas et abandonnèrent leur maître séminariste. Le groupe y gagna, estimait celui-ci¹¹².

Le clergé de la région l'invita parfois à prêcher. Lui-même se rappelait trois de ses prédications de séminariste : un sermon après sa deuxième année de philosophie pour la fête du Saint Rosaire à Alfiano, village situé à quelque vingt kilomètres de chez lui ; un sermon après sa première année de théologie, pour la Saint Barthélemy, à Castelnuovo même ; enfin, une année non précisée, un sermon pour la Nativité de Marie, à Capriglio, le village de son grand-père et parrain Occhiena, contigu à Castelnuovo. En outre, nous avons conservé le texte d'un sermon prononcé en piémontais à Aramengo pour la Sainte Anne (26 juillet) 1840¹¹³.

Partout et à sa grande satisfaction, on l'applaudissait. La reconnaissance de ses talents oratoires l'emplissait d'aise. Quelques observations recueillies çà et là le faisaient toutefois réfléchir. A Capriglio, un auditeur qui lui semblait particulièrement intelligent le félicita pour son prêche "sur les pauvres âmes du purgatoire", après qu'il eut débité un discours sur les gloires de Marie.¹¹⁴ Le curé d'Alfiano, Giuseppe Pellato, prêtre pieux et instruit, à qui il demandait un avis sur son sermon, lui répondit non sans humour. Don Bosco racontera :

"Votre sermon a été très beau, ordonné, exposé dans une bonne langue, avec des formules tirées de la Bible. Si vous continuez de la sorte, vous pourrez réussir en prédication. - Et le peuple, il a compris ? - Peu. Mon frère prêtre, moi-même et quelques autres auront compris. - Mais comment ! C'était si facile ! - Cela vous semble facile à vous, mais, pour le peuple, c'est très élevé. Les allusions à l'histoire sainte, les considérations sur des événements d'histoire de l'Eglise, le peuple ne les comprend pas. - Que me conseillez-vous donc ? - D'abandonner la langue et l'ordonnance des classiques, de parler si possible en dialecte, ou bien en italien, mais populairement, populairement, populairement. Remplacez les raisonnements par des exemples, des comparaisons et des apologues simples et pratiques. Et rappelez-vous toujours que le peuple comprend peu et que les vérités de la foi ne lui sont jamais suffisamment expliquées."

L'excellent curé d'Alfiano ne tint peut-être pas, en 1837, tous ces propos au prédicateur novice de la fête du très Saint Rosaire. Mais une leçon lui entraînait peu à peu dans l'esprit durant ces années de préparation au sacerdoce. Les ébauches de dissertations théologiques et les lambeaux d'érudition biblique et historique qui, peut-être, impressionnaient l'auditoire, ne lui profitaient guère. Giovanni Bosco s'efforcera désormais, nous dit-il, d'appliquer "dans ses sermons, ses catéchismes, ses instructions et ses écrits" ¹¹⁵ les principes de don Pellato. Le sermon d'Aramengo, qui semble avoir été prononcé le 26 juillet 1840, est, en effet, une suite d'historiettes et de tableaux ¹¹⁶.

L'habitude du spectacle et une faconde naturelle donnaient de l'assurance au séminariste Bosco. Il se rappelait un panégérique improvisé un jour de fête de saint Roch, à Cinzano, village de Luigi Comollo. Il le datait du 16 août 1838 et racontait :

"On attendit le prédicateur de la solennité jusqu'à l'heure de monter en chaire, et il ne parut pas. Pour tirer d'embarras le curé de Cinzano j'allais de l'un à l'autre des nombreux curés présents et j'insistais pour que quelqu'un adressât la parole à l'assistance venue nombreuse à l'église. Personne n'y consentait. Importunés par mes appels, ils me rétorquèrent sèchement : "Balourd que vous êtes. On n'improvise pas un sermon sur saint Roch comme on boit un verre de vin. Au lieu d'embêter les autres, faites-le vous-même." Et tous d'applaudir. Mortifié et blessé dans mon orgueil, je repartis : "Je n'osais certainement pas me proposer ; mais, puisque tous refusent, j'accepte." On chanta un cantique à l'église pour me donner le temps de rassembler mes idées. Je me remis en mémoire la vie du saint que j'avais déjà lue, je montai en chaire et fis un sermon, dont on me dit que ce fut le meilleur que j'aie fait, avant et après." ¹¹⁷

Les vacances réservaient quelques aventures au séminaris-

te Bosco. Le jour où il avait revêtu la soutane, il avait renoncé aux comportements non conformes, selon l'opinion du temps, à un "esprit ecclésiastique", dont le séminaire l'imprégnait de plus en plus profondément. Le monde, où les vacances le replongeaient, lui imposa quelques cas de conscience. Il localisa l'un d'eux chez des parents. C'était peut-être à Capriglio, village de son grand-père et de l'oncle cité par lui.

"Une année je fus invité à un banquet dans la maison de certains de mes parents. Je ne voulais pas m'y rendre, mais on me fit observer qu'il n'y avait pas de clerc pour servir à l'église. Je crus bon de me plier aux invitations répétées de mon oncle et j'y allai. Après la cérémonie, que j'avais servie et chantée, nous allâmes déjeuner. Tout se passa bien pendant une partie du repas. Mais, quand les convives commencèrent à être un peu gris, certains se lancèrent dans des histoires qu'un clerc ne pouvait tolérer. Je tentai une remarque, mais ma voix fut étouffée. Ne sachant à quel parti me résoudre, je voulus fuir. Je me levai, pris mon chapeau pour m'en aller, mais mon oncle s'y opposa. Un autre convive renchérit et entreprit d'insulter les commensaux. Des mots on passa aux actes : cris, menaces, verres, bouteilles, assiettes, cuillers, fourchettes, puis couteaux, faisaient ensemble un vacarme horrible. Je n'eus plus alors qu'à m'échapper à toutes jambes. Rentré chez moi, je renouvelai ma résolution de vivre retiré, pour ne pas tomber dans le péché."¹¹⁸

Un autre oncle de Giovanni l'entraîna dans une mésaventure analogue, dont la principale victime fut son violon. Les bals campagnards constituaient des nids de péchés au temps du curé d'Ars. En 1825, une annotation de Mgr Chiaverothi avait qualifié d'"abus très grave" le bal public sur la place, le bal et le théâtre toute la nuit, à Polonghera, le jour de la fête de la Madonna del Pilone¹¹⁹. Se mêler à de telles réjouissances était, pour un clerc, du plus mauvais ton. Vers 1830, dans un rapport à l'archevêque, le curé d'Andezeno expliquait qu'au jugement de ses confrères, le bal public de la fête du pays était une "source de péchés et

de désordres pour la perte des âmes non seulement de cet endroit, mais des villages voisins, comme en témoignent messieurs les curés respectifs, qui eurent si souvent à déplorer les conséquences d'une telle fête, à laquelle accourent d'ordinaire trois ou quatre mille personnes"¹²⁰. Don Bosco narrait comment il se découvrit brusquement impliqué dans un bal de ce genre. Il localisait son histoire à Croveglia, hameau du village de Buttigliera, proche de Castelnuovo.

"Pour la fête de saint Barthélemy, je fus invité par un autre oncle à participer à la cérémonie religieuse, à chanter et jouer du violon, mon instrument jusqu'alors favori, mais auquel j'avais renoncé. A l'église, tout se passa très bien. Le repas était offert dans la maison de mon oncle, prieur de la fête. Jusque-là, rien à redire. Le repas achevé, les convives m'invitèrent à jouer quelque chose pour se récréer. Je refusai. "Au moins, dit un musicien, vous ferez l'accompagnement. Je ferai la première, vous la deuxième partie." Misérable - écrivait don Bosco - , je fus incapable de refuser et me mis à jouer. Je jouais depuis quelque temps, quant je perçus un brouhaha et un piétinement, signes de la présence de beaucoup de gens. Je me penchai à la fenêtre et vis dans la cour voisine une foule de personnes dansant allègrement au son de mon violon. Impossible d'exprimer par des mots la rage qui m'envahit alors. "Comment, dis-je aux convives, moi qui crie toujours contre les spectacles publics, voilà que j'en suis un promoteur ! Plus jamais !" Et je brisai mon violon en mille morceaux."¹²¹

L'expérience aidant, à l'occasion d'une fête d'ailleurs intime il prit au début d'août 1840 le maximum de précautions. La famille Moglia lui demanda d'être le parrain de baptême de son nouveau-né. Il accepta à la condition que son filleul n'aurait pas de marraine. En effet, Luigi Giovanni Battista Moglia, né le 1er août 1840, n'eut, d'après le registre de Moncucco, qu'un parrain, le studente Giovanni Bosco domicilié à Castelnuovo¹²². Et la cérémonie ne fut suivie que d'une modeste réfection¹²³.

Par une autre résolution héroïque d'entrée en cléricature,

Giovanni avait promis de ne plus chasser. En fait, pendant ses premières vacances de séminariste, au cours de l'été il allait aux nids, et, quand l'automne était venue, il attrapait des oiseaux à la glu, au piège, à la nasse, parfois au fusil. Nul doute, il chassait ! Il raconta :

"Un matin, je me lançai à la poursuite d'un lièvre. D'un champ à l'autre, de vigne en vigne, je courus des heures durant (*sic*) par monts et par vaux. Finalement, je tirai l'animal. Une décharge lui rompit les côtes, si bien que la pauvre petite bête tomba, me laissant fort désemparé de la voir inanimée. Le bruit fit accourir mes camarades. Tandis qu'ils se réjouissaient de la prise, je me regardais moi-même et réalisais que j'étais en manches de chemise, sans soutane, avec un chapeau de paille qui me donnait l'air d'un contrebandier, et cela à plus de deux milles de ma maison. J'en fus extrêmement mortifié, je demandai pardon à mes compagnons pour le scandale donné par ma tenue, je rentrai immédiatement chez moi et renonçai, à nouveau et définitivement à toute forme de chasse."¹²⁴

Peu à peu, sous son uniforme, Bosco l'acrobate, Bosco l'acteur, Bosco l'artiste, Bosco le prestidigitateur et farceur, Bosco le dénicheur et chasseur s'estompait et disparaissait. Au fur et à mesure des années un clerc sentencieux et à la mise correcte le remplaçait. Entouré de quelques amis choisis, il n'était heureux qu'à l'église et avec les enfants qu'il catéchisait. L'un de ses anciens condisciples de Chieri ne se souvenait pas d'un autre séminariste Bosco. "Nul ne le vit jamais courir ; je ne me le rappelle pas avec des cartes ou des tarots, ou à lire des romans ou des livres de poésie."¹²⁵ Il s'ajustait sur son modèle, le très paisible Luigi Comollo, que ce témoin, l'exubérant Dalfi, avait planté après un essai de quelques jours : "Avec moi, il eut été en pénitence."¹²⁶

La maladie et la mort de Comollo (25 mars - 2 avril 1839)

Désormais la pensée de la mort inéluctable et du salut problématique interdisait la légèreté au séminariste Bosco.

Les circonstances de la fin de Comollo, méditées presque heure par heure pendant ses dernières années de séminaire, aggravaient son angoisse et lui rappelaient à chaque instant le sérieux de la vie et du destin.

Un jour de vacances d'été 1838, Giovanni, en promenade à Cinzano avec son ami Luigi, découvrait du haut d'une colline une étendue de prés, de champs et de vignes ravagés par la sécheresse. Ses Memorie dell'Oratorio ont reconstitué en saynète leurs communes réflexions :

"Tu vois, Luigi, lui dis-je, quelles misérables récoltes nous avons cette année ! Pauvres paysans ! Tant travailler et presque pour rien ! - C'est la main du Seigneur qui pèse sur nous, me répondit-il. Crois-moi, nos péchés en sont la cause. - J'espère que, l'an prochain, le Seigneur nous donnera des fruits plus abondants. - Je l'espère aussi. Tant mieux pour ceux qui en bénéficieront. - Allons donc ! Laissons là ces tristes idées. Patience pour cette année, mais nous aurons une vendange plus copieuse l'année prochaine, et nous ferons du meilleur vin. - Tu en boiras. - Tu veux peut-être continuer à boire ton eau claire ? - J'espère boire un vin bien meilleur. - Que veux-tu dire ? - Laisse, laisse. Le Seigneur sait ce qu'il fait. - Ce n'est pas cela que je te demande, mais ce que tu veux dire avec ton : J'espère boire un meilleur vin. Tu veux peut-être aller en paradis ? - Je ne suis pas tout à fait sûr d'aller en paradis après ma mort, mais j'en ai l'espoir fondé. Et, depuis quelque temps, je désire tant aller goûter l'ambrosie des bienheureux, qu'il ne me semble plus possible de vivre encore longtemps ici-bas." Quand il me disait cela Comollo avait le visage tout épanoui ; il était en pleine santé et se disposait à rentrer au séminaire." ¹²⁷

Le lundi saint 25 mars 1839, le séminaire de Chieri suivait les exercices spirituels de règle commencés le mercredi précédent et prêchés par deux lazaristes, don Giuseppe Bruneri et don Emanuele Mela ¹²⁸. La méditation obligée sur l'enfer alimentait les réflexions de Comollo qui, pendant les messes quotidiennes de ces jours-là, se laissait pénétrer par les descriptions de Giovanni Pietro Pinamonti : "L'enfer ouvert au chrétien pour qu'il n'y entre pas" ¹²⁹. En cours de

matinée, il rencontra Giovanni dans un couloir et lui annonça tout de go que son affaire était réglée. Pour lui, c'était la fin : froid de tout le corps, mal de tête, estomac barré. Après la messe, il dut s'aliter.¹³⁰ La perspective du jugement de Dieu, thème de l'une des prédications des exercices, tourmentait le pauvre garçon. Il se releva pour les deux derniers jours de la retraite communautaire, mais, le mercredi saint, dut se coucher à l'infirmierie du séminaire. On lui prodigua les soins alors ordinaires en cas de fièvre. A trois reprises le médecin le saigna et il absorba diverses potions. Résultat, il transpira beaucoup, mais ne fut guère soulagé. Son état empirait même. Aussi, le samedi saint (29 mars) pria-t-il Giovanni de le veiller durant la nuit. La fièvre le faisait délirer. Trois heures durant, il se débattait : "Aïe ! le jugement !", criait-il. Cinq ou six assistants ne parvenaient pas à le maîtriser sur son lit. Il retrouva enfin ses esprits et, redevenu calme et rieur, raconta son cauchemar : une vallée profonde, un vent violent, un abîme de fournaise, des monstres effrayants, une troupe de solides guerriers qui les refoulent, une haute montagne couverte de serpents, l'apparition de la Vierge Marie qui écrase leurs têtes et guide le jeune homme jusqu'à son sommet, où le ravit un jardin de délices.

Le matin venu du jour de Pâques (30 mars), Luigi se confessa et communia en viatique. La vue de l'hostie déclencha ses transports : "Oh ! que c'est beau ! Que c'est bon ! Regardez comme ce soleil resplendit ! Que de belles étoiles le couronnent ! Que de gens prosternés n'osent lever le front ! Laissez-moi m'agenouiller avec eux, que j'adore ce soleil inconnu !" Il prétendait se lever et se porter vers le saint sacrement. Giovanni, des larmes de "tendresse" et de "stupeur" plein les yeux, s'efforçait de le retenir.

La réception de l'hostie parvint enfin à le calmer. Pendant l'office pascal du duomo, le malade conversa longuement avec son ami resté à ses côtés. Ses thèmes favoris défilaient dans ses propos : la mort inévitable, le jugement qui la suit, la préparation indispensable, le respect de la maison de Dieu, la protection de Marie sur ses fidèles dévots, la fuite des compagnons dangereux, la fréquentation des sacrements, les prières à dire pour lui après sa mort ... Le dimanche, puis le lundi de Pâques coulèrent dans la paix. Sa famille parut à son chevet, Luigi chantait des cantiques ou, quand la fatigue le submergeait, priait. Mais, visiblement, il déclina. Le 1er avril en soirée, le "préfet pour la piété" lui administra l'extrême-onction, puis, quand il aperçut une sueur froide sur son visage pâli, la bénédiction papale. Paisible, le séminariste mourant formulait des prières. A une heure et demie du matin, il rassembla ses dernières forces pour une longue supplication à Marie. Et, vers deux heures, ce 2 avril 1839, il expira. Il allait avoir vingt-deux ans. Le séminaire bouleversé célébra ses funérailles le lendemain 3 avril. Et, par privilège tout à fait particulier, Luigi Comollo fut enseveli dans l'église San Filippo.

Giovanni était atterré. L'émotion l'écrasait comme, neuf ans auparavant, à la mort de don Calosso. Cependant, il attendait un signe de son ami défunt. Au cours de conversations sur les saints, la vie future et ses aléas, ils s'étaient un jour mutuellement promis que le premier des deux à mourir informerait l'autre de son salut. Le soir des funérailles de Luigi, racontera-t-il, vers 11 h 30, un vacarme semblable à celui d'un chariot tiré par une quantité de chevaux s'éleva soudain dans le corridor voisin de sa chambre où reposaient une vingtaine de séminaristes. Tandis

que le bruit s'amplifiait encore dans un roulement de tonnerre, il perçut la voix claire de Comollo qui l'appelait "trois fois" par son nom : Bosco, et qui disait : "Io son salvo" (Je suis sauvé). Ce cri le remplit de terreur. Mais il était rassuré : Luigi, son cher Luigi, vivait dans la paix des bienheureux¹³¹. "Les morts nous parlent", selon le titre d'un livre de François Brune, "prêtre et théologien" ...¹³² Certains le disent, l'écrivent et pensent le démontrer. Comollo est un cas parmi d'autres, estimeront-ils. Don Bosco demeura toute sa vie convaincu de la réalité de l'objet de sa perception ce soir de détresse. Dans un grand bruit perçu aussi par ses compagnons il avait entendu la voix de Comollo. Ses lecteurs psychologues, quant à eux, auxquels on ne peut fournir d'autres preuves de cette réalité que son propre témoignage - car les autres séminaristes de sa chambre n'ont rien rapporté de précis - observeront que, chez le séminariste Bosco du 3 avril 1839, après des nuits et des jours de fatigue et d'intense émotion, le désir affolant d'entendre encore son ami et de connaître son destin suffisait - et amplius - à engendrer un phénomène d'hallucination auditive, qui est relativement fréquent¹³³.

Les deux dernières années au séminaire

Au cours de l'année scolaire qui suivit la mort de Comollo, Giovanni Bosco, en troisième année de théologie, reçut régulièrement la tonsure et les quatre ordres mineurs. Le Regolamento du séminaire avertissait : "Nul ne sera admis aux saintes ordinations sans que le préfet pour la piété ne l'ait d'abord inscrit parmi les postulants. Cette note sera transmise à chacun des supérieurs pour être contresignée respectivement sur la capacité, la diligence et la piété (du candidat). Puis un extrait établi par M. le Recteur nous (à l'archevêque) sera présenté quelques jours avant l'examen

des ordinands"¹³⁴. Cette règle était observée. Une note sur les "clercs aspirants à la sainte ordination pour le samedi Sitientes 1840", extraite des registres du séminaire archi-épiscopal de Chieri, aligna vingt-six noms, accompagnés des appréciations méritées par les deux aspirants au diaconat, les six aspirants au sous-diaconat et les dix-huit aspirants à la tonsure et aux autres ordres mineurs, qui devaient être simultanément conférés ce samedi-là. Le nom de "Bosco Melchiorre di Castelnuovo" fut suivi d'un fere optime, c'est-à-dire presque très bien, pour les capacités (il y avait deux optime, très bien, sur les vingt-six candidats), d'un optime pour la diligence (neuf optime sur vingt-six), d'un fere optime pour la piété (sur vingt-six, seuls les deux futurs diacres et l'un des futurs sous-diacres avaient eu droit à un optime) et un fere optime pour l'examen (cinq optime sur vingt-six)¹³⁵. Soit dit en passant, les biographes de don Bosco se sont trop aventurés quand ils ont assuré qu'il fut toujours noté optime à ses examens de théologie, à l'exception de celui du 17 février 1841¹³⁶. Et l'ordination eut lieu à Turin, non pas le samedi Sitientes (4 avril 1840), comme la direction du séminaire l'avait prévu, mais le dimanche de carême précédent, dit de Laetare¹³⁷, comprenez le 29 mars 1840.

Giovanni conçut alors l'idée de gagner un an et, pour cela, d'étudier pendant les vacances d'été les cours nécessaires de théologie. Il ne confia son projet à personne et, un jour, présenta seul sa requête à l'archevêque de Turin Mgr Frasoni. Il demandait de pouvoir étudier en juillet-août les traités prévus en quatrième année afin d'achever dès 1840-1841 le quinquennium de règle. Motif : son âge avancé de vingt-quatre ans accomplis ! Ses camarades de cours avaient en effet pour la plupart deux et même trois ans de moins que lui. Le "saint prélat", qui le rencontrait pro-

blement en privé pour la première fois, aura toujours un faible pour le futur don Bosco. Il l'accueillit "avec bonté", vérifia ses notes antérieures et lui accorda la faveur implorée à la seule condition de présenter les traités voulus à un examinateur qu'il désignerait. Son vicaire forain de Castelnuovo, le théologien Cinzano, fut chargé d'exécuter les dispositions de l'archevêque. Deux mois (juillet-août 1840) suffirent à Giovanni pour absorber les traités en question, peut-être le De Paenitentia d'après le théologien Alasia et le De Eucharistia d'après Gazzaniga, comme le croyait don Febraro, alors clerc à Castelnuovo¹³⁸. Le souvenir d'un petit exploit de Giovanni Bosco en la circonstance a été conservé. Selon le même Febraro, "telle fut son application qu'en un peu plus d'un mois il exposa les deux traités ad litteram ; et de cela j'ai moi-même été le témoin auriculaire, parce que le Vicaire, que l'archevêque lui avait désigné comme professeur, stupéfait devant pareil prodige, nous appela, nous les jeunes clercs, pour être témoins d'un tel miracle ..."¹³⁹

De la sorte, notre clerc put demander d'être admis au sous-diaconat aux quatre-temps d'automne de cette année 1840.

Le pas à franchir était grave, importantissime, écrivait-il. Cette ordination le vouait au célibat hors du "monde" pour le reste de ses jours. Giovanni hésitait, il cherchait un conseiller sur qui s'appuyer. Son compatriote Cafasso, qui, désormais, s'occupait de la formation des jeunes prêtres, l'encouragea à progresser sans crainte. Bosco se retira pour dix jours d'exercices spirituels dans la maison des lazaristes de Turin, contrada della Provvidenza¹⁴⁰. Il y fit une "confession générale" pour - dira-t-il - soumettre à son confesseur "une idée claire" de sa conscience et lui

permettre de l'orienter en connaissance de cause. Car, s'il tenait à poursuivre ses études, l'idée de se lier pour toute la vie le faisait "trembler". Le confesseur lazariste ne douta certainement pas de ses dispositions. Giovanni fut ordonné sous-diacre le 19 septembre 1840¹⁴¹.

Il entama sa dernière année de séminaire bardé d'énergiques résolutions. "Par la retraite et la communion fréquente on conserve et perfectionne sa vocation", lui avait enseigné don Borel. Il sera strict. D'ailleurs des responsabilités particulières l'incitaient à se montrer exemplaire en tout. Sous-diacre officiellement en cinquième année de théologie, Giovanni Bosco reçut, pour 1840-1841, la charge de "préfet", "la plus haute à laquelle pouvait être élevé un séminariste", écrivit-il¹⁴².

Il est possible de se former une idée de cette fonction au titre devenu un peu bizarre. Il y avait à Chieri des préfets de chambrées et un préfet et un vice-préfet de chapelle. Le sous-diacre Bosco fut probablement élu préfet de l'une des chambrées. Le Regolamento local consacrait aux préfets séminaristes un long chapitre VIII, qui est instructif. Ces messieurs étaient "appelés sous la conduite de leurs supérieurs à promouvoir le bien spirituel et temporel de la communauté" (chap. VIII, art. 1). On a bien lu : "sous la conduite de leurs supérieurs", ce qui excluait toute délégation populaire. Le Regolamento de Chieri n'insistait pas. Mais les Costituzioni du séminaire de Turin, où, en 1819, les tentations démocratiques étaient demeurées fortes, mettaient les points sur les i. Les préfets, y lisait-on, "doivent donc se souvenir qu'ils n'ont pas été élus par leurs compagnons pour soutenir leurs droits prétendus, mais bien par nous, - l'archevêque -, par le recteur, par l'ensemble du corps des supérieurs du séminaire pour promouvoir l'observance ri-

goureuse des constitutions, afin de s'opposer énergiquement aux abus, ainsi que la gloire de Dieu et le bien tant spirituel que temporel de la communauté ; et cela à titre rigoureux de justice, puisque c'est pour cela qu'ils bénéficient des faveurs du séminaire ..."¹⁴³

A Chieri comme à Turin, les préfets étaient donc des agents subalternes de l'autorité, tenus à "bien comprendre que l'exacte observance des règles du séminaire est le moyen principal d'accomplir un devoir auquel ils sont astreints non seulement au titre de l'obéissance, mais aussi à celui de la justice"¹⁴⁴. Le préfet de la chapelle dirigeait les prières, lisait la méditation, veillait à la tenue et à l'exactitude des rites et des cérémonies liturgiques (chap. VIII, art. 2). Les préfets des chambrées, véritables surveillants, "veillaient sur la conduite des individus à eux confiés, sans respect humain ni acception de personnes" et tâchaient d'obtenir "par leurs bonnes et charitables manières" l'amendement des fautifs (art. 3). Les "individus" en question devraient se lever à temps, les lampes des chambrées être allumées, leurs fenêtres ouvertes ; chacun devrait réciter la salutation angélique et les prières habituelles avec recueillement et décemment vêtus (art. 9). Le soir, il incombait au préfet de diriger la récitation du psaume Miserere avec l'oraison voulue et de faire en sorte que, au bout d'un quart d'heure, tous soient couchés (art. 10). Les préfets avaient des responsabilités en salle d'étude. A eux de veiller sur le sérieux du comportement des séminaristes, sur leur calme, sur leurs lectures mêmes et évidemment de réciter l'Actiones et l'Agimus au début et à la fin des heures d'étude (art. 10). Après un avertissement au séminariste en faute, en cas de récidive, ils informaient aussitôt le directeur spirituel, s'il s'agissait de manquements à la piété, à la religion ou aux bonnes moeurs ; le supérieur "de semaine" s'il s'agis-

sait de négligence, de bavardage ou de dérangement en étude (art. 3). Dans les cas graves de mauvaises moeurs, d'irréligion, d'insubordination ou d'intrigue avec entraînement des faibles et scandale pour la communauté, les préfets devaient immédiatement aviser le recteur (art. 4). S'il y avait mutinerie (une partie des élèves sortant de la chambrée ou de la salle d'étude), le préfet restait à sa place et dressait la liste des fidèles ; les autres seraient châtiés par suppression éventuelle de la gratuité de leur pension, par refus ou retard d'ordination ou même, pour les instigateurs, par renvoi du séminaire (art. 5. A la suite, d'autres articles 6, 7 et 8, sur les cas de révolte ou de protestation collective). "En somme, résumait l'archevêque au dernier article du chapitre, les préfets sont tenus par leur vigilance, de prévenir les désordres, de découvrir les coupables et de promouvoir l'observance exacte du règlement. Ceux qui, par leur indolence, laisseraient s'introduire des abus seraient jugés ne pas mériter leur office et les avantages que le supérieur y attache, tandis que nous saurons récompenser les diligents, soit au séminaire, soit après le séminaire, en particulier lors des concours pour les paroisses et chaque fois que l'occasion s'en présentera en signe de notre satisfaction" (art. 12).

Le 17 février 1841, le sous-diacre Bosco passa, quoique sans briller, l'examen qui préludait à son diaconat¹⁴⁵. Au total, ses supérieurs le notèrent relativement bien : capacités, optime ; diligence, fere optime ; piété, optime ; et examen, fere optime. Mais il n'était pas le meilleur. A ses côtés, Giacomo Bosco de Rivalta, ordonné diacre lui aussi, obtenait trois optime et, pour l'examen, un egregie, mention très rare équivalant à un nec plus ultra¹⁴⁶. Si les prévisions du séminaire ne furent pas trompées, Giovanni devint diacre le 27 mars 1841.

En mai 1841, la "cinquième année" du clerc Bosco allait

vers sa fin. Il devrait quitter le séminaire où il était entré non sans appréhension quelque six années auparavant. L'imminence de la séparation d'avec ses supérieurs et ses compagnons le consternait. "Les supérieurs m'aimaient et m'avaient donné des marques répétées de leur bienveillance. Mes compagnons m'étaient très attachés. On peut dire que je vivais pour eux et qu'eux vivaient pour moi. S'il fallait se faire raser la barbe ou la tonsure, on recourait à Bosco. Si l'on avait besoin d'une barrette, de recoudre ou de rapiécer un vêtement, on s'adressait à Bosco. Elle me fut donc très douloureuse, cette séparation d'un endroit où j'avais vécu six années, où j'avais reçu l'éducation, la science et l'esprit ecclésiastique et tous les témoignages de bonté et d'affection que l'on puisse désirer"¹⁴⁷. La direction du séminaire nota une dernière fois le clerc Bosco, maintenant aspirant au sacerdoce. Les mentions, sans être exceptionnelles, furent honorables : capacités, fere optime ; diligence, optime et piété, optime.¹⁴⁸

Le sacerdoce

Giovanni Bosco commença le 26 mai 1841 chez les lazaristes de Turin sa retraite préparatoire à l'ordination sacerdotale, nous apprend-il lui-même dans ce que l'on appelle son Testament spirituel¹⁴⁹. C'était le jour de la fête de Philippe Néri, un saint que le séminaire lui avait fait connaître et admirer. Mais notre ordinand ne préférait pas encore ce saint joyeux. Son modèle était le prêtre pieux, laborieux et ascétique, dont l'archevêque Chiaveroti avait imposé l'image, que l'institution du séminaire lui avait donné en exemple à reproduire et que Luigi Comollo avait contribué à modeler en lui. De saint François de Sales il retenait les qualités de douceur et de charité, qui modéreraient son tempérament à la fois sensible et violent. Car il était de tempérament très coléri-

que. En mars 1869, au fil d'une conversation avec don Giacomelli, don Rua apprit "que don Bosco, au début de son séminaire, était extrêmement sensible et très porté à la colère, qu'il s'irritait pour des riens et qu'on ne connaissait parmi ses nombreux compagnons aucun d'aussi naturellement porté que lui à ce défaut, même si l'on remarquait qu'il se faisait dès lors grande violence pour se contenir"¹⁵⁰.

Il fit ces exercices avec grand sérieux. Le même Giacomelli rapporta qu'il se montrait "extrêmement pénétré par les paroles du Seigneur répétées par les prédicateurs, surtout par celles qui montraient la grande dignité dont il serait bientôt revêtu : Quis ascendet in montem Domini ..."¹⁵¹ Les résolutions d'ordination prises en ce sens, telles qu'il se les attribua plus tard, étaient probablement authentiques, à quelques nuances exceptées¹⁵². C'était : "1° Ne jamais faire de promenades si ce n'est pour de graves nécessités, visites aux malades, etc. - 2° Occuper rigoureusement bien mon temps. - 3° Souffrir, agir et s'humilier en tout et toujours, quand il s'agit de sauver des âmes. - 4° Que la charité et la douceur de S. François de Sales me guident en toutes choses. - 5° Je me montrerai toujours satisfait de la nourriture qui me sera préparée, à condition qu'elle ne nuise pas à ma santé. - 6° Je boirai du vin mêlé d'eau et seulement comme remède, c'est-à-dire seulement, quand et autant que ma santé le requerra. - 7° Le travail est une arme puissante contre les ennemis de l'âme. Je ne donnerai donc à mon corps pas plus de cinq heures de sommeil par nuit. Au long du jour, notamment après le déjeuner, je ne me reposerai pas. Je ne ferai d'exception qu'en cas de maladie. - Je consacrerai chaque jour quelque temps à la méditation et à la lecture spirituelle. Au cours de la journée, je ferai une brève visite ou au moins une brève prière

au très saint sacrement. Je ferai au moins un quart d'heure de préparation et un quart d'heure d'action de grâce à la sainte messe. - Je ne ferai pas de conversations avec des femmes, sauf pour les entendre en confession ou pour d'autres nécessités spirituelles."¹⁵³

Giovanni fut ordonné prêtre par Mgr Frasoni le 5 juin 1841, samedi des quatre temps de Pentecôte, dans la cathédrale de Turin¹⁵⁴. Ce jour-là, pendant le chant des litanies des saints, six prêtres, dix diacres et deux sous-diacres (du séminaire de Chieri) étaient prosternés dans le choeur du duomo.

La suite se passa pour Giovanni, devenu don Bosco, dans la piété, dans la simplicité et seulement au bout de cinq jours dans la joie familiale et communautaire. Le lendemain de l'ordination, dimanche de la Trinité, il tint à célébrer sa première messe personnelle, non pas à Castelnovo, où il était impatientement attendu, mais, "sans bruit", à Turin, dans l'église S. Francesco d'Assisi, avec don Cafasso pour assistant. "Ce jour, je puis le dire le plus beau de ma vie", affirmera-t-il dans ses Memorie dell'Oratorio¹⁵⁵. Il revoyait en imagination ses bienfaiteurs et ses professeurs, en particulier le "regretté don Calosso, dont (il se souvint) toujours comme d'un grand et insigne bienfaiteur"¹⁵⁶. Le lundi 7 juin, il était dans le sanctuaire turinois de la Consolata, pour associer Marie à sa prière et à sa reconnaissance. Le mardi 8, de Turin il se rendait à Chieri. Son ancien et vénérable professeur de la classe de grammaire, le dominicain Giacinto Giussiana - qui avait encore trois ans à vivre - l'y accueillait "avec une paternelle affection". Tandis qu'il célébrait la messe à San Domenico, le vieux prêtre pleurait d'émotion, racontera don Bosco, qui ajoutait : "Je passai avec lui toute cette journée, que je puis appeler un jour de paradis."¹⁵⁷ Le jeudi 10 juin, solennité

de la Fête-Dieu, le nouveau prêtre appartenait enfin à ses compatriotes de Castelnuovo. Il chantait la messe solennelle et présidait la procession du très saint sacrement tenant l'ostensoir sous le dais habituel. Le prévôt Cinzano avait organisé un banquet. Les parents de Giovanni, le clergé et les autorités de la commune y étaient invités. L'allégresse fut unanime et jamais troublée. Qui, à Castelnuovo, n'eût pas aimé cet extraordinaire enfant du pays ?

Enfin, le soir de ce jour, don Bosco retrouva sa famille des Becchi. Un magnificat lui monta à l'esprit : Dieu avait eu soin de lui. Il nous confie :

"Quand je fus près de ma maison et que je vis le lieu du songe que j'avais fait vers neuf ans, je ne pus retenir mes larmes et de me dire : - Comme les desseins de la divine providence sont merveilleux ! Dieu a vraiment tiré de la terre un pauvre garçon pour le placer parmi les premiers de son peuple"¹⁵⁸.

Giovanni Bosco avait enfin gagné une bataille de quelque seize ans.

N o t e s

1. D'après E. DERVIEUX, Un secolo del Seminario Arcivescovile di Chieri, 1829-1929, longuement cité par S. CASELLE, Giovanni Bosco a Chieri ..., p. 148-150.

2. Cette description des locaux d'après A. GIRAUDO et G. BIANCARDI, Qui è vissuto Don Bosco ..., p. 84-85.

3. Regolamento du séminaire de Chieri promulgué par Mgr Frasoni, chap. I, art. 1. Ce Regolamento, que nous allons retrouver incessamment, a été édité par A. GIRAUDO, Clero, seminario e società ..., p. 384-391.

4. MO 89/3-20.

5. Guglielmo Garigliano, natif de Poirino, déjà ami de Giovanni à l'école de Chieri, le retrouvera encore au Convitto ecclesiastico de Turin. Il sera chapelain de la confraternité de la Sainte Croix à Poirino et y mourra le 2

mai 1902. D'après P. STELLA, Don Bosco nella storia della religiosità cattolica, I, p. 48, n. 64.

6. MO 89/25 à 90/31.

7. D'après un registre nominatif des pensions, ils étaient au nombre de cent vingt-deux en 1838-1839. Voir A. GIRAUDO, Clero, seminario e società ..., p. 231.

8. MO 90/32-33.

9. MO 90/33-45.

10. Sebastiano Mottura était né à Villafranca, Piémont, en 1795, était devenu pro-recteur du séminaire de Chieri en 1829 et restera en charge jusqu'en 1860, quand, sur l'ordre de l'archevêque Fransoni, Emanuele Cavalia le remplacera. Voir A. GIRAUDO, Clero, seminario e società ..., p. 204-205, texte et n. 156, 157, 158.

11. Giuseppe Mottura, né à Villafranca en 1798, restera au séminaire de Chieri jusqu'en 1840, deviendra alors chanoine de la collégiale de Giaveno et mourra le 21 mars 1876. Voir A. GIRAUDO, Clero, seminario e società ..., p. 209, n. 176.

12. Francesco Stefano Ternavasio, né à Bra le 26 avril 1806, nommé au séminaire de Chieri en 1835, n'y resta que deux ans (1835-1837). Il rentra alors dans sa ville natale comme professeur de philosophie et mourut à Bra le 15 novembre 1886. Lorenzo Enrico Prialis, né le 4 mai 1803, ordonné prêtre le 9 juin 1827, d'abord répétiteur (1829-1830), ensuite professeur (à partir de l'année scolaire 1830-1831) de théologie à Chieri pendant plus de trente ans, mourra à Vigone le 5 février 1868. Innocenzo Andrea Arduino, né à Carignano le 25 août 1806, répétiteur de théologie à Chieri jusqu'en juin 1839, sera prévôt et vicaire forain de Giaveno, où il mourra le 15 janvier 1880. En 1839, Giovanni Battista Appendini (1807-1892) succédera à Innocenzo Arduino comme répétiteur en théologie. (Informations d'après A. GIRAUDO, Clero, seminario e società ..., p. 207, 209, 211.)

13. Matteo Testa, né le 21 avril 1782, était confesseur des clarisses à Bra. En septembre 1834, il accepta le rectorat de S. Filippo avec résidence obligatoire au séminaire. Le curé de S. Antonino de Bra avait écrit de lui au recensement ecclésiastique de 1833 : "Capace di qualunque impiego. Uomo pio." Il restera à S. Filippo jusqu'à sa mort en 1854. Le recteur du séminaire de Turin Vogliotti écrira alors à don S. Mottura, recteur de celui de Chieri : "La morte di don Testa inaspettata colpì vivamente i Superiori di questo Seminario che lo amavano e stimavano giustamente ..." Vogliotti à Mottura, Turin, 19 gennaio 1854. (D'après A. GIRAUDO, Clero, seminario e società ..., p. 210, texte et n. 181.)

14. Sur cette fonction, A. GIRAUDO, Clero, seminario e società ..., p. 223.
15. A. GIRAUDO, Clero, seminario e società ..., p. 271.
16. Costituzioni pel Seminario Metropolitano di Torino, 1819, Proemio. (Voir la note suivante.) Cette ordonnance allait de soi à Chieri.
17. Manuscrit de main inconnue, édité dans A. GIRAUDO, Clero, seminario e società ..., p. 346-383.
18. Luigi, des marquis Fransonì, né à Gênes le 29 mars 1789, prêtre le 11 décembre 1814, élu évêque de Fossano le 13 août 1821, consacré évêque à Rome le 19 août suivant. L'archevêque Chiaveroti étant mort à Turin le 6 août 1831, il devint administrateur apostolique de ce diocèse le 12 août qui suivit, pour être ensuite transféré à ce siège le 24 février 1832. (D'après la Hierarchia catholica, t. VII, p. 198, 361.)
19. Ce Regolamento sous le nom du promulgateur : Luigi de' marchesi Fransonì, per grazia di Dio e della S. Sede arcivescovo di Torino, cavaliere dell'ordine sup. della SS. Nunziata ecc. ecc. decorato del gran cordone ecc. ecc., a été édité dans A. GIRAUDO, Clero, seminario e società ..., p. 384-391.
20. STENDHAL, Le Rouge et le Noir, première partie, chap. XXVI.
21. Mgr Alexandre-Raymond DEVIE, Correspondance d'un ancien directeur de séminaire avec un jeune prêtre sur la politesse, Lyon, 1842, p. 24-25. Cité par Ph. BOUTRY, "Vertus d'état et clergé intellectuel ...", dans le collectif Problèmes d'histoire de l'éducation, collection de l'Ecole française de Rome, 104, Rome, 1988, p. 224.
22. L'horaire quotidien du séminaire est clairement présenté dans A. GIRAUDO et G. BIANCARDI, Qui è vissuto Don Bosco ..., p. 85-86.
23. Relevé dans S. CASELLE, Giovanni Bosco a Chieri ..., p. 151.
24. Observation de Ph. BOUTRY, "Vertus d'état et clergé intellectuel ...", art. cit., p. 216.
25. Le Regolamento, on l'a vu, prévoyait le chapelet le soir.
26. MO 92/39-44. Sur Antoine-Henri Bérault-Bercastel (que les Italiens s'obstinent à appeler simplement : Bercastel), voir ces Etudes préalables ..., fasc. III, p. 211, n. 33.

27. MO 92/54-55.
28. MO 93/60-76.
29. MO 93/77 à 94/100.
30. D'après un Libro delle spese della cucina 1839-1840, 8 décembre 1839, liste reproduite par A. GIRAUDO, Clero, seminario e società .., p. 236. Sur l'alimentation au séminaire de Chieri, nombreuses informations ibid., p. 234-237.
31. Mgr Colombano Chiaveroti, à l'origine "dans le siècle" : Giovanni Battista Carlo Caspar, né à Turin le 5 janvier 1754, devenu moine camaldule, prêtre le 29 mai 1779, maître des novices et supérieur dans son ordre, nommé au siège d'Ivrea le 8 août 1817, consacré à Turin le 23 novembre 1817, avait été transféré dans cette dernière ville le 21 décembre 1818, mais était demeuré administrateur apostolique d'Ivrea jusqu'en 1824. Mort le 6 août 1831. Sur cet archevêque remarquable, voir A. GIRAUDO, Clero, seminario e società .., p. 49-61, et passim.
32. A. GIRAUDO, Clero, seminario e società .., p. 54.
33. Raccolta delle lettere, omelie ed altre scritture di monsignore Colombano Chiaveroti ... Arcivescovo di Torino, Turin, 1835-1839, II, p. 370 et 392.
34. S. Th., IIa IIae, q. 183, art. 1 et ad 3um. Bien remarquer que Mgr Chiaveroti, qui ne citait pas saint Thomas, suivait seulement une leçon devenue traditionnelle.
35. Ph. BOUTRY, "Vertus d'état et clergé intellectuel ..", art. cit., p. 219.
36. Raccolta delle lettere .., II, p. 385.
37. Formules empruntées à Ph. BOUTRY, "Vertus d'état et clergé intellectuel ..", art. cit., p. 219-220.
38. Raccolta delle lettere .., II, p. 379. Cette citation et celles qui suivent sont tirées du paragraphe : L'ideale sacerdotale del Chiaveroti, dans A. GIRAUDO, Clero, seminario e società .., p. 277-288.
39. Raccolta delle lettere .., II, p. 380.
40. Raccolta delle lettere .., II, p. 372.
41. Raccolta delle lettere .., II, p. 373-374.
42. Raccolta delle lettere .., II, p. 374-375.
43. Raccolta delle lettere .., II, p. 378-379.

44. Raccolta delle lettere ..., II, p. 377-378.
45. Raccolta delle lettere ..., II, p. 414.
46. Raccolta delle lettere ..., II, p. 416.
47. Les lettres au clergé d'Ivrea entre 1818 et 1822, dans Colombani Chiaveroti Epistolae ad Clerum, Clavaxii, p. 3-39.
48. Consignes rassemblées et résumées dans A. GIRAUDO, Clero, seminario e società ..., p. 55-56.
49. D'après la Raccolta delle lettere ..., II, p. 385, 393-394. Les vertus de l'état sacerdotal selon Mgr Chiaveroti sont ici présentées d'après A. GIRAUDO, Clero, seminario e società ..., p. 279-288.
50. D'après A. GIRAUDO, Clero, seminario e società ..., p. 153, en conclusion du chapitre : La situazione del Clero (1818-1830).
51. Pour ce paragraphe sur l'année du séminariste j'utilise les pages Un clima di fervore d'A. GIRAUDO, Clero, seminario e società ..., p. 262-267.
52. Registro delle confessioni dei chierici del seminario di Chieri, 1829-1868, in Archivio Arcivescovile di Torino, 12.12.25. Voir, dans A. GIRAUDO, Clero, seminario e società ..., p. 265-266, un tableau dressé d'après ce Registro où sont reportées les lignes concernant Giovanni Bosco, Guglielmo Garigliano, Luigi Comollo, Teodoro Dalfi, Giovanni Giacomelli et Giuseppe Burzio.
53. Sur ce discorsetto morale à Chieri entre 1830 et 1845, quelques informations dans A. GIRAUDO, Clero, seminario e società ..., p. 261, texte et n. 88, 89.
54. Le séminaire de Chieri suivait certainement le programme défini dans les Costituzioni pel Seminario Metropolitano di Torino, première partie, chap. I, art. 9 et chap. II, art. 11.
55. Elenco dei signori predicatori del sacro triduo e degli esercizi spirituali nel Seminario di Chieri dall'anno scolastico 1834 sino all'anno presente 1856, dans Archivio Arcivescovile di Torino, 19.118, reproduit dans A. GIRAUDO, Clero, seminario e società ..., p. 453-457.
56. MO 109/29-37. A cet endroit don Bosco datait les journées Borel des exercices spirituels de sa deuxième année de théologie, par conséquent de la semaine sainte 1839. Mais la liste des prédicateurs (note précédente) est formelle : il s'agissait du triduum initial de 1837-1838, donc du

début de sa première année de théologie. Corriger en ce sens deux lignes de ces Etudes préalables, fasc. II, p. 21. Sur don Borel, même fasc., p. 21-22.

57. Costituzioni pel Seminario Metropolitano di Torino, 1819, première partie, chap. II, art. 20.

58. C'était celles du Regolamento des écoles de 1822, art. 130, 131.

59. Séance du 29 décembre 1835 de l'"administration supérieure" du séminaire de Chieri.

60. Procès verbal de la séance dans le Libro delle Ordina-zioni, f. 59 r., recopié dans A. GIRAUDO, Clero, seminario e società ..., p. 211.

61. Schéma de ces notes dans P. STELLA, Don Bosco nella storia della religiosità cattolica, I, p. 61-62.

62. Ces informations sur les origines possibles du cours de philosophie dans P. STELLA, Don Bosco nella storia della religiosità cattolica, I, p. 82.

63. D'après une liste manuscrite : Seminario di Torino, lista dei libri premio 1835-1836, reproduite dans A. GIRAUDO, Clero, seminario e società ..., p. 414.

64. M. SCIACCA, Il pensiero italiano nell'età del Risorgimento, Milan, Marzorati, 1963, p. 172.

65. M. SCIACCA, ibid., p. 173. Voir éventuellement l'article de G. DI NAPOLI, "Galluppi", Enciclopedia filosofica, Lucarini, Centro di Gallarate, t. III, rééd 1982, col. 833-838.

66. Voir les Costituzioni pel Seminario Metropolitano di Torino, 1819, première partie, chap. V, art. 4.

67. A. GIRAUDO, Clero, seminario e società ..., p. 275, n. 141, à partir de listes établies par Giuseppe Mottura, Chieri, 25 avril 1831, pour la liste des traités. - La citation dans Alcuni cenni sopra un nuovo ordinamento del clero, del sacerdote Giacomo Perlo priore della chiesa parrocchiale di S. Martino in Rivoli, Turin, 1848, p. 26 ; reprise dans A. GIRAUDO, Clero, seminario e società ..., p. 273.

68. Témoignage Felice Reviglio, ad 13, POS 83-84, en allusion aux cours de vacances 1840. Voir p. 175, ci-dessus.

69. Selon G. BARBERIS, Cronichetta autografa, cahier 6, p. 37-38.

70. Le témoignage a été reproduit légèrement adapté en MB I, 456/13 à 457/13. Mais l'introduction : "Cosi' scrisse (Giacomelli) di lui" est inexacte, l'écriture du document

étant de Barberis à l'audition de Giacomelli.

71. Une comparaison entre les cours du séminaire et ceux du Convitto en MO 121/21-23.

72. A. ROSMINI, Delle cinque piaghe della santa Chiesa, chap. II ; éd. Clemente Riva, Morcelliana, 1966, p. 109-110.

73. Voir la citation du Theologus christianus de Johannes Opstraet (1651-1720), reproduite dans P. STELLA, Don Bosco nella storia della religiosità cattolica, I, p. 60, n. 30.

74. Remarques empruntées, quoique légèrement modifiées, à P. STELLA, Don Bosco nella storia della religiosità cattolica, I, p. 61.

75. MO 109/5 à 110/12.

76. Il s'agissait évidemment du livre IV de l'Imitation, intitulé : Du Sacrement de l'Eucharistie.

77. MO 110/13-25.

78. MO 110/25 à 111/33.

79. Selon E. MANGENOT, "Calmet", dans le Dictionnaire de la Bible, II, Paris, 1910, col. 74. L'information sur la Biblioteca popolare morale e religiosa provient de P. STELLA, Don Bosco nella storia della religiosità cattolica, I, p. 72.

80. Trattenimenti di familia sulla storia della religione, Turin, Bianco, 1823, 2 vol.

81. Cet ouvrage, sous le titre italien Difesa del Cristianesimo (Turin, 1829), figurait, pour la première année de théologie, parmi les livres de prix offerts au séminaire de Turin pour l'année académique 1835-1836. D'après la liste signalée, ci-dessus, n. 63.

82. P. Stella (Don Bosco nella storia della religiosità cattolica, I, p. 69, n. 59) pense que Giovanni Bosco lisait probablement la traduction italienne de Fleury par Gaspard Gozzi, Venise 1767-1771, ou Gênes, 1769-1773, 27 vol.

83. C. CONSTANTIN, "Fleury", D.Th.C., VI, 1920, col. 23.

84. Don Bosco écrivait l'avoir lue à cette époque, mais il est permis d'en douter, car l'ouvrage traduit d'Henrion commençait seulement de paraître pendant ses deux dernières années de séminaire. (Sur l'Histoire d'Henrion, voir ces Etudes préliminaires, fasc. III, p. 211, n. 34.) De même, don Bosco se trompait quand il classait parmi ses lectures de séminaire Jaime Balme, dont il ne put prendre connaissance que beaucoup plus tard. L'édition originale espagnole du Protestan-

tisme comparé au catholicisme, son oeuvre la plus connue, ne parut qu'en 1842-1844, sa traduction italienne à Carmagnola qu'en 1852. On remarque que, du même auteur, La religione dimostrata alla intelligenza della gioventù, Turin, 1849, fut republiée à Sampierdarena, Libreria Salesiana, en 1878. Sur cette question, voir P. STELLA, Don Bosco nella storia della religiosità cattolica, I, p. 67, n. 54.

85. Isnardo Pio GROSSI, "Passavanti", Dictionnaire de Spiritualité, t. XII, première partie, 1984, col. 308-309.

86. Au reste sous le titre inexact : Il cristiano istruito. Voir les Deliberazioni del secondo capitolo generale della Pia Società salesiana, Turin, tip. salesiana, 1882, p. 68.

87. Voir G. MELLINATO, "Segneri, Paul, senior", dans le Dictionnaire de spiritualité, t. XIV, 1990, col. 519-522.

88. Sur le "devoir" du séminariste, voir MO 111/34-39. Sur la spéculation philosophique, Documenti XVIII, 36 ; repris en MB XIII, 21/1-8.

89. Regolamento cité, chap. VII, art. 1. Voir, ci-dessus, p. 135.

90. Je suis ici principalement les chapitres extrêmement détaillés : VII. Dei doveri de' Superiori e primariamente del Rettore, et VIII. Del prefetto per la pietà, del prefetto di guardia ossia di settimana e di tutti i prefetti superiori, des Costituzioni pel Seminario Metropolitano di Torino, 1819, première partie, édités dans A. GIRAUDO, Clero, seminario e società ..., p. 361-364, et commentés, ibid., p. 221-226. Le Regolamento de Chieri ne comportant pas de section sur les supérieurs, les Costituzioni de Turin, maison-mère, faisaient certainement loi pour le recteur Mottura. Les références dans le texte ci-après concernant toutes la première partie des Costituzioni de Turin.

91. Costituzioni ..., première partie, chap. VIII, art. 16-18.

92. MO 91/6-19.

93. MO 91/22 à 92/23.

94. Costituzioni pel Seminario Metropolitano di Torino, 1819, deuxième partie, chap. VIII, art. 11.

95. Costituzioni ..., deuxième partie, chap. VIII, art. 12.

96. Costituzioni ..., deuxième partie, chap. VIII, art. 13.

97. Giovanni Francesco Giacomelli (1820-1901), natif d'Avigliana, près de Turin, sera plus tard chapelain de l'ospedaletto Santa Filomena (oeuvre Barolo), deviendra à partir de 1873 le confesseur attitré de don Bosco et témoignera à

son procès informatif de canonisation.

98. MO 92/34-38.

99. "... era contento di dargliene motivo per gustare il piacere di esserne corretto" (sic) (MO 94/108-109).

100. Regolamento du séminaire de Chieri, chap. I, art. 9.

101. "... mi faceva ravvisare in quel compagno un idolo come amico" (MO 95/123) devint, dans une citation des Memorie dell'Oratorio : "... mi facevano ravvisare in quel compagno un angelo come amico" (MB I, 403/32).

102. MO 94/101 à 95/124.

103. Notice sur le collège de Montaldo dans S. CASELLE, Giovanni Bosco a Chieri ..., p. 165.

104. Ce jésuite n'a pas encore été autrement identifié. Voir MO Da Silva Ferreira, p. 27.

105. En MO 112/54, don Bosco écrivit par erreur : "quatre mois".

106. "Venerandum Dominum Joannem Bosco ex Castro novo Astae Pompejæ, Dioecesis Taurinensis in hoc Nobilium Convictu ad B.M.V. de Carmelo a die XI Julii ad XVII Octobris hujus anni, Praefecti munere functum, honestate morum, pietate in Deum, et Sacramentorum frequentia satis mihi fecisse testor. In quorum fidem. Augustae Taurinorum XVI Cal. Nov. an. MDCCCXXXVI. Joa.es Bap.ta Dassi S.J. Rector mp." (ACS 112 ; FdB 64 A2).

107. MO 111/40 à 112/61, pour l'ensemble de l'épisode Montaldo.

108. MO 112/62-65.

109. "... cercava di ammazzarle ..." (MO 95/7).

110. MB I, 259/17-23.

111. L'identification est de Secondo Caselle. Voir une photographie de la bottega du falegname Bernardo Barzochino dans S. CASELLE, Giovanni Bosco a Chieri ..., p. 47.

112. MO 95/1 à 96/26.

113. ACS 132 ; FdB 84 D2-12. Edité dans N. CERRATO, Car i j mè fieuj, coll. Spirito e Vita 8, Rome, LAS, 1982, p. 142-148.

114. MO 96/32 à 97/38.

115. Le paragraphe sur les prédications en MO 96/27 à 98/65. Giuseppe Pellato (1797-1864) fut curé d'Alfiano de 1823 à sa mort.

116. Voir, ci-dessus, n. 113.

117. MO 103/119-135.

118. MO 98/7 à 99/25.

119. Cette annotation dans A. GIRAUDO, Clero, seminario e società ..., p. 127.

120. Relazione del prevosto di Andezeno, dans Relazioni ... 1830-1840, à l'archevêque de Turin, I, 421 r, citée dans A. GIRAUDO, Clero, seminario e società ..., p. 127.

121. Voir la dénonciation, le 18 août 1824, à l'archevêque Chiaverotti par les soins du curé de Cuorgné Giuseppe Gianelli, des clercs Marietti et Carlo Gagiani, qui "frequentano i balli come suonatori e tutte le feste de' paesi intorno", dans A. GIRAUDO, Clero, seminario e società ..., p. 194. Le plaignant demande qu'ils soient "scancellati dal ruolo dei chierici".

122. L'épisode a été raconté par Giorgio Moglia, en Documenti XLIII, 6 ; répété en MB I, 484/26 à 485/11. L'acte a été consulté par P. STELLA, Don Bosco nella storia della religiosità cattolica, I, p. 35, n. 23.

123. Témoignage Giorgio Moglia, ad 23, POCT 1427-1428. Voir MB I, 485/12-17.

124. MO 100/48 à 101/64.

125. Témoignage Teodoro Dalfi (1817-1895) reproduit et glosé en MB I, 408/28-29.

126. Même témoignage en MB I, 408/7-8.

127. MO 103/136 à 104/165.

128. D'après la liste des prédicateurs d'exercices spirituels reproduite dans A. GIRAUDO, Clero, seminario e società ..., p. 453.

129. L'inferno aperto al cristiano perchè non v'entri, dans G.P. PINAMONTI, Opere, Venise, 1742, p. 372-392. Voir P. STELLA, Don Bosco nella storia della religiosità cattolica, I, p. 81. Cette lecture de Comollo d'après les Cenni storici sulla vita del chierico Luigi Comollo, 1844, p. 48.

130. La maladie et la mort de Comollo ont été d'abord racontées par Giovanni Bosco séminariste dans un manuscrit composé durant les mois qui les suivirent sous le titre : Infermità e morte del giovane Chierico Luigi Comollo scritta dal suo collega C. Gio. Bosco. Nozione sulla nostra amicizia e sulla sua vita, un cahier de 24 p. (ACS 123, Comollo. Edition par Juan CANALS PUJOL in RSS V (1986), p. 250-262.) Ce récit fut ensuite presque entièrement versé par don Bosco dans ses Cenni storici de Comollo à partir de 1844 (rééd.

1854, 1867 et 1884). Nous suivons ici le texte publié en 1844, p. 49 et sv.

131. Cet épisode, répété ici tel que don Bosco l'a raconté à partir des Memorie dell'Oratorio (MO 105/2 à 107/48), n'avait été qu'annoncé dans les premières éditions de la biographie de Comollo : "Qui sarebbe opportuno osservare che tutto questo (les conséquences de la mort de Comollo) avvenne principalmente dietro a due apparizioni del Comollo dopo la di lui morte ; una delle quali viene testimoniata da un' intiera camerata d'individui (...) Io pero' tutto questo tralascio ..." (Cenni Comollo, 1844, p. 77). Quarante-cinq ans après l'événement, don Bosco inséra l'apparition tout au long dans l'édition de 1884 de la biographie (p. 106-107).

132. Paris, éd. du Félin, 1988, 302 p.

133. Voir, par exemple, Henri FAURE, Hallucinations et réalité perceptive, 2ème éd., Paris, P.U.F., 1969 (Bibliothèque de psychiatrie).

134. Regolamento du séminaire de Chieri, chap. IV, art. 1.

135. D'après un extrait des registres du séminaire archiépiscopal de Chieri reproduit dans S. CASELLE, Giovanni Bosco a Chieri ..., p. 203.

136. Don Lemoyne écrivait, à partir de témoignages de don Valimberti et de don Appendini (Documenti XLI, 25), que "all'esame che si suol dare sul principio dell'anno - 1840-1841 - (...) ottenne secondo il solito un optime" (MB I, 514/11-13).

137. D'après les lettres de tonsure et d'ordination aux quatre ordres mineurs de Giovanni Bosco (originaux en FdB 73 D11-12).

138. L'épisode de la demande à Mgr Frasoni en MO 112/4 à 113/17. On ne sait trop de quels traités de théologie il s'agissait. L'hypothèse assez plausible du De Paenitentia d'après Alasia et du De Eucharistia d'après Gazzaniga, nous vient de la lettre de don Stefano Febraro à un certain Romano, Orbassano, 2 février 1891 ; éd. Documenti XLIII, 8.

139. Lettre citée du 2 février 1891.

140. Les lazaristes ou prêtres de la Mission avaient fait construire quelques années auparavant, auprès de l'église de la Visitation qui venait de leur être confiée (1832) *contra-della Provvidenza* (devenue XX settembre), un corps de bâtiment pour les exercices spirituels du clergé.

141. Ce paragraphe sur l'ordination au sous-diaconat d'a-

près MO 113/17-31. La lettre de cette ordination ne semble pas avoir été conservée. Sa date est ici fournie sur les seules indications des MO.

142. MO 114/35-37.

143. Costituzioni pel Seminario Metropolitano di Torino, 1819, deuxième partie, chap. IX, art. 2.

144. Regolamento du séminaire de Chieri, chap. VIII, art. 1.

145. D'après un témoignage d'origine imprécise reproduit en Documenti XLI, 25, le théologien Lorenzo Gastaldi l'ayant interrogé sur une question qu'il ignorait, Giovanni Bosco lui aurait répondu en inventant un canon du concile de Trente (voir MB I, 515/4-15). On peut voir aussi, dans P. STELLA, Don Bosco nella storia economica e sociale, p. 411-412, la reproduction d'une liste des résultats à cet examen du 17 février 1841, d'après un papier d'archives de don Appendini, alors professeur au séminaire.

146. D'après l'extrait des Registri del Seminario Arcivescovile di Chieri, pour l'ordination du samedi Sitientes 1841, reproduit dans S. CASELLE, Giovanni Bosco a Chieri ..., p. 207.

147. MO 111/39-50.

148. D'après l'extrait des Registri del Seminario Arcivescovile di Chieri, pour l'ordination du samedi après la Pentecôte 1841, dans S. CASELLE, Giovanni Bosco a Chieri ..., p. 207.

149. Dans le carnet manuscrit intitulé Memorie dal 1841 al 1884-5-6, p. 3. Francesco Motto a édité ce carnet, dit Testament spirituel de don Bosco, dans la Piccola Biblioteca dell'Istituto Storico Salesiano, 4, Rome, LAS, 1985.

150. M. RUA, Cronache, éd. P. Braido, RSS VIII, 1989, p. 359, l. 378-383. Ce témoignage a été inséré dans un discours composite de Giacomelli en MB I, 406/27 à 407/2.

151. G. GIACOMELLI, ad 13um, POCT 1184-1185. Quoi qu'on ait dit ou écrit, don Giacomelli ne fit pas cette retraite avec lui. Il témoignait même exactement du contraire : "Io non essendomi trovato con lui agli esercizi spirituali in preparazione alle ordinazioni posso dire nulla de visu, ma sentii dire da lui stesso che era stato molto colpito dalle prediche ..." (loc. cit., p. 1184).

152. "Queste memorie furono scritte nel 1841", affirmait-il en 1884 à propos de ces résolutions dans le carnet Memorie

dal 1841 ..., p. 6.

153. Memorie dal 1841 ..., p. 4-6. N.B. Les dernières résolutions n'étaient pas numérotées sur ce carnet.

154. D'après la lettre d'ordination au sacerdoce reproduite en FdB 73 E1. Le celebret daté du même jour a été reproduit en FdB 73 E2. La cérémonie eut bien lieu dans la cathédrale de Turin, quoi qu'en ait écrit don Bosco : "La sacra ordinazione sac(erdotale) fu tenuta da mons. Luigi Franzoni (sic) nostro arciv(esco)vo nel suo episcopio il 5 giugno di quell'anno" (Memorie dal 1841 ..., p. 3 ; éd. F. Motto, lignes 6-7). La lettre d'ordination spécifiait : "... Taurinorum Augustae in Nostra Archiepiscopali Ecclesia ad conferendos Ordines Sacrum Pontificaliter in Domino celebrantibus ...", le mot Ecclesia étant ajouté à la main sur l'imprimé. Don Bosco confondait peut-être l'ordination au presbytérat avec l'une ou l'autre des ordinations précédentes qui s'était bien déroulée dans la chapelle de l'archevêché. La lettre d'ordination aux quatre ordres mineurs disait : "... Taurinorum Augustae in Nostro Archiepiscopali Sacello ad conferendos Ordines in Domino celebrantibus", le mot Sacello étant ajouté à la main et le mot Pontificaliter étant barré. (Nous ne connaissons pas la lettre d'ordination au sous-diaconat, qui a beaucoup de chances d'avoir été conféré à Giovanni Bosco dans la chapelle de l'archevêché.)

155. MO 115/56-57.

156. Le paragraphe entre guillemets des MB I, 519/5-29, sur la première messe à San Francesco d'Assisi, donné comme tiré des Memorie de don Bosco, est un conglomérat composite, écrit dans un style qui lui était assez étranger. Des biographes imprudents, parmi lesquels le regretté Secondo Caselle (Giovanni Bosco a Chieri, p. 208), ne s'en sont pas aperçus.

157. MO 115/64 à 116/68.

158. MO 116/69-80.

C h a p i t r e I V

LE TEMPS DU CONVITTO TURINOIS

Le choix du Convitto ecclesiastico

Don Bosco passa au presbytère de Castelnuovo le temps des vacances d'été de 1841. Vicaire intérimaire du prévôt Cinzano, il exerçait avec bonheur et plaisir son ministère sacerdotal. Il prêchait le dimanche, visitait les malades et leur donnait les sacrements, à l'exception toutefois de la pénitence, à laquelle il n'était pas encore habilité. Il assistait aux funérailles, tenait les registres paroissiaux, établissait des certificats d'indigence ...¹ Enseigner le catéchisme aux enfants ou, simplement, converser avec eux faisait ses délices, nous dit-il dans ses Memorie dell'Ora-
torio. Les jeunes de Morialdo, ses familiers des vacances antérieures, venaient fréquemment lui rendre visite ; et, quand il rentrait chez lui dans ce hameau excentré, toujours un groupe d'entre eux l'entourait. Dans le bourg, il eut bientôt conquis des amitiés. A la sortie de la cure, une bande d'enfants le rejoignait et, partout où il se rendait, de petits amis l'accompagnaient et lui faisaient fête². Le ministère paroissial convenait tout à fait au nouveau prêtre.

En octobre, trois postes lui furent offerts : vicaire à Castelnuovo, où il réussissait si bien ; précepteur dans

la maison d'un Génois aisé, avec le beau salaire de mille lires annuelles ; enfin, chapelain de Morialdo, où les habitants du lieu, pour le conserver, proposaient de doubler les honoraires des chapelains précédents. Avant de prendre une décision, il tint, expliqua-t-il, à faire le voyage de Turin pour demander conseil à don Cafasso, qui, avec les années, devenait son guide attitré. Le saint prêtre l'écouta énumérer et détailler les propositions honorables et lucratives qui lui étaient faites, il l'entendit répéter les demandes insistantes de ses parents et de ses amis, nul doute qu'il apprécia aussi sa volonté manifeste de se mettre au travail sans tarder après une préparation étirée sur dix ans et plus. Mais, à croire don Bosco, il n'hésita pas une seconde : "Vous avez besoin d'étudier la morale et la prédication, lui dit-il. Pour l'instant, renoncez à ces propositions et venez au Convitto." Cette solution, qu'il avait très probablement envisagée, lui agréait. Il accéda donc volontiers au conseil de don Cafasso. A la mi-novembre 1841, don Bosco était installé au Convitto ecclesiastico de Turin³.

Il mettait définitivement le pied dans la grande ville à la fois riche et pauvre, qui lui offrirait un champ d'action à sa mesure et cadrerait l'apostolat dont il rêvait auprès des jeunes déshérités. Don Bosco ne quittera plus vraiment Turin après ce mois de novembre 1841.

La charmante ville de Turin

Turin, capitale du Piémont et des Etats sardes, ville encore relativement modeste (127.555 habitants au recensement de 1839), jouissait depuis longtemps d'une réputation d'ordre et de joliesse, sinon de véritable beauté⁴.

"C'est la plus jolie ville de l'Italie ; et, à ce que je

crois, de l'Europe, par l'alignement de ses rues, la régularité de ses bâtiments et la beauté de ses places, dont la plus neuve est entourée de portiques", avait écrit Charles de Brosses en 1740. Caustique comme à son habitude, le président s'empressait, il est vrai, de nuancer son éloge : "... on n'y trouve plus, ou du moins rarement, ce grand goût d'architecture qui règne dans quelques monuments des autres villes ; mais aussi on n'y a pas le désagrément d'y voir des chaumières à côté des palais. Ici, rien n'est fort beau, mais tout y est égal, et rien n'est médiocre, ce qui forme un total, petit à la vérité (car la ville est petite), mais charmant."⁵ Découverte par temps très clair sur un lointain de montagnes depuis l'esplanade de l'église du mont des Capucins, environnée d'avenues bordées d'arbres et dominée par la coupole de San Lorenzo et le campanile du duomo, cette ville aux longues bâtisses était reposante au voyageur.⁶

Cent ans après le président de Brosses, à condition de ne pas s'aventurer dans les faubourgs de la cité, le touriste bienveillant pouvait encore tenir un langage analogue. Pier Francesco Cometti écrivait au vicaire de la ville le 10 mai 1840 : "Arrivé il y a peu dans cette capitale, j'en ai admiré, comme les admirent tous les étrangers, la régularité des maisons, la largeur et la netteté des rues, la commodité de l'eau que l'on appelle Dora, les promenades tellement agréables, l'excellente police, la gentillesse des habitants, le célèbre musée, les splendides cafés et beaucoup d'autres beautés ... Il y a ici, de toutes parts, de commodités et très beaux portiques" ...⁷ Au cœur de la ville, là où, partie de la piazza Vittorio Emanuele, débouchait la spacieuse via Po, la piazza Castello, longue de deux cent vingt-cinq mètres et large de cent soixante-six, avait de l'allure, bordée qu'elle était par le palazzo Madama, l'église San Lorenzo, le palazzo Reale et prolongée par le jardin royal tout proche.

Des monuments religieux piquetaient la ville. D'après les guides français contemporains, Turin possédait cent dix églises ou chapelles, la plupart enrichies de marbres et bâties selon un goût alors moderne. C'était la cathédrale San Giovanni Battista, l'église du Saint Suaire, rotonde très élevée d'une tristesse imposante, la Consolata, sanctuaire marial des Turinois, San Lorenzo, la Gran Madre di Dio, dont la première pierre avait été posée en 1818 pour perpétuer le souvenir du retour en Piémont des anciens souverains en mai 1814, etc., etc.

Les rues coupées à angle droit constituaient des quartiers rectangulaires d'une régularité classique. Elles avaient toutefois conservé quelques habitudes médiévales. Pier Francesco Cometti était trop flatteur quand, dans sa lettre au vicaire, il louait leur nettezza. La même année 1840, Davide Bertolotti se plaignait : "Le plus grand défaut de Turin est dans son pavé. Ses rues sont cailloutées ou empierrées sans double fondement. Y marcher est une torture pour les pieds de qui n'y est pas accoutumé. C'est, de toutes nos déficiences, celle dont les étrangers nous font à juste titre le plus grief. Il arrive fréquemment que certains abrègent leur séjour pour ne pas endurer cette sorte de torture. Le pire survient aux jours de pluie quand les gouttières vous versent des torrents d'eau sur la tête. Il est juste de dire que, sur ce point, Turin fait des progrès réguliers. Les portiques ont été en majeure partie parfaitement dallés ; on a pourvu leurs rebords de marches ou de trottoirs ... La via San Lorenzo a été empierrée et pavée avec des rainures de granit à la mode milanaise. La piazza San Carlo a été pavée selon une nouvelle méthode. La piazza del Re a reçu un revêtement central à la Mac-Adam, puisque l'on honore du nom de cet Américain le vieux procédé italien du pavé en mosaïque, que ce personnage a ap-

pliqué aux voies publiques⁸. En plusieurs rues les gouttières ont été supprimées ..."⁹

Qui aimait circuler faisait aisément, par les boulevards extérieurs, le tour de cette aimable ville. Tenons compagnie à un alerte piéton pour commencer de nous familiariser avec elle. Supposé parti de la Porta Palazzo et progressant dans le sens des aiguilles d'une montre, la via Santa Barbara (actuellement corso Regina Margherita, deuxième tronçon), puis la via San Maurizio (corso San Maurizio) le menaient jusqu'au P8. Il côtoyait le fleuve dans la direction du sud jusqu'à la via del Re (corso Vittorio Emanuele II), qu'il suivait jusqu'à la piazza Carlo Felice, près de la plaine de la piazza d'Armi. Il la dépassait et poursuivait son chemin par la via Sant'Avventore (corso Vittorio Emanuele II, suite). Là il remontait au nord-est par la via San Solutore (corso Inghilterra), dépassait la Porta Susina, obliquait sur la via Principe Eugenio (corso Principe Eugenio), débouchait au Rondo du Valdocco et, par la via San Massimo (corso Regina Margherita, premier tronçon), se retrouvait Porta Palazzo¹⁰.

Il est vrai que, déjà bien avant 1840, à l'intérieur de ce périmètre, la vie n'était pas rose pour tous dans la jolie ville de Turin.

L'"autre visage" de Turin des années 1840

Il y a, dans l'agréable essai intitulé Voyage autour de ma chambre publié à la fin du dix-huitième siècle (Turin, 1794) par l'aristocrate Xavier de Maistre, frère de Joseph, deux chapitres inattendus sur les pauvres à Turin. L'écrivain imaginait en période de carnaval les "plaisirs que Turin présente en foule dans ces moments de bruit et d'agitation". Il comparait sa chambre à une salle de bal qu'il

connaissait, "dans ce superbe casin, où tant de beautés sont éclipsées par la jeune Eugénie". Et il enchaînait : "Pour me trouver heureux je n'ai qu'à m'arrêter un instant le long des rues qui y conduisent. Un tas d'infortunés, couchés à demi nus sous les portiques de ces appartements somptueux, semblent près d'expirer de froid et de misère. Quel spectacle ! Je voudrais que cette page de mon livre fût connue dans tout l'univers ; je voudrais qu'on sût que, dans cette ville, où tout respire l'opulence, une foule de malheureux dorment à découvert, la tête appuyée sur une borne ou sur le seuil d'un palais. - Ici, c'est un groupe d'enfants serrés les uns contre les autres pour ne pas mourir de froid. Là, c'est une femme tremblante et sans voix pour se plaindre. Les passants vont et viennent, sans être émus d'un spectacle auquel ils sont accoutumés. Le bruit des carrosses, la voix de l'intempérance, les sons ravissants de la musique, se mêlent quelquefois aux cris de ces malheureux et forment une horrible dissonance"¹¹. Comme Janus, Turin à la veille du Risorgimento avait deux faces : l'une remplie et rieuse, l'autre décharnée et grimaçante. Les voyageurs admiraient l'une, ils ignoraient l'autre.

Depuis quelques années, cet "autre visage de Turin du Risorgimento" est peu à peu sorti d'une pénombre séculaire¹². "Des statistiques que nos comités de bienfaisance ont établies, il résulte que Turin avec 125.000 habitants compte 30.000 pauvres", écrivait Lorenzo Valerio à Enrico Mayer le 12 juillet 1845¹³. Les mendiants pullulaient et incommodaient les passants. "Nous sommes environnés, nous sommes journellement assiégés par les mendiants, avait déploré en décembre 1827 le comte Franceseti di Mezzenile. Et, tel est leur nombre que, à supposer que tous soient vraiment pauvres et non pas vicieux, il serait impossible d'avoir les moyens et le temps de s'arrêter à tous et de les secourir

tous. Nous sommes donc contraints de poursuivre notre chemin et de ne tenir compte ni de leurs larmes ni de leurs émouvantes supplications, qui, pourtant, ne devraient jamais toucher en vain l'oreille d'un homme quel qu'il soit et moins encore l'oreille d'un chrétien"¹⁴. Les mendiants encombraient les boulevards et les passages extérieurs. Et, à l'intérieur de la ville, on les trouvait sous les portiques, dans les entrées des églises et aux abords des "cafés Diley, Florio et Delle Colonne". Là, "ils importunaient les passants avec audace et obstination"¹⁵. Au début de novembre, la Toussaint et le jour des Morts rassemblaient des milliers de gens malpropres, sans travail, saisonniers et parfois petits propriétaires des environs, qui se disposaient en files pour demander l'aumône le long de la via del Parco Reale qui menait au nouveau cimetière. Ces mendiants de la Toussaint provenaient en partie de la campagne. Après le travail des champs, le temps de l'aumône commençait pour eux. C'était le cas de Pietro Gattino, qui passait les mois d'hiver dans une baraque de la zone du Moschino (dont nous reparlerons) et vivait le reste de l'année "avec le revenu de quelque deux journées de vigne et d'une petite maison qu'il possédait à Montà, Alba"¹⁶. Quand la récolte avait été mauvaise et que la disette sévissait, les gens de la campagne affluaient en ville.

Les familles affamées expulsaient en premier lieu les enfants, bouches improductives qu'il fallait nourrir. La police relevait, au cours de l'été 1840, le cas d'un petit garçon d'une dizaine d'années, Gioanni, surnommé Biondino, dont le père avait été emprisonné et qui, chassé de son domicile au village, dormait sous les arches du P8, ne portait qu'un pantalon sale et rapiécé, n'avait ni chaussures ni chemise ; à la fin de 1838, celui d'un certain Antonio, quinze ans, qui, invité par son père à gagner sa vie à Tu-

rin, faisait du portage piazza Emanuele Filiberto ; en 1837, celui de deux fillettes de huit et neuf ans abandonnées par leur mère avec un billet explicatif dans le vestibule de l'Opera della Maternità ..., etc¹⁷. Ces enfants se débrouillaient comme ils pouvaient : ils vendaient des allumettes à Porta Palazzo, nettoyaient les chaussures des bourgeois sur la rue, se faisaient embaucher dans quelque fabrique de textiles ou encore vidaient les poches des passants.

Le 10 mai 1840, Pier Francesco Cometti, déjà cité, se plaignait au vicaire "d'être assailli à tous les coins de rue et à chaque traversée de portiques par une foule de décrotteurs (en français dans le texte), qui rivalisent pour guetter le passant et le suivent, une fois passé, sur une vingtaine de pas, toujours criant sur un ton et un mode des plus insolents"¹⁸. La fabrique dépravait des petits. Cette même année 1840, le journaliste Lorenzo Valerio dénonçait le mal. "Qui aura mis le pied dans une manufacture, en particulier dans une fabrique de soieries, aura été douloureusement surpris de découvrir une quantité de petits garçons, le blasphème sans cesse à la bouche inconsciente, maigres, sales, déguenillés, qui se roulent dans la boue, se battent entre eux et, par de petits larcins, de petites tromperies, s'engagent sur la voie du délit. Il aura été horrifié à la pensée du triste avenir qui attend ces blondes petites têtes, auxquelles un peu de soin suffirait à rendre tous les charmes, toutes les grâces et toutes les vertus (car cet âge tendre a lui aussi ses vertus !) de l'enfance"¹⁹. Le délit, ces enfants le commettaient sur la rue. "L'une des nombreuses plaies qui rongent la société et qui, malgré la vigilance la plus exacte de la part des autorités et des agents de police, ne peut qu'être adoucie, est certes la classe des voleurs à la tire, qui, non seulement infestent

les rues et les places, mais vont jusqu'à violer les palais royaux et les églises. - Il ne se passe pas un jour sans plaintes de disparitions de tabatières, de montres, d'argent ou de mouchoirs ..."²⁰

Une partie des pauvres de Turin vivait dans les faubourgs en rapide extension de Borgo Dora, de Borgo San Donato et de Vanchiglia. L'industrie commençait de les enlaidir. Des manufactures occupant parfois plusieurs centaines d'ouvriers apparaissaient à Borgo Dora, leurs cheminées se mettaient à empuantir l'atmosphère²¹. Le secteur de plus mauvaise réputation était situé à l'extrémité de Vanchiglia. "Si vous entrez à Turin par le magnifique pont du Pô, écrira bientôt un médecin, à main droite, après avoir traversé le fleuve, vous remarquez, tel un anachronisme dans la société civilisée d'aujourd'hui, un amas d'habitations entassées tout au bord du Pô, aux fenêtres étroites et dépourvues de cours, plus semblables à des niches qu'à des maisons. Cet endroit est dénommé il Moschino (le Moucheron). C'est là qu'habitent les pêcheurs et les bateliers et la portion la plus misérable de la ville. Impossible d'exprimer le dégoût qui vous saisit quand, parce que vous êtes médecin ou statisticien, vous circulez dans ces ruelles immondes, loin des commerces, sans hygiène, parmi, dirais-je, ces cloaques humains témoins de l'injustice des hommes : elle dispense tant de biens aux uns et dénie aux autres le sol, l'air et le soleil"²². Le Moschino était, pour le bourgeois turinois, un repaire de bandits de la pire espèce, nid d'une coca redoutée, dangereux le jour et inaccessible la nuit, même à la police²³.

Ces conditions désastreuses généraient un désordre moral proportionné. A Turin, le nombre des naissances illégitimes et des infanticides était élevé. Une naissance illégitime sur quatre, a-t-on calculé, alors que, dans les années

1830-1840, on en dénombrait seulement une sur douze à Gênes, l'autre grande ville du royaume, une sur treize dans les autres villes des Etats sardes et une sur quarante-huit pour l'ensemble de ces Etats²⁴. Comme dans les romans d'Eugène Sue et d'Emile Zola, le pauvre s'évadait dans d'infâmes osterie (cabarets), dites souvent bettole (tavernes), telles que les décrirait bientôt Vittorio Bersezio dans son roman La Plebe : "L'inconnu ouvrit la porte vitrée (en contre-bas de la chaussée) et se trouva dans une grande pièce plus longue que large, aux murs enfumés, au sol de planches clouées rendu raboteux par la fange importée et écrasée çà et là par les pieds des clients, au sein d'une atmosphère grasse, imprégnée d'âcres odeurs, où la fumée imitait parfaitement la brume qui emplissait la rue en cette soirée d'hiver ..." Etc.²⁵ Telle était probablement l'osteria de la Giardiniera du Valdocco, qui créera à beaucoup de soucis à don Bosco, son voisin, à la fin des années 1840²⁶.

Turin la charmante, au début de ces mêmes années, avait donc un côté peu reluisant, et des milliers de malheureux n'en connaissaient pas d'autre.

La gestion de la misère à Turin

Turin gérait la misère, non sans rudesse, mais avec une grande bonne volonté²⁷.

Le pauvre était suspect. Les gouvernants du temps de Charles-Albert (roi de 1831 à 1849) appliquaient une politique répressive de contrôle minutieux des catégories sociales inférieures. Ils subordonnaient à la possession d'un certificat de bonne conduite les déplacements à l'intérieur des territoires. L'autorité avait introduit à Turin en 1814, puis étendu au royaume en 1829, le livret de travail obligatoire pour les ouvriers et les domestiques, qui, un temps, servit de passeport interne. Ce livret permettait de contrôler la

régularité, l'application, la moralité et les déplacements de ces travailleurs. L'autorité surveillait les indigents oisifs, les vendeurs ambulants, les brocanteurs et les voyageurs des auberges. La mobilité géographique des personnes était le plus possible limitée. Pour faire cesser la circulation croissante des mendiants valides, en novembre 1831 la police rendit leur enregistrement obligatoire. En témoignait une carte personnelle d'accattone (mendiant), avec l'obligation pour celui-ci de porter sur la poitrine une plaque de cuivre l'identifiant comme tel²⁸. C'était le côté policier de la gestion de la misère à Turin vers 1840.

La ville avait une tradition différente beaucoup plus sympathique. "La bienfaisance, disons-le en quelques mots, est la vertu qui distingue le mieux les Turinois", écrivait alors Bertolotti. "Tout ne plaît pas à l'étranger dans nos coutumes. Il y trouve des taches, de la pruderie, un excès de morgue d'une part, un excès de rusticité de l'autre." Mais ces quelques défauts disparaissent devant "la splendeur de nos institutions caritatives"²⁹. Le Turin d'alors disposait en effet d'une longue suite d'Opere pie : hôpitaux, dispensaires, hospices, orphelinats, refuges ou asiles³⁰, signes multiples d'une volonté commune de guérir, d'éduquer, de former et de réformer, contrepartie d'un pesant système répressif. Jean-Jacques Rousseau avait connu (et médiocrement apprécié !) à Turin un Ospizio dei Catechumeni (foyer des catéchumènes), qui, fondé en 1661 et administré par la confraternité du Santo Spirito, continuait d'exister³¹. On venait d'ouvrir, le 10 août 1840, un Ricovero di mendicITÀ (abri du mendiant), destiné aux mendiants des deux sexes et de tous âges, tant de la ville que de la province de Turin. Chacun recevait journallement dix-huit onces de "bon pain" et deux abondantes minestre (soupes). Si leur santé le réclamait, les mendiants avaient droit au vin et à

un menu amélioré. Ils portaient un uniforme et dormaient seuls. Des travaux pouvaient leur être confiés, dont le produit leur revenait pour moitié. Les hébergés du Ricovero étaient au nombre de quatre cent quatre-vingt-dix-huit l'année de l'ouverture³².

Autre institution qui mérite d'être ici mentionnée, l'Albergo di virtù (hôtel de la vertu) (n° 12 de Bertolotti) avait été fondé à la fin du seizième siècle au titre d'Albergo di carità sur l'initiative de la compagnie de la Charité et de la compagnie de Saint Paul. Cet Albergo était devenu une grande école d'apprentissage professionnel aux frais de la bienfaisance publique et privée. Les garçons accueillis devaient être nés dans les Etats sardes, de naissance légitime, de parents honnêtes, être catholiques et avoir au moins douze ans et au plus quatorze ans. L'Albergo offrait des locaux appropriés aux maîtres des métiers pratiqués. Le fruit du travail revenait à ces maîtres, leurs élèves recevaient un salaire proportionné. En outre, ils pouvaient espérer être ensuite acceptés comme apprentis dans l'atelier de celui dont ils avaient suivi l'enseignement. Autour de 1840, on dénombrait 308 jeunes dans cet Albergo di virtù, alors très prospère : 85 soyeux, 30 rubaniers, 14 passementiers, 24 chapeliers, 15 chaussetiers, 15 cordonniers, 20 tailleurs, 26 menuisiers, 30 ébénistes, 4 sculpteurs, 3 tourneurs, 30 forgerons, 12 dinandiers³³.

Avec les oeuvres Barolo, dont nous parlerons plus loin, la plus remarquable des oeuvres charitables de Turin était certainement alors la Piccola casa della divina Provvidenza (petite maison de la divine Providence) (n° 28 de Bertolotti) du chanoine Giuseppe Cottolengo. Giuseppe Cottolengo (1786-1842), ordonné prêtre en 1811 et bientôt élu chanoine de la collégiale de la très sainte Trinité à Turin, s'était

voué au secours des plus miséreux et des plus abandonnés de la société après avoir assisté, le 2 septembre 1827, à la mort d'une voyageuse française (Jeanne-Marie Gonnet), refoulée successivement des hôpitaux de la ville au désespoir de son mari et de ses trois petits enfants. Il avait alors entrepris de créer lui-même au coeur de la cité un abri provisoire, devenu rapidement petit hôpital, qu'il avait été bientôt amené à transférer à la périphérie de Turin, dans la région du Valdocco. Il y avait implanté, outre son hôpital et une petite église, une quantité de "familles" d'orphelins, d'invalides, de sourds-muets, d'épileptiques, de "bons enfants" (handicapés mentaux), de femmes perdues, et même un petit séminaire. "Cet hôpital est un petit monde", écrivait Luigi Cibrario en 1846³⁴. En 1841, le chanoine Cottolengo était épuisé. Il mourra du typhus à Chieri l'année suivante. Mais son oeuvre solide et magnifique persistera sous le gouvernement paternel du chanoine Luigi Anglesio (1803-1881) ...³⁵.

En 1840, Bertolotti ignorait une entreprise en création pour les enfants livrés à eux-mêmes. Ces enfants préoccupaient un prêtre de vingt-sept ans, dénommé Giovanni Cocchi (1813-1895). Devenu après son ordination (1836) vicaire de la paroisse de l'Annunziata à Turin, Giovanni Cocchi, qui voulait être missionnaire en pays lointains, s'en était allé à Rome (en juillet 1839) se mettre à la disposition de la congrégation romaine de la Propaganda Fide. Il y avait surtout connu et admiré un "oratoire pour enfants de condition civile", probablement dans la tradition de saint Philippe Néri. Las d'attendre, au bout de cinq mois il était rentré à Turin : cette ville serait "ses Indes" ! Don Cocchi avait une figure énergique : tête carrée, menton volontaire, chevelure abondante, des traits vite durcis³⁶. A l'image de

l'oeuvre romaine, mais pour un public différent, dès 1840, il fonda au coeur du secteur maudit du Moschino, sur le territoire de sa paroisse de l'Annunziata, un "oratoire" pour les enfants les plus pauvres et les plus abandonnés, qui erraient sans travail et sans instruction. Il le dénomma de l'Angelo Custode (ange gardien). L'année suivante, sans en modifier le caractère, il le transplanta dans un hangar mis à sa disposition dans le faubourg même de Vanchiglia. Pour récréer utilement ses garçons, il recourait à l'éducation physique. Le jeune prêtre Bosco tourna souvent les yeux vers le vicaire de l'Annunziata.

Les prêtres courageux et inventifs, que préoccupait la misère du peuple, ne manquaient pas à Turin dans les années 1840.

A l'origine du Convitto ecclesiastico : les Amicizie

Au début de novembre 1841, don Bosco pénétra dans un Convitto ecclesiastico (collège ecclésiastique) qu'il connaissait probablement déjà quelque peu pour y avoir rencontré son nouveau directeur spirituel don Cafasso³⁷.

Le Convitto était adjacent à l'église San Francesco d'Assisi, sur la via de ce nom, proche de la via Dora Grossa et de la piazza Castello. L'ensemble, église et bâtiments, avait en d'autres temps fait partie d'un grand couvent franciscain commencé au treizième siècle. Au début du dix-neuvième, les religieux expropriés avaient subi le sort commun des ordres et congrégations du pays. Si l'église, confiée au diocèse, avait été épargnée, la plus grande partie des immeubles avait été bientôt vendue à des particuliers. Dans les années 1810, les constructions touchant le sanctuaire servaient de logements militaires et d'habitation au recteur de l'église.

Depuis 1808, cette fonction de recteur était assurée par le théologien Luigi Guala (1775-1848). Luigi Guala avait été l'un des ecclésiastiques marquants de l'association dite des Amicizie (amitiés)³⁸. La société secrète des Amicizie cristiane (amitiés chrétiennes) avait été fondée à Turin entre 1778 et 1780 par l'ex-jésuite Nicolas de Diessbach (1732-1798). Les idées très arrêtées de Diessbach étaient développées dans un essai apologétique : Le Chrétien catholique inviolablement attaché à sa religion par la considération de quelques-unes des preuves qui en établissent la certitude³⁹. C'était un ardent et un convaincu. Les membres des Amicizie cristiane prononçaient des vœux : la perfection spirituelle personnelle était leur premier souci⁴⁰. Ami du rédemptoriste tchèque Clément-Marie Hofbauer, Diessbach, qui avait rencontré Alphonse de Liguori, était un liguorien enthousiaste. Les Amitiés chrétiennes mobilisaient l'élite intellectuelle catholique là où elles étaient implantées. Leur levier était la presse et le livre (édition, diffusion, traductions). Elles prétendaient endiguer l'incrédulité et les erreurs du temps par la diffusion de la bonne doctrine⁴¹. Le P. Diessbach avait aussi fondé pour les prêtres vers 1783 une Amicizia sacerdotale (amitié sacerdotale), école de perfection évangélique et de préparation à l'apostolat par la prédication, la confession et la diffusion de la bonne presse⁴². Sous l'occupation française, l'Amicizia cristiana de Turin avait été officiellement dissoute. Mais son ferment subsistait, entretenu par quelques prêtres et laïcs fervents, Joseph de Maistre, l'illustre Joseph de Maistre (1754-1821) en particulier. De ce fait, l'Amicizia reprit vie en 1817 sous le nouveau nom d'Amicizia cattolica⁴³, et avec un programme, non plus de perfection spirituelle et de secret, mais d'action apostolique au grand jour. "Le but de la société est de distribuer des livres de religion et de piété aux personnes

qui ne pourraient pas s'en procurer faute d'argent ou d'expérience en la matière", lisons-nous dans son Règlement⁴⁴.

Un autre ecclésiastique s'imposait dans les Amicizie. Pio Brunone Lanteri (1759-1830), qui avait collaboré avec Diessbach dès 1781, était particulièrement entreprenant⁴⁵. En 1816, il fondait à Carignano la congrégation des Oblats de la Vierge Marie, véritable suite des Amicizie, pour l'édition et la diffusion de la bonne presse, la lutte contre les erreurs religieuses les plus courantes, surtout celles contraires au Saint-Siège et au pape, l'organisation d'exercices spirituels dans la tradition de saint Ignace, enfin la formation de bons curés et d'ouvriers apostoliques efficaces. A partir de l'année suivante, Lanteri impulsa fortement l'Amicizia cattolica naissante. Il contribuait à y entretenir un esprit contre-révolutionnaire accusé. Partisan de l'absolutisme dans l'Etat comme dans l'Eglise, il nourrissait et, probablement, professait un antilibéralisme délibérément contraire à la souveraineté du peuple et même à toute "constitution" politique des Etats. De telles idées lui paraissaient des plus dangereuses tant pour l'Etat que pour l'Eglise⁴⁶. Logique avec lui-même, des principes à la Joseph de Maistre inspiraient sa théologie. L'un de ses disciples a caractérisé comme suit son ecclésiologie : "Le pape, comme vicaire du Christ, doit être suivi et obéi aveuglément : qui n'est pas avec le pape, n'est pas dans l'Eglise, n'est pas avec Jésus Christ"⁴⁷. Cet adage retentissait autour de don Guala. Il le reprenait peut-être lui-même.

Luigi Guala, ordonné prêtre en 1799, avait aussitôt fait merveille dans le clergé de Turin. En 1806, c'était, écrivait alors Lanteri, "un jeune homme de 31 ans, plutôt petit de taille, ce qui le fait paraître plus jeune encore, d'un caractère gai, d'un zèle non ordinaire, très actif et prudent,

fourni de la doctrine, prudence et expérience nécessaires pour la direction des âmes ..."⁴⁸ En 1808, recteur de l'église San Francesco d'Assisi, Guala, selon l'esprit de l'A-micizia sacerdotale des années 1780, réunissait dans son sanctuaire quelques prêtres désireux de se perfectionner en théologie morale et en prédication. La Restauration venue, la mission de Guala devint officielle. Le 16 novembre 1814, des lettres patentes lui étaient délivrées, qui l'autorisaient à assumer la charge de l'une des trois "conférences" diocésaines de morale⁴⁹. Comme les deux autres conférenciers Guala expliquait le manuel de théologie morale d'Antonio Alasia⁵⁰. Mais il en atténuait systématiquement les positions plus ou moins rigoristes.

La fondation du Convitto ecclesiastico

En 1816, Lanteri et Guala demandèrent au vicaire capitulaire de Turin l'autorisation de créer dans la ville un collège ecclésiastique (convitto ecclesiastico), qui serait un centre d'études de théologie morale et pastorale. La réponse tarda. Il semble que l'intervention de Lanteri ait fait craindre la prise en charge de l'oeuvre par des religieux. L'année suivante, les militaires ayant libéré le troisième étage de l'ex-couvent franciscain, il devenait possible d'y installer le Convitto en projet. Guala intervint alors personnellement auprès du gouvernement et obtint gain de cause (8 août 1817)⁵¹. Le Convitto ecclesiastico, fruit d'une idée commune de Lanteri et de Guala, put être ouvert en novembre 1817.

En 1819, le vicaire général Emanuele Gonetti approuvait le règlement de cette institution. Quatre ans après, l'archevêque Chiaveroti confirmait Guala dans sa charge de supérieur (4 juin 1823). Et, le 7 novembre 1822, de nouvelles patentes royales accordaient au Convitto les parcelles

non aliénées de l'ancien couvent. On serait désormais un peu plus à l'aise à San Francesco d'Assisi⁵².

Les considérations initiales du Regolamento approuvé expliquaient longuement les motivi (raisons d'être) de l'institution. Les nouveaux prêtres du diocèse de Turin étaient, depuis 1768, tenus d'assister pendant trois ans à des conférences publiques de morale pratique, destinées à les préparer directement au ministère des confessions. En outre, ils ressentaient le besoin d'une formation à la prédication. Or les exigences matérielles de cette formation morale et oratoire, dispendieuses pour la plupart, en décourageaient beaucoup, qui, pour vivre, cherchaient un emploi et se désintéressaient du ministère. Les conséquences, disait le texte, étaient graves : "1. Rareté des confesseurs, surtout des confesseurs capables de confesser toute sorte de personnes, et, partant, difficulté plus grande pour les séculiers de s'approcher des saints sacrements. - 2. Perte de l'esprit ecclésiastique. Un très grand nombre de plants cultivés à grand-peine et avec force dépenses, qui, durant leur quinquennium, avaient laissé présager de très beaux résultats, devenaient stériles faute d'une culture achevée."⁵³

Quand, en 1821, Mgr Chiaveroti avait approuvé ce Regolamento, l'établissement prospérait déjà. La dissolution de l'Amicizia cattolica en juin 1828, par ordre du roi Charles-Félix et pour des raisons plus ou moins claires de politique intérieure⁵⁴, ne porta aucun tort au Convitto qui en était indépendant. Le chiffre des élèves, qui n'avait pas dépassé la vingtaine autour de 1817-1820, s'élevait à une soixantaine dans les années 1830-1840. Désormais un théologien "répétiteur" aidait don Guala dans sa charge d'enseignement. Ce fut, à partir de 1837, Giuseppe Cafasso, qui, rentré élève au Convitto le 28 janvier 1834, avait, le 27 juin 1836, pas-

sé brillamment son examen de morale devant les chanoines Pedroni et Zappata⁵⁵. En novembre 1841, don Guala se reposait sur ce prêtre encore jeune pour des leçons quotidiennes de morale et pour l'animation pastorale de l'institution.

La règle de vie du Convitto

Le Convitto ecclesiastico constituait un prolongement ascétique et culturel des séminaires diocésains.

"Le Convitto ecclesiastico peut être dit un complément des études de théologie, écrira don Bosco dans ses Memorie dell'Oratorio, car, dans nos séminaires, on n'étudie que la dogmatique et la spéculative ; de morale, les seules propositions controversées. Ici on apprend à être prêtre. Méditation, lecture, deux conférences quotidiennes, des leçons de prédication, une vie retirée, toute facilité pour étudier et lire de bons auteurs, tel était le programme que chacun (des élèves) devait appliquer avec sollicitude"⁵⁶.

Il est possible de reconstituer le détail de ce "programme" tant apprécié par don Bosco. La règle de vie du Convitto ressemblait beaucoup à celle du séminaire de la ville. Au reste, son Regolamento de 1819 s'inspirait ouvertement du Regolamento du séminaire⁵⁷. L'institution fournissait à chaque élève : une chambre avec lit, paillasse, prie-Dieu, crucifix, bénitier, siège, table de travail, chandeliers, broc et cuvette ; la lumière et le feu communautaires ; des livres pour travailler ; le petit déjeuner ; le déjeuner avec potage, deux pietanze (plats), fromage ou fruit, pain et vin ; le dîner avec le même menu, diminué d'une pietanza ; le couvert pour la table, serviettes comprises⁵⁸. Il fallait donc se pourvoir en matelas, couvertures, serviettes de toilette et nécessaire d'éclairage pour la chambre⁵⁹.

En 1841, les jours ordinaires, le lever sonnait à 5 h 30. (L'été à 5 h, selon le règlement édité par Colombero.) Le convittore récitait l'Angélus, rangeait sa chambre, se rendait en silence dans la salle d'oraison et y attendait à

genoux et recueilli. A l'heure prévue, il participait aux prières communes du matin, qu'il récitait "lentement, d'une voix claire, au rythme de l'ensemble et avec dévotion". Après quoi, il entendait la méditation, c'est-à-dire qu'il méditait sur un texte lu par le directeur ou par une autre personne désignée. L'exercice durait quelque trois quarts d'heure. La communauté se rendait ensuite dans la salle d'étude, tandis que les prêtres qui le désiraient célébraient la messe aux divers autels de l'église San Francesco. Les déplacements nécessaires devaient se faire "en silence" et "avec gravité". Une messe de communauté avait lieu à 8 h 30. Le petit déjeuner la suivait⁶⁰ : un petit pain fourni par la maison avec en fait, pour presque tous, du café ou du chocolat provenant d'un café voisin. Puis les élèves confluaient en salle d'étude. Le répétiteur Cafasso donnait sa leçon à 11 h. Pour le déjeuner de 12 h 30, le Regolamento Chiaveroti demandait de se rendre dans la salle à manger en silence et seulement (non prima : pas avant) au signal de la cloche. On y entendait jusqu'au dessert une lecture choisie par le directeur. Le convittore lecteur, unique pour la durée du repas, était prié de soutenir l'attention des convives et de ne pas leur être molesto (ennuyeux), probablement par un débit incompréhensible ou une prononciation intempestive. A table, nul ne servait son voisin, chacun devait procéder "con tutta semplicità, senza fretta, a motivo di sanità", autrement dit : "en toute simplicité et, pour des raisons de santé, sans se presser". La récréation qui suivait le repas devait être "cordiale, cioè cristiana" (cordiale, c'est-à-dire chrétienne), équivalence que l'on renverserait volontiers, mais qui fait plaisir à lire. La règle autorisait les jeux de balles et de boules et interdisait les cartes et les tarots. A 14 h 45, l'élève du Convitto se dirigeait vers la salle de

conférence pour la séance principale de la journée. Il y entendait le directeur don Guala. Selon le biographe de Cafasso Nicolis di Robilant, le conférencier, respectueux des instructions de l'autorité diocésaine, faisait d'abord lire un passage du traité de théologie morale d'Alasia. Puis, pour corriger les opinions qui ne lui convenaient pas toujours, il prenait "con aria di compiacenza" (en souriant ...) la théologie morale d'Alphonse de Liguori : "Voyons, disait-il, ce que dit ce vieux !" ⁶¹. Après un autre moment de détente d'environ trois quarts d'heure, l'élève participait à la récitation commune du chapelet, puis rentrait en salle d'étude jusqu'à 20 h. Les prêtres lisaient leur bréviaire (matines et laudes !) seuls, en privé et à voix basse, afin, disait le Regolamento, de ne pas déranger autrui. Ce temps d'étude était suivi d'une lecture spirituelle, que le convittore, aux termes du règlement Chiaveroti, écoutait "avec grand désir d'en profiter" et sans la couper de ses réflexions, à moins d'y avoir été invité par le directeur. L'expérience démontrait en effet, continuait-il, que tout dégénère alors en conversation inutile. "Qui n'est pas d'accord sur un point ne le manifestera pas, sauf au directeur, et en veillant à ne jamais ridiculiser les choses spirituelles". L'esprit moqueur et plus ou moins voltairien du dix-huitième siècle guettait encore les prêtres turinois des années 1820 et 1830. La journée du Convitto allait prendre fin. A 20 h 30 : dîner absorbé, comme le déjeuner de 12 h 30, à l'écoute d'un lecteur, puis récréation ; à 21 h 45 (21 h 30, selon le Regolamento Colombo), prières communes, examen de conscience et repos. Au signal de l'extinction des feux, chacun devait être couché et prendre garde d'éloigner la lumière de son lit. Qui n'avait besoin que de peu de sommeil se lèverait le lendemain matin avant l'heure normale. S'il s'était enten-

du avec le directeur, il trouverait de l'éclairage (et, l'hiver, du chauffage) dans la salle d'étude communautaire.⁶²

Pour le bon ordre du Convitto, hormis les temps de récréation après les repas, le silence devait être de rigueur dans la maison. Les élèves évitaient le bruit dans les corridors, à la sortie et à l'entrée de leurs chambres, "parce que le silence et le calme facilitent admirablement, non seulement la prière, mais aussi l'étude"⁶³. Ils n'introduisaient pas d'étrangers dans le Convitto : ils les recevaient au parloir. Leurs propres sorties devaient avoir été autorisées par le directeur ou par une personne désignée par lui (art. 3). Le règlement rappelait que la tranquillité de l'institution dépendait de son bon ordre, et ce bon ordre de la "déférence" des membres envers le directeur de la maison et ses auxiliaires, fussent-ils simples convittori (art. 4). Les élèves se devaient d'éviter d'affubler de surnoms leurs compagnons d'étude et de se livrer à des plaisanteries qui pouvaient être prises "en mauvaise part". Comme ils recevraient ensuite des charges dans l'Eglise, il leur était "de suprême importance" de s'accoutumer à "vivre en paix" avec toutes sortes de tempéraments, "ce à quoi l'on parvient plus facilement en s'adaptant soi-même à autrui, qu'en cherchant la vertu chez lui" (art. 5). L'avertissement conciliaire qui résonna pendant près de quatre siècles aux oreilles du clergé latin : "Il convient tout à fait que tous les clercs appelés au service du Seigneur aient une vie et des mœurs telles qu'ils ne montrent dans leur tenue, leurs gestes, leur démarche, leur langage et en tout, rien que de grave, de modéré et de pleinement religieux"⁶⁴, faisait l'objet d'un article spécial du règlement Chiaveroti (art. 6)⁶⁵.

Le Convitto formait directement ses élèves à la confession et à la prédication par les exercices de piété et par l'étude

de la morale, que doubtaient des simulations et des exercices pratiques. Il imposait aux prêtres, non pas de célébrer personnellement la messe chaque jour, mais d'y assister quotidiennement. Les convittori étaient invités à communier le dimanche matin. Chacun d'eux confiait au directeur le nom de son confesseur (art. 7). Le vendredi, jour de mortification hebdomadaire, le petit déjeuner était supprimé (art. 22). Durant les vacances d'été, les élèves participaient à une série d'exercices spirituels à Sant'Ignazio⁶⁶. Comme l'habit aussi fait le moine, la soutane était requise les dimanches et jours de fête ; et, les autres jours, les vêtements de couleur étaient interdits (art. 9). Ces messieurs étaient donc de noir habillés. C'était un signe. Le convittore évitait de se mêler à la vie du monde. Sauf autorisation du directeur, il ne participait pas aux repas offerts à l'extérieur de la maison ; il ne fréquentait ni les auberges ni les théâtres et ne restait dans les cafés que le temps nécessaire (art. 18).

Le convittore consacrait principalement ses heures d'étude à la théologie morale pratique, assortie au besoin de traités de théologie dogmatique et apologétique. En outre, il se constituait un trésor de sermons. Il s'agissait d'abord de méditations pour exercices spirituels, puis d'explications d'Evangile, enfin d'instructions pour retraitants (art. 10). La conférence quotidienne de don Guala s'achevait en principe par une confession simulée. Le répétiteur (Cafasso) figurait tel ou tel type de pénitent : jeune garçon, négociant, ecclésiastique, artisan, père de famille .., et faisait publiquement à un élève l'aveu de ses fautes. L'élève devait réagir en confesseur exercé et appliquer les leçons qu'il avait apprises en cours. Don Guala concluait⁶⁷. Normalement, l'élève rendait compte à ses maîtres une fois par semaine de ses études de théologie morale et une fois par

mois de sa préparation oratoire (art. 12). La participation du convittore à la catéchèse de San Francesco et au ministère sacerdotal dans les hôpitaux et les prisons de la ville complétait éventuellement les enseignements théoriques du Convitto⁶⁸.

La direction du Convitto espérait que chaque élève s'efforcerait de s'appliquer à l'étude, veillerait à sa piété et aurait à coeur le bon ordre de l'institution et la cordialité réciproque de ses membres. Elle leur proposait en exemples les apôtres du Christ qui, avant de se séparer pour prêcher l'évangile à travers le monde, avaient été "saintement unis par le lien de la charité" et "s'étaient mutuellement encouragés par de saints discours et l'échange de projets apostoliques" (art. 26). La pieuse hypothèse, historiquement invérifiable, pouvait être stimulante...

Vers 1840, le règlement du Convitto était non seulement édicté, mais scrupuleusement appliqué. Don Guala, homme d'ordre, y attachait de l'importance et exigeait son observance dans toutes ses prescriptions. Pour lui, "la discipline était le nerf des communautés et la garantie de leur vitalité". Il imposait à sa maison un silence et un ordre parfaits. Selon le biographe de don Cafasso, qui l'avait connu, il reprit un jour un convittore qui croisait les jambes l'une sur l'autre et, dans une autre occasion, un convittore descendant les escaliers deux marches à la fois. "Cela suffisait à démontrer l'absence d'esprit ecclésiastique chez ces jeunes gens", jugeait-il. Don Guala dépêchait un domestique pour secouer dans leurs chambres les absents à la méditation matinale. Etc.⁶⁹

Le Convitto entretenait et développait donc systématiquement chez ses élèves un esprit catholique dans la tradition des Amicizie de Diessbach et de Lanteri. Ni progressiste,

ni libéral, moins étroit et moins bigot que ne le prétendit Gioberti dans le Jésuite moderne, c'était en somme l'esprit ecclésiastique, tel que le concile de Trente l'avait défini : empreint de piété, de gravité, de retenue et aussi d'honnête cordialité.

La praxis du confesseur selon saint Alphonse

En 1828, le théologien Guala avait expédié à Rome une supplique pour tenter d'obtenir une réponse officielle du Saint-Siège déclarant sûre et convenant à tous la doctrine morale du bienheureux Liguori. Alphonse de Liguori (1696-1787), originaire de Marianella, près de Naples, fondateur des rédemptoristes, auteur d'une énorme Theologia moralis et d'une quantité d'écrits ascétiques, venait d'être béatifié⁷⁰. L'esprit de ses oeuvres ne plaisait guère aux moralistes en place dans le nord de l'Italie. La prévalence d'un rigorisme moral en Piémont s'expliquait en partie, nous apprend-on, sans que l'on ait besoin d'invoquer des dérives jansénistes, par la réforme des études en faveur du thomisme et de l'augustinisme, qui conduisait à l'affirmation d'un probabiliorisme exigeant⁷¹. Dans la pétition, la mention d'une doctrine dite par le Saint-Siège : nihil censura dignum in illa reperiri, permettait de l'attribuer à Liguori non expressément nommé⁷². Une réponse affirmative, lisait-on, tout en laissant pleine liberté de discussion sur la théorie, pourvoirait en pratique à la tranquillité des consciences, aucun parti n'aurait de justes raisons de se plaindre et on ferait disparaître un grand obstacle à l'administration et à la réception de la pénitence sacramentelle⁷³.

Les congrégations romaines concernées ne répondirent pas à la supplique. Mais l'option de son rédacteur, don Guala, était manifeste. Le directeur et conférencier du Convitto, à qui l'on imposait Alasia, voulait suivre Alphonse de Li-

guori. L'ouvrage de celui-ci, qui convenait le mieux à un professeur préparant des prêtres au ministère de la confession, était la traduction latine de l'Instruction pratique pour les confesseurs qu'il avait précédemment rédigée, traduction intitulée Homo apostolicus⁷⁴. Au cours des trente premières années du siècle Brunone Lanteri répandit à foison cet Homo apostolicus à travers le Piémont⁷⁵. C'était, à l'usage des confesseurs, un résumé de théologie morale particulièrement réussi. Comme les cours officiels du temps, il traitait successivement de la conscience, des lois, des actes humains, des péchés, des commandements de Dieu, des commandements de l'Eglise, des obligations de diverses catégories de personnes : religieux, clercs, juges, etc., des sacrements, principalement du baptême, de l'eucharistie et de la pénitence, des censures, des privilèges, enfin du confesseur lui-même, à qui les deux derniers chapitres s'adressaient directement. Ils lui parlaient de sa charité, de sa prudence et de la conduite qu'il lui convenait de tenir avec les occasionnaires, les habituels, les enfants, les jeunes, les dévots, les sourds-muets, les moribonds, les condamnés à mort, les possédés et, plus particulièrement, les femmes.

A cet ouvrage, Alphonse avait joint une Praxis confessarii, sous-titrée : "Pour servir de complément à l'Instruction des confesseurs", précieuse à qui veut saisir sa conception du ministre du sacrement de pénitence. Sa lecture enseigne aux prêtres d'un autre siècle que le confesseur du temps n'était ni un auditeur complaisant des tristesses humaines, ni un simple conseiller des âmes perdues, ni surtout un distributeur automatique d'absolutions. "Les devoirs que doit remplir un bon confesseur sont au nombre de quatre, expliquait Liguori : ce sont celui de père, celui de médecin, celui de docteur et celui de juge"⁷⁶. Le confesseur père,

plein de charité et de douceur envers le pécheur, l'exhorte avec bonté⁷⁷ ; le confesseur médecin s'informe des causes et des occasions des faiblesses spirituelles du pénitent, l'avertit des dangers qu'il court et lui prescrit les remèdes appropriés à son état⁷⁸ ; le confesseur docteur, qui "connaît bien la loi, car celui qui ne la connaît pas ne peut l'enseigner aux autres", sait distinguer les péchés véniels des péchés mortels, n'ignore pas les questions à poser au pénitent, ce qui modifie le caractère et la gravité de ses fautes et les conditions nécessaires de sa contrition et de son ferme propos⁷⁹ ; enfin le confesseur juge s'informe exactement de l'état de la conscience du pénitent, afin de définir ses dispositions réelles, qui doivent être de regret et de véritable décision de ne plus rechuter, pour déterminer si oui ou non il l'absoudra⁸⁰. Cette suite d'obligations recevait son sens des dernières énumérées. La fonction de juge prévalait évidemment sur les autres. La confession aboutissait à une sentence positive - au besoin à surseoir - ou négative d'absolution, formulée en connaissance de cause, c'est-à-dire pour le moins d'identification des fautes et de véritable contrition de les avoir commises. Et le juge assortissait le pardon d'une satisfaction proportionnée.

Nous retrouvons l'Homo apostolicus ou l'Instruction pratique pour les confesseurs. Par fonction le juge détermine le rapport entre l'acte et la loi malmenée. En l'occurrence, il s'agit de la loi divine, exprimée par les commandements de Dieu et de l'Eglise, ceux-ci partiellement exprimés dans les règles sur les sacrements. L'Homo apostolicus tout entier commentait cette loi. Mais le juge en scène, celui du "tribunal de la pénitence", était d'un genre particulier, car il devait définir ce rapport acte-loi, non pas extérieurement, mais à l'intérieur d'une conscience. Cette exigence

pouvait l'écarteler. D'une part, le modèle courant s'imposait à lui, puisqu'il représentait l'autorité de la loi ; bien que confesseur-père, le schéma "juridique", que lui proposait la pratique du droit, le tentait et l'orientait. Installé dans sa fonction de juge, il ne connaissait que des devoirs à remplir. Mais, d'autre part, le problème acte-loi, relativement simple pour le juge traditionnel, revêtait pour lui une grande complexité, car il prétendait juger, non pas de la soumission d'une personne à des lois positives souvent ignorées du prévenu, mais de la soumission d'une conscience à des lois religieuses et aux devoirs qu'elles expriment. La conscience jugée connaissait-elle les lois enfreintes ? Ces lois la concernaient-elles vraiment ? N'avait-elle pas des raisons de douter de leur existence, de leur nature et de leur application à son propre cas ? N'était-elle pas en droit de douter de l'illicéité des actes qu'elle posait ? C'était, à l'époque, la grande question des traités De Conscientia. S'il était tutioriste, le juge, partisan de l'autorité absolue, répondait que la loi devait toujours être appliquée, que les infractions étaient coupables et méritaient une sanction. Mais les gens réfléchis, attentifs à l'infinie variété des situations humaines, ceux que l'on a appelés non sans un injuste mépris les casuistes, préféraient, avant de se prononcer, c'est-à-dire de formuler leur opinion, pondérer les motifs de l'acte en cause, soit dans le sens de la liberté, soit dans celui de la soumission à la loi. Ces motifs fondaient l'opinion du juge. Nous sommes là à l'origine de systèmes qui firent beaucoup bavarder nos ancêtres. Car l'opinion, si elle excluait soit le doute soit la parfaite certitude (chose bien rare en la matière !), pouvait présenter un degré variable de probabilité soit en faveur de la loi, soit en faveur de la conscience libre. Les rigoristes, partisans de l'autorité et donc de la loi qui émane d'elle, réclamaient, pour

mesurer la gravité de l'infraction ou ses circonstances atténuantes, une probabilité plus forte en faveur de la liberté de la personne qu'en faveur de l'application stricte de la loi. Ils étaient dits "probabilioristes". En face d'eux, beaucoup plus compréhensifs à l'égard des gens, d'autres spécialistes se contentaient d'une certaine - quoique véritable - probabilité en faveur de la liberté, parce que, disaient-ils, un doute quelconque sur l'obligation de la loi laissait le champ libre à la personne. Ces "probabilistes" reprochaient évidemment aux probabilioristes de malmener les consciences, d'être injustes envers elles, tandis que les probabilioristes accusaient leurs collègues de laxisme et de démoralisation de la société.

Saint Alphonse, soucieux du bien des âmes, de leur tranquillité et de leur vie sacramentelle, que des mesures rigoureuses ne pouvaient que troubler, avait penché pour un probabilisme très sérieux, appelé équiprobabilisme. Il avait écrit : "Quand l'opinion moins sûre est également probable, on peut légitimement la suivre, parce qu'alors la loi est douteuse, et que, dans ce cas, elle n'oblige pas d'après le principe certain (...) qu'une loi douteuse ne peut imposer une obligation certaine"⁸¹. Une assertion insupportable aux rigoristes qui ne cessaient de la lui reprocher.

Au cours de l'Homo apostolicus, la mesure de saint Alphonse reparaissait de page en page, en particulier au chapitre de l'attrition, qu'il traitait longuement⁸². Tous les moralistes estimaient que le confesseur juge ne pouvait absoudre un pécheur qui ne regrettait rien. C'eût été une parodie sacramentelle. Mais le pécheur devait-il obligatoirement manifester et surtout éprouver une "contrition parfaite" : "amor Dei super omnia", comme la définissait le théologien ? Autrement dit un regret réel de la faute, fondé sur un motif de

charité d'avoir offensé un Dieu très bon ? Une contrition dite "imparfaite", c'est-à-dire un regret né de la laideur de la faute et/ou de la crainte de la peine encourue (enfer ou autre), ne suffisait-elle pas ? Les rigoristes n'avaient cette possibilité, quitte à nuancer la "perfection" de la contrition souhaitable. Saint Alphonse estimait qu'une contrition imparfaite ou "attrition" permettait de recevoir l'absolution, à condition qu'au moins un peu de charité se mêlât au regret, minimum facilement suscité chez le pénitent par un confesseur un peu adroit.⁸³

Au temps du Convitto, don Bosco ressentait ces problèmes théologiques et pastoraux. La question du probabilisme et du probabiliorisme était alors "très agitée", expliquera-t-il dans ses Memorie dell'Oratorio. Et il plaçait en tête des probabilioristes rigides "Alasia et Antoine". Don Guala commentait, nous le savons, Antonio Alasia, même s'il s'en écartait souvent. Quant au jésuite français Paul-Gabriel Antoine (1678-1743), c'était l'auteur d'une Theologia moralis universa (Nancy, 1726), qui avait fait l'objet, en quelque cent dix ans, d'une soixantaine d'éditions, qui avait été réduite en compendium à Venise en 1776 et traduite en italien cette même année. Antoine, moraliste très sévère au sentiment de saint Alphonse, avait cependant été recommandé par Benoît XIV, et plusieurs évêques, en Italie surtout, l'avaient prescrit dans leurs séminaires⁸⁴. La doctrine de ces auteurs rigides pouvait mener au "jansénisme", pensait don Bosco. En face d'eux, continuait-il, les probabilistes de son temps suivaient la doctrine de saint Alphonse. Quant au théologien Guala, son maître, il adoptait "fermement une position intermédiaire" entre les deux partis ; autrement dit, si nous comprenons bien, il choisissait l'équiprobabilisme liguorien. En cas de doute sur le rapport entre la conscience fautive et la loi transgressée, "la charité de

Notre Seigneur Jésus Christ" devait toujours peser sur l'opinion du confesseur⁸⁵. Guala aurait donc, consciemment ou non, tenté de sortir de l'ornière du juridisme la pratique de la pénitence sacramentelle pour lui conférer un axe vraiment évangélique, celui de la "loi du Christ" toute imprégnée de charité.

Don Cafasso, cheville ouvrière du Convitto

Don Cafasso suivait don Guala. Dans son Analisis de la Theologia moralis d'Alasia, à propos du De Conscientia, il résuma en douze lignes sèches le long chapitre imprimé du moraliste : De principiis reflexis probabilistarum. L'Auctor disait-il simplement, est contraire aux probabilistes.⁸⁶

"Don Cafasso était le bras solide de Guala, écrivit don Bosco. Par sa vertu à toute épreuve, par son calme prodigieux, par sa finesse et par sa prudence il réussit à faire disparaître l'acrimonie qui subsistait chez certains des probabilioristes à l'égard des liguoristes."⁸⁷ En vérité, au début des années 1840, don Cafasso devenait non seulement le maître à penser, mais la cheville ouvrière du Convitto de don Guala. Pour le prêtre Bosco, dont il était devenu le directeur spirituel en même temps que l'ami vénéré, c'était un apôtre modèle qu'il voulait imiter.

Les auditeurs étaient déjà très satisfaits de ses leçons du matin, qui, en ces années, n'étaient pas indignes de ses triomphes futurs. Quand arrivait l'heure de son cours, attestera un prêtre entré au Convitto en 1840⁸⁸, "le Serviteur de Dieu avait l'habitude de faire lire un passage, qui était un résumé d'Alasia ; il présentait ensuite quelques simples cas sur la matière qui avait été lue, il interrogeait l'un ou l'autre des convittori et, enfin, donnait les explications nécessaires, qui étaient toujours satisfaisan-

tes et suffisamment claires pour nous contenter tous"⁸⁹.

Giovanni Bosco appréciait particulièrement les directives de don Cafasso pour le confessionnal et pour la chaire.

"Il enseignait la manière d'écouter avec fruit les confessions des fidèles. Lui-même passait de nombreuses heures au confessionnal. Il observait si sa morale portait des fruits, en notait les effets et les conséquences, et faisait cela avec une telle dextérité ou, mieux, avec une telle piété, une telle science et une telle prudence, que l'on ne saurait dire qui en retirait le plus de fruit et de consolation : celui qui l'écoutait en conférence ou celui qui avait le bonheur de recevoir ses directives spirituelles".

Les monitions du confesseur Cafasso, quoique toujours brèves, étaient parfaitement appropriées⁹⁰. Il enseignait aussi aux convittori les règles de la prédication, qu'il était le premier à mettre en pratique, observera don Bosco. Clarté de l'exposé, émotions suscitées, beaux résultats obtenus, les Turinois goûtaient fort les sermons de don Cafasso⁹¹.

Enfin et surtout, les prisons de Turin sollicitaient le zèle de ce saint prêtre. Dans les années précédant 1841, le comte Ilarione Pettiti di Roreto en avait dénoncé les conditions jusque-là infâmes : promiscuité des âges, oisiveté, incurie de l'amendement des détenus. Et, en 1839, le roi Charles-Albert avait pris des dispositions pour tenter d'y remédier⁹². Pendant les années 1840 Turin eut quatre prisons : deux pour les hommes et deux pour les femmes. Les femmes étaient recluses aux Torri, près de Porta Palazzo, et aux Forzate, via San Domenico. On enfermait les hommes à la Correzionale, près de l'église des Santi Martiri et dans les prisons Senatorie, via San Domenico, à l'angle de la via delle Orfane. Ne parlons ici que des prisons d'hommes. La Correzionale comportait à l'étage une grande salle pouvant recevoir soixante-dix individus et quelques pièces

réservées aux jeunes, que, désormais on séparait enfin des adultes. Les prisons Senatorie étaient de loin les plus importantes des quatre. Il s'agissait d'un énorme édifice rectangulaire à cinq étages pourvus chacun d'une longue galerie, sur laquelle s'ouvraient trois pièces pouvant recevoir respectivement huit détenus. Au total, la prison était conçue pour trois cents détenus. L'ambiance ne manquait pas de contribuer à leur châtimement. De grandes barres transversales fermaient les arcs des galeries. Chacune des pièces avait une fenêtre à barreaux et une lourde porte de bois cadénassée. Sur l'une des quatre ailes s'élevait une chapelle, dont une face était vitrée. En principe, depuis les trois autres ailes, les détenus pouvaient - de bien loin ! - voir le célébrant à l'autel. Le prisonnier disposait d'un sac de paille et d'une couverture de laine. Sa nourriture consistait en pain et en minestra, généralement de pâtes ou de haricots.⁹³ L'obscurité et la puanteur des salles (les tinettes servaient de sièges !), les cris, les visages authentiquement patibulaires, les propos obscènes et les blasphèmes des prisonniers concouraient à rendre ces lieux effrayants à qui ne s'y était pas encore accoutumé. "Quelle horreur on éprouve, écrira don Cafasso, à voir, en entrant dans une prison, tant de jeunes gens enfermés entre ces fers, liés comme des bêtes, enragés et torturés par la faim !" ⁹⁴.

Don Cafasso se rendait chaque semaine au moins une fois aux Forzate, à la Correzionale et aux Torri ; et trois fois au moins - les lundis, mercredis et vendredis selon son domestique - aux Senatorie. Les Senatorie constituaient probablement déjà son champ privilégié d'apostolat. Il s'efforçait de parler aux prisonniers, de comprendre pourquoi ils avaient échoué dans ces lieux et surtout de les instruire dans leur religion. Il parvenait ainsi (souvent ?) à les

convertir et à les confesser.⁹⁵ Don Bosco schématisera (et probablement idéalisera) la démarche de don Cafasso dans les prisons turinoises. Il s'apercevait que ces malheureux étaient plus "abrutis" que méchants, "que leur déviance provenait plus d'un défaut d'instruction religieuse que de méchanceté proprement dite". Il leur parlait de religion et il en était écouté ; il offrait de revenir et il était attendu avec plaisir. Il poursuivait sa catéchèse, invitait d'autres prêtres à l'aider, spécialement des convittori, et, bientôt, parvenait à gagner les coeurs de ces gens perdus. Il entreprenait des prédications, introduisait les confessions en prison. Et ces lieux qu'imprécations, blasphèmes et autres vices brutaux transformaient en bouges infernaux, se changeaient rapidement en habitacles de gens, qui, parce qu'ils se savaient chrétiens, commençaient à louer et à servir Dieu créateur et à élever de saints cantiques à l'admirable nom de Jésus ...⁹⁶

Don Cafasso accompagnait déjà les condamnés à mort à leur dernier supplice. La sentence prononcée, il passait le plus souvent la dernière nuit avec eux dans le local appelé confortatorio. "Il les encourageait, leur disait la sainte messe, dormait à leurs côtés, priait avec eux, riait et pleurait avec eux". Le matin fatal arrivé, il encourageait encore le malheureux sur la charrette, lui parlait du ciel qui serait bientôt son partage et le menait ainsi jusqu'au pied du gibet du Rondo' du Valdocco⁹⁷.

Dès 1842, Cafasso s'était inscrit à la compagnie de la Miséricorde pour entrer plus facilement dans les prisons. "Il partageait dès lors avec les prisonniers, les pauvres et les malades le temps que ses occupations du Convitto laissaient libre : il ne sortait jamais simplement pour se récréer", écrit son biographe⁹⁸. Ce professeur enrichissait de

multiples exemples inattendus des cours de pastorale, qui "n'étaient pas seulement une étude abstraite, un travail de bureau : il appuyait tout sur la pratique", admirera don Bosco⁹⁹.

Don Bosco chez les prisonniers

Il l'avait aussitôt pris pour maître de son âme. "Don Cafasso qui, depuis six ans, était mon guide, fut aussi mon directeur spirituel", écrivit don Bosco à propos de son temps de Convitto¹⁰⁰. Or Cafasso, directeur d'âmes, croyait beaucoup à la puissance de l'expérience dans la formation d'un homme, en particulier d'un prêtre. "Don Cafasso commença par m'emmener dans les prisons", ajoutait le disciple. Le spectacle qu'il y découvrait était à lui seul une leçon. "J'ai pris vite combien grandes sont la malice et la misère humaines, écrira-t-il. Voir des tas de jeunes garçons, entre douze et dix-huit ans, tous sains, robustes, d'esprit éveillé, rester là oisifs, rongés par les insectes, privés de pain tant spirituel que matériel, cela me fit horreur. L'opprobre de la patrie, le déshonneur des familles, le dégoût de soi-même étaient personnifiés dans ces malheureux"¹⁰¹.

Don Cafasso l'orientait donc vers les jeunes en prison. Comme il le voyait faire à son modèle, le prêtre Bosco leur parlait, les distrait, se liait d'amitié avec eux et s'efforçait de les instruire. Il leur apportait des douceurs, surtout du tabac, dont il avait les poches de soutane gonflées¹⁰².

Un jour viendra où il aidera don Cafasso dans la préparation de condamnés à mort. Mais, sauf une tentative avortée au dernier moment, il ne dépassera pas le stade du confortatorio. Sa sensibilité ne résistait pas à la simple approche du spectacle de la pendaison¹⁰³.

L'épisode Garelli

Don Cafasso, petit prêtre maigre et déjà contrefait, avait une extraordinaire capacité de travail. Dans sa jeunesse il avait catéchisé les enfants de Castelnuovo. Répétiteur au Convitto, il donna un temps quelques leçons de religion à de petits Turinois dans l'arrière-sacristie de San Francesco d'Assisi, dite chapelle de saint Bonaventure. Un témoin¹⁰⁴ l'y a décrit assis dans un fauteuil, entouré d'enfants suspendus à ses lèvres, tandis que quelques convittori dépêchés par lui allaient en quérir d'autres hors de l'église dans les rues voisines. Selon Luigi Nicolis di Robilant, il n'est pas possible de déterminer l'année précise du début des catéchismes de Cafasso, mais de nombreuses dépositions (à l'occasion de son procès de canonisation) permettent "d'affirmer avec une absolue certitude qu'ils commencèrent bien avant 1841"¹⁰⁵, c'est-à-dire avant l'entrée de don Bosco dans l'institution.

Très naturellement, le convittore Giovanni Bosco s'intéressa aux catéchismes de San Francesco d'Assisi. Lisons son récit des Memorie dell'Oratorio, qui est celui des balbutiements de l'oratoire Saint François de Sales et de l'oeuvre salésienne tout entière¹⁰⁶. A peine entré au Convitto, une troupe d'enfants se mit à le suivre dans les rues, sur les places et "jusque dans la sacristie de l'église" de l'institut¹⁰⁷. Son charisme agissait. En même temps, le spectacle des prisons où don Cafasso l'avait immédiatement introduit le faisait méditer sur le sort des jeunes délinquants. "Quels ne furent pas mon étonnement et ma surprise quand je m'aperçus que beaucoup d'entre eux sortis de prison avec le ferme vouloir d'une vie meilleure s'y trouvaient reconduits quelques jours après." Une idée féconde germait peut-être déjà dans son esprit¹⁰⁸. Plusieurs semblaient n'être ramenés en prison que parce qu'ils avaient été abandonnés à eux-mêmes.

"Qui sait, si ces enfants avaient eu au dehors un ami qui eût pris soin d'eux, les eût aidés et instruits dans la religion les jours fériés, qui sait si on ne leur eût pas épargné ce malheur ; ou si, du moins, le nombre de ceux qui reviennent en prison ne diminuerait pas ?" Il en parla à don Cafasso, qui, à coup sûr, l'entretint de ses catéchèses dans le coretto de San Francesco. Il reçut ses conseils. "Le premier catéchiste de notre oratoire fut don Cafasso", dira et écrira un jour don Bosco¹⁰⁹. Le moment de l'action décisive approchait.

Un incident banal fournit à don Bosco l'occasion de tenter quelque chose pour les jeunes errants à travers la ville "spécialement pour ceux sortis de prison"¹¹⁰. Le jour de la solennité de l'Immaculée Conception de Marie (8 décembre 1841), alors qu'il revêtait les ornements sacerdotaux dans la sacristie de San Francesco d'Assisi, un garçon parut, aussitôt repéré par le clerc de sacristie Giuseppe Comotti. Appartenait-il au groupe des amis de don Bosco, qui le suivaient "jusque dans la sacristie" de cette église ?¹¹¹ Comotti prétendit lui faire servir la messe. Le garçon répondit qu'il en était incapable. "Et alors, que viens-tu faire ici ?" Le clerc le chassa à grands coups de plumeau. Le traitement contraria don Bosco, qui fit aussitôt rappeler le jeune. Il reparaît "tremblant et en larmes". Comme il n'avait pas encore assisté à la messe en ce jour de fête d'obligation, don Bosco l'invita à suivre la sienne. Après quoi, le prêtre et le jeune se mirent à bavarder dans l'arrière-sacristie (coretto), là où apparemment Cafasso avait donné des leçons de catéchisme. Le garçon - racontera don Bosco - s'appelait Bartolomeo Garelli, il était originaire d'Asti, il avait perdu son père et sa mère, morts l'un et l'autre ; il avait seize ans, ne savait ni lire ni écrire, n'avait jamais communiqué et ne s'était confessé que longtemps auparavant, quand il

était enfant¹¹². Il n'osait fréquenter le catéchisme avec des petits de crainte de se trouver ridicule. Garelli acceptait de suivre des leçons avec son nouvel ami. Ce matin-là, on commença par le signe de la croix. Don Bosco expliquera un jour que le jeune revint le soir même et qu'il récita alors près de lui un fervent Ave Maria pour obtenir l'intercession de la Vierge immaculée dans cet apostolat naissant¹¹³...

En quelques jours fériés, le garçon réussit à apprendre l'indispensable, à faire une bonne confession, puis une sainte communion¹¹⁴. Et d'autres élèves se joignirent à lui. Au cours de l'hiver, don Bosco se limita à quelques grands garçons, de préférence sortis de prison.

"Je réalisai alors, écrivit-il, que si, à la sortie du lieu de leur punition, les jeunes trouvent une main bienveillante qui prenne soin d'eux, les assiste les jours fériés, tâche de les mettre au travail chez un honnête patron et leur rende de temps en temps visite en cours de semaine, ils gardent une vie honorable, oublient le passé, deviennent de bons chrétiens et d'honnêtes citoyens."¹¹⁵

L'oratoire embryonnaire de 1842

"Telle fut la première naissance (primordio) de notre oratoire", observait notre saint à la suite de l'épisode Garelli, un oratoire qui, "avec la bénédiction du Seigneur, prit ce développement que je n'aurais certes pu alors imaginer."¹¹⁶

Ce disant, il nous pose un problème particulier. Alors que, jusque-là, il n'avait parlé que de catéchèse et de prise en charge de jeunes sortis de prison, le terme d'oratoire surgit brusquement sous sa plume pour désigner l'oeuvre commençante. Au temps du Convitto, l'appellation ne fut, semble-t-il, que progressivement introduite dans le vocabulaire. Elle ne fut tout à fait acquise qu'en 1844¹¹⁷. Quelles

influences avaient joué ? L'action de don Cocchi aurait-elle fait réfléchir don Bosco ? Entendait-il parler des oratoires milanais alors florissants ?¹¹⁸ Sans exclure ces incidences, il paraît préférable de penser d'abord à saint Philippe Néri. Ce saint fondateur d'oratoires romains avec prières, cantiques, prédications et distractions pour les jeunes, titulaire de l'église du séminaire de Chieri, était familier à don Bosco comme à don Cafasso¹¹⁹. Or, dès 1845, dans sa Storia ecclesiastica (p. 314-316), sous la question : "Par qui fut instituée la congrégation de l'Oratoire ?", don Bosco écrira que Filippo "courait les places et les rues pour recueillir spécialement les garçons les plus abandonnés ; il les réunissait en quelque endroit, et là, par d'agréables et innocents divertissements, les tenait loin de la corruption du siècle et les instruisait dans les vérités de la foi". Le rédacteur de cette réponse était certainement convaincu d'avoir imité à Turin le saint Florentin durant les années précédentes. Son oeuvre, née plus catéchisme qu'"oratoire" au sens donné à ce terme sous l'influence de Filippo lui-même, avait aussitôt évolué. Prières, chants religieux et sermons y tenaient une grande place¹²⁰.

Dès l'aube de 1842, don Bosco chercha, pour le consolider, à donner des assises un peu fermes à ce "petit oratoire".¹²¹ Son intention était de réunir des enfants en danger moral et, de préférence, ceux qui étaient sortis de prison. Pour la discipline et la moralité de son monde, il s'assura le concours de quelques autres jeunes de bonne conduite et suffisamment instruits. C'est ainsi que son catéchisme prit des allures philippines. Les éléments plus sûrs aidaient don Bosco, non seulement à maintenir l'ordre du groupe, mais à lire des histoires et à chanter des cantiques. Sans chants et lectures distrayantes, les réunions dominicales n'eussent été qu'"un corps sans âme", écrira-t-il. Le jour de la Puri-

fication (2 février 1842), fête d'obligation chômée, les garçons étaient au nombre d'une vingtaine et don Bosco leur faisait chanter pour la première fois le cantique : Louez Marie, langues fidèles Il calculait qu'à l'Annonciation (25 mars) ils atteignaient la trentaine¹²². Cette fête mariale fut soulignée : le matin, les catéchisés s'approchèrent des sacrements ; le soir, on leur fit chanter un cantique et, après le catéchisme, ils eurent droit à un sermon sous forme d'esempio, autrement dit d'histoire édifiante. Le corretto de Garelli ne suffisait plus : le groupe se transporta dans une chapelle proche de la sacristie de San Francesco d'Assisi.

C'était surtout des tailleurs de pierre, des maçons, des stucateurs, des paveurs, des plâtriers-encadreur .., venus à Turin depuis leurs villages d'origine. Ne fréquentant pas les églises et sans compagnons sur place, ils risquaient de commettre beaucoup de sottises en dehors de leurs jours de travail.

Au printemps, la forme de l'oratoire embryonnaire était trouvée. Chaque dimanche et jour de fête de précepte, les jeunes avaient, le matin, le loisir de s'approcher des sacrements (confession et communion). Une fois par mois, un samedi et un dimanche leur étaient spécialement désignés pour cela. L'après-midi, à une heure déterminée, on chantait un cantique, on apprenait son catéchisme, on écoutait un esempio. Avant la dispersion un cadeau était distribué, soit à tous uniformément, soit tiré au sort pour les gagnants.

La direction du Convitto, don Guala et don Cafasso, loin de s'inquiéter de l'intrusion dans l'institut d'une troupe de garçons certainement peu soucieux de silence et de paix, entreprit de les gâter. Aux jours de confession et de commu-

nion, ils leur rendaient visite et racontaient une histoire édifiante. Don Guala, qui ne manquait pas de ressources, donnait pour eux à don Bosco des images, des feuillets, de petits livres, des médailles et de petites croix. A l'occasion il lui versait aussi de l'argent. De la sorte, don Bosco pouvait procurer à certains des vêtements et à d'autres du pain, jusqu'au jour où ils seraient enfin embauchés. Don Guala l'autorisa parfois à rassembler sa "petite armée" dans la cour voisine de l'église pour qu'elle puisse s'y divertir. Si l'emplacement le lui avait permis, elle aurait facilement atteint "plusieurs centaines", estimait don Bosco, obligé de la contenir à quatre-vingts environ. Quand arriva la fête de la patronne des maçons, la Sainte Anne (26 juillet), don Guala se mit en frais. Il offrit au groupe une collation après les offices dans la grande salle du Convitto dite des conférences. Du café, du lait, du chocolat, des croissants, des brioches, des gâteaux de semoule et d'autres galettes très appréciées des enfants leur furent généreusement servis. On peut imaginer "le bruit que fit cette fête, et combien y seraient venus si le local l'avait permis," écrivit don Bosco.

Celui-ci consacrait aux jeunes tous ses dimanches du Convitto. Et, en semaine, pendant ses (nombreuses) heures de liberté, il leur rendait visite dans les ateliers et sur les chantiers où ils travaillaient. Les jeunes étaient très fiers de voir un ami prendre soin d'eux. Et ces contacts convenaient aux patrons, qui tenaient plus facilement des garçons surveillés pendant la semaine et surtout les jours fériés, quand augmentaient les tentations de multiplier les frasques. Enfin, le samedi, don Bosco allait dans les prisons avec des sacs remplies soit de tabac, soit de fruits, soit de petits pains, toujours, dira-t-il, "pour les garçons qui avaient eu le malheur d'y être conduits, afin de se lier

d'amitié avec eux et de les attirer à l'oratoire quand ils auraient le bonheur d'en sortir".¹²³

Les exercices spirituels de Sant'Ignazio sopra Lanzo

Vers la fin de 1841-1842, don Bosco participa à une série d'exercices spirituels organisés près de Lanzo. Ces exercices, pratiqués sous la conduite de don Guala et intégrés à l'année scolaire, contribuaient à la formation du convittore de San Francesco d'Assisi¹²⁴.

Le sanctuaire de Sant'Ignazio, élevé en 1727 par les jésuites à l'emplacement d'une chapelle, près de Lanzo, c'est-à-dire à une quarantaine de kilomètres au nord-ouest de Turin, se dressait isolé sur un contrefort au bord d'un massif alpestre. Il avait été intégré à la mense archiépiscopale de Turin après la suppression de la Compagnie de Jésus (21 juillet 1773) et quelques années d'incertitude. En 1807, les deux hommes actifs de l'Amicizia cristiana, Bruno-
ne Lanteri et Luigi Guala, désignés par l'archevêque Della Torre pour assurer les exercices spirituels aux prêtres du diocèse de Turin, avaient opté pour ce site à quelque mille mètres d'altitude, d'un calme idéal et dans un air très pur, de surcroît patronné par le maître incontesté des retrainants chrétiens. Le résultat ayant été jugé satisfaisant, l'expérience serait répétée. Au printemps suivant, l'archevêché avait procédé à l'aménagement correct du local annexe du sanctuaire pour le transformer en véritable maison d'exercices pour prêtres et pour laïcs. Et, dès le 6 juillet 1808, une retraite avait commencé marquant l'ouverture officielle de l'établissement. Sous la direction de don Guala, que Mgr Della Torre nomma en 1814 administrateur du sanctuaire, les exercices spirituels de Sant'Ignazio deviendraient l'une des institutions les plus caractéristi-

ques du diocèse de Turin¹²⁵.

En ce mois de juin 1842, le paysage grandiose et fleuri de Sant'Ignazio pouvait faire rêver les âmes romantiques. Mais, quand il franchit le seuil de cette maison, le retraitant Bosco entra dans un système contraire aux éventuelles fantaisies des amateurs de pieux exercices. En effet, don Guala réglementait ceux de Sant'Ignazio avec la même minutie que les études pastorales des ecclésiastiques du Convitto. La série d'exercices durerait du 7 au 15 juin, soit sept jours pleins, auxquels s'ajouteraient ceux de l'ouverture et de la clôture. Deux prédicateurs, l'un chargé des conférences de méditation, don Guala lui-même, l'autre des instructions, le père jésuite Menini, les dirigeraient. Les Norme, que don Guala avait rédigées à l'intention des directeurs des exercices, imposaient de lire aux retraitants, lors de la cena (dîner) d'ouverture, un Avviso en onze points qui leur signifiait les exigences du règlement intérieur. Ils étaient "rassemblés en cet endroit solitaire pour penser sérieusement à leur âme, à Dieu et à l'éternité". Le respect de la paix des lieux et la dignité de la prière commune les y aideraient. Hormis les temps de récréation à la suite des deux principaux repas, le silence devrait être rigoureusement gardé dans les couloirs et à table. On n'entrerait jamais dans la chambre d'autrui. Nul ne se promènerait dans les corridors, incitation trop tentante aux conversations intempestives. Quand ils s'y rencontreraient les retraitants éviteraient de se saluer et même de se fixer du regard. Ils auraient soin de réciter l'office ensemble, en deux chœurs, sans précipitation, en respectant la pause de l'astérisque et sans jamais entamer un verset, non seulement avant la fin du précédent, mais encore sans un temps (respiro) d'intervalle après celui-ci. Ils étaient

priés de ne pas s'éloigner de la propriété, de ne pas se réfugier dans leurs chambres ou à l'église aux heures de détente, de ne pas écrire de lettres, sauf nécessité évidemment ... "Enfin, déclarait l'Avviso, on espère que tous se feront un devoir religieux de conserver le recueillement et d'être (entre soi) de réciproque édification. Que l'on garde imprimé dans l'esprit le célèbre avertissement de saint Arsène : Fuge, tace, quiesce, haec sunt principia salutis (Fuis, tais-toi, reste tranquille, tels sont les principes du salut)".

L'horaire des exercices était astreignant. Le matin.
 5 h 30. Lever. - 6 h. Prime. Points de méditation et leur reprise en chambre. - 7 h 45. Messe. Tierce. Café en chambre. - 9 h 30. Sexte. Instruction. Réflexion en chambre. - 11 h 30. None. Lecture à l'église. - 12 h. Angélus. Déjeuner. Détente. - L'après-midi. 14 h. Litanies de la sainte Vierge à l'église. Repos jusqu'à 15 h 25. - 15 h 30. Vêpres. Instruction. Réflexions en chambre. - 17 h 30. Matines et laudes. Méditation et reprise. - 19 h 45. Chapelet. Angélus. Dîner et détente. - 21 h 30. Litanies des saints à l'église. Repos.¹²⁶

Don Bosco prit note des méditations de don Guala et des instructions du P. Menini¹²⁷. Les thèmes des méditations furent classiques : 1) la fin de l'homme, 2) le péché, 3) la mort, 4) le jugement universel et l'enfer, 5) la miséricorde de Dieu et les deux Etendards, 6) le Christ modèle, 7) les moyens de salut, 8) le paradis et l'amour de Dieu. Le P. Menini, après une exhortation à bien suivre les exercices (premier jour) et une introduction sur la dignité du sacerdoce et la sainteté du prêtre (deuxième jour), divisa assez arbitrairement (le contenu ne répondait pas aux titres) en deux sections ses instructions toutes centrées sur la personne du prêtre : a) le prêtre représente Dieu devant les

hommes, b) le prêtre représente l'homme devant Dieu. Le prêtre, rappelait-il, évite à tout prix de verser dans la tiédeur spirituelle et, pire, d'être objet de scandale pour le peuple chrétien (troisième jour). Il prend donc les moyens d'observer la continence, vertu qui lui est indispensable (quatrième jour). Il est homme de prière (cinquième jour) et rempli de zèle pour le salut des âmes (sixième jour) ; il s'efforce d'acquérir la science suffisante dans son état et, par ses sermons, d'instruire utilement les fidèles (septième jour). Pasteur d'âmes, il se soucie en permanence de l'honneur de Dieu et de la charité envers le prochain, il récite son bréviaire digne, devote, attente (huitième jour). Confesseur, il n'oublie pas qu'il est à la fois père, juge et médecin. Enfin, s'il célèbre la messe, il soigne ses dispositions intérieures en songeant à la dignité ineffable du saint sacrifice, et aussi son comportement extérieur, notamment par une longue action de grâce après avoir célébré (neuvième et dernier jour).

Don Bosco développa certaines notes, en particulier sur le Christ modèle du prêtre et sur la charité sacerdotale, thèmes qui l'avaient probablement davantage intéressé. Le Christ, relevait-il, est pour le prêtre un modèle d'humilité, un modèle de soumission à la volonté de Dieu et un modèle de mansuétude à la manière de saint François de Sales, qui parvint à devenir doux malgré un tempérament ardent (foco-so). L'archevêque Chiaveroti aurait grandement approuvé les leçons du P. Menini sur le zèle apostolique, telles que don Bosco les enregistra. "Tout prêtre est tenu au zèle des âmes, parce que celui qui vit de l'autel doit servir l'autel. C'est le seul moyen de mettre son âme en sûreté. La charité, c'est l'arbre, le zèle, son fruit ; la charité est le soleil, le zèle, la chaleur et l'eau qui irrigue. Il doit être affable, la charité est affable. On attrape plus de mouches avec

une goutte de miel qu'avec un baril de vinaigre (S. François de Sales). Caritas non aemulatur, elle n'est pas jalouse. Pas de divisions entre prêtres, non plus qu'avec les autres séculiers. In dubiis libertas, in omnibus caritas. Liberté en matière douteuse, charité en tout. Caritas patiens est, la charité est patiente, pas envieuse, quels que soient (le régime de) vie ou le ministère (exercé), du moment que des âmes sont gagnées à Dieu. Non agit perperam. Elle n'agit pas en vain, inutilement. Etre zélé en temps opportun, toujours avec douceur. Non quaerit quae sua sunt, sed quod Jesu Christi. Elle ne recherche pas son propre bien, mais celui de Jésus Christ. Prêter grande attention à cette phrase. Non quaestum lucrum animarum, sed quaestum pecuniarum. Certains ne font pas la quête pour gagner des âmes, mais la quête de l'argent. Ne pas prêter le flanc au soupçon de la recherche du lucre dans la prédication, la convoitise des charges ou des offices ecclésiastiques. Fuir les contrats, les négoces, l'enrichissement de la parenté, la constitution de pécules. Gardez-vous de l'avarice ..."¹²⁸

La prédication de Sant'Ignazio proposait au jeune prêtre Bosco un type d'apostolat sacerdotal doux, patient et surtout généreux, qui le marquerait définitivement.

Les prédications du convittore Bosco

Le convittore Bosco s'exerçait lui-même à bien prêcher. Composait-il une série en forme de méditations pour exercices spirituels comme le règlement du Convitto le lui demandait ? Les archives salésiennes conservent un petit cahier de schémas de sermons autour du thème du jubilé intitulé : Prediche e squarci di Eloquenza sacra (Sermons et morceaux d'éloquence sacrée), qui date peut-être des années 1841-1844.¹²⁹ Don Bosco disait seulement avoir prêché dans "cer-

taines églises" de Turin, à l'hôpital de la Charité, à l'Albergo di virtù (que nous savons être un centre de formation professionnelle), au collège San Francesco di Paola et dans les prisons, lors de "triduums, de neuvaines ou d'exercices spirituels"¹³⁰.

Toutefois, une partie de ses sermons du temps, bien datés, prononcés ou non, ont été conservés et nous donnent une idée du style de sa prédication de jeune prêtre¹³¹. Leurs thèmes : la fin de l'homme, la mort, le péché, la mort du pécheur, la miséricorde de Dieu, l'eucharistie, la dévotion mariale ou la sainteté, étaient communs au dix-neuvième siècle. Don Bosco en avait puisé la matière dans les Exercices de saint Ignace et les écrits de Paolo Segneri ou de saint Alphonse de Liguori. Il recopiait ces auteurs ou leurs disciples, tels que le jésuite piémontais du dix-septième siècle Carlo Gregorio Rosignoli¹³² ou le prêtre ligure son contemporain Antonio Francesco Biamonti¹³³.

Son panégyrique de saint Louis de Gonzague préparé pour un public jeune en juin 1844 a été analysé¹³⁴. Il nous instruit sur sa méthode, avec les enfants tout au moins. Une petite vie, oeuvre alors récente d'Antonio Cesari, lui avait fourni la matière du développement du discours¹³⁵. Pour décrire les vertus de son saint, il ne modifia qu'à peine les phrases du biographe. Il les offrait en modèles à de jeunes auditeurs désireux, au moins par hypothèse, de "se faire saints". Grâce à elles, Luigi avait connu une mort souriante et gagné la vie éternelle. Le thème désormais favori de notre éducateur, de la sainteté possible dès l'enfance et la jeunesse, courait déjà dans ce discours. En conclusion, don Bosco dégageait de sa suite d'esempi, tous plus surprenants les uns que les autres, deux leçons principales à l'usage de ceux qui l'écoutaient : 1) prier saint Louis et 2) fuir les mauvaises compagnies. Lisons :

"Elle vous plaît, chers jeunes, la mort de Luigi ? Oui, sans doute. Si sa mort glorieuse vous plaît, imitez ses vertus, et vous serez saints comme lui. Si Luigi, à votre âge, parmi les mêmes occupations que vous, au milieu de dangers identiques et plus grands que les nôtres, si Luigi a pu quand même se faire saint, pourquoi ne pourrions-nous pas en faire autant nous-mêmes ? Et comment y parvenir ? Prier saint Luigi qu'il nous aide à le suivre dans ses vertus. Et ce que vous devez particulièrement lui demander, c'est la fuite des mauvais camarades. Retenez bien ceci : la fuite des mauvais camarades. Je le répète : fuite des mauvais camarades ..." Cette répétition ne lui suffisait pas. Jusqu'aux dernières lignes de son discours il insistait sur le double thème de la prière à Luigi et de la fuite des mauvaises compagnies.

Il s'était lui-même méfié de ces sortes de compagnons à l'école et au séminaire ; et les confidences de détenus, qui s'étaient bêtement jetés dans la gueule et sous les griffes des loups de la ville et avaient ensuite payé durement leur sottise témérité, le persuadaient que là était le danger courant pour la jeunesse qu'il connaissait. Le prédicateur Bosco ne s'embarrassait pas de considérations théologiques sur la grâce et la libre coopération de l'homme. Il préférait les comparaisons prises dans la nature : le choix des fleurs d'un jardin au début du panégyrique de saint Louis, alignait des exemples concrets, formulait des conseils pratiques et répétait inlassablement des exhortations à vivre vertueux et à choisir très haut ses modèles d'existence.

Notre prédicateur désormais formé ne changera plus de style d'exposition.

Les premières confessions

Au bout de deux années de Convitto, don Bosco passa l'examen dit "de confession". Le 10 juin 1843, l'archevêque Frasoni lui délivra les lettres qui lui reconnaissaient le

pouvoir de confesser¹³⁶. Cet instrument d'apostolat prit immédiatement, nous confie-t-il, une place dominante dans son ministère auprès des jeunes dans les prisons, dans son "oratoire" et "partout où (il) était appelé". La fréquentation des malades des hôpitaux lui valait alors une dermatose avec pétéchies dont il conservera les traces¹³⁷. Les jours fériés, il aimait voir son confessionnal de San Francesco "entouré de quarante ou cinquante jeunes garçons", capables d'attendre pendant des heures leur tour de confession¹³⁸.

Il nous est permis d'entrer dans ce confessionnal si dévotement assiégé pour nous familiariser avec une pastorale devenue étrange en bien des endroits. Don Bosco suivait à coup sûr les leçons de saint Alphonse, qui avait consacré au confesseur de jeunes un long paragraphe : "Comment se comporter avec les enfants, les adolescents et les jeunes filles", aussi bien de la Praxis confessarii¹³⁹ que de l'Homo apostolicus¹⁴⁰.

Le confesseur, enseignait-il, doit traiter les jeunes avec une grande charité et, autant que possible, avec une grande douceur. Il commence par vérifier s'ils connaissent les principes de la foi. S'ils les ignorent et que lui-même en a le temps, il les instruit avec patience ; sinon, il les adresse à une autre personne, pour qu'ils apprennent au moins les "choses" nécessaires au salut.

Lors de la confession proprement dite, le confesseur, dans un premier temps, veille à ce que l'enfant avoue de lui-même les péchés dont il se souvient. Puis il l'interroge. Saint Alphonse alignait les questions à lui poser si le confesseur le jugeait utile. 1) Aurait-il par honte caché une faute grave ? 2) A-t-il blasphémé contre les saints ou les jours saints ou encore juré en mentant ? 3) A-t-il omis d'entendre la messe les dimanches et jours de fête de

précepte ? 4) A-t-il désobéi à ses parents, leur a-t-il manqué de respect, s'est-il moqué d'eux, les a-t-il frappés ou insultés ? (Saint Alphonse rappelait ici que, dans ce cas, le confesseur devait exiger que les enfants demandent pardon à leurs parents gravement insultés.) 5) A-t-il commis le péché d'impureté ? Saint Alphonse invitait à se montrer très prudent sur ce chapitre. Le confesseur commence par des généralités. Il demande si l'on a dit des grossièretés, si les jeux avec d'autres garçons ou filles ont été menés au grand jour. Enfin, si l'on a commis des actions impures. Le nombre accroissant la gravité, il devait s'en informer. "Et maintenant, dis-moi, combien de fois as-tu fait cela ?" Si l'enfant se dérobe, le confesseur continue : "Cinq fois, dix fois ?" Il lui demande aussi avec qui il dort et si, au lit, il a joué avec ses mains. 6) A-t-il volé, endommagé le bien d'autrui ? 7) A-t-il médit de quelqu'un, l'a-t-il calomnié ? 8) S'est-il confessé et a-t-il communiqué à Pâques ? A-t-il mangé de la viande les jours défendus ?

Saint Alphonse voulait qu'on accordât une attention particulière à l'absolution des enfants. Si le confesseur juge que son pénitent a un usage suffisant de sa raison, soit parce qu'il s'est confessé distinctement, soit parce qu'il a correctement répondu à ses questions, et s'il apparaît qu'il comprend déjà que, par son péché, il a offensé Dieu et mérité l'enfer, il l'absout s'il lui semble suffisamment disposé. Les jeunes récidivistes en matière grave sont traités comme les adultes. Autrement dit, à moins de signes extraordinaires de repentir, l'absolution leur est différée. Mais si le pénitent, d'après son comportement (il se tient mal durant la confession, regarde à droite et à gauche, joue avec ses doigts, intervient à tort et à travers) fait

douter du plein usage de sa raison, en cas de danger de mort ou en vue de l'accomplissement du précepte pascal, il est absous, mais sous condition, surtout s'il a avoué une faute supposée mortelle. Il convient en effet, pour une cause juste, d'administrer le sacrement sous condition ; or libérer un enfant de l'état de damnation, si, par hasard, il y était tombé, est une cause juste. On agit de même si l'enfant est récidiviste, car, pour ceux qui jouissent d'une parfaite capacité de discernement, l'absolution n'est différée que dans l'espoir que, passé le délai, ils reviendront mieux disposés. Un espoir très problématique dans le cas d'enfants qui ne jouissent pas complètement de leur raison. D'après l'opinion probable d'un grand nombre de docteurs, écrivait encore saint Alphonse, les enfants aux dispositions douteuses peuvent - pour le moins au bout de deux ou trois mois - être absous sous condition même s'ils ne s'accusent que de péchés véniels, afin de n'être pas longtemps privés de la grâce sacramentelle et peut-être même de la grâce sanctifiante si, par hasard, ils avaient la conscience souillée d'une faute grave qui leur fût cachée.

Enfin, dernier acte du sacrement, le confesseur veille à ce que les enfants émettent en vérité l'acte de contrition nécessaire à la validité de l'absolution. Car le confesseur est lui-même fautif s'il se prête à un simulacre et pardonne au nom du Christ, non seulement un pécheur qui ne regrette rien et ne prétend rien changer à ses habitudes coupables, mais même celui qui n'ébauche pas un sentiment de contrition d'avoir offensé son Dieu. Pour cela, il demande par exemple à son jeune pénitent : "Aimes-tu Dieu, ton Seigneur si grand et si bon, oui t'a créé, qui est mort pour toi, etc ? Tu as offensé ce Dieu, il veut te donner son pardon. Et toi, tu dois espérer qu'il te pardonnera à cause du

sang de Jésus Christ. Mais il faut te repentir. Qu'est-ce que tu dis ? Regrettes-tu de l'avoir offensé, etc. ? Sais-tu que, par ces injures que tu as faites à Dieu, tu as mérité l'enfer ? Regrettes-tu de les avoir commises ? Mon Dieu, je ne veux plus t'offenser, etc." Quant à la pénitence à imposer, qu'elle soit, dans la mesure possible, légère et d'exécution immédiate, sinon l'enfant l'oublie ou l'omet¹⁴¹.

Saint Alphonse complétait son paragraphe par des avis aux confesseurs que des adolescents interrogent sur le choix de leur futur état de vie : vie religieuse, sacerdoce séculier ou mariage. Quelques-unes de ses considérations plus ou moins surprenantes frappaient probablement don Bosco. Le confesseur devait veiller à ce que l'aspirant à la vie religieuse ne soit pas poussé par ses parents à entrer dans une communauté de "non-observants". Pour ce bon connaisseur des monastères et des couvents, vie religieuse ne signifiait pas automatiquement pratique de la perfection. Et puis il ne fallait encourager un jeune à devenir prêtre séculier qu'après une longue expérience probatoire. Saint Alphonse ne croyait guère à la vertu d'un jeune homme ordinaire : avis rara (oiseau rare), disait-il. Et les prêtres séculiers, soumis aux mêmes obligations que les religieux, demeurent en outre exposés aux "dangers du monde". Quant au mariage, la question principale était celle de l'honneur ou du déshonneur de la famille, dont le confesseur avait toujours à se préoccuper.

La longueur de ces explications ne devrait pas nous tromper sur les confessions de San Francesco d'Assisi. Don Caffasso était expéditif. On ignore combien de temps duraient les confessions à don Bosco pendant ses années d'apprentissage. Mais si l'on en juge par son comportement successif, à l'imitation de son maître spirituel, ses questions et ses

monitions devaient déjà être habituellement brèves. A cette étape de sa vie, don Lemoyne croyait pouvoir témoigner :

"Don Bosco avait bien compris son maître don Cafasso de sainte mémoire : même charité dans l'accueil des pénitents, même précision dans l'interrogation et même brièveté dans la confession, de sorte qu'en quelques minutes il délivrait les consciences les plus embrouillées ; même concision dans les mots pour exciter au repentir, qui entraient dans l'âme et y restaient gravés ; même prudence dans la proposition des remèdes. Qui eut la chance de se confesser à don Bosco se souvient toujours de la force et de l'application de ses conseils, je l'ai moi-même expérimenté."¹⁴²

Les exhortations de don Cafasso

La Providence offrait alors trois modèles au convittore Giovanni Bosco. Les deux premiers, Luigi Guala et Giuseppe Cafasso, nous sont devenus familiers. Don Bosco leur joignait dans ses Memorie Felice Golzio, encore convittore, mais qui, "par son travail inlassable, son humilité et sa science, était un véritable soutien ou mieux un bras solide pour Guala et Cafasso"¹⁴³. "Les prisons, les hôpitaux, les chaires, les instituts de bienfaisance, les malades à domicile, les villes, les campagnes, et, peut-on dire, les palais des grands et les cabanes des pauvres, éprouvaient les effets salutaires du zèle de ces trois flambeaux du clergé turinois", écrivit-il non sans emphase¹⁴⁴. Au Convitto, il ne dépendait que de lui, assurait-il, de marcher sur leurs traces, de reproduire leur savoir et d'imiter leurs vertus.

Toutefois, des trois, son directeur spirituel don Cafasso, entre les mains de qui il remettait toutes les "décisions", tous les "projets" et toutes les "actions" de sa vie, lui était certainement le plus cher et le plus proche¹⁴⁵. Or, au début de l'année scolaire 1843-1844, le relief de ce jeune maître augmentait encore dans l'institution. Des infirmités qui paralysaient ses membres inférieurs

obligeaient don Guala à lui céder les conférences de l'après-midi. Cafasso les ajouta aux leçons de la matinée, de plus en plus suivies par des étrangers à l'institution¹⁴⁶. Désormais on s'y pressait¹⁴⁷.

Cette même année scolaire, le cycle des études du Convitto étant de deux ans, don Bosco, désormais en possession des pouvoirs de confesser, aurait pu entrer dans le ministère actif. Pour une raison ou pour une autre, il demeura encore dans l'établissement. Selon une tradition salésienne qui paraît fondée, don Guala lui confiait une charge de "répétiteur extraordinaire"¹⁴⁸. En 1843-1844, il aurait donc plus ou moins collaboré avec don Cafasso, non seulement dans les prisons, les chaires et les confessionnaux, mais jusque dans l'enseignement du Convitto.

Cet enseignement de don Cafasso, qui couvrait l'ensemble des traités de théologie morale, des actes humains aux contrats et aux obligations liées aux divers sacrements, subsiste plus ou moins pour nous dans une longue suite de notes dûment rassemblées à la fin du siècle dernier pour son procès informatif de béatification et canonisation¹⁴⁹. On y distingue : 1) des remarques interfoliées dans un exemplaire des Commentaria theologiae moralis d'Antonio Alasia, dont une édition en huit petits volumes avait paru à Turin en 1830-1831 chez les héritiers Botta ; et 2) une série de brèves "dissertations" et "analyses de questions" à partir de cette même théologie morale. Reconnaissons que ces diverses notes ne présentaient rien de bien original. Les étudiants de don Cafasso étaient surtout frappés par les réflexions et les excursus ascétiques de leur maître pendant ses cours. Selon Mgr Bertagna, témoin particulièrement autorisé de son procès de canonisation, "il lui était difficile de faire un cours sans y insérer quelque bon principe d'ascé-

tique, principe qu'il ne destinait pas aux spéculations de l'esprit, mais qu'il avait le don d'imprimer dans le coeur. Quand arrivait une fête de dévotion, la conférence devenait plus ascétique que morale"¹⁵⁰.

Les leçons spirituelles de don Cafasso concernaient directement le clergé. Au seuil de son ministère, don Bosco reçut de don Cafasso une certaine image du bon prêtre, qu'il porterait en lui au long de son existence. Il n'est pas impossible de la reconstituer. Elle paraît, brossée de pied en cap, dans une double série de sermons d'exercices spirituels rédigés par don Cafasso et soigneusement édités après sa mort¹⁵¹.

Le prêtre, enseignait-il, est par nature un homme comme un autre. Mais la dignité à laquelle il est élevé le rend "le plus grand de tous les hommes de ce monde" et le situe à mi-chemin entre Dieu et l'homme, au-dessous de Dieu et au-dessus de l'homme, moindre que Dieu et plus qu'un homme. Malheureusement, poursuivait-il, beaucoup trop de prêtres perdent leur dignité "dans la fange de ce monde, dans les trafics, dans les affaires, dans les divertissements, par les rues, par les maisons, avec des gens de toute sorte, comme s'il n'y avait pas de différence entre le prêtre, le rentier, le vagabond, le mondain et, parfois, l'impie. Pauvres ecclésiastiques !" Le prêtre conscient tient son rang. Par la grâce de sa vocation, il a été séparé des autres, élevé et comme transformé en un autre homme. Un mode de vie commun ne peut donc lui convenir, ses moeurs doivent le distinguer. Sel de la terre, lumière du monde, non seulement il évite le péché, mais il refuse de mener une vie trop ordinaire : sommeil, oisiveté, fréquentations douteuses, mauvaise tenue à l'église. Homme différent, homme séparé, l'ecclésiastique a, dans la société, une autre gravité, une autre modestie, une autre attitude, un autre comportement que le commun des fidèles, de

sorte qu'à le voir on puisse dire immédiatement qu'il est différent. Sa vertu ne peut être ordinaire, elle doit être supérieure. "Nous ne sommes pas des anges", objectent les clercs. Certes ! Mais, s'ils ne sont pas meilleurs que les laïcs, ceux-ci le leur reprocheront à juste titre, ils seront pour eux des objets de scandale. En somme, parce qu'il est différent par la dignité, par le caractère, par les pouvoirs, par les capacités, le prêtre doit se distinguer dans sa manière de percevoir, de parler et d'agir, en un mot dans toutes ses moeurs¹⁵². Sa modestie d'une part, sa délicatesse de conscience de l'autre, doivent être exceptionnelles¹⁵³. Il "fuit le monde"¹⁵⁴. La vie qu'il mène est systématiquement "exemplaire"¹⁵⁵. Ses "conversations", c'est-à-dire, dans le langage de don Cafasso, ses participations aux réunions familiales et distrayantes, sont toujours surveillées. "... Qu'il parle, qu'il s'entretienne, qu'il soit familier, qu'il rie, qu'il joue même avec autrui, peu importe, sa conversation est celle d'un saint, celle d'un prêtre, celle d'un apôtre"¹⁵⁶. Le zèle de la cause de l'honneur de Dieu et du salut des âmes l'imprègne et le transporte. Pour don Cafasso, le clerc est un soldat toujours en bataille contre le péché. "Dieu a mis un homme sur la terre, pour que les autres soient sauvés, et cet homme est l'ecclésiastique"¹⁵⁷. "Voici donc en quelques mots la fin, le but et la mission de l'ecclésiastique sur la terre : lutter, lutter continuellement, lutter énergiquement contre le péché. A cela tendent, en se la se résument tous ses devoirs, toutes ses obligations d'homme destiné au bien public. Il doit s'engager dans cette lutte avec tout son zèle, avec toute son activité, consumer toutes ses forces dans cette bataille et y persévérer jusqu'au dernier souffle de sa vie mortelle"¹⁵⁸. Le prêtre zélé, qu'il soit curé, chapelain ou maître d'école, n'aura

peut-être pas grande science, ne sera pas spécialement docte et éloquent ; il n'aura pas bonne santé ni tellement de pres-tance. Il n'importe, il a du zèle et cela suffit. "Dans ces cas, on peut vraiment dire que Dieu et l'Eglise ont des hommes à eux, de vrais soldats, de vrais apôtres, de vrais défenseurs, sur qui compter dans l'épreuve et le combat."¹⁵⁹

Les discours et les exhortations de don Cafasso nourrissaient et renforçaient la générosité naturelle et la vigueur combative du convittore Bosco. Lui aussi confesserait, parlerait, écrirait pour Dieu. Dieu n'a que faire des soldats de parade et des peureux qu'un coup de vent jette au sol. Honte aux oisifs ! En ce premier semestre de 1844, dans la paix studieuse du Convitto il se disposait à une vie de lutte au service de Dieu et des âmes à sauver. Le prêtre ne se ménage jamais. "On se reposera en paradis", allait-il répondre à la marquise de Barolo.

N o t e s

1. Un acte de naissance et de baptême de Castelnuovo, daté du 27 juin 1841 et signé par "D. Bosco Giovanni vicecurato", a été reproduit dans la revue Il Tempio di Don Bosco, décembre 1993, p. 23.

2. MO 116/5 à 117/18.

3. MO 120/4 à 121/19.

4. Sur la ville de Turin autrefois, je me sers principalement des descriptions de M. PAROLETTI, Turin et ses curiosités, Turin, Reycend et Cie, 1819, 441 p. ; D. BERTOLOTTI, Descrizione di Torino, Turin, G. Pomba, 1840, VIII-472 p. ; L. CIBRARIO, Storia di Torino, Turin, Al. Fontana, 1846, 532 et 774 p., cartes annexes ; G. MELANO, La popolazione di Torino e del Piemonte nel secolo XIX, coll. Istituto per la storia del Risorgimento italiano. Comitato di Torino, Turin, Palazzo Carignano, 1961, XI-214 p. ; N. NADA, Dallo Stato assoluto allo Stato costituzionale. Storia del Regno di Carlo Alberto dal 1831 al 1848, Turin, Palazzo Carignano,

1980, 184 p. ; U. LEVRA, L'altro volto di Torino risorgimentale, 1814-1848, Turin, Palazzo Carignano, 1989, 285 p.

5. Charles de Brosses à M. de Neuilly, Turin, 3 avril 1740 ; dans Ch. de BROSSES, Lettres d'Italie, éd. du Raisin, 1928, t. II, p. 331-332.

6. Voir la belle estampe : "Vue pittoresque de la ville de Turin, prise de l'esplanade de l'église des capucins", au début du livre cité de M. Paroletti.

7. Pier Francesco Cometti au Vicaire de la ville, 10 mai 1840 ; cité par U. LEVRA, L'altro volto .., p. 162.

8. Davide Bertolotti se trompait. L'ingénieur John Loudon Mac Adam (1756-1836) était, non pas Américain, mais sujet de Sa Gracieuse Majesté britannique. Il répandit d'abord en Ecosse, pays dont il était originaire, puis en Angleterre, le procédé de pavage en pierres dures concassées qui a, depuis lors, porté son nom.

9. D. BERTOLOTTI, Descrizione di Torino, cit., p. 99-100.

10. Pour ce circuit, je me suis servi d'anciennes cartes de Turin et des indications de U. LEVRA, L'altro volto .., p. 159-160.

11. Xavier de MAISTRE, Voyage autour de ma chambre, chap. XXIX. Le chapitre XXX est consacré aux bienfaiteurs cachés de Turin.

12. Gian Mario BRAVO, Torino operaio. Mondo del lavoro e idee sociali nell'età di Carlo Alberto, Turin, Fondazione Einaudi, 1968 ; Umberto LEVRA, L'altro volto di Torino risorgimentale, cité. C'est à cet ouvrage que nous devons le titre de ce paragraphe.

13. Cité par R. ROMEO, Cavour e il suo tempo, II, p. 109.

14. L. FRANCESETTI DI MEZZENILE, Memoria sulla necessità di avvisare ai mezzi onde isbandire la mendicizia, letta nella tornata del di' 11 dicembre 1827 nella Regia Camera d'Agricoltura e di Commercio di Torino da un membro della medesima, Turin, Chirio et Mina, 1829, p. 3 ; cité par U. LEVRA, L'altro volto .., p. 80.

15. D'après un rapport de la direction du Ricovero di Mendicizia au Vicaire de Turin, 17 juin 1842 ; cité par U. LEVRA, L'altro volto .., p. 81.

16. Procès verbal de l'arrestation de Pietro Gattino, 21 janvier 1842 ; cité par U. LEVRA, L'altro volto .., p. 83.

17. Rapports de police résumés dans U. LEVRA, L'altro volto .., p. 83-85.

18. Lettre citée, 10 mai 1840 ; dans U. LEVRA, L'altro volto ..., p. 86.

19. L. VALERIO, Igiene e moralità degli operai di seterie, Turin, Baglione et Cie, 1840, p. 20-21 ; cité par C. FELLONI et R. AUDISIO, "I giovani discoli", in Torino e Don Bosco, dir. G. Bracco, Turin, 1989, fasc. I, p. 100.

20. Procès verbal du 5 février 1846, reproduit dans C. FELLONI et R. AUDISIO, "I giovani discoli", art. cit., p. 102.

21. D'après C. BERMOND, Torino da capitale politica a centro manifatturiero (1840-1870), Turin, 1983, p. 32-62 ; cité par G. CHIOSSO, "L'oratorio di Don Bosco e il rinnovamento educativo nel Piemonte carloalbertino", in Don Bosco nella Chiesa a servizio dell'umanità, dir. P. Braido, Rome, 1987, p. 95, n. 37.

22. Gioacchino VALERIO, Igiene pubblica. Dalle cause che favoriscono lo sviluppo del cholera morbus in Piemonte ed in Liguria. Studi medici, Turin, Canfari, 1851, p. 88 ; cité par U. LEVRA, L'altro volto ..., p. 165.

23. Une curiosité. L'assimilation romantique de Vanchiglia - en réalité du seul Moschino - la nuit à un lugubre château-fort avec tours et pont-levis, telle que nous la lisons dans l'une des relations de Giuseppe Brosio, le Bersagliere (Relazioni I, p. 2-3), image qui fut répétée par don Lemoyne en MB III, 561/1-12, dérivait en réalité de G.A. GIUSTINA, I misteri di Torino. Romanzo sociale, Turin, Pubblicazioni del Romanziere popolare, 1880, p. 229-230, passage qui a été recopié dans U. LEVRA, L'altro volto ..., p. 164-165. Sur Brosio, voir ces Etudes préalables, fasc. II, p. 127, n. 164.

24. A Paris, une sur trois et, pour l'ensemble de la France, une sur quatorze. Sur la question des naissances illégitimes et des cadavres de bébés, voir U. LEVRA, L'altro volto ..., p. 71-73.

25. V. BERSEZIO, La Plebe. Romanzo sociale, Turin, Favale, 1867, première partie, p. 3 ; long passage cité par U. LEVRA, L'altro volto ..., p. 173-174.

26. Sur les dégâts matériels et moraux provoqués par la fréquentation des cabarets et sur l'ivrognerie il existe toute une littérature avec quelques-uns des plus grands noms de l'aristocratie et de la bourgeoisie piémontaises dans la lutte contre leurs funestes conséquences. Voir G. CHIOSSO, "L'oratorio di Don Bosco e il rinnovamento educati-

vo nel Piemonte carloalbertino", in Don Bosco nella Chiesa a servizio dell'umanità, art. cit., p. 94, n. 34.

27. J'adapte le titre sur le même problème en France : Giovanna PROCACCI, Gouverner la misère. La question sociale en France, 1789-1848, Seuil, 1993.

28. D'après U. LEVRA, L'altro volto ..., p. 188-189.

29. Descrizione di Torino, cit., p. 373.

30. Bertolotti en énumérait et décrivait trente. L'énumération dans Descrizione di Torino, p. 208.

31. En 1728, le protestant genevois Jean-Jacques Rousseau, catéchumène catholique, entra le 12 avril dans cet Ospizio (n° 24 de Bertolotti) avant d'abjurer le 21 suivant. Voir J.-J. ROUSSEAU, Confessions, livre II, dans Oeuvres complètes, I, Bibliothèque de la Pléiade, Paris, 1959, p. 60.

32. D'après D. BERTOLOTI, Descrizione di Torino, p. 176-177.

33. D'après J. BERNARDI, Cenni storici sull'Albergo di virtù in Torino, in Calendario gen. del regno pel 1858, Turin, 1858, Appendice, p. 3-34, résumé dans P. STELLA, Don Bosco nella storia economica e sociale, p. 170-171.

34. L. CIBRARIO, Storia di Torino, II, p. 102-103.

35. Sur Cottolengo, voir le récit hagiographique de Pietro GASTALDI, Vita del venerabile servo di Dio Giuseppe Benedetto Cottolengo, fondatore della Piccola Casa della Divina Provvidenza sotto gli auspizi di san Vincenzo de' Paoli, scritta in sei libri, Turin, P. Marietti, 1882, 3 vol. Rééd. Edition revue et illustrée en un volume, Pinerolo, 1959. Peut être complété et nuancé à l'aide du Carteggio di san Giuseppe Benedetto Cottolengo (1786-1842), fondatore della Piccola Casa della Divina Provvidenza di Torino, a cura di Lino Piano, Turin, Piccola Casa della Divina Provvidenza, 1989-1990, 2 vol.

36. D'après son portrait dessiné sur la page de couverture de E. REFFO, Don Cocchi e i suoi artigianelli, Turin, 1957 (1ère éd., 1896), seul ouvrage documenté sur don Cocchi. Sur la fondation de l'oratoire de l'Angelo custode, p. 8-10.

37. Sur ce Convitto, voir les biographies déjà citées de don Cafasso par Giuseppe Colombero (Turin, 1895) et Luigi Nicolis di Robilant (Turin, 1912), G. USSEGLIO, Il teologo Guala e il Convitto ecclesiastico di Torino, Turin, SEI, 1948, et l'ouvrage de Candido Bona sur les Amicizie, cité note suivante.

38. C. BONA, Le "Amicizie". Società segrete e rinascita religiosa (1770-1830), Turin, Deputazione subalpina di storia patria. Palazzo Carignano, 1962.

39. Turin, 1771, 3 vol. Reproduit dans Migne, Démonstrations évangéliques, t. 13, col. 9-192. Le dernier chapitre (chap. XVIII), intitulé : "Expédient qui peut contribuer à arrêter les progrès ultérieurs de l'incrédulité", annonçait en fait l'Amicizia cristiana.

40. D'après les "Loix de l'Amitié Chrétienne", dans C. BONA, Le "Amicizie" .., p. 477.

41. C. BONA, Le "Amicizie" .., p. 57-89.

42. C. BONA, Le "Amicizie" .., p. 104-115, 503-511.

43. Titre suggéré par Joseph de Maistre, d'après C. BONA, Le "Amicizie" .., p. 319, n. 77.

44. Regolamento della Società dell'Amicizia Cattolica, Turin, Stamperia Reale, 1819. Reproduction de ce règlement dans C. BONA, Le "Amicizie" .., p. 559.

45. Sur Lanteri, travail fondamental d'Amato Pietro Frutaz, Pinerolien. Beatificationis et Canonizationis Servi Dei Pii Brunonis Lanteri Fundatoris Congregationis Oblatorum M. V. (+ 1830). Positio super introductione causae super virtutibus ex officio compilata, Rome, 1946. Référé désormais : Positio Lanteri. - Sur les oblats de Marie, Costituzioni e Regole della Congregazione degli Oblati di Maria V., Turin, Eredi Botta, 1851 ; P. CALLIARI, "Oblati di Maria Vergine", Dizionario degli Istituti di Perfezione, VI, 1980, col. 634-637.

46. Manifeste dans une lettre qu'il écrivait vers la fin de 1821 à l'évêque de Pinerolo, Mgr Francesco Bigex : "... A ragione poi di questa mia proposizione si è che non puo' adottarsi veruna costituzione senza che si adotti espressamente o implicitamente il principio della sovranità del popolo, che è il principio favorito dei protestanti, dei filosofi, dei giansenisti, i quali, come buoni seguaci e amici di Richerio, Febronio, Van Espen, e simili santi Padri di questi tempi, l'estendono fin sulla Chiesa (prop. n. 90 Quesn.), principio che sarebbe la sorgente di incalcolabili disordini per la Chiesa, per il Governo, e per gli stessi privati, come la Storia ce l'ha dimostrato finora" (Positio Lanteri, p. 337-338.)

47. Paolo CALLIARI, "Lanteri, Pio Bruno", Dizionario degli Istituti di Perfezione, V, 1978, col. 450. P. Calliari a publié le Carteggio del venerabile padre Pio Bruno Lanteri (1759-1830) .., Turin, 1975-1976, 5 vol.

48. Lettre de Lanteri à Penkler, minute du 10 mai 1806, in Positio Lanteri, p. 129.

49. Les deux autres conférences étaient tenues, l'une à l'université, l'autre au séminaire de Turin.

50. Antonio Alasia (1731-1812), professeur à l'université de Turin, était l'auteur d'une Theologia moralis breviori ac faciliiori methodo in quatuor tomos distributa, ab omni censura quae iusta et aequa videri possit vindicata necnon dissertatione de beneficiis aucta, d'après sa deuxième édition corrigée, Turin, Paravia, MDCCCXXXIV, 4 volumes.

51. On ne doit pas oublier le rôle de Lanteri. Le Convitto peut être dit une création lantérienne aussi bien que gualienne.

52. Une histoire sommaire du Convitto dans l'article d'Amato Pietro FRUTAZ, "Guala", Dictionnaire de Spiritualité, t. VI, 1967, col. 1092-1094.

53. Regolamento del Convitto ecclesiastico nella casa detta di s. Francesco di Torino diretto dal teologo collegiato Luigi Guala, Introduction. D'après la copie manuscrite conservée dans les Archives des Oblats de la Vierge Marie I, 219 b. Ce document constitue vraisemblablement le projet d'origine de la version reportée en appendice dans G. COLOMBERO, Vita del servo di Dio D. Giuseppe Cafasso ..., p. 357-363. Ce projet d'origine, dit ici Regolamento Chiaveroti, daté en finale du 7 janvier 1819 et contresigné par l'archevêque Chiaveroti le 28 février 1821, a été édité dans A. GIRAUDO, Clero, seminario e società ..., p. 392-398. Le règlement édité par G. Colombo, qui se référait à un rescrit de Grégoire XVI du 15 septembre 1842, paraît avoir été postérieur à la mort de don Guala (1848), et donc au temps de don Bosco (1841-1844).

54. Le coup était surtout destiné au comte Rodolphe de Maistre, fils de Joseph, selon un rapport Senft von Pilsach à Metternich, Turin, 12 juillet 1828 ; éd. C. BONA, Le "Amicizie" ..., p. 616-617.

55. D'après G. COLOMBERO, Vita del servo di Dio D. Giuseppe Cafasso ..., p. 34, 67, 69.

56. MO 121/20-27.

57. "Pel stabilimento del medesimo resta necessario fissare alcune regole (...) quali si presero dal seminario metropolitano di Torino e da altri stabilimenti di tal genere ..." (Regolamento Chiaveroti, Introduction.)

58. Regolamento Chiaveroti, art. 19.

59. Regolamento Chiaveroti, art. 20.

60. Chacun dans sa propre chambre selon le règlement Colombero. L'habitude avait probablement été prise depuis longtemps.

61. D'après L. NICOLIS DI ROBILANT, Vita del venerabile Giuseppe Cafasso ..., cit., I, p. 33.

62. L'horaire du Convitto d'après le Regolamento Chiaveroti, art. 1.

63. Regolamento Chiaveroti, art. 2. A la suite, références dans le texte aux articles de ce même Regolamento.

64. "Sic decet omnino clericos in sortem Domini vocatos, vitam, moresque suos omnes componere, ut habitu, gestu, incessu, sermone aliisque omnibus rebus nihil nisi grave, moderatum ac religione plenum praeferant" (Concile de Trente, sess. 22, De Reformatione, chap. 1.)

65. Il ne disparaîtra évidemment pas après don Guala. Voir Regolamento Colombero, art. 2, n° 9.

66. Point non signalé dans le Regolamento Chiaveroti, mais spécifié par le Regolamento Colombero, § Vacanze. La pratique devait exister au temps de don Guala, recteur du sanctuaire de Sant'Ignazio.

67. D'après L. NICOLIS DI ROBILANT, Vita del venerabile Giuseppe Cafasso ..., cit., I, p. 33-34.

68. Allusion dans le Regolamento Chiaveroti, art. 8 ; amplement illustré par les biographies de don Cafasso.

69. G. COLOMBERO, Vita del servo di Dio Don Giuseppe Cafasso ..., cit., p. 51, 58.

70. Béatifié en 1816, Alphonse sera canonisé en 1839, à la veille de l'entrée de don Bosco au Convitto turinois. Sur ce saint, bonne biographie de Théodule Rey-Mermet, Le saint du siècle des Lumières, Alfonso de' Liguori (1696-1787), Paris, Nouvelle Cité, 1982.

71. C. BONA, Le "Amicizie" ..., p. XXI, n. 41.

72. "Utrum quis possit, tuta conscientia, sequi in praxi et nunc doctrinam alicuius servi Dei comprehensam in operibus in quibus Sancta Sedes declaravit nihil censura dignum reperiri". D'après la lettre Bardani à Tosti, 26 juillet 1828, dans Pietro SAVIO, Devozione di Mgr A. Turchi alla S. Sede. Testo e DCXXVII documenti sul giansenismo italiano e estero, Roma, 1938, p. 643.

73. P. SAVIO, Devozione di Mgr A. Turchi ..., p. 644-645.

74. Homo apostolicus instructus in sua vocatione ad audiendas confessiones sive Praxis et instructio confessariorum, d'après le titre complet de la deuxième édition stérotypée revue et corrigée, Turin, Hyacinthus Marietti, 1844, VI-800 p.

75. Selon Giuseppe Cacciatores, "le calcul, même approximatif, des exemplaires des oeuvres de S. Alphonse qu'il diffusa, surtout de l'Homo apostolicus, s'avère impossible. On peut dire que toutes les éditions particulières de cet ouvrage et des autres oeuvres ascétiques et polémiques de Liguori, sorties en Piémont entre 1790 et 1830, ont été faites sous l'impulsion et avec le concours financier de Lanteri et de ses trois Amicizie" (G. CACCIATORE, S. Alfonso de' Liguori e il giansenismo, Florence, éd. Fiorentina, 1942, p. 430.)

76. Praxis confessarii, § II. J'utilise l'édition de Gabriel-Marie Blanc (Rome, typ. Polyglottis Vaticanis, 1912), composée à partir de l'édition Léonard Gaudé.

77. Praxis confessarii, § III-V.

78. Praxis confessarii, § VI-XVI.

79. Praxis confessarii, § XVII-XVIII.

80. Praxis confessarii, § XIX-XX.

81. Homo apostolicus, chap. I, § XXIII. Sur l'ensemble de cette question, qui paraîtra fort étrange dans la deuxième partie du vingtième siècle, quand la théologie morale sera devenue biblique et humaniste, voir l'article de J.-M. AUBERT, "Probabilisme", dans Catholicisme, t. XI, 1988, col. 1064-1076, article beaucoup plus équilibré dans son appréciation du système probabiliste, que celui, historiquement très riche, du P. Th. DEMAN, "Probabilisme", DThC, t. XIII, 1936, col. 417-619, qui le vitupérait inconsidérément.

82. Homo apostolicus, chap. XVI, § VII-XXIII.

83. Voir le paragraphe "Attrizionisti e contrizionisti", dans G. CACCIATORE, S. Alfonso de' Liguori e il giansenismo, cit., p. 465-468.

84. Voir G. SOMMERVOGEL, "Antoine, Paul-Gabriel", DThC, t. I, deuxième partie, 1909, col. 1443-1444.

85. MO 122/38-51.

86. Exemplum scriptorum servi Dei Josephi Cafasso, p. 756.

87. MO 122/51-55.

88. Carena, dans le Procès diocésain de Cafasso, p. 736-737.

89. D'après L. NICOLIS DI ROBILANT, Vita del venerabile Giuseppe Cafasso .., cit., I, p. 45.

90. G. BOSCO, Biografia del sacerdote Giuseppe Caffasso ..., cit., p. 78.

91. Ibidem.

92. C. Ilarione Pettiti di RORETO, Saggio del buon governo della mendicizia, degli istituti di beneficenza e delle carceri, Turin, G. Bocca, 1837, 2 vol. ; ID., Della condizione attuale delle carceri e dei mezzi di migliorarle, Turin, Pomba, 1840 ; Regie Patenti con cui S. M. assegna al Dicastero dell'Interno sulla Cassa di riserva del 1834 la somma di due milioni di lire onde far fronte alle spese di erezione e adattamento di carceri e prigionie centrali, e stabilisce il modo con cui se ne opererà il rimborso, 9 février 1839 ; dans Raccolta degli Atti di Governo ..., XXXVIII, p. 53-55.

93. Cette description d'après L. NICOLIS DI ROBILANT, Vita del venerabile Giuseppe Cafasso ..., cit., II, p. 82-83.

94. Prédication de Cafasso, V, 7, citée par L. NICOLIS DI ROBILANT, Vita del venerabile Giuseppe Cafasso ..., cit., II, p. 85. - Description réaliste des grandes salles de prison en Documenti II, 44, répétée mais adoucie dans MB II, 173/17-32.

95. D'autres prêtres, ainsi que des convittori, qu'il invitait à partager son apostolat, l'aidaient. Voir L. NICOLIS DI ROBILANT, Vita del venerabile Giuseppe Cafasso ..., II, p. 84.

96. Don Bosco évoquera de cette manière l'apostolat de Cafasso dans les prisons au cours de son oraison funèbre à San Francesco d'Assisi en 1860. Voir la Biografia del sacerdote Giuseppe Caffasso ..., cit., p. 82-83. Telle était l'image exemplaire qu'il avait retenue.

97. D'après la description de don Bosco dans sa Biografia del sacerdote Giuseppe Caffasso ..., cit., p. 84-87.

98. L. NICOLIS DI ROBILANT, Vita del venerabile Giuseppe Cafasso ..., I, p. 48.

99. G. BOSCO, Biografia del sacerdote Giuseppe Caffasso ..., cit., p. 77.

100. MO 123/67-68.

101. MO 123/72-79.

102. C'est ce qu'on peut tirer de plus sûr du chapitre de don Lemoyne sur l'apostolat de don Bosco jeune prêtre dans les prisons en MB II, p. 172-184, chapitre construit à partir d'anecdotes difficilement vérifiables et de témoignages gé-

néraux du procès de canonisation, que le biographe a amplifiés.

103. Une anecdote ancienne (elle paraissait déjà en Documenti II, 50-51, c'est-à-dire vers 1885, et, de là, est entrée en MB II, 366/24 à 370/16), très détaillée et, en soi, fort intéressante, que don Lemoyne attestait avoir entendue de la bouche même de don Bosco (en ad 13um, POS 123), a longuement décrit l'assistance de celui-ci et de don Cafasso à deux condamnés à mort, dont un jeune d'une vingtaine d'années, à Alessandria en 1846 : don Bosco perdit connaissance à l'heure du supplice.

104. Bargetto, au Procès diocésain de béatification et de canonisation de don Cafasso, p. 405 ; témoignage cité par L. NICOLIS DI ROBILANT, Vita del venerabile Giuseppe Cafasso .., II, p. 8.

105. Vita del venerabile Giuseppe Cafasso .., II, p. 8-9, qui a multiplié à cet endroit les références aux témoins du procès de canonisation.

106. MO 124-127.

107. MO 124/5-7.

108. On ne peut garantir qu'elle ait pris toute sa consistance dès 1841.

109. Dans son oraison funèbre de don Cafasso à l'oratoire S. François de Sales en 1860. Voir la Biografia del sacerdote Giuseppe Caffasso .., cit., p. 20.

110. Formule de MO 124/9-11. - Une note critique ne sera pas inutile à cet endroit important. On croit pouvoir distinguer sur l'origine du premier oratoire deux traditions émanant l'une et l'autre de don Bosco lui-même (Voir MO Da Silva Ferreira, p. 120, n. aux lignes 765-766). Selon la première, dans un Cenno storico dell'Oratorio di S. Francesco di Sales (édité par P. Braido, Don Bosco nella Chiesa a servizio dell'umanità .., 1987, p. 38-39) daté de 1854 environ : "Cet oratoire, autrement dit une réunion de jeunes les jours fériés, a commencé dans l'église San Francesco d'Assisi (...) Je commençai par réunir au même endroit deux jeunes adultes, qui avaient grandement besoin d'instruction religieuse. D'autres se joignirent à eux et, au cours de 1842, leur chiffre s'éleva jusqu'à vingt et parfois vingt-cinq". La deuxième, celle des MO, que nous utilisons ici, et des chroniques Ruffino (Cronache n° 1, 1860, p. 28-30), a raconté tout au long l'histoire d'un seul garçon rencontré un jour de fête d'Immaculée Conception dans l'église San Francesco d'Assisi. On peut penser que ces deux traditions ne se contredisent pas

tellement. Quand il résumait les origines de son apostolat de la jeunesse pour la notice de la première tradition, don Bosco ne jugeait pas utile de reconstituer une entrevue peut-être préliminaire avec l'un des catéchisés. L'anecdote très pittoresque de la deuxième tradition était destinée à ses jeunes et à ses disciples. Le terme d'adulte pouvait fort bien dans sa bouche s'appliquer à un garçon de seize ans. De toute façon les deux récits se rejoignaient en 1842.

111. On tendrait à le croire en l'entendant bientôt désigné au sacristain comme "ami" de don Bosco (MO 125/29).

112. Le récit de Ruffino - répétant ce qu'il entendait de don Bosco en 1860 - fut à l'origine des joyeuses questions : "Sais-tu chanter ? Siffler ?", ignorées des MO et entrées, à la grande satisfaction des éducateurs de jeunes, dans le texte reçu des MB II, 73/23-25.

113. Bien entendu, toute la reconstruction de l'épisode par les soins de don Bosco reste plus ou moins problématique. En particulier, on se gardera de prendre à la lettre le dialogue Bosco-Garelli. Je crois cependant à la solidité du noyau de l'épisode : la rencontre d'un jeune garçon - probablement du nom de Garelli - un peu perdu dans la sacristie de San Francesco d'Assisi le 8 décembre 1841. Le questionnaire d'identité religieuse des MO était tout à fait dans la manière du futur don Bosco. Comparer avec un récit d'Enria sur sa visite aux enfants des cholériques de 1854. La séance du soir, ignorée des MB II, mais résumée par la version Ruffino, était insinuée par les MO : "Quando vuoi che cominciamo il nostro catechismo ? - Quando a lei piace. - Stasera ? - Si'. - Vuoi anche adesso ? ..." (MO 126/74-79). Dans les sources, l'Ave Maria n'était signalée - le soir - que par le récit Ruffino. En MB II, 74/26 à 75/4, don Lemoyne a mélangé les versions MO et Ruffino, fait disparaître l'instruction du soir et placé l'Ave Maria le matin. D'où une grande confusion dans les récits des biographes.

114. MO 127/85-88.

115. MO 127/89-98.

116. MO 127/98-101.

117. Le manuscrit de don Borel : "Memoriale dell'Oratorio di S. Francesco di Sales", ACS 123 Borel, éd. P. STELLA, Don Bosco nella storia economica e sociale, p. 545-559, date de cette période.

118. Voir Gioachino BARZAGHI, Tre secoli di storia e pastorale degli Oratori milanesi, Leumann, Elle Di Ci, 1985.

119. Sur ce saint, voir Louis PONNELLE et Louis BORDET, Saint Philippe Néri et la société romaine de son temps (1515-1595), Paris, Bloud et Gay, 1928 ; Antonio CISTELLINI, San Filippo Neri, l'Oratorio e la Congregazione Oratoriana. Storia e spiritualità, Brescia, Morcelliana, 1989, 3 vol.

120. Sur l'oratoire des origines, voir P. BRAIDO, Il sistema preventivo di Don Bosco, Turin, 1955, p. 84 et sv. ; ID., "L'esperienza pedagogica preventiva nel sec. XIX. Don Bosco", dans le collectif Esperienze di pedagogia cristiana nella storia, dir. P. Braido, II, Rome, 1981, p. 385-389 ; Giorgio CHIOSSO, "L'Oratorio di don Bosco e il rinnovamento educativo nel Piemonte Carloalbertino", dans Don Bosco nella Chiesa a servizio dell'umanità, dir. P. Braido, Rome, LAS, 1987, p. 83-116 ; ID., "Don Bosco e l'Oratorio (1841-1855)", dans Don Bosco nella storia, dir. M. Midali, Rome, LAS, 1990, p. 297-313.

121. MO 128/3-4. A partir d'ici, je me contente, pour ce paragraphe, de résumer celui des Memorie dell'Oratorio, intitulé : "L'Oratorio nel 1842" (MO 128/3 à 130/77).

122. Les chiffres de don Bosco laissent toujours un peu perplexe. Selon le Cenno storico cité ci-dessus, n. 110, les garçons ne dépassaient pas vingt-cinq.

123. MO 128/3 à 130/77.

124. Il faut corriger ici une fausse information que les Memorie biografiche ont prétendu tirer d'un "écrit", au reste imaginaire, de don Bosco. Celui-ci, dès sa première année de Convitto, aurait été invité par don Cafasso à se rendre avec lui à des exercices spirituels pour séculiers du sanctuaire de Sant'Ignazio, exercices qui commencèrent le 7 juin 1842 (MB II, 123/15-18). On verra dans un instant que les exercices prêchés à cette date étaient clairement destinés à des ecclésiastiques. La note source transformée par don Lemoyne en citation de don Bosco concernait probablement les exercices spirituels des années 1845-1859, qui, pour don Bosco, suivirent le temps du Convitto.

125. Je résume ici quelques pages de C. BONA, Le "Amicizie" ..., p. 280-282.

126. Norme per la direzione degli esercizi spirituali nel Santuario di S. Ignazio, compile dal Teol. Guala, éditées dans G. COLOMBERO, Vita del servo di Dio D. Giuseppe Cafasso ..., Appendice C, p. 374-376.

127. D'après le manuscrit inédit de don Bosco : Esercizi spirituali fatti nel Santuario di S. Ignazio presso Lanzo principianti il 7 giugno 1842. Predicatori il R.do P. Menini

della Compagnia di Gesù per l'istr. ed il Sig.r T. Guala per la meditazione, 4 fol. 21 x 29, ACS 132, FdB 84 A9-B3. Il s'agit de notes prises soit à l'audition soit aussitôt après l'audition des sermons.

128. Voici la formulation italienne, orthographe fautive respectée : "Ogni prete è tenuto al zelo dell'anime, perchè chi vive dell'altare deve servire altare, è unico mezzo per mettere in sicuro l'anima nostra. Qualità del zelo. La carità è la pianta, il zelo il frutto ; la carità è il sole, il zelo è il calore e irrigg. (?). Deve essere benigno, charitas benigna est. Si colgono più mosche con una goccia di miele che con un barile di accetto S. Franco Sales. Charitas non emulatur, non è emulatrice, non divisioni tra preti, non cogli altri secolari. In dubiis liberta, in oibus charitas. 2 Continua. Caritas patiens, è paziente, non è invidiosa, in qualunque vita esercita, qualunque ministero, purché guadagni anime a Dio. Non agit perperam, non opera indarno. Essere zelanti a tempo opportuno, ma sempre con dolcezza. Non quaerit quae sua sunt, sed quod Jesu C.i. Badar bene a quel detto. Non questum lucrum animarum, sed questum pecuniarum. Non aver di ombra il lucrum nel predicare, nell'intraprender cariche, o qualunque uffizio eccl.co. Fuggire contratti, negozi, l'arricchire i parenti, il far peculi. Guardate dall'avarizia." (Esercizi ..., cit., p. 2.)

129. ACS 132, FdB 84 B3-7.

130. MO 131/4-7.

131. Les archives salésiennes (ACS 132) contiennent en effet un lot de sermons de don Bosco clairement datés des années du Convitto. Ce sont, d'après les initia des catalogues actuels (voir FdB 75-87) : "Fine dell'uomo" (5 décembre 1841), "La morte. Meditazione" (13 janvier 1842), "Introduzione" (2 avril 1842), "Peccato mortale. Allorchè ..." (17 avril 1842), "La divozione di Maria è segno di predestinazione" (13 juin 1842), "Morte del peccatore" (1er juillet 1842), "Con la morte finisce il tempo" (17 juillet 1842), "Misericordia tua, Domine, plena ..." (20 juillet 1842), "I due stendardi" (23 juillet 1842), "Gesù C. instituisce l'Eucaristia" (12 août 1842), "Il profeta Geremia ..." (22 août 1842), "Exultabunt sancti in gloria" (30 juin 1843), "Introduzione ai santi esercizi spirituali" (30 novembre 1843) (Document édité en MB XVI, 601-605), "Minuisti eum paulo minus ab angelis" (1844). Au près de la date (9 mars 1568) de la naissance de saint Louis de Gonzague, dont c'est le panégyrique, don Bosco écrivit : "276 anni fa". Faites l'addition. - Cette note dépend étroitement de P. STELLA, Don Bosco nella storia della religiosità cattolica, I, p. 97-100.

132. C. G. ROSIGNOLI, Verità eterne esposte in lettioni, Milan, 1688.

133. A. F. BIAMONTI, Serie di meditazioni prediche ed istruzioni ad uso delle sacre missioni e de' santi spirituali esercizi, Milan, 1840, 6 vol. Ces informations sur les sources des sermons dans P. STELLA, loc. cit., p. 98, n. 47.

134. Edition en MB XVI, 605-613. Brève analyse dans P. STELLA, loc. cit., p. 99. Mais on s'écarte ici de l'interprétation doctrinale de ce savant critique.

135. A. CESARI, Vita breve di san Luigi Gonzaga scritta novellamente, Piacenza, 1829.

136. Original, ACS 112 ; FdB 74 A12-B2.

137. D'après M. RUA, ad 13, POS 124.

138. D'après MO 131/7-15.

139. Chap. VII, § I : "Quomodo (se gerere debeat confessorius) cum pueris, adolescentibus et puellis."

140. Tract. ultimus, § 4 : "Quomodo (se gerere debeat confessorius) cum pueris, adolescentibus et puellis."

141. Ce schéma de confession, avec certaines particularités des questions et surtout l'insistance sur la contrition, reparaîtra dans le Giovane provveduto (éd. 1847, p. 93-98).

142. G.B. LEMOYNE, ad 13, POS 120-121.

143. Le théologien Felice Golzio (1808-1873) sera recteur du sanctuaire de la Consolata et confessa don Bosco après la mort de don Cafasso (1860).

144. MO 122/56 à 123/64.

145. D'après MO 122/65-71.

146. D'après L. NICOLIS DI ROBILANT, Vita del venerabile Giuseppe Cafasso ..., cit., I, p. 48.

147. Nous lisons : "Il Convitto, riferisce qui un ottimo parroco testimonio oculare, vivente ancora il Guala, nelle mani di D. Cafasso non tardo' ad avere grande sviluppo. Affluivano da molte Diocesi del Piemonte uomini chiari di poi per pietà, per dottrina, per cariche coperte. Gli allievi della Conferenza del mattino superavano il centinaio ; vari preti vi convenivano da tutti i punti della città ; la scuola rigurgitava a tal segno, che alla porta si faceva ressa per poter entrare ; e sul limitare i giunti più tardi s'arrampicavano perfino sulle spalle dei compagni" (G. COLOMBERO, Vita del servo di Dio D. Giuseppe Cafasso ..., cit., p. 70).

148. Lui-même n'en a rien dit dans les Memorie dell'Ora-

torio. Mais "... nel terzo anno fece da ripetitore", témoignait Cagliero au procès de canonisation de don Bosco ad 13, POS 90. De même Barberis ad 13, POS 105. Et G.B. Lemoyne écrivait : "... D. Bosco si affrettò (en octobre 1843) a ritornare a S. Francesco di Assisi, ove gli venne pure affidata la carica di ripetitore straordinario, e nel corso dell'anno la cura di alcuni convittori tardi d'ingegno e bisognosi di maggior istruzione" (MB II, 148/5-9).

149. Exemplum scriptorum servi Dei sac. Josephi Cafasso, ms, 9 volumes in fol., 34,5 x 23, pagination continue de 1 à 3594. Comporte un Supplemento degli Scritti, Prediche e lettere del Venerabile Giuseppe Cafasso, 1 registre non paginé, 33 x 22,5, avec diverses attestations de concordance signées : "A. Card. Richelmy, Torino, 4 febbraio 1908".

150. G.B. Bertagna, au Procès diocésain de béatification et canonisation de G. Cafasso, p. 7-8 ; cité dans L. NICOLIS DI ROBILANT, Vita del venerabile Giuseppe Cafasso ..., I, p. 58.

151. G. CAFASSO, Istruzioni per esercizi spirituali al clero, pubblicate per cura del Can.co Giuseppe Allamano, Turin, tip. fratelli Canonica, 1893, 312 p. ; ID., Meditazioni per esercizi spirituali al clero, Turin, Scuola tipografica missionaria, 1923, 346 p.

152. G. CAFASSO, Istruzioni ..., cit., p. 6-26 (Il Sacerdote).

153. Ibid., p. 48-67 (La modestia), 107-127 (Delicatezza di coscienza).

154. Ibid., p. 68-87 (Fuga del mondo).

155. Ibid., p. 183-197 (Buon esempio).

156. Ibid., p. 147-167 (Le conversazioni del sacerdote).

157. Ibid., p. 168.

158. Ibid., p. 169.

159. Ibid., p. 176. L'ensemble du sermon : Zelo dell'ecclesiastico, p. 168-182.

I N D E X

- Achille, héros grec, 111.
 Actes des Apôtres, Bible, 96.
 Adriatique, mer, 14.
 Aelred de Rievaulx, 116.
 Agésilas, roi de Sparte, 78.
 Alasia, Antonio, 149, 175, 192, 211, 215, 219, 224, 225, 248, 256.
Albergo di virtù, Turin, 206, 241, 254.
 Albugnano, Piémont, 20.
 Alessandria, Italie, 17, 260.
 Alfiano, Piémont, 165, 166, 190.
 Allamano, Giuseppe, 265.
 Allégresse, société de l', 79, 80-83, 99, 102, 115, 128.
 Allemagne, 15.
 Alpes, montagnes, 14, 21.
 Alphonse de Liguori, saint, 122, 209, 215, 219-224, 241, 243, 244, 245, 246, 257, 258.
 Amadei, Angelo, 12.
 Amedei, Vittorio, 57.
Amicizia cattolica, 209, 210, 212, 255.
Amicizia cristiana, 209, 236, 255.
Amicizia sacerdotale, 209, 211.
Amicizie, associations, 9, 208, 210, 218, 254, 255, 257, 258.
 Anacréon, poète grec, 163.
 Ancyre, siège épiscopal, 153.
 Andezeno, Piémont, 120, 167, 191.
 André, saint, 20, 112.
 Andrea da Barberino, 37, 59.
Angelo custode, oratoire, 208, 254.
 Anglesio, Luigi, 207.
 Angleterre, 252.
 Anne, sainte, 165, 235.
Annunziata, église de Turin, 207, 208.
 Antoine ermite, saint, 154.
 Antoine, Paul-Gabriel, 224, 258.
 Appendini, Giovanni Battista, 158, 183, 192, 193.
 Aramengo, Piémont, 165, 166.
 Archives centrales salésiennes (ACS), 12, 123, 190, 263, 264.
 Arduino, Innocenzo, 129, 158, 183.
 Aristote, philosophe grec, 83.
 Armes, place d', Chieri, 75, 88, 101.
 Armi, piazza d', Turin, 199.
 Arsène, saint, 238.
 Asti, Piémont, 18, 20, 21, 42, 56, 62, 75, 231.
 Aubert, Jean-Marie, 258.
 Aubert, Roger, 10.
 Audisio, Roberto, 253.
 Augustin d'Hippone, saint, 34, 86, 151.
 Autriche, 13, 14, 15, 16.
Auxilium, faculté, Rome, 55.
Avigliana, Piémont, 189.
 Azeglio, Cesare d', 17.
 Azeglio, Massimo d', 16, 17, 51, 66, 111.

- Balbiano, Maria Teresa, 119.
 Ballesio, Giacinto, 119.
 Balmes, Jaime, 188.
 Banaudi, Pietro, 88, 102, 117.
 Barberis, Giulio, 187, 188, 265.
 Bardani, P., 257.
 Bardella, hameau de Castelnuevo, 20, 109.
 Bargetto, témoin au procès Cafasso, 260.
 Barolo, oeuvres, 189, 206.
 Barolo, Giulia di, 251.
 Barosca, cascina, 23, 53.
 Barthélemy, saint, 165, 168.
 Barucq, André, 56.
 Barutelli, Giovanni Giacomo, 62.
 Barzaghi, Gioachino, 261.
 Barzochino, Bernardo, 164, 190.
 Bausone, lieu-dit, 43.
 Beauharnais, Eugène de, 14.
 Becchi, hameau de Castelnuovo, 4, 7, 8, 13, 27, 28, 32, 34, 38, 39, 41, 42, 47, 49, 50, 52, 53, 55, 56, 73, 80, 97, 112, 131, 158, 182.
 Casetta, 28-29.
 Belgique, 15.
 Belley, France, 131.
 Bénédictins, moines, 152.
 Benoît XIV, pape, 224.
 Berault-Bercastel, Antoine-Henri, 136, 153, 154, 184.
 Bercastel. Voir : Berault-Bercastel.
 Bermond, C., 253.
 Bernard de Clairvaux, saint, 140.
 Bernardi, Jacopo, 254.
 Bersezio, Vittorio, 204, 253.
 Berta, soeur de Charlemagne, 59.
 Bertagna, Giovanni Battista, 248, 265.
 Bertinetti, Carlo, 105.
 Bertinetti, Luigi, 98.
 Bertinetti, Ottavia Maria, 118.
 Bertoldino, roman, 37, 59.
 Bertoldo, roman, 37, 59.
 Bertolotti, Davide, 198, 205, 206, 207, 251, 252, 254.
 Beruto, Domenica, 117.
 Berzano, Piémont, 20, 46.
 Besançon, France, 130.
 Bethléem, Judée, 55.
 Biamonti, Antonio Francesco, 241, 264.
 Biancardi, Giuseppe, 52, 56, 61, 113, 120, 182, 184.
 Bible, 152, 165.
 Bigex, Francesco, 255.
 Biglione, cascina et famille, 22, 23, 25, 27, 28, 52, 53, 56.
 Biglione, Giacinto, 27, 53.
 Biglione, Teresa, 28.
 Bini, père jésuite, 163.
 Bollème, Geneviève, 59.
 Bolmida, Giacinto, 118.
 Bolmida, Luigi, alias Jonas, 91, 118, 119.
 Bologne, Italie, 14.
 Bona, Candido, 254, 255, 256, 257, 262.
 Bonaparte, Napoléon, 13.
 Bonaventure, saint, 230.
 Bonetti, Giovanni, 5, 6, 59, 62.
 Bordet, Louis, 262.
 Borel, Giovanni, 145, 176, 186, 187, 261.
 Borgo Dora, Turin, 203.
 Borgo San Donato, Turin, 203.
 Borsarelli, Carlo, 145.
 Bosco, Antonio, 24, 25, 27, 36, 41, 42, 43, 44, 46, 47, 48, 50, 53, 58, 60.
 Bosco, Filippo Antonio, 20, 22, 23, 24, 56.

- Bosco, Francesco Luigi, 23, 24-28, 42, 53.
 Bosco, Giacomo, 178.
 Bosco, Giovanni Francesco Pollicarpo, 87.
 Bosco, Giovanni Melchiorre, 24 et passim.
 Bosco, Giuseppe Luigi, 24, 25, 27, 33, 36, 41, 48, 50.
 Bosco, Laura, 23.
 Bosco, Margherita. Voir : Occhiena ou Cagliero ou Zucca.
 Bosco, Maria Maddalena, 24, 55.
 Bosco, Paolo, 23.
 Bosco, Teresa Maria, fille de Filippo Antonio, 23.
 Bosco, Teresa Maria, fille de Francesco Luigi, 24.
 Bosco, Teresio, 4, 10.
 Botta, éditeur, 248.
 Bourbons, dynastie, 14, 15.
 Boutry, Philippe, 184, 185.
 Bozzola, Annibale, 51.
 Bra, Piémont, 146, 183.
 Bracco, Giuseppe, 253.
 Braido, Pietro, 193, 253, 260, 262.
 Braja, famille, 116.
 Braja, Isidoro, 103.
 Braja, Paolo Vittorio, 80, 83, 103, 115.
 Bravo, Gian Mario, 252.
 Broglia, en français : Broglie, famille, 125.
 Brosio, Giuseppe, 253.
 Brosses, Charles de, 197, 252.
 Bruino, Piémont, 44, 45, 61.
 Brune, François, 173.
 Bruneri, Giuseppe, 170.
 Bulferetti, Luigi, 110.
 Burzio, Giuseppe, 186.
 Burzio, Massimo, 98, 102, 120.
 Buttigliera d'Asti, 6, 20, 42, 46, 87, 117, 157, 168.
 Cacciatore, Giuseppe, 258.
 Cafasso, Giuseppe, 106-108, 123, 124, 140, 162, 175, 181, 196, 208, 212, 215, 217, 218, 225-229, 230, 231, 233, 234, 246, 247-251, 256, 257-260, 262, 264, 265. Bibliographie, 123. Biographie par don Bosco, 123, 259, 260.
 Cagliero, Giovanni, 124, 265.
 Cagliero, Margherita, épouse Francesco Bosco, 23, 24.
 Calliari, Paolo, 255.
 Calmet, Augustin, 152, 188.
 Calosso, Carlo Vincenzo, 46.
 Calosso, Giovanni Melchiorre, 5, 44-49, 60, 61, 62, 73, 106, 111, 172, 181.
 Camaldules, moines, 185.
 Cambiano, Piémont, 114.
 Campora, cascina, 42.
 Canals Pujol, Juan, 120, 191.
 Candelo, Antonio, 95.
 Capriglio, Piémont, 24, 33, 49, 55, 165, 167.
 Capucins, religieux, 197, 252.
 Carena, témoin au procès Cafasso, 258.
 Carignan, lignée, 14.
 Carignano, Piémont, 46, 183, 210.
 Carlo Alberto. Voir : Charles-Albert.
 Carlo Felice. Voir : Charles-Félix.
 Carlo Felice, piazza, Turin, 199.
 Carmagnola, Piémont, 189.
 Carmel (Carmine), collège de Turin, 162, 163, 190.
 Carminati, Isaia, 82, 116, 118.
 Casagrandi, V., 116.
 Casale, Piémont, 155.
 Casalis, Goffredo, 21, 52, 113.

- Caselle, Piémont, 94.
 Caselle, Secondo, 7, 8, 10, 52, 53-57, 111-123, 182, 184, 190, 192, 193, 194.
 Caspar, Giovanni Battista Carlo, 185. Voir : Chia-veroti.
 Castello, piazza, Turin, 16, 197, 208.
 Castelnovo d'Asti, Piémont, 4, 8, 9, 20-21, 22, 23, 27, 28, 33, 38, 41-43, 50, 51, 54-56, 60, 73, 80, 105, 108-112, 114, 119, 123, 124, 127, 163-165, 168, 175, 181, 182, 195, 230, 251.
 Catholicisme, encyclopédie, 258.
 Cattolico (Il) istruito, oeuvre de don Bosco, 153.
 Cavalca, Domenico, 154.
 Cavallari-Murat, A., 113.
 Cavalia, Emanuele, 183.
 Cavallo, famille, 29, 30.
 Cavallo, Bernardo, 30.
 Cavour, Camille de, 51.
 Cenno storico, écrit de don Bosco, 260, 262.
 Ceria, Eugenio, 12, 119, 121, 123.
 Cerrato, Natale, 190.
 Cerruti, Francesco, 119, 124.
 Cesari, Antonio, 241, 264.
 Charité, hôpital de Turin, 241.
 Charlemagne, 59.
 Charles-Albert, roi, 63, 110, 204, 226, 251, 252, 259.
 Charles-Félix, roi, 63, 66, 73, 110, 212.
 Chiardi, Giuseppe, 56.
 Chiaveroti, Colombano, 46, 62, 76, 130, 138-143, 167, 179, 184, 185, 186, 191, 211, 212, 215, 216, 239, 256, 257.
 Chieri, Piémont, 4, 8-10, 22, 28, 44, 51, 52, 61, 63, 73, 74-77, 79, 81, 83, 87, 88, 91, 94, 97, 99, 101-105, 108, 111-119, 121-125, 129, 132, 136-138, 143, 146-148, 155, 158, 163, 164, 169, 170, 174, 176, 177, 181-187, 190, 192, 194, 233.
 Chiesa, Maria, 117.
 Chiosso, Giorgio, 253, 262.
 Christ. Voir : Jésus.
 Cibrario, Luigi, 207, 251, 254.
 Cicéron, écrivain latin, 84, 92.
 Cima, Vincenzo, 78, 114.
 Cinzano, Piémont, 8, 93, 94, 104, 166, 170.
 Cinzano, Antonio, 106, 108, 109, 123, 149, 175, 182, 195.
 Cirié, Piémont, 94.
 Cistellini, Antonio, 262.
 Clarisses, religieuses, 183.
 Coassolo, Piémont, 62.
 Cocchi, Giovanni, 207, 232, 254.
 Colombero, Giuseppe, 123, 213, 215, 254, 256, 257, 262, 264.
 Cometti, Pier Francesco, 197, 198, 202, 252.
 Comollo, Giuseppe, 104.
 Comollo, Luigi, 94-96, 104, 159-162, 166, 169-173, 179, 186. Biographie par don Bosco, 120, 191, 192.
 Comotti, Giuseppe, 231.
 Compagnie de Jésus. Voir : Jésuites.
 Condillac, Etienne Bonnot de, 147.
 Consolata (Ia), église de Turin, 181, 198.
 Constantin, C., 188.

- Conte, Giuseppe Andrea, 45.
Convitto ecclesiastico, Turin, 8, 9, 107, 108, 182, 188, 195, 196, 208-209, 211-219, 225, 229, 230, 232, 234, 235, 237, 242, 247, 248, 251, 254, 256, 257, 262, 263, 264.
 Cornelius Nepos, écrivain latin, 78, 79, 92, 114.
Correzionale, prison de Turin, 226, 227.
 Costantino, père franciscain, 123.
 Cottolengo, Giuseppe, 206-207, 254.
 Croce, Giulio Cesare, 37, 59.
 Croveglia, hameau de Buttigliera, 168.
 Cumino, Margherita, 120.
 Cumino, Tomaso, 97, 98, 118, 120.
 Cuneo, Italie, 115.
 Cuorgné, Piémont, 191.
 Dalfi, Teodoro, 169, 186, 191.
 Dalmatie, 14.
 Dante Alighieri, 97.
 Da Silva Ferreira, Antonio, 12, 58, 60, 190, 260.
 Dassi, Giovanni Battista, 190.
 De Filippi, Genoveffa, 120.
 De Fiores, Stefano, 116.
 Della Torre, Hyacinthe, 45, 236.
Delle Colonne, café de Turin, 201.
 Deman, Albert Thomas, 258.
 De Rosa, Gabriele, 111.
 Dervieux, Ermanno, 182.
 Desramaut, Francis, 10, 60, 61.
 Deux-Siciles, royaume, 14.
 Devie, Alexandre-Raymond, 131, 184.
Dictionnaire de la Bible, 188.
Dictionnaire de théologie catholique, 12, 188, 258.
Dictionnaire de spiritualité, 116, 189, 256.
 Diessbach, Nicolas de, 209, 210, 218.
 Dieu, 3, 66, 237. - et l'amitié, 84. Amour de - , 86, 140, 245. Bénédiction de - , 232. Commandements de - , 220, 21. Confiance en - , 30, 182. - créateur, 228. Dons de - , 139. - et la force, 95. Gloire de - , 107, 127, 177. Grâce de - , 158. Hommes de - , 127. Honneur de - , 239, 250. Jouissance de - , 142. Jugement de - , 171. Loi de - , 31. Maison de - , 172. Miséricorde de - , 238, 241. Nom de - , 81. Offense de - , 244, 245, 246. Présence de - , 32. - et le prêtre, 249, 250, 251, 263. - et la prière, 132. Service de - , 110, 141. Théologie de - , 152. Tribunal de - , 140. - et la vocation, 102, 104. Volonté de - , 239.
 Diley, café de Turin, 201.
 Di Napoli, Giovanni, 187.
Dizionario degli Istituti di Perfezione, 255.
Documenti per scrivere .., 7, 12, 57, 58, 60, 118, 121, 122, 124, 189, 191, 192, 193, 259, 260.
 Dolza, Carlo, 112.
 Dominicains, religieux, 115, 154.
 Donat, grammaire latine, 78, 79, 115.
 Dora, rivière de Turin, 197.
 Dora Grossa, via, Turin, 208.
 Du Boys, Albert, 55.
 Ecosse, 252.

- Eglise. Commandements de l' - 220, 221. Droit de l' - , 210. Histoire de l' - , 136, 153, 154, 165. Pratiques de l' - , 144. - et le prêtre, 251.
- Elia Foa, 89, 92, 118, 151.
- Emanuele Filiberto, piazza, Turin, 202.
- Enciclopedia filosofica, Gallarate, 187.
- Enciclopedia italiana, Treccani, 51, 59.
- Enria, Pietro, 261.
- Erasme de Rotterdam, 150.
- Esercizi spirituali, ms de don Bosco, 262, 263.
- Espagne, 13.
- Esprit Saint, confraternité de Chieri, 90, 91, 118.
- Etrurie, 14.
- Europe, 13, 15, 197.
- Fasano, viale, Chieri, 121.
- Faure, Henri, 192.
- Febbraro (ou Febraro), Stefano, 108, 124, 175, 192.
- Febronius, Justin, pseudonyme, 255.
- Felloni, Claudio, 253.
- Ferdinand d'Autriche, 14, 15.
- Ferrare, Italie, 14.
- Ferrari, Andrea, 10.
- Ferré, Pietro Maria, 155.
- Festa, prêtre de Castelnuovo, 55.
- Filipello, Dorotea, 42.
- Filipello, Giovanni, 42, 101, 121.
- Fiovus, fils légendaire de Constantin, 58.
- Fleury, Claude, 152, 154, 188.
- Florence (Firenze), Italie, 15, 154, 155.
- Florio, café de Turin, 201.
- Foa, Elia. Voir : Elia.
- Fondo don Bosco (FdB), 12, 117, 124, 190, 192, 193, 263, 264.
- Forzate, prison de Turin, 226, 227.
- Fossano, Italie, 184.
- Fossati, A., 56.
- France, 13, 14, 16, 253, 254.
- Franceseti di Mezzenile, Luigi, 200, 252.
- Francesia, Giovanni Battista, 155.
- Franciscains, religieux, 103, 122, 145.
- François d'Este, 14.
- François de Sales, saint, 84-86, 126, 146, 179, 180, 239, 240.
- Fransoni, Luigi, 105, 124, 130, 146, 181, 182, 183, 184, 242.
- Frayssinous, Denys, 153.
- Frédéric II, roi de Prusse, 16.
- Frutaz, Amato Pietro, 255, 256.
- Gagiani, Carlo, 191.
- Galluppi da Tropea, Pasquale, 147, 187.
- Gandolfo, Renzo, 52.
- Garabello, Vittorio, 135.
- Garelli, Bartolomeo, 231-232, 234, 261.
- Garigliano, Guglielmo, 80, 128, 137, 160, 182, 186.
- Gastaldi, Lorenzo, 193.
- Gastaldi, Pietro, 254.
- Gattino, Pietro, 201, 252.
- Gaume, Jean-Joseph, 93, 119.
- Gazzaniga, Pietro, 149, 184, 204.
- Gênes (Genova), Italie, 14, 184, 204.
- Genèse, Bible, 34.
- Ghisleni, Pier Luigi, 51.
- Giacomelli, Giovanni, 149, 160, 180, 186, 187, 188, 189, 193.
- Gianelli, Giuseppe, 191.
- Gianotti, Giovanni Antonio, 87.

- Giardiniera, auberge, 204.
Giaveno, Piémont, 183.
Gioberti, Vincenzo, 219.
Giovane provveduto, oeuvre de don Bosco, 116, 264.
Giraud, Aldo, 52, 56, 60, 61, 112, 113, 120, 124, 182-187, 189, 191, 256.
Giussiana, Giacinto, 79, 115, 181.
Giustina, G. A. (Ausonio Liberi), 253.
Goffi, Tullo, 116.
Golzio, Felice, 247, 264.
Gonetti, Emanuele, 211.
Gonnet, Jeanne-Marie, 207.
Gozzi, Gaspare, 188.
Graglia, famille, 29, 30.
Graglia, Francesco, 28, 55.
Gran Madre di Dio, église de Turin, 198.
Grande-Bretagne, 13.
Grégoire XVI, pape, 256.
Grossi, Isnardo Pio, 189.
Guala, Luigi, 108, 209-211, 217-219, 224, 225, 234-238, 247, 248, 256, 257, 262, 263, 264.
Guerin Meschino, roman, 37, 58, 59.
Guida angelica, écrit spirituel, 84, 116, 122.

Habsbourgs, dynastie, 16.
Henrion, Matthieu-Richard-Auguste, baron, 154, 188.
Herbes, place aux, Chieri, 75, 134.
Hofbauer, Clément-Marie, 209.
Homère, poète grec, 163.
Homo apostolicus, oeuvre de saint Alphonse, 220-224, 243, 257, 258.
Horace, poète latin, 92.

Icheri di Malabaila, Francesco, 126.
Ignace de Loyola, saint, 210, 241.

Illiade, poème, 163.
Illyrie, 14.
Imitation de Jésus Christ, 151, 188.
Immaculée Conception de Marie. Voir : Marie.
Infermità e morte, ms de don Bosco, 191.
Inghilterra, corso, Turin, 199.
Italie, 3, 13-16, 84, 111, 196, 219, 224, 252.
Ivrea, Piémont, 138, 142, 143, 185, 186.

Jacquard, métiers, 76.
Jacquemin, Giuseppe, 137.
Jean-Baptiste, saint, 162, 163.
Jérémie, prophète, 263.
Jérôme de Stridon, saint, 151.
Jésuites, religieux, 82, 91, 145, 155, 236, 237, 263.
Jésus. Apôtres et ministres de - , 138, 141, 218. Bien de - , 240, 263. Charité de - , 225. Eglise de - , 127, 138, 210. - et l'eucharistie, 263. - juge, 160. Loi de - , 225. - médiateur, 139. - modèle, 238, 239. Nom de - , 228. Ordre de - , 142. Pape vicaire de - , 210. Pardon de - , 245. - rédempteur, 90. Sang de - , 246. - dans le songe de neuf ans, 36. Théologie de , 152.
Jonas, Chieri, 88-91, 93, 118.
Joseph, patriarche, 34.
Josèphe, Flavius, 152.

Klein, Jan, 5, 10, 62.

La Brigue, près de Nice, 88, 117.
Lacqua, Giuseppe, 33.

- Lanteri, Pio Brunone, 210,
 211, 218, 220, 236, 255,
 256, 258.
 Lanza, Giovanni, 18, 51.
 Lanzo, Piémont, 236, 262.
 Lavisse, Ernest, 51.
 Lazaristes, Prêtres de la
 Mission, 145, 170, 175,
 176, 179, 192.
 Lemoyne, Giovanni Battista,
 5, 6, 7, 9, 10, 12, 31, 54,
 57-61, 119, 121, 122, 124,
 260, 261, 262, 264, 265.
Lectures cattolique, pério-
 dique, 7, 57.
 Levi, famille de Chieri, 89,
 118.
 Levi, Abigaille, 118.
 Levi, Giacobbe, 89, 91, 118.
 Levi, Rachel, 90.
 Levi, Rachel Debora, 118.
 Levi, Ricca Stella, 118.
 Levra, Umberto, 252, 253,
 254.
 Liguori. Voir : Alphonse de
 Liguori.
 Ligurie, 14, 16, 115, 253.
 Lombardie, 14, 18, 137.
 Lombardie-Vénétie, 16.
 Louis (Luigi) de Gonzague,
 saint, 83, 146, 241, 242,
 263, 264.
 Lucques, Italie, 14.
 Lyon, France, 59.

 Mac-Adam, John Loudon, 198,
 252.
 Madama, palazzo, Turin, 197.
Madonna del Pilone, fête,
 167.
Madonna delle Grazie, duomo
 de Chieri, 104, 123.
 Madonnetta, via della, Chie-
 ri, 105.
Maguelonne (la Belle), roman,
 37, 59.
 Maistre, Joseph de, 199, 209,
 210, 255.
 Maistre, Rodolphe de, 256.
 Maistre, Xavier de, 199, 252.
 Malines, Henriette de, 45.
 Maloria, Giuseppe, 82, 102,
 104, 115, 144.
 Malot, Hector, 3.
 Mangenot, Eugène, 12, 188.
 Manno, Antonio, 114.
 Marches, Italie, 14.
 Marchetti, Giovanni, 153.
 Marchisio, Giacomo, 77, 82.
 Marchisio, Secondo, 58, 61.
 Margherita Bosco, née Occhie-
 na. Voir : Occhiena.
 Marianella, près de Naples,
 219.
 Marie, Vierge, 3, 54, 84, 171.
 Annonciation à - , 234. Con-
 sécration à - , 127. - Conso-
 lata, 181. Dévotion à - , 128,
 263. Gloires de - , 165. Hon-
 neur de - , 161. Image de - ,
 110. Immaculée conception de
 - , 126, 137, 146, 231, 232,
 260. Litanies et office de - ,
 70, 71, 81, 133, 134, 161.
 Maternité de - , 106, 124.
 Nativité de - , 165. Protec-
 tion de - , 172. Purifica-
 tion de - , 234. - et songe
 de neuf ans, 36.
 Marie-Louise d'Autriche, 14.
 Marie-Louise d'Espagne, 14.
 Marietti, clerc, 191.
 Maroncelli, Piero, 84.
 Marsano, Giuseppe, 87.
 Matta, Giovanna Maria, 113.
 Matta, Giovanni Battista, 77,
 113, 114.
 Matta, Giuseppe, 113.
 Matta, Lucia, née Pianta, 77,
 82, 113, 114, 117.
 Matta, Secondo, 33, 58.
 Mayer, Enrico, 200.
 Mazzini, piazza, Chieri, 77.
 Meinito, lieu-dit de Castel-
 nuovo, 23, 27, 53, 56.
 Mela, Emanuele, 170.

- Melano, Giuseppe, 251.
 Melina, Giuseppina, 87.
 Mellinato, Giuseppe, 189.
Memorie biografiche, 5-10,
 12, 53, 57-62, 101, 112,
 116-118, 120-122, 124, 187,
 190, 192, 193, 259-265.
Memorie dal 1841, ms de don
 Bosco, 193, 194.
Memorie dell'Oratorio, écrit
 de don Bosco, 4-6, 12, 34,
 39, 42, 50, 54-63, 74, 91,
 93, 102, 106, 111, 112,
 114-124, 127, 152, 154, 155,
 157, 159, 163, 170, 181-183,
 185, 186, 188-195, 213, 224,
 230, 247, 251, 256, 258-264.
 Mendrisio, Tessin, 154.
 Menini, père jésuite, 237,
 238, 239, 262.
 Messa, A., 51.
 Metternich, Klemens Lothar
 Wenzel, prince de, 14.
 Michel archange, saint, 124.
 Midali, Mario, 262.
 Migne, Jacques-Paul, 255.
 Milan, Italie, 14.
 Milon d'Anglante, 59.
 Miséricorde, compagnie de la,
 228.
 Modène, Italie, 14, 15, 58,
 63.
 Moglia, famille et cascina,
 41, 42, 48, 61, 168.
 Moglia, Anna, 42.
 Moglia, Caterina, 42.
 Moglia, Giorgio, 42, 61,
 191.
 Moglia, Giovanni, 42.
 Moglia, Luigi, 42, 43.
 Moglia, Luigi Giovanni Bat-
 tista, 168.
 Moglia, Nicolao, 73, 74, 112,
 119.
 Moglia, Teresa, 42.
 Moïse, personnage biblique,
 153.
 Molineris, Michele, 61, 63.
 Mombello, Piémont, 43.
 Monastero, lieudit de Cas-
 telnuovo, 23, 27, 53, 56.
 Moncucco, Piémont, 20, 42,
 43, 44, 61, 112.
 Mondonio, Piémont, 20, 111.
 Montà, Piémont, 201.
 Montaldo, Piémont, 162, 163,
 190.
 Montalenti, Carlo Giuseppe,
 27, 53, 54, 56.
 Montferrat, Italie, 17-19,
 20, 25, 51, 52.
 Monti, Vincenzo, 97.
 Moretti, Girolamo, 120.
 Morialdo, hameau de Castelnuo-
 vo, 20, 22, 44, 46, 47, 53,
 54, 56, 62, 77, 79, 102, 106,
 195, 196.
Moschino (Il), Turin, 201,
203, 208, 253.
 Motto, Francesco, 193, 194.
 Mottura, Giuseppe, 129, 158,
 183, 184.
 Mottura, Sebastiano, 129,
 130, 158, 183, 189.
Mulet, auberge de Chieri,
 101.
Mulino, lieudit de Morialdo,
 53.
 Murat, Joachim, 14.
 Nada, Narciso, 110, 251.
 Naples, Italie, 14, 15, 59,
 147, 219.
 Napoléon Ier, 13, 14, 66,
 111.
 Neuilly, M. de, 252.
 Nevissano, hameau de Castel-
 nuovo, 20.
 Nicco, Bernardo, 103, 122.
 Nice, 88, 117.
 Nicolis di Robilant, Luigi,
 123, 215, 230, 254, 257,
 258, 259, 260, 264, 265.

- Oblats de Marie, religieux, 145, 210, 255, 256.
- Occhiena, Margherita, épouse de Francesco Bosco, 5, 24, 25, 27, 28, 30, 31, 36, 42, 43, 44, 47, 48, 54, 57, 58, 61, 127.
- Occhiena, Melchiorre, père de Margherita, 24, 49, 55, 165.
- Occhiena, Melchiorre, frère de Margherita, 44.
- Occhiena, Secondo, 24, 55.
- Opera della Maternità, Turin, 202.
- Opstraet, Johannes, 188.
- Oratoire, congrégation de Philippe Néri, 125.
- Orbassano, Piémont, 124, 192.
- Orfane, via delle, Turin, 226.
- Oroboni, Antonio Fortunato, 84.
- Ospizio dei Catechumeni, Turin, 205, 254.
- Ovide, poète latin, 92, 93.
- Pace (La), couvent et église de Chieri, 76, 103, 104, 121, 122.
- Pace, via della, Chieri, 89, 92, 103, 151.
- Padoue (Padova), Italie, 58.
- Palazzo di Città, via, Chieri, 117.
- Parco Reale, via del, Turin, 201.
- Parini, Giuseppe, 97.
- Paris, 154, 253.
- Parme, Italie, 14, 15.
- Paroletti, Modeste, 251, 252.
- Passavanti, Jacopo, 154, 155, 189.
- Paul ermite, saint, 154.
- Paul de Tarse, saint, 140.
- Pavesio, Giuseppe, 147.
- Pavia, Bella, 118.
- Pays-Bas, 15.
- Pecetto, Piémont, 8.
- Pedroni, chanoine de Turin, 213.
- Pellato, Giuseppe, 165, 190.
- Pellico, Silvio, 84, 116.
- Penkler, correspondant de Lanteri, 255.
- Pennano, Lucia, 28.
- Pentateuque, Bible, 153.
- Peretti, Domenico, 137.
- Perlo, Giacomo, 148, 149, 187.
- Pétrarque, poète, 97.
- Pettiti di Roreto, Ilarione, 226, 259.
- Philippe Néri, saint, 125, 126, 179, 207, 233, 262.
- Philippins, religieux, 76, 125, 159.
- Piano, Lino, 254.
- Pianta, Giacomo, 117.
- Pianta, Giovanni, 88, 89, 90, 101, 117, 118.
- Pianta, Lucia. Voir : Matta, Lucia.
- Piccola casa della divina Provvidenza, Turin, 206, 254.
- Piémont, 14, 16-18, 51, 52, 76, 81, 86, 110, 115, 146, 196, 198, 219, 220, 253, 257, 264.
- Pierre de Provence, 37, 59.
- Pinamonti, Giovanni Pietro, 170, 191.
- Pindare, poète grec, 163.
- Pinerolo, Piémont, 255.
- Pino, Piémont, 20.
- Pô, fleuve, 17, 18, 199, 201, 203.
- Pô, via, Turin, 197.
- Pogliano, Michele, 135.
- Poirino, Piémont, 112, 182.
- Pologne, 15.
- Polonghera, Piémont, 167.
- Pomba, Giuseppe, 92, 119, 152.

- Ponnelle, Louis, 262.
 Porta Palazzo, Turin, 199, 202, 226.
 Porta Torinese, Chieri, 99, 121.
 Portugal, 13.
 Prato, Giuseppe, 135.
Praxis confessarii, oeuvre de saint Alphonse, 220-221, 243, 258.
 Prialis, Lorenzo, 129, 158, 183.
 Primeglio, Piémont, 20.
 Principe Eugenio, via, Turin, 199.
 Procacci, Giovanna, 254.
Propaganda fide, congrégation romaine, 207.
 Provvidenza, contrada della, Turin, 175, 192.
 Prusse, 13.
 Pugnetti, Valeriano, 78, 114.
 Quagliotti, Vincenzo, 56.
 Quinte Curce, historien latin, 92.
 Rambaud, Alfred, 51.
 Ranello, hameau de Castelnuovo, 20.
 Raphaël archange, saint, 108.
 Ravenna, Italie, 14.
 Re, piazza del, Turin, 198.
 Re, via del, Turin, 199.
Reali di Francia, roman, 37, 58, 59.
 Rédemptoristes, religieux, 219.
 Reffo, Eugenio, 254.
 Regina Margherita, corso, Turin, 199.
Restauration, période, 15, 17, 63, 73, 110, 125, 164, 211.
 Reviglio, Felice, 187.
 Rey-Mermet, Théodule, 257.
Ricerche storiche salesiane, périodique, 12, 120, 193.
 Richelmy, Agostino, 265.
 Richer, Edmond, 255.
 Ricossa, Sergio, 52.
Ricovero di mendicizia, Turin, 205-206, 252.
Rimembranza storico-funebre, oeuvre de don Bosco, 106, 124.
 Rivalba, Piémont, 108.
 Rivalta, Piémont, 178.
 Rivoli, Piémont, 187.
 Roberto, Gioanni, 73, 74.
 Roch, saint, 8, 166.
 Roget de Cholex, V., 66.
 Rohrbacher, René-François, 154.
 Roland, fils de Berta, 59.
 Rome, 15, 111, 116, 184, 207, 219.
 Romeo, Rosario, 51, 52, 56, 252.
 Rondo', Valdocco, Turin, 199, 228.
 Rosaire, saint, fête, 165, 166.
 Rosignoli, Carlo Gregorio, 122, 241, 263.
 Rosmini, Antonio, 148, 149, 155, 188.
 Rosso, Anna, 50.
 Rousseau, Jean-Jacques, 205, 254.
 Rovere, Clemente, 122.
 Rua, Michele, 53, 58, 124, 180, 193, 264.
 Ruffino, Domenico, 6, 59, 62, 119, 120, 260, 261.
 Russie, 13.
 Sainte-Beuve, Charles-Augustin, 154.
 Sainte-Croix, confraternité, 182.
 Sainte-Marie des Anges (Santa Maria degli Angioli), Turin, 103, 122.
 Sainte-Trinité, collégiale, Turin, 206.

- Saint-Suaire, église, Turin, 198.
Salesianum, périodique, 10, 62.
 Salluste, historien latin, 92.
 Sampierdarena, Ligurie, 189.
 San Bernardino, église de Chieri, 76.
 San Carlo, piazza, Turin, 198.
 San Domenico, église de Chieri, 76, 181.
 San Domenico, via, Chieri, 134.
 San Domenico, via, Turin, 226.
 San Donato. Voir : Borgo San Donato.
 San Filippo, église de Chieri, 76, 125, 126, 129, 136, 172, 183.
 San Francesco d'Assisi, convitto et église, Turin, 181, 194, 208, 211, 212, 218, 230, 231, 234, 236, 243, 246, 260, 261, 265.
 San Francesco d'Assisi, via, Turin, 208.
 San Francesco di Paola, collège, Turin, 241.
 San Francesco di Sales, oratoire de Turin, 12, 230, 260.
 Sangano, Piémont, 45.
 San Giorgio, église de Chieri, 76, 113, 123.
 San Giovanni Battista, cathédrale de Turin, 198.
 San Guglielmo, église et place de Chieri, 76, 77, 82, 91.
 San Lorenzo, église de Turin, 197, 198.
 San Leonardo, église de Chieri, 76.
 San Lorenzo, via, Turin, 198.
 San Martino, église de Rivoli, 187.
 San Massimo, via, Turin, 199.
 San Maurizio, via, Turin, 199.
 San Silvestro, cascina, Chieri, 22, 52.
 San Solutore, via, Turin, 199.
 Santa Barbara, via, Turin, 199.
 Santa Croce, église de Chieri, 76.
 Santa Filomena, oeuvre Barolo, 189.
 Santa Maria della Scala, église de Chieri, 76, 118.
 Santa Maria Novella, église de Florence, 154.
 Sant'Antonino, église de Bra, 183.
 Sant'Antonio, église de Chieri, 75, 76, 82, 115.
 Sant'Avventore, via, Turin, 199.
 Santena, Piémont, 112.
 Sant'Ignazio sopra Lanzo, sanctuaire, 217, 236-240, 257, 262.
 Santi Martiri, église de Turin, 226.
 Santo Spirito, confraternité de Turin, 205.
 Sardaigne ou Sardes (Etats), 14, 16, 56, 65, 66, 111, 131, 196, 204, 206.
 Sassari, Sardaigne, 87.
 Savio, Pietro, 257.
 Savoie, 16, 131. Maison de -, 18.
 Schierone, hameau de Castelnovo, 20.
 Schioppo, Sebastiano, 91, 118.
 Sciacca, Michele, 51, 147, 187.
 Segneri, Paolo, 155, 241.
Senatorie, prisons de Turin, 226, 227.
 Senft von Pilsach, Ludwig Friedrich, 256.

- Sereno, Francesco, 135.
 Sicile, 15.
Siracide, Bible, 87.
 Sismondo, Giuseppe, 41, 55, 112, 123.
 Snider, Carlo, 10.
 Sommervogel, Charles, 116, 258.
 Sorel, Albert, 51.
 Sorel, Julien, personnage de roman, 130.
 Stella, Pietro, 9, 11, 52-54, 56, 57, 60, 62, 63, 114-116, 122, 123, 147, 183, 187-189, 191, 193, 254, 261, 263, 264.
 Stendhal (Henri Beyle), 184.
Storia dell'Oratorio, écrit de G. Bonetti, 5.
Storia ecclesiastica, oeuvre de don Bosco, 233.
Storia sacra, oeuvre de don Bosco, 153.
 Sue, Eugène, 204.
 Suède, 13.
 Susambrino, lieudit de Castelnuovo, 50.
 Susina, Porta, Turin, 199.
 Tacite, historien latin, 92.
 Tassarotti, Giuseppe, 135.
 Tasse (Le), Torquato, 97.
 Teatro, via del, Chieri, 134.
Tempio (Il) di Don Bosco, périodique, 53, 61, 63, 113, 251.
 Tepice, rivière de Chieri, 75, 99, 113.
 Ternavasio, Francesco Stefano, 128, 129, 146, 147, 158, 183.
 Tertullien, 151.
 Testa, Matteo, 129, 183.
 Thersite, personnage de l'Iliade, 111.
 Thomas d'Aquin, saint, 138, 185.
 Tillemont, Sébastien Le Nain de, 154.
 Tite Live, historien latin, 92.
 Torras, Alfonso, 12.
Torri, prison de Turin, 226, 227.
 Toscane, Italie, 14, 15, 63.
 Tosti, P., 257.
 Trente, concile, 109, 193, 219, 257.
 Trentin, Italie, 14.
 Treves, Sergio, 118.
 Trieste, Italie, 14.
 Turchi, Adeodato, 257.
 Turin, 4, 7, 8, 9, 16, 17, 27, 56, 61, 63, 74, 75, 88, 91, 103, 105, 107, 108, 111, 112, 115, 117, 118, 122, 124-126, 130, 138, 143, 146, 147, 156, 157, 159, 160, 162, 175, 176, 177, 179, 181, 183-187, 189-191, 196-208, 210, 212, 226-229, 233, 234, 236, 241, 251, 252, 256, 265.
 Usseglio, Giuseppe, 254.
 Vacant, Alfred, 12.
 Vaccarino, Giuseppe, 117.
 Valdocco, Turin, 96, 204, 207, 228.
 Valentini, Eugenio, 5, 10, 62.
 Valerio, Gioacchino, 253.
 Valerio, Lorenzo, 200, 202, 253.
 Valimberti, Bartolomeo, 113, 120, 122.
 Valimberti, Placido, 77, 78, 114, 192.
 Vallaro, Stefano Maria, 115.
 Vanchiglia, Turin, 203, 208, 253.
 Van Espen, Zeger Bernard, 255.
 Vatican II, concile, 4.
 Vénétie, 14.
 Venise, Italie, 14, 224.
 Vergnano, maison, Chieri, 117.

- Vial, François, 116.
 Victor-Emmanuel Ier, roi, 16, 63.
 Vienne, Autriche, 16.
 Vienne, congrès de, 13-15, 51.
 Viglietti, Carlo, 33, 61, 112, 119.
 Vigone, Piémont, 183.
 Villafranca, Piémont, 183.
 Vincent de Paul, saint, 254.
 Virano, Emanuele, 73, 111, 112.
 Virgile, poète latin, 92, 93.
 Visitation, église de Turin, 192.
 Vittorio Emanuele, piazza, Turin, 197.
 Vittorio Emanuele, via, Chieri, 120.
 Vittorio Emanuele II, corso, Turin, 199.
 Vogliasco, Gioachino, 114.
 Vogliotti, Alessandro, 183.
 Zama-Mellini, Giuseppe, 122.
 Zappata, Giuseppe, 213.
 Zola, Emile, 204.
 Zucca, Giovanni, 27, 28, 30.
 Zucca, Margherita, épouse Bosco, 23, 36, 53, 58.
 Zucconi, Ferdinando, 152.

Table des matières

Introduction	3
Les belles histoires du jeune Bosco, 3. Notes, 10.	
Abréviations courantes	12
Chapitre I : L'ENFANT DES BECCHI (1815-1830)	13
L'Italie de 1815, 13. - Le retour du roi à Turin (20 mai 1814), 16. - Le Montferrat, 17. - Castelnuovo d'Asti, 20. - La famille Francesco Bosco à Morialdo, 22. - La naissance de Giovanni Melchiorre Bosco, 24. - La mort de Francesco Bosco (11 mai 1817), 26. - La casetta des Becchi, 27. - La famine de 1817, 29. - L'éducation familiale des enfants Bosco, 31. - Le Gioanni des Becchi, 32. - Le songe de neuf ans, 34. - Le déclamateur et l'acrobate, 37. - La première communion (Pâques 1827), 41. - Le vacher des Moglia (février 1828 - novembre 1829), 41. - L'épisode Calosso (novembre 1829 - novembre 1830), 44. - Le partage des biens familiaux, 50. Notes, 51.	
Chapitre II : LE COLLEGIEN DE CHIERI	65
L'école de la Restauration, 65. - Giovanni écolier à Castelnuovo, 73. - Chieri en 1831, 74. - La première année scolaire à Chieri, 77. - La Société de l'Allégresse, 79. - De l'amitié entre jeunes gens, 83. - Humanités et rhétorique, 87. - L'amitié de Jonas, 88. - La lecture des classiques, 91. - Luigi Comollo, 93. - Le magicien, 97. - Le défi au saltimbanque, 99. - Le choix laborieux d'en état de vie, 101. - Giuseppe Cafasso, 106. - La vêtue ecclésiastique, 108. - Notes, 110.	
Chapitre III : LE SEMINARISTE	125
Le séminaire de Chieri en 1835, 125. - L'entrée de Giovanni au séminaire, 127. - Le "bon séminariste" de Chieri, 129. - L'état sacerdotal et ses exigences selon Mgr Chiaverotti, 138. - L'année du séminariste, 143. - L'enseignement de la philosophie et de la théologie, 146. -	

Les lectures du séminariste Bosco, 151. - Les relations de Giovanni Bosco séminariste, 155. - Les études complémentaires, 162. - Les vacances du séminariste, 163. - La maladie et la mort de Comollo (25 mars - 2 avril 1839), 169. - Les deux dernières années au séminaire, 173. - Le sacerdoce, 179. - Notes, 182.

Chapitre IV : LE TEMPS DU CONVITTO TURINOIS

195

Le choix du Convitto ecclesiastico, 195. - La charmante ville de Turin, 196. - L'"autre visage" de Turin des années 1840, 199. - La gestion de la misère à Turin, 204. - A l'origine du Convitto ecclesiastico : les Amicizie, 208. - La fondation du Convitto ecclesiastico, 211. - La règle de vie du Convitto, 213. - La praxis du confesseur selon saint Alphonse, 219. - Don Cafasso, cheville ouvrière du Convitto, 225. - Don Bosco chez les prisonniers, 229. - L'épisode Garelli, 230. - L'oratoire embryonnaire de 1842, 232. - Les exercices spirituels de Sant'Ignazio sopra Lanzo, 236. - Les prédications du convittore Bosco, 240. - Les premières confessions, 242. - Les exhortations de don Cafasso, 247. - Notes, 251.

Index

267